SOUVENIRS

D'UN NATURALISTE.

LES COTES DE SAINTONGE.

I. — LA ROCHELLE.

Un coup d'œil jeté sur la carte géologique de France suffit pour reconnaître que nos côtes occidentales présentent deux sortes de terrains de nature bien différente. L'extrémité de la Normandie, la Bretagne tout entière et une partie du Poitou opposent à l'océan leurs roches schisteuses ou granitiques. A partir de Talmont au midi, de Saint-Vast au nord, le calcaire se montre seul ou ne disparaît que pour faire place aux sables et aux alluvions. L'étude des animaux marins m'avait d'abord conduit sur les rivages du massif central; plus tard j'avais exploré ceux du pays basque et du Boulonais. Dans ces diverses régions, l'ensemble, les populations animales, les *faunes*, pour employer l'expression consacrée, m'avaient paru présenter des différences caractéristiques en rapport avec la nature des terrains. Pour confirmer ce fait général, il fallait visiter un point intermédiaire propre à fournir les données d'une comparaison rigoureuse. J'en appelai à mes conseillers ordinaires, la carte géologique de MM. Dufrénoy et Elie de Beaumont, l'Atlas hydrographique de M. Beautemps-Beaupré, et sur leurs indications je partis pour La Rochelle. Par une de ces tristes soirées dont le froid humide semblait inaugurer l'automne en plein été, notre diligence fut hissée sur son truc. A Saumur,

elle reprit ses quatre roues, et au point du jour nous roulions sur une de ces routes stratégiques qui ont ouvert le cœur de la vieille Vendée. Comme tant de choses vraiment utiles, notre petit chemin avait quelque chose de modeste. Nulle part il ne cherchait à braver ou à franchir les obstacles Se prêtant à tous les accidens du terrain, il serpentait tantôt au fond d'un vallon ombragé, tantôt sur les flancs d'une colline empourprée de bruyères en fleur. Un vrai soleil d'août pointait à l'horizon, brisait ses rayons dans le feuillage des châtaigniers, dorait les masses de granite témoins du premier cataclysme qui ait rompu l'écorce du globe, et réveillait insectes et oiseaux, qui le saluaient à l'envi. A travers le bruissement des roues et le tintement des grelots de notre équipage, on sentait le calme de la solitude, comme à Paris l'on devine le fracas de la grande ville à travers le silence d'un appartement, et ce soleil, ces chants, ce calme, pénétraient tous mes sens d'un sentiment de bien-être et de paix intime qui gagna jusqu'à mes compagnons de voyage, les plus lourds, les plus maussades que j'aie encore rencontrés.

Le soir même j'étais à La Rochelle, et dès le lendemain je me présentais chez M. d'Orbigny père, un de nos vétérans de la zoologie marine (1). Comme tous les hommes qui ont beaucoup travaillé, M. d'Orbigny accueille de grand cœur quiconque suit ses traces. Sur mon titre de naturaliste, je fus reçu en vieil ami. Bientôt je fus en relations avec quelques hommes dévoués aux sciences naturelles; je visitai le musée, où se réunissent, grâce à leurs efforts, les productions diverses que le département de la Charente-Inférieure emprunte aux trois règnes de la nature, collection du plus grand intérêt où l'on embrasse d'un coup d'œil la faune locale tout entière, et, guidé par ces indications, je voulus me mettre tout de suite au travail. Malheureusement j'étais arrivé en pleine *morte-eau;* la mer découvrait à peine les zones supérieures du rivage, et cette circonstance, jointe à la pauvreté des côtes, me réduisit d'abord à l'inaction. Pour combler ces loisirs forcés, je me rejetai sur l'histoire et me mis à étudier sur place le passé de cette ville, à qui il n'a manqué peut-être, pour jouer le rôle d'une des grandes républiques italiennes, que de ne pas se trouver écrasée entre la France et l'Angleterre.

(1) M. d'Orbigny, médecin d'abord à Énandes, puis à La Rochelle, s'est occupé d'histoire naturelle avec un zèle et une persévérance bien rares. Non content de ramasser et de décrire lui-même un grand nombre d'animaux marins, il fut un des correspondans les plus actifs de Cuvier, et c'est à lui que la ville de La Rochelle doit en grande partie la fondation de son musée départemental. Les quatre fils de M. d'Orbigny se sont occupés, à des degrés divers, de la science si chère à leur père. Deux d'entre eux n'ont pas voulu avoir d'autre carrière, et personne n'ignore que M. Alcide d'Orbigny a conquis une réputation justement méritée par un beau voyage dans l'Amérique méridionale et par ses importans travaux de paléontologie.

Comme Venise, La Rochelle s'est élevée au milieu des eaux et s'est peuplée de proscrits. La mer, avançant bien au-delà de ses limites actuelles, entourait de trois côtés une roche basse formant un petit cap allongé qui semblait sortir de vastes marais (1). Quelques cabanes groupées au pied d'une tour à côté d'une chapelle, et habitées par de pauvres pêcheurs, s'élevaient sur cette espèce d'îlot. Voilà ce que fut La Rochelle jusqu'au commencement du XIIe siècle. A cette époque, les serfs de Chatelaillon et de Montmeillan, fuyant leur territoire dévasté par la guerre ou envahi par l'océan, vinrent chercher un refuge sur ce promontoire écarté. Ils y furent joints par une colonie de *colliberts* chassés du Bas-Poitou, et dès 1152 il fallut bâtir une nouvelle église (2). A partir de cette époque, l'importance de La Rochelle s'accrut rapidement. Après son mariage avec Eléonore d'Aquitaine, Henri II, jaloux de s'assurer la fidélité d'une ville peuplée de hardis marins et de riches marchands, l'éleva au rang de commune et lui accorda des priviléges considérables. Plus tard, Eléonore lui octroya de nouvelles franchises et organisa cette municipalité énergique et vivace qui lutta contre des têtes couronnées, et qui dura plus de quatre cents ans (3).

Le *corps de ville* de La Rochelle se composait de vingt-quatre échevins et de soixante-seize pairs, dont la charge était viagère. Cette espèce de sénat se recrutait lui-même par voie d'élection. En outre, chaque année, il prenait dans son sein trois candidats parmi lesquels le roi ou son représentant était tenu de choisir le maire, qui, pendant toute la durée de sa charge, exerçait une véritable souveraineté. Le roi de France nommait, il est vrai, un lieutenant-général civil et criminel; mais ce fonctionnaire ne pouvait lever le moindre impôt, et ses prérogatives se bornaient à la nomination du maire et à la présidence de tribunaux entièrement rochelais. Le gouverneur militaire, laissé également à la nomination du roi, ne pouvait rien ordonner aux milices urbaines ni faire entrer un seul soldat dans la ville sans la permission du maire et des échevins. On voit que ces priviléges faisaient de La Rochelle une vraie république, tout aussi libre et en réalité tout aussi peu dépendante de la couronne que les grands fiefs eux-mêmes.

Grâce à ces institutions et aux hommes remarquables qu'elle sut

(1) Ce banc de rocher, sur lequel furent construits la tour et plus tard le château, valut à cette ville le nom latin dont le nom actuel n'est qu'une traduction : *Rupella*, petit rocher.

(2) *Histoire de la Ville de La Rochelle et du pays d'Aulnis, composée d'après les auteurs et les titres originaux*, par M. Arcère de l'Oratoire, 1756.

(3) La constitution rochelaise fut assez profondément modifiée par François Ier en 1535, et rétablie dans sa forme primitive treize ans après, par Henri II. A part cette espèce de suspension, elle s'est conservée presque sans changement de 1198 jusqu'à 1628.

mettre à sa tête, La Rochelle devint promptement une véritable puissance. A la fois trafiquante et guerrière, elle sut au besoin transformer ses navires de commerce en vaisseaux de guerre, et ses matelots, devenus soldats, méritèrent, depuis les temps de Duguesclin jusqu'à ceux du duc de Guise, les épithètes de *rusés soudards* et de *braves gens*. Aussi, pendant le moyen âge, joua-t-elle à diverses reprises un rôle politique important. On la voit, entre autres, faire une guerre heureuse aux rois d'Aragon, chasser les Anglais, à qui le traité de Brétigny l'avait livrée, et venir en aide à Duguesclin, — résister aux Anglais et aux Bourguignons pendant la démence de Charles VI, et fournir à Charles VII la flotte qui l'aida à reconquérir Bordeaux. Pendant cette longue période, l'esprit qui anime La Rochelle reste toujours le même, et peut se traduire en deux mots : — attachement sans bornes à ses priviléges, fidélité inaltérable au roi qui les garantit. — La république revendique comme un honneur son titre de vassale de la couronne; en revanche, elle demande qu'avant d'entrer dans ses murs, le suzerain jure de respecter ses libertés. A cette condition seule, le maire coupe le cordon de soie tendu devant la porte de la ville; mais aussi, à cette condition, La Rochelle ne marchande jamais ni sang ni or, et la couronne trouve toujours en elle un de ses plus fidèles, de ses plus utiles appuis. Mais un jour l'épée de Montmorency tranche le cordon qu'avaient respecté tant de rois, et Charles IX entre, sans prêter le serment voulu, dans La Rochelle, devenue protestante. La marche de la société, l'antagonisme des croyances religieuses, ont rompu l'accord consacré par trois siècles de dévouement d'une part, de bienveillance de l'autre. La guerre éclate et se poursuit, tantôt sourde, tantôt ouverte. Alors La Rochelle semble puiser un surcroît d'énergie dans l'association d'une forme politique vieillie et d'une foi nouvelle. Pendant près de cent ans, elle lutte, toujours avec honneur, souvent avec succès. Deux fois elle voit devant ses murs toutes les forces du royaume, et si enfin elle succombe, ce n'est que devant le génie inflexible et patient de Richelieu.

Parmi les événemens qui signalent la triste période de nos guerres religieuses, il en est peu qui égalent en importance les deux siéges de La Rochelle par les troupes royales. L'insuccès du premier releva le parti calviniste au lendemain même de la Saint-Barthélemy, et arracha à Charles IX, un an à peine après ce grand forfait, un des édits les plus favorables qu'eussent encore obtenu les réformés. L'issue du second détruisit la dernière citadelle des protestans, et les fit rentrer de force dans la loi commune. A partir de cette époque, le protestantisme ne fut qu'une religion et non plus un parti politique. Aussi le récit de ces deux siéges occupe-t-il une large place dans les annales de La Rochelle; nous allons en rappeler les traits principaux.

Tenus en défiance par les préparatifs qui se faisaient à leurs portes sous prétexte d'une expédition en Floride, les Rochelais n'avaient cru qu'à demi à la paix de Saint-Germain. Les massacres du 24 août 1572 les trouvèrent donc sur leurs gardes, et aux premières nouvelles ils se préparèrent à défendre courageusement leur vie et leur religion (1). Le maire, Jacques-Henri, mit la ville en état de défense et arma tous les habitans. Paris, Orléans, Tours, Bordeaux, Castres, Nîmes, lui envoyèrent une foule de calvinistes échappés au fer des assassins, et ces réfugiés formèrent le redoutable corps des *enfans-perdus;* mais malgré tout leur courage, ces soldats inexpérimentés auraient difficilement tenu tête aux troupes royales, si un événement assez inattendu ne leur fût venu en aide. Après bien des refus, le brave Lanoue, nommé par Charles IX gouverneur militaire de La Rochelle, avait accepté cette charge. Également dévoué à son roi et à ses coreligionnaires, — Lanoue était calviniste, — il partit, promettant de tout faire pour amener la ville à se soumettre, mais déclarant en même temps que jusqu'à la paix il l'aiderait de ses conseils et *de son épée.* Lanoue tint parole aux deux partis. Nommé *gouverneur pour les armes* par les Rochelais et investi sous ce titre d'une véritable dictature militaire, on le vit constamment payer de sa personne comme chef et comme soldat contre les troupes royales, en même temps qu'il prêchait sans cesse la soumission au roi. Malheureusement, ce rôle étrange, si loyal dans ses apparentes contradictions, ne pouvait se soutenir longtemps au milieu des passions violentes qui dominaient à la cour et dans La Rochelle. Bientôt Lanoue eut perdu toute autorité, et, vers le milieu du siége, il sortit de la ville avec le regret de n'avoir pu remplir sa mission. Le départ de leur brave chef eût pu être fatal aux Rochelais; mais il leur laissait une forte organisation militaire, des bandes aguerries et disciplinées par lui, des chefs dont le courage s'était éclairé de son expérience, et ce n'est peut-être pas exagérer que d'attribuer en partie le triomphe de La Rochelle au séjour de quatre mois que Lanoue avait fait dans ses murs.

Déjà le territoire de La Rochelle avait été envahi et la place investie, lorsque le duc d'Anjou vint prendre le commandement du siége. Avec le vainqueur de Jarnac et de Montcontour arrivaient le duc d'Alençon, son frère, et Henri de Navarre. Autour d'eux se pressaient l'élite de la noblesse française, le prince de Condé, les ducs de Nevers, de Longueville, de Guise et de Mayenne ; le duc d'Aumale, le héros catholique de *la Henriade*, à qui Charles IX avait confié la direction du siége; les maréchaux de Brissac et de Montluc; le comte de Retz, l'a-

(1) *Histoire du siége de La Rochelle par le duc d'Anjou en* 1573, par A. Genet, capitaine du génie. L'auteur de cette relation, faite surtout au point de vue militaire, a réuni dans un travail tous les documens laissés sur ce siége. C'est de lui et du père Arcère que nous avons extrait le résumé qu'on va lire.

miral Strozzi, Gonzague, Crillon, Tallard, Goas, Brantôme, qui devait plus tard raconter ces guerres où il avait joué un rôle, et une foule de gentilshommes jaloux de se signaler sous les yeux de ces illustres chefs, avides de porter les derniers coups au parti calviniste.

Entourée aux trois quarts par la mer ou des marécages, La Rochelle ne pouvait être attaquée que par son côté nord. Là aussi seulement se trouvaient quelques fortifications modernes, et entre autres le bastion de la Vieille-Fontaine et celui de l'Evangile, que surmontait le cavalier de l'Epître. Ce fut en face de ce dernier que la tranchée s'ouvrit dans la nuit du 26 au 27 février 1573. Bientôt 60 pièces de siége tonnèrent sans relâche contre La Rochelle. Les tours et les clochers crénelés tombèrent l'un après l'autre. Le duc d'Anjou, croyant alors les assiégés frappés de terreur, les fit sommer de se rendre. Pour toute réponse, une double sortie ordonnée par Lanoue alla détruire en partie les travaux commencés. Les Rochelais ripostaient de leur mieux, et le 3 mars un boulet emporta le duc d'Aumale. Cette mort fut une grande perte pour les assiégeans. Elle leur enleva un chef aussi expérimenté que brave, exalta le courage des assiégés, terrifia la cour de France, et arracha à Catherine une lettre où elle se montre mère bien plus tendre qu'on ne le croit généralement (1).

Jacques-Henri n'était plus maire: à l'expiration de sa magistrature, il avait été remplacé par Morisson, qui se montra son digne successeur. Les tranchées avaient atteint le fossé, qui devint le théâtre journalier de combats sanglans. 13,000 coups de canon avaient bouleversé le haut des remparts et ruiné en partie le bastion de l'Évangile. Alors les assiégeans construisent un pont mobile qui leur permettra de gagner le pied de la brèche à l'abri du feu des casemates. De leur côté, les assiégés fabriquent *l'encensoir*, espèce de bascule destinée à verser des chaudrons de poix bouillante sur les assaillans. De part et d'autre, tout se prépare pour un premier assaut. Il est livré le 7 avril. Malgré les ordres formels du duc d'Anjou et de Gonzague, qui dirigeait le siége depuis la mort du duc d'Aumale, la noblesse se mêle aux soldats chargés de la première attaque. Guise, Clermont, Tallard, Tavannes et Crillon s'élancent dans le fossé et courent aux casemates, dont ils s'emparent d'abord; mais le capitaine Duverger Beaulieu revient sur ses pas, et Guise est forcé de reculer, emportant Tallard blessé mortellement et laissant derrière lui de nombreux cadavres. Sur la brèche, Caussens et Goas ont rencontré Rochelais et Rochelaises. Celles-ci lancent des artifices, manœuvrent *l'encensoir* et rivalisent avec les hommes de courage et de mépris pour la mort. En vain les royalistes déploient une égale valeur, en vain de nouveaux renforts viennent combler leurs pertes,

(1) Cette lettre est en entier dans l'ouvrage du père Arcère.

en vain quelques gentilshommes, mêlés à de simples soldats, atteignent-ils le sommet de la brèche; ils sont aussitôt précipités au milieu des décombres, et lorsqu'à la nuit tombante le duc d'Anjou fait sonner la retraite, il peut compter plus de 300 morts et un nombre infini de blessés, entre autres Tallard, qui mourut quelques jours après, Gonzague, Strozzi, Goas, et la plupart de ces gentilshommes que leur courage irréfléchi avait conduits au premier rang.

Le 8 et le 10 du même mois, les mêmes efforts sont tentés par les assiégeans avec un résultat tout pareil. Le 14 est désigné pour un quatrième assaut. Les mines placées sous le bastion de l'Évangile doivent donner le signal. Ces mines sont chargées et bourrées sous les yeux du duc d'Anjou entouré de toute sa cour. L'explosion emporte toute la pointe du bastion, en même temps que les débris, retombant sur l'armée royale, écrasent, au dire de Brantôme, plus de 250 soldats ou pionniers. Les bataillons d'attaque s'élancent pour profiter d'un passage si chèrement acheté, mais ils trouvent sur la brèche des adversaires aussi résolus que les jours précédens. Rien ne peut entamer ce rempart vivant, et aux victimes de l'explosion les royalistes ont à ajouter les morts nombreux restés sur les débris fumans du bastion.

Quelque temps suspendues par l'apparition d'une flotte anglaise qui s'éloigna sans tirer un coup de canon, les opérations reprennent bientôt avec une activité extrême. Les royalistes reçoivent des renforts considérables et serrent de plus près la ville, où règne bientôt la famine. Chaque jour, de sanglantes escarmouches ont lieu tantôt dans les fossés, tantôt sur les plages laissées à sec par le reflux et où une population affamée va chercher les coquillages, devenus presque son unique nourriture. Des surprises de tout genre sont tentées, et l'une d'elles, faite de nuit par Sainte-Colombe, est près de réussir. De nouvelles mines bouleversent le bastion de l'Évangile, qui résiste le 28 avril à un cinquième assaut. Le duc d'Anjou recourt alors à des attaques générales. Le 17 mai, au moment de la basse mer, La Rochelle est assaillie sur tous les points et toujours sans succès. On recommence le 26 du même mois, et cette fois tous les chefs royalistes veulent payer de leur personne. Montluc est chargé du commandement en chef, Strozzi et Goas montent les premiers à la brèche à la tête de 6,000 Suisses qui viennent d'arriver au camp. Derrière eux viennent les gentilshommes guidés par le prince de Condé et les ducs de Guise et de Longueville. Les Rochelais les reçoivent avec leur intrépidité ordinaire, et tout d'abord Strozzi est blessé d'un coup d'arquebuse. Les soldats reculent, et l'assaut est interrompu. Il recommence bientôt plus furieux. La noblesse a pris la tête et s'élance avec une sorte de désespoir sur cette brèche toujours ouverte, toujours inabordable; mais en vain s'épuise-t-elle en valeureux efforts, en vain cinq

fois repoussée, revient-elle cinq fois à la charge. Après avoir vu tomber 28 capitaines à côté de plus de 1,000 soldats, le duc d'Anjou fait sonner la retraite et s'avoue vaincu une septième fois.

Ce dernier insuccès avait terrifié l'armée royale. Plusieurs jours se passent à réveiller l'énergie des soldats. Enfin un huitième assaut est décidé, et, pour en assurer le succès, on adopte le plan du duc de Nevers, qui veut user à la fois de ruse et de force. Pendant toute la nuit du 12 juin, de fausses attaques tiennent la garnison sur pied, toutes les batteries tonnent et foudroient la ville. A l'aube, le feu se ralentit, s'éteint peu à peu et tout semble rentrer dans le repos. Les assiégés, trompés par ce calme menteur, vont se reposer, ne laissant aux murailles qu'une faible garde, qui elle-même succombe à la fatigue et s'endort. Alors s'ébranle l'élite de l'armée assiégeante. Guise se dirige vers le bastion de l'Évangile, Henri de Navarre vers celui de la Vieille-Fontaine. Des échelles sont dressées en silence contre les murs de ce dernier; elles sont gravies, et déjà les royalistes se groupent dans le chemin de ronde, lorsqu'un cri de triomphe prématuré réveille un poste de Rochelais. Aussitôt ceux-ci s'élancent sur les assaillans, tuent tous ceux qui ont gravi le rempart et renversent les échelles au moment même où Strozzi et le duc de Longueville y mettaient le pied. De son côté, Guise avait enfin escaladé la brèche, il était entré dans le bastion de l'Évangile; mais là il découvre un nouveau fossé, un nouveau rempart élevé à l'intérieur pendant le siége, et, à l'aspect de ces obstacles imprévus, ses soldats épouvantés jettent leurs armes et fuient sans même essayer de combattre.

Cette fois La Rochelle était sauvée. Tant d'échecs successifs avaient porté à son comble la démoralisation de l'armée royale. Des maladies s'étaient déclarées dans le camp et décimaient les soldats. Les plus fermes capitaines étaient découragés. Le duc d'Anjou, qui venait d'être élu roi de Pologne, qui avait dans son camp les ambassadeurs chargés de l'amener dans ses nouveaux états, désirait un accommodement qui sauvât au moins les apparences et lui permît de s'éloigner. Catherine tremblait pour la vie et la gloire de son fils préféré. Des négociations sérieuses s'ouvrirent, et comme premier gage de bonne foi, les Rochelais obtinrent que les assiégeans détruiraient tous leurs travaux d'attaque. Enfin Charles IX signa l'édit de pacification. Les Rochelais avaient conquis la liberté de conscience non-seulement pour eux, mais encore pour tous leurs coreligionnaires du royaume. Malheureusement cette paix fut aussi boîteuse que les précédentes. Les hostilités recommencèrent bientôt. Suspendues tant que régna Henri IV, elles se réveillèrent presque aussitôt après le crime de Ravaillac. La construction du Fort-Louis, qui dominait et battait la ville, devint pour les Rochelais une cause incessante d'inquiétude et d'irritation. Chaque nouveau traité avait beau renfermer

une clause spéciale qui promettait la démolition de cette citadelle, elle restait toujours debout, rappelant la sinistre prédiction de Lesdiguières : « Il faut que la ville avale le fort, sinon le fort avalera la ville. » Enfin, en 1627, Richelieu parut devant La Rochelle, et dès les premiers jours les habitans durent comprendre que c'en était fait de la vieille république d'Éléonore.

Le siége de 1573 avait eu les caractères d'une époque où la tradition chevaleresque ne s'était pas encore effacée. C'est de haute lutte que les capitaines du duc d'Anjou avaient voulu réduire la ville rebelle. Prodigues de leur propre vie, ils avaient peu marchandé celle de leurs soldats. La fureur de l'attaque, l'énergie de la résistance, expliquent la nature et l'énormité des pertes éprouvées par les deux partis, surtout par l'armée royale (1), en même temps qu'elles permettent de comprendre le résultat de l'entreprise. Cette manière de combattre laissait une chance à l'héroïsme, et cette chance avait été

(1) Voici, d'après les documens officiels recueillis par M. Genet, la composition et les pertes des deux armées.

Le recensement fait par Lanoue le 9 février porte :

Compagnies urbaines.	8	de 200	hommes.	1,600 hommes.
Grandes compagnies d'étrangers réfugiés. .	5	120	—	600
Petites compagnies d'étrangers réfugiés. . .	4	50	—	200
Compagnie du maire, formée de tout le corps de ville et des principaux habitans. . . .	1	»	—	150
Compagnie de cavalerie.	1	»	—	200
Compagnie de gentilshommes et officiers. .	1	»	—	100
Compagnie de pionniers.	2	125	—	250
Totaux. . . .	22	compagnies. . .		3,100 hommes.

L'armée royale avait reçu à diverses reprises et avant les derniers assauts :

Infanterie.	27,000 hommes.
Suisses.	6,000
Cavalerie.	1,500
Canonniers.	300
Pionniers.	3,000
Charretiers conducteurs.	600
Troupes de marine.	2,000
Total.	40,600 hommes.

Les Rochelais eurent environ 1,300 bourgeois ou réfugiés tués, parmi lesquels il faut compter 28 pairs ou échevins. Le maire, Morisson, dont l'énergie et l'activité aidèrent si puissamment au salut de la patrie, mourut, peu de jours avant la levée du siége, des suites de ses fatigues.

L'armée royale perdit en tout 22,000 hommes. Plus de 10,000 avaient péri sur la brèche ou dans diverses rencontres, et parmi eux on compte 200 officiers, 50 capitaines dont le nom avait marqué dans les guerres précédentes, et 5 mestres de camp.

On voit que les pertes durent être dans les deux partis presque proportionnelles au nombre, et que ce siége coûta la vie à peu près à la moitié de ceux qui y prirent part soit comme assiégeans soit comme assiégés.

pour les Rochelais. Imiter le duc d'Anjou, c'était vouloir se heurter aux mêmes obstacles et s'exposer à échouer comme lui. Aussi Richelieu, décidé à détruire en France le parti protestant, qu'il soutenait en Allemagne, suivit-il dès l'abord une tout autre tactique. Pour ne rien laisser au hasard dans ce terrible jeu de la guerre, il changea le siége en blocus. Par ses ordres, un fossé de six pieds de profondeur, de douze de largeur et de trois lieues de développement, fut creusé autour de La Rochelle, et vint déboucher des deux côtés à l'entrée de la baie. Derrière ce fossé s'éleva un parapet flanqué de dix-sept forts et d'un plus grand nombre de redoutes armées d'une formidable artillerie. Quarante mille hommes d'élite commandés par les plus habiles généraux du royaume campèrent en dehors de ces lignes avec ordre de ne combattre que pour repousser les assiégés, et des châtimens sévères infligés aux plus ardens apprirent bientôt à l'armée que c'était là un ordre sérieux. Tranquille du côté de la terre, Richelieu s'occupa de la mer. L'anse au fond de laquelle était bâtie la ville séparait les deux extrémités de l'enceinte précédente par un canal d'environ quatorze cents mètres que les navires de La Rochelle franchissaient malgré le feu des batteries et des forts, que pouvaient tenter de traverser les Anglais, ces douteux alliés de la commune : Richelieu résolut de le barrer. Sous ses yeux, Clément Métézeau enfonça des pilotis, submergea des navires chargés de pierres, et éleva sur ces fondations une digue dont la hauteur dépassait celle des plus hautes marées. Un goulet de quelques toises laissé au milieu fut défendu par deux petites jetées accessoires chargées de bouches à feu, par deux forts et par une triple enceinte de vaisseaux de guerre toujours prêts au combat, de poutres reliées par des anneaux de fer, et de navires à l'ancre dont les proues tournées vers le large et armées de longs éperons devaient arrêter les brûlots et les *foudroyans* (1). Cela fait, Richelieu attendit avec la patience qu'inspire la certitude du succès.

En effet, la chute de La Rochelle n'était plus qu'une question de temps. Ses habitans, séquestrés ainsi d'une manière absolue, eurent bientôt épuisé tout ce qu'ils possédaient de vivres. La famine devint horrible. Les détails transmis à ce sujet par divers témoins oculaires sont effroyables. Après avoir mangé les plus immondes animaux, après avoir essayé de remplacer le blé par des os et du bois pilés, la viande par du cuir et du parchemin, les Rochelais en vinrent à tromper leur faim avec du plâtre et des ardoises broyées. Plusieurs se nourrirent de cadavres, et l'on vit une femme mourir en dévorant son propre

(1) Espèces de mines flottantes, formées avec des navires maçonnés à l'intérieur, que l'on plaçait près d'une digue pour la renverser par l'explosion.

bras. Les morts tombés dans les rues y pourrissaient sans sépulture. Les vivans, *couverts d'une peau noire et retirée que les os écorchaient*, éprouvaient d'atroces douleurs au moindre contact. Vers les derniers temps du siége, il mourait jusqu'à *quatre cents* personnes par jour. Aussi, lorsque après quatorze mois et seize jours de siége Louis XIII fit son entrée dans La Rochelle, il ne put retenir ses larmes à l'aspect de tant de souffrances, dont les preuves frappaient ses yeux malgré les précautions prises pour lui en éviter le spectacle (1). 5,000 Rochelais seulement le reçurent en criant grâce. Des 28,000 habitans que la ville renfermait au commencement du siége (2), 23,000 étaient morts de faim (3)!

Une population entière atteint difficilement ce degré d'héroïque constance, si elle n'est soutenue par un homme d'élite qui lui souffle sa propre énergie; ici cet homme fut Jean Guiton. Issu d'une famille d'échevins, fils et petit-fils de maires, ce célèbre Rochelais s'était d'abord exclusivement occupé des soins exigés par son commerce et par une fortune quelque peu embarrassée (4); mais, nommé amiral à l'âge de trente-neuf ans, il déploya tout à coup de véritables talens militaires et une indomptable fermeté. Pour son début, on le voit assaillir la flotte royale deux fois plus forte que la sienne, la mettre en fuite et lui prendre plusieurs navires. Plus tard, avec 5,000 hommes et 500 canons, il attaqua le duc de Guise, dont les vaisseaux, plus forts et armés de canons d'un plus gros calibre, portaient 14,000 hommes et 643 bouches à feu. Ce fut une bataille acharnée : 14,000 coups de canon furent tirés en deux heures, et les deux amiraux coururent les plus grands périls. La nuit vint interrompre cette lutte inégale. Au lieu d'en profiter pour fuir, Guiton et ses Rochelais restèrent en place, prêts à recommencer le lendemain. Au point du jour arriva la nouvelle que la paix était signée. Alors Guiton alla saluer le duc de Guise, et lui offrit son étendard comme au représentant du roi de France. Guise le refusa, déclarant qu'il ne l'avait pas gagné au combat. Il embrassa Guiton, et dit aux capitaines rochelais : « Vous estes

(1) La Rochelle se rendit le 29 octobre 1628, mais le roi ne rentra dans ses murs que le 1er novembre. Ces deux jours furent employés à nettoyer les rues, à enterrer les cadavres et à distribuer des vivres à ce qui restait d'habitans.

(2) Recensement officiel fait par le maire Jehan Godeffroy.

(3) Un millier de personnes moururent encore des suites de leur misère, après la reddition de la place. Ainsi de la population primitive de La Rochelle il ne resta qu'environ quatre mille âmes.

(4) *Jean Guiton, dernier maire de l'ancienne commune de La Rochelle*, par P.-S. Callot, ex-maire de la même ville, 1847. Dans ce travail, très-curieux à plus d'un titre, l'auteur a reconstruit, à l'aide des pièces originales conservées à La Rochelle, l'histoire entière de Guiton et de sa famille avant et après le siége de 1628, histoire qui était complétement oubliée.

de braves gens d'avoir ozé combattre si vaillamment; c'est à quoy je ne m'attendais pas, et estimais que, voyant une armée si puissante, vous deussiez vous retirer sans combattre. » — « Monseigneur, s'écria Guiton, jusqu'ici Dieu m'a faict cette grâce de n'avoir jamais tourné le dos au combat, et je me fusse plustôt perdu par le feu que de fuir. »

Tel était l'homme que les Rochelais choisirent pour chef lorsque, assiégés depuis neuf mois et déjà à bout de ressources, ils voulurent raffermir leurs propres courages. Il fallut un dévouement plus qu'ordinaire pour accepter une pareille tâche, et l'on comprend les hésitations de Guiton; mais, une fois engagé, il ne faiblit pas un instant. Au milieu des scènes affreuses que nous avons rappelées, il montrait à ses concitoyens un front toujours calme, presque gai. Administration intérieure, défense de la place, négociations avec l'Angleterre et le roi, il faisait tout marcher de front. Le jour, il présidait les conseils, visitait les malades, et consolait les mourans; la nuit, il faisait des rondes et commandait lui-même des patrouilles. Quelques citoyens égarés par le désespoir, comprenant bien que seul il prolongeait cette résistance désespérée, voulurent, à diverses reprises, le frapper de leurs poignards, et tentèrent d'incendier sa maison. Guiton, sans pitié pour les espions et les traîtres, se borna à faire mettre en prison ceux qui ne s'en prenaient qu'à lui, et redoubla d'efforts et de constance. Enfin, après avoir vu la flotte anglaise se montrer deux fois sans rien tenter, après avoir eu connaissance du traité par lequel ses infidèles alliés le livraient à Richelieu, voyant sa garnison réduite à *soixante-quatorze Français et soixante-deux Anglais* (1), Guiton crut avoir fait et obtenu de ses compatriotes tout ce qui était humainement possible. Alors il demanda le premier qu'on se rendît au roi, et, oubliant tout grief personnel, il alla tirer de prison un de ses plus constans ennemis, l'assesseur Raphaël Colin, et lui remit la garde de la ville, voulant faciliter ainsi la conclusion du traité. Les conditions en furent sévères. On laissa à ce qui restait de Rochelais la vie, les biens et la liberté de conscience; mais tous les priviléges de la ville et les remparts qui la protégeaient durent tomber en même temps (2). Le maire et dix des principaux bourgeois

(1) Au commencement du siége, la garnison se composait de *douze compagnies de bourgeois* et de *cinq à six cents Anglais* auxiliaires. Nous avons vu plus haut que les compagnies urbaines étaient de 200 hommes. Sur 2,400 bourgeois armés pour défendre leur ville, il en était donc mort environ 2,326.

(2) Ces conditions, accordées par Richelieu, alors que toute prolongation de la résistance était rigoureusement impossible, précisent nettement le caractère de la lutte. Il est bien évident qu'elle était avant tout politique, au moins aux yeux des chefs des deux partis. Si le cardinal avait obéi surtout à l'esprit catholique de son temps, il n'aurait pas laissé aux Rochelais leurs temples et leurs pasteurs. Si le *corps de ville* avait mis l'intérêt de ses croyances religieuses avant celui des franchises municipales, il n'aurait pas pris

furent d'abord exilés. Ils rentrèrent quelque temps après, et Guiton servit dans la marine royale avec le titre de capitaine. Il mourut à La Rochelle, âgé de soixante-neuf ans, et fut enterré près du canal de La Verdière, là même où s'élevaient ces remparts qu'il défendit avec tant de constance, en face de ce Fort-Louis, cause ou prétexte des guerres où il s'illustra, en vue de cette digue qui décida la ruine de sa patrie (1).

A l'exception de Colin et des quelques compilateurs qui ont aveuglément copié ses dires (2), tous les écrivains sont unanimes dans leurs appréciations de Guiton. Catholiques ou protestans, prêtres ou laïques, tous rendent hommage à la grandeur de son caractère, à la générosité de son cœur (3). Aussi son nom est-il resté populaire à La Rochelle, où l'on montre encore la table de marbre que Guiton frappa de son poignard en prêtant le serment de résister; aussi voulut-on, en 1841, lui élever une statue; mais le gouvernement d'alors refusa de ratifier ce vote du conseil municipal rochelais.

Il est bien difficile d'expliquer ce refus. Craignit-on d'avoir l'air de sanctionner une révolte? Ce motif serait mal fondé. Guiton et ses concitoyens n'étaient rien moins que des rebelles. Ils ne demandaient autre chose que l'exécution d'un contrat ratifié par une longue suite de rois, sanctionné par l'autorité des siècles, et que pour leur part ils avaient toujours fidèlement observé. Le manifeste publié avant le siége fut l'expression noble et parfois touchante de leurs sentimens (4). Ils adjuraient tous les souverains, princes ou républiques alliés de la couronne de France; ils rappelaient que les premiers ils avaient secoué le joug de l'Angleterre « pour ne pas être comme étrangers dans le sein de leur patrie; » mais leur ravir leurs libertés, c'était, disaient-ils, « les forcer avec violence dans le sein de l'Anglais. » Dans les plus dures extrémités, les actes de la commune rochelaise furent toujours d'accord avec son langage. Loin de se donner à l'Angleterre, elle rejeta toute idée d'annexion, et traita de puissance à puissance, se réservant tous les droits de souveraineté et s'engageant seulement à ne jamais faire une paix séparée. Pendant le

contre la domination anglaise ces précautions minutieuses et parfois offensantes, qui seules peuvent expliquer ce que la conduite de Buckingham et de ses successeurs envers leurs alliés présente d'étrange et de peu généreux.

(1) *Jean Guiton*, par P.-S. Callot.

(2) Pour juger de la croyance que mérite cet auteur, il suffit de rappeler qu'il traite Guiton de *lâche*.

(3) Pendant le siége, des fanatiques offrirent à diverses reprises d'assassiner Richelieu. Guiton repoussa ces offres avec indignation, et fit consacrer ses refus par la parole du ministre Salbert. « Ce n'est pas une telle voie, disait-il, que Dieu veut prendre pour notre délivrance; elle est trop odieuse. »

(4) *Histoire de La Rochelle*, par Arcère.

siége, les fleurs de lis furent respectueusement conservées sur les portes, et chaque jour, au plus fort même de la famine, on priait Dieu pour la vie du roi. En un mot, fidèles malgré leur lutte armée, les Rochelais ne cessèrent de mériter le reproche que leur adressaient leurs prétendus alliés d'outre-mer, *d'avoir la fleur de lis empreinte trop avant dans le cœur*. Mais cette fidélité était subordonnée à leur attachement pour leurs priviléges, et ceux-ci, inconciliables avec les progrès de la société, avec le mouvement de fusion qu'accélérait la main puissante de Richelieu, devaient fatalement périr. La Rochelle avait incontestablement pour elle le droit ancien; le cardinal pouvait invoquer le droit nouveau, et peut-être est-il permis de dire que dans ce sanglant conflit l'attaque et la défense furent également légitimes.

Ce n'est pas, nous aimons à le croire, en qualité de protestant que Guiton s'est vu refuser la statue que voulait lui élever sa ville natale. Nos lois et nos mœurs plus encore n'accepteraient pas une pareille raison. Est-ce comme républicain? est-ce comme représentant de la prétendue alliance qui, au dire de quelques personnes, existerait entre ces deux ordres d'idées? Nous ne saurions repousser trop hautement une telle pensée. Établir une solidarité quelconque entre les doctrines politiques et la foi religieuse, c'est méconnaître l'esprit même du christianisme qui a si nettement distingué le royaume des cieux des royaumes de ce monde, Dieu de César. Pas plus que le catholicisme, le protestantisme n'est essentiellement républicain. Un coup d'œil jeté sur la carte d'Europe, un souvenir des dernières années suffisent pour prouver ce fait. Tous les grands états protestans sont des monarchies, et la couronne y est aussi solide sur la tête des souverains que dans les états les plus catholiques, qu'à Rome même.

Aujourd'hui qu'ont disparu pour toujours les causes qui firent couler tant de sang, aujourd'hui qu'une France compacte a remplacé la France morcelée d'autrefois, et que les croyans des religions les plus diverses sont égaux aux yeux de la mère commune; aujourd'hui que le fantôme de république sorti des barricades de février est tombé devant la plus éclatante des manifestations nationales, rien, ce nous semble, ne doit plus s'opposer à la réalisation d'un vœu que nous avons entendu formuler par bien des bouches sans acception d'opinions ou de croyances. Guiton fut la plus haute expression des sentimens de ses concitoyens; à ce titre, les Rochelais lui doivent une statue. L'idée de patrie s'est transformée à La Rochelle aussi bien que dans toutes nos provinces; la France peut donc sans danger rendre hommage à ce patriotisme local qui fut longtemps le seul vrai, le seul possible, et honorer dans le dernier défenseur des franchises rochelaises le courage et la fermeté portés jusqu'à l'héroïsme. Des souvenirs de cette nature sont toujours bons à réveiller.

La Rochelle ne s'est jamais entièrement relevée du coup terrible porté par Richelieu. A diverses reprises, ses relations avec le Canada, la côte d'Afrique ou Saint-Domingue ont ramené dans ses murs le commerce et la richesse; de nos jours encore, ses sels, ses eaux-de-vie, ses armemens pour la pêche, appellent dans ses bassins de nombreux navires; mais la population n'a pu encore se rapprocher de son chiffre primitif. Elle s'est à la fois réduite et transformée. La Rochelle ne renferme que 15,000 habitans; dans ce nombre, on ne compte guère que 800 protestans, et à peine quelques familles pourraient-elles suivre leur généalogie jusqu'à l'époque des siéges. Les persécutions qui commencèrent dès qu'on ne craignit plus les calvinistes, la révocation de l'édit de Nantes et les émigrations en masse qui en furent la suite, les mariages mixtes, presque toujours contractés au profit de la religion dominante, ont amené ce résultat. La ville elle-même a peu changé. Les rues sont encore bordées de *porches* ou galeries basses qui cachent les piétons et donnent à l'ensemble quelque chose de désert et de sombre bien en harmonie avec la gravité puritaine de ceux qui les bâtirent. L'hôtel-de-ville, avec sa façade de pierres tout unie, avec sa porte de forteresse, ses deux tours et son cordon de créneaux et de mâchicoulis, est bien la digne *maison commune* de ces fiers marchands qui combattirent sous Morisson et Jean Guiton; mais des remparts qui les abritèrent, il ne reste plus que trois tours conservées par Richelieu comme autant de citadelles et reliées depuis à l'ensemble des fortifications élevées d'après les plans de Vauban. A l'entrée du port, la tour de la Chaîne et le donjon massif de Saint-Nicolas se dressent comme deux sentinelles de grandeur inégale, et leurs vieilles murailles, qui datent de Charles V, évoquent tous les souvenirs guerriers de La Rochelle. La tour de la Chaîne se rattache par une étroite courtine à la tour de la Lanterne, qui conserve encore la singulière pyramide de pierres où s'allumait chaque soir le fanal destiné à guider les navires. Une route partant de cette dernière conduit, à travers les remparts, à la promenade du Mail, vaste pelouse de 600 mètres de long, encadrée de quatre rangées d'ormes séculaires, et qui se termine à mi-côte d'une colline dont le sommet commande le port et la ville. Là, on rencontre une gaie maison de campagne, une ferme et leurs jardins encaissés entre des tertres peu élevés. Ces tertres, que la charrue tend chaque année à niveler, sont tout ce qui reste du Fort-Louis, de ce fort *qui avala la ville,* et c'est à peine si l'œil peut deviner à quelques plis du terrain le plan des glacis ou la trace des fossés. La digue s'est mieux conservée : les vents et les flots en ont démoli le sommet et adouci les talus; mais quand la mer baisse, on la voit montrer une à une ses pierres bouleversées, se détacher du rivage et s'allonger peu à peu comme une ligne noire qui semble vouloir barrer encore l'entrée du port.

Entre le Mail et la mer s'étend une langue de terre naguère inculte et qu'a su mettre à profit dans un intérêt général un Rochelais que regrettent depuis peu ses concitoyens et les savans de tout pays (1). Les bains de mer fondés par M. Fleuriau de Bellevue semblent réaliser l'idéal d'un établissement de ce genre. Des constructions élégantes et simples, une large terrasse que borde en guise de parapet une haie d'arbustes entrelacés, s'élèvent au-dessus d'une falaise de quelques pieds. Au-dessous s'étend la longue file des tentes. Un plan incliné pavé de larges dalles que couvre et lave la marée met les baigneurs inexpérimentés à l'abri des galets et de la vase. Un vaste jardin anglais planté d'arbres verts, émaillé de pelouses, semé de chalets et de kiosques, se prolonge du côté de la digue et permet de choisir, au milieu même des fêtes les plus bruyantes, entre la foule et la solitude. Ce jardin fut bientôt mon lieu de repos favori. Après une longue journée de travail, j'aimais à m'asseoir la nuit dans l'ombre de quelque massif dominant la falaise, et là, tantôt à peu près seul, je me pénétrais de ce calme absolu qu'on ne connaît pas dans les grandes villes, tantôt, aux jours de réunion, j'écoutais la musique militaire jetant ses notes stridentes à la foule pressée dans les allées du Mail ou les sons joyeux de l'orchestre appelant les danseurs dans les salons, tandis qu'en face de moi la lune argentait les eaux de la baie et faisait miroiter, en leur prêtant un charme bien trompeur, les bancs de vase du chenal.

La morte-eau, qui mettait obstacle à mes courses zoologiques, ne m'avait pas empêché, dès les premiers jours de mon arrivée, de parcourir la côte pour me faire une idée de ce que je pouvais craindre ou espérer. Ces premières explorations m'inspirèrent de sérieuses inquiétudes. En effet, de mes recherches précédentes il résultait que les calcaires comparés aux schistes et aux granites sont toujours infiniment moins riches en animaux marins. A raison de leur dureté moindre, ils résistent moins bien aux chocs purement mécaniques, alors mêmes qu'ils sont en masses compactes. En outre, leur composition chimique permet à l'eau d'en dissoudre une proportion qui, pour être faible, n'en est pas moins sensible. Aussi les algues et les fucus, qui sur les côtes de Bretagne transforment le granite en buissons ou en prairies, ne peuvent se fixer solidement sur ces surfaces toujours renouvelées et sont ici beaucoup plus rares. Avec eux disparaissent une foule d'espèces animales qui se nourrissent de ces plantes marines ou trouvent une retraite dans leurs rameaux. Les mêmes conditions opposent les mêmes obstacles à la multiplication des zoophytes

(1) M. Fleuriau de Bellevue avait mérité par ses nombreux travaux le titre de correspondant de l'Institut (Académie des Sciences). Pendant plus de quatre-vingts ans, il consacra sa fortune entière à faire autour de lui le plus de bien possible. Aussi sa mort a-t-elle été regardée à La Rochelle comme un malheur public.

et des autres animaux fixés. Avec les espèces herbivores, avec celles qui vivent sur place à la façon des plantes, s'éloignent toutes les espèces carnassières qui vivent à leurs dépens. Si le calcaire est en outre formé de couches fendillées que les vagues brisent aisément, les causes précédentes exercent une action bien plus énergique, et de plus les animaux qui se cachent dans les fentes du rocher ou qui leur confient leurs œufs manquent de retraites sûres et diminuent à leur tour. Enfin si ces couches forment des plans inclinés vers la mer, les sources de toute la contrée suivent ces espèces de lits, viennent de bien loin sourdre en nappes sur le rivage, diminuent la salure des eaux qui baignent la côte et en chassent toutes les espèces les plus franchement marines. On voit que la richesse et la composition des faunes littorales dépendent de la nature minéralogique et de la structure géologique du continent. C'est là un de ces mille exemples qui nous montrent comment le règne minéral exerce une influence parfois considérable sur les deux autres, comment les êtres organisés et vivans peuvent être placés sous la dépendance des corps bruts, comment tout se tient et s'enchaîne dans l'admirable ensemble qu'étudient les naturalistes.

Toutes ces causes de dépopulation, je les voyais réunies aux environs de La Rochelle. Partout le calcaire oolitique me montrait ses assises peu épaisses, fissurées en tous sens et taillées à pic par la vague. Au pied de ces falaises s'étendaient des plateaux de la même roche formés d'ordinaire de larges gradins inclinés. Aussi, jusque sur les points les plus favorablement disposés, je trouvais une plante marine que sa couleur et la largeur de ses feuilles plissées ont fait comparer à nos laitues, et qui ne vient que dans les eaux à demi saumâtres. Jusqu'aux zones de la plus basse mer, cette ulve de mauvais augure formait de vastes plates-bandes, où des fucus tondus de près par les riverains figuraient assez bien des chicorées mal venues. Enfin un dernier signe non moins redoutable que les précédens achevait de me faire trembler pour les résultats du voyage. Depuis longtemps, j'avais reconnu qu'il n'y a rien à trouver dans la vase pure. Aussi nuisible aux œufs qu'aux individus adultes, elle étouffe les premiers en empêchant l'oxygène d'arriver jusqu'aux germes; elle ne peut être habitée par les seconds, qui ont besoin d'un terrain assez résistant pour soutenir leurs galeries. Or à La Rochelle la vase envahit tout. Dans le port, dans la baie, à peine les écluses de chasse peuvent-elles conserver au chenal la profondeur qu'exigent les grands navires de commerce. En dehors de ce canal artificiel, partout un lit de vase noire ou jaunâtre s'étend depuis les zones les plus élevées jusque bien au-dessous des limites des plus fortes marées. Jusque sur certains plateaux découverts où la vague semble devoir tout balayer, la vase

atteint plus d'un pied d'épaisseur, couvre de son lourd manteau les sables, les rochers, et remplit les plus étroites fissures. A la moindre agitation, cette couche demi-fluide se délaie. Aussi le long des côtes l'eau est-elle toujours trouble; au plus léger souffle de vent, elle devient terreuse et prend aux yeux quelque chose de solide. Plus avant, la mer, sans être beaucoup plus propre, garde quelque chose de sa couleur. Son bleu, mêlé au jaune de la vase, se change souvent en un beau vert. A certains momens, quand des nuages isolés marbrent l'océan de leurs ombres et qu'une brise légère le creuse de sillons, cette lumière brisée produit une illusion étrange : on dirait une vaste plaine dont les premiers plans seraient de terre à froment fraîchement labourée et qui déroulerait jusqu'à l'horizon un tapis de fraîches prairies.

Plusieurs causes concourent à accumuler dans les eaux de la Saintonge cette masse de particules terreuses. Du nord au midi, de la pointe de l'Aiguillon à la pointe de Fouras, les îles de Ré, d'Aix et d'Oleron forment comme une espèce de digue interrompue qui longe la côte et en est séparée par un canal irrégulier très rétréci au sud. Plusieurs rivières, entre autres la Charente, la Sèvre niortaise et la rivière de Saint-Benoît, se déchargent dans ce bassin, et leurs courans, dirigés à l'encontre l'un de l'autre par la situation des embouchures, par la disposition des côtes, se neutralisent mutuellement. Ainsi les détritus, enlevés aux terrains marécageux qu'elles parcourent, ne peuvent être chassés en pleine mer et restent sur place. Pour sa part, la mer travaille de deux manières à maintenir et à augmenter cet envasement. Jusque bien loin de cette côte, elle ne présente qu'une faible profondeur, et son fond, composé de couches semblables à celles des terres voisines, est facilement attaqué même par des marées ordinaires. Celles-ci pénètrent dans l'espace que circonscrivent les îles et la côte par trois *pertuis* ou détroits (1), rencontrent sur leur passage des plateaux sous-marins, en enlèvent toujours quelque chose, et leurs courans, heurtés l'un par l'autre, ne servent qu'à refouler vers la plage de nouveaux détritus. Cette cause agit avec une bien autre puissance lorsque les vents du large poussent vers le continent les hautes vagues de l'Atlantique. Alors le fond est bouleversé par ces masses liquides; les falaises formées de roches peu résistantes cèdent aux chocs redoublés qui ébranlent et rongent leur base, s'éboulent par larges pans et ajoutent leurs débris réduits en poussière à ceux que les flots ont arrachés au sol même de l'océan. Ainsi s'accomplit tout le long de cette côte un double travail d'érosion et

(1) Ces détroits sont le Pertuis Breton, entre l'île de Ré et la côte; le Pertuis d'Antioche, entre les îles de Ré et d'Oleron; le Pertuis de Maumusson, entre l'île d'Oleron et le continent.

d'envasement dont on peut constater les résultats aux portes mêmes de La Rochelle.

En effet, des documens que nous a transmis le moyen âge il résulte que le bourg primitif était entouré d'eau à peu près de toute part (1). L'ancien port était situé à l'opposite du port actuel, près de la vieille porte Neuve, et un vaste marais étendu à l'orient achevait de transformer en île le centre de la ville moderne. Depuis longtemps le vieux port est comblé, et le marais asséché a été compris dans la ville; mais là ne s'est pas arrêté l'envahissement. On trouve dans l'ouvrage du père Arcère deux plans, l'un de 1573, l'autre de 1756. Dans le premier on voit la mer s'étendre en ligne droite au pied des remparts, à droite et à gauche des deux tours placées à l'entrée du port. Elle se replie ensuite tout autour de la place en formant un dédale de véritables lagunes à l'est jusqu'au petit coteau de Lafont, à l'ouest jusque bien au-delà de l'ouvrage à couronne. Dans le second plan, les marais situés à l'orient ont presque entièrement disparu, et l'on voit des champs et un cimetière à la place qu'ils occupaient. Enfin, à en juger d'après la carte de M. Beautemps-Beaupré, dès 1831 la mer a cessé d'atteindre les fortifications, et les fossés ne se remplissent plus qu'à l'aide de canaux ménagés dans ce but. Mais si le fond de la rade s'est comblé, en revanche la mer en a reculé et élargi l'entrée. Chaque tempête emporte quelque chose à la pointe des Minimes, à celle de Chef-de-Baie, et le père Arcère, en se fondant sur des observations précises faites dans un espace de douze années, estime que cette perte est d'environ quatre pieds par an un peu au-delà de la digue, c'est-à-dire sur des points où la falaise n'est frappée que par les vagues déjà bien affaiblies.

Mes premières recherches ne confirmèrent que trop les tristes pressentimens inspirés par l'inspection des côtes. Il me fallait arriver au plus bas de l'eau pour rencontrer des animaux qui se montrent ailleurs dans les zones les plus élevées, et encore j'eus beau jouer de la pioche et du pic, je ne trouvai guère que quelques espèces communes, et que je connaissais pour les avoir vues de Boulogne à Saint-Jean-de-Luz. Après quelques essais aussi peu fructueux, voyant toujours mes vases presque vides, je renonçai à mes procédés ordinaires d'exploration et cherchai fortune par d'autres moyens. C'est alors que je m'applaudis de n'avoir écouté ni les petites vanités du monde, ni le trop grand amour du bien-être, d'être resté fidèle à mes habitudes de prolétaire de la science, de n'avoir pas élu domicile dans les beaux quartiers. J'étais logé sur le port, dans un bouchon où mangeaient et couchaient à la nuit les manœuvres du chantier voisin. Mon

(1) Arcère.

hôtesse, d'âge très mûr, était quelque peu criarde, et sans mériter le reproche d'exigence, j'aurais pu trouver à redire à la saveur des mets, à la propreté du service; mais ma chambre était grande et claire, mais devant moi s'étendait le port avec ses trois bassins, mais pas une barque n'entrait à La Rochelle sans passer sous mes yeux, et j'étais en plein quartier de pêcheurs et de marins. Grâce à quelques recommandations aussi nécessaires en pareil cas qu'en bien d'autres, j'étais en relation avec deux patrons. Je les vis plus souvent, je leur fis la cour. Le docteur Sauvé joignit son influence à mes sollicitations, et m'apporta enfin le premier un animal fort curieux dont l'existence dans les mers de La Rochelle avait été un des motifs déterminans de mon voyage. Quelques détails sur cette espèce remarquable feront comprendre, j'espère, comment, au point où en est la science moderne, un de ces petits êtres si dédaignés du vulgaire et même de certains savans peut mériter qu'un naturaliste fasse cent cinquante lieues tout exprès pour l'étudier.

Les hommes qui, réunissant en un faisceau les faits jusque-là isolés, firent de la zoologie une véritable science, durent nécessairement s'attacher d'abord aux groupes *à type fixe* les mieux circonscrits et les plus naturels, aux animaux dont l'anatomie traduisait de la façon la plus complète les plans fondamentaux. Lorsqu'ils venaient à rencontrer un de ces groupes *à type variable* où les espèces les plus voisines sous certains rapports diffèrent essentiellement sous d'autres, lorsque leur scalpel se heurtait à quelqu'un de ces animaux qui s'écartent brusquement de leurs plus proches voisins et semblent vouloir faire bande à part, ils sautaient par-dessus ces exceptions encore fort rares et les casaient tant bien que mal dans leurs cadres réguliers. Cette manière d'étudier pouvait seule leur donner la clef de la méthode, leur révéler les tendances générales de l'organisation et leur inspirer de grandes vues capables d'embrasser le règne animal dans son ensemble; mais elle devait entraîner et elle entraîna en effet un inconvénient réel. On assimila d'une manière trop complète la science de la création vivante aux sciences des corps bruts, et parce que celles-ci présentaient un certain nombre de *lois* plus ou moins rigoureuses, on voulut prématurément agir de même en zoologie descriptive, en anatomie, en physiologie. Bientôt la zoologie eut comme la physique ou la chimie, presque comme les mathématiques, un certain nombre de formules, le plus souvent prises à leur juste valeur par ceux qui les émettaient, mais dont la foule des élèves et des imitateurs ne tarda pas à faire autant de règles inflexibles, d'incontestables vérités.

Cependant la science a marché, et, en dépit des hommes qui luttent encore pour le passé, il faut bien reconnaître qu'un grand nombre de généralisations admises sur parole, ou même vraies il y a trente

ans, exigent de nos jours une révision sévère. De là vient l'intérêt tout particulier qui s'attache à l'étude de groupes longtemps négligés, et par suite la remarquable émulation qui amène sur les bords de la mer des naturalistes de tous pays. C'est qu'en effet les faunes marines ressemblent assez peu aux faunes de la terre, de l'air ou des eaux douces. La mer nourrit des groupes entiers appartenant à des types spéciaux qui n'ont ailleurs aucun représentant. C'est là que vivent presque uniquement ces animaux étranges chez qui la machine animale est réduite à sa plus simple expression, quoique conservant un volume considérable, véritables expériences de physiologie toutes faites par la nature, et qu'il suffit de savoir reconnaître et interpréter. Enfin c'est là qu'il faut aller chercher ces êtres aux formes extérieures anormales, aux dispositions organiques exceptionnelles, qui déroutent tant de nomenclateurs et d'anatomistes systématiques, qui ouvrent aux amis de la vérité des horizons de plus en plus vastes et variés.

A ces divers titres, le *branchellion* nous semble mériter toute l'attention des naturalistes. Cet animal vit en parasite sur la torpille; on ne le trouve jamais ailleurs, et, remarquons-le en passant, c'est déjà un fait bien curieux. Personne n'ignore que la torpille, espèce de machine électrique vivante, peut foudroyer ses ennemis même à une distance considérable. Les pêcheurs font journellement l'expérience des singulières facultés de ce poisson. Dès qu'ils en tiennent un dans leur chalut (1), ils en sont prévenus par les secousses que leur transmettent les cordes d'amarrage, et l'un d'eux m'affirmait que ces secousses sont parfois assez violentes pour les forcer *à larguer* quand ils hissent leurs filets à bord, et à laisser tout retomber au fond de la mer. Pour que le branchellion puisse impunément vivre aux dépens de la torpille, il faut que son organisation le rende insensible aux actions électriques, ou bien qu'elle permette à ce ver, de trois ou quatre centimètres de long, de résister à des décharges qui ébranlent les hommes les plus vigoureux.

Découvert par Rudolphi, le branchellion a été classé par Savigny parmi les sangsues. Cuvier, Blainville et leurs successeurs l'ont maintenu à cette place, et pourtant ses caractères extérieurs, à eux seuls, devaient soulever quelques doutes à cet égard. Comme les autres sangsues, le branchellion porte à chacune de ses extrémités une ventouse qui lui sert à se fixer solidement; mais le corps, au lieu d'être d'une seule venue, comme chez tous les animaux dont on le rapproche, porte en avant une sorte de cou arrondi et renflé en fuseau, représentant à peu près le tiers de la longueur totale, tandis que le

(1) Espèce de filet ou plutôt de drague, très-employée le long de nos côtes.

reste du corps, semblable à celui d'une sangsue d'un noir violacé, présente de chaque côté une série de lames minces, élargies en éventail, plissées sur les bords, et de couleur plus claire. Par ce partage du corps en deux régions bien distinctes, par l'existence de ces appendices, le branchellion formait, dans le groupe des hirudinées (1), une exception unique, et, en le plaçant ainsi dans une même famille, à côté des sangsues ordinaires, Blainville surtout se mettait en contradiction avec quelques-uns des principes le plus constamment soutenus par lui-même. C'est qu'en présence de la variabilité des animaux inférieurs, les esprits les plus systématiques sont bien forcés de se rendre à l'évidence et de renoncer à ces cadres, tracés d'avance, où ils s'étaient flattés d'enserrer la création.

Cet extérieur remarquable devait attirer l'attention des anatomistes en faisant pressentir une organisation interne également curieuse. Malheureusement les branchellions ne sont rien moins que communs, ils sont rares là même où les torpilles se pêchent par centaines, et cependant il fallait les observer vivans. Je savais, par mon expérience personnelle, que les recherches faites sur des individus conservés ne pouvaient conduire à des résultats sérieux, car l'alcool raccornit et confond les organes et les tissus. Je ne connaissais pas encore les travaux récemment publiés en Allemagne (2), et bien des questions restaient pour moi tout entières. Qu'étaient, par exemple, ces appendices latéraux placés à chaque anneau comme des franges verticales? Etaient-ce de simples replis cutanés, ainsi que l'affirmaient Cuvier, Blainville et tous leurs successeurs? étaient-ce des organes respiratoires, comme paraissaient l'avoir admis, sur une simple inspection, Rudolphi et Savigny? Mais, dans ce cas, le branchellion devenait une *sangsue à branchies*, c'est-à-dire qu'il devenait un être exceptionnel, non plus seulement dans la famille, mais encore au milieu de tous les groupes voisins. A prendre au pied de la lettre quelques-uns de ces principes dont je parlais plus haut, c'était une chose aussi extraordinaire que de rencontrer un mammifère sans poumons, et quoique habitué à observer chez les animaux inférieurs

(1) Nom de famille donné à tous les vers voisins des sangsues.

(2) M. Leydig, naturaliste distingué, avait publié, quelque temps avant mon départ pour La Rochelle, une notice fort intéressante sur le branchellion qu'il avait eu vivant à Gênes. Les résultats auxquels nous sommes parvenus l'un et l'autre s'accordent sur certains points et diffèrent sur quelques autres. Ces divergences tiennent sans doute à ce que, mieux servi par les circonstances, j'ai pu voir beaucoup plus que le naturaliste allemand, peut-être aussi à ce que nous avons examiné deux espèces différentes. En effet, quelques détails donnés par M. Leydig me font penser qu'il pourrait bien exister deux espèces de branchellion, bien qu'on n'en ait encore admis qu'une seule. J'ai, du reste, rapporté à Paris les préparations nécessaires pour démontrer l'exactitude de tous les faits essentiels que m'avaient fournis mes études.

des écarts considérables, celui-ci me paraissait bien grand. Pourtant l'observation directe m'apprit qu'il en était ainsi, et l'expérimentation confirma ce résultat.

En effet, placés sous le microscope, ces larges feuillets membraneux, si minces et en apparence d'une organisation si simple, me montrèrent des couches cutanées pour les protéger, des fibres musculaires et ligamenteuses pour les mouvoir et les maintenir épanouis, des nerfs pour les animer; surtout j'y découvris des canaux ramifiés donnant naissance à un réseau que parcourait un liquide parfaitement incolore et chargé de granulations très fines dont les mouvemens indiquaient ceux du liquide lui-même. A elle seule, cette structure caractéristique pouvait autoriser à regarder ces appendices comme de véritables branchies; mais je voulus, et pour moi-même et pour les autres, une preuve plus décisive. A l'aide d'une seringue à tube capillaire, je poussai dans les canaux qui relient entre eux ces appendices un précipité de fer à peine bleuâtre qui a la propriété de se foncer au contact de l'oxygène et de se changer en bleu de Prusse. J'avais eu soin d'opérer sur un animal plein de vivacité. Quoique l'opération eût parfaitement réussi, je n'aperçus d'abord aucun changement : la couleur du liquide employé se confondait avec celle des tissus. Mais bientôt l'air dissous dans l'eau, pénétrant à travers les tissus vivans de l'animal, agit sur mon précipité comme il l'eût fait sur le sang lui-même, et lui céda son oxygène. Je vis les appendices se teinter rapidement; les vaisseaux prirent l'aspect de lignes ondulées d'un bleu de plus en plus foncé, et, au bout de quelques minutes, je distinguai les réseaux à la simple loupe. Cette expérience était décisive. J'avais vu, qu'on me permette l'expression, *respirer le sel de fer*. Les appendices du branchellion étaient incontestablement des branchies.

Le rôle de ces organes une fois fixé, j'eus à me demander quel liquide venait y subir l'action de l'air. La question peut paraître étrange au premier abord. Sans s'être occupé d'histoire naturelle, sans être même médecin, on sait généralement que le sang seul respire dans le poumon chez les mammifères, les oiseaux et les reptiles; dans les branchies, chez les poissons. Existe-t-il donc chez certains invertébrés un autre liquide nourricier que le sang, et ce liquide a-t-il, lui aussi, besoin de se vivifier au contact de l'air? Répondons d'abord affirmativement, et entrons ensuite dans quelques détails pour faire comprendre ce fait très important.

Chez tous les animaux, à quelque groupe qu'ils appartiennent, le liquide nourricier, quelle que soit sa véritable nature (1), s'épuise

(1) J'ai cherché à montrer ailleurs comment l'appareil circulatoire se complète succes-

constamment par son séjour dans les organes, et répare ses pertes par les matériaux que lui fournissent la digestion d'une part, la sécrétion intersticielle de l'autre. Chez l'homme, chez tous les vertébrés, le sang reçoit ainsi le chyle et la lymphe, et ces deux derniers liquides venus l'un des organes digestifs, l'autre de tous les points du corps, circulent dans des vaisseaux spéciaux qui communiquent par un tronc commun avec le système des vaisseaux sanguins. Par suite de cette disposition, le chyle, la lymphe restent distincts du sang et des autres liquides qui baignent tous nos tissus. Chez les invertébrés, les vaisseaux lymphatiques et chylifères n'existent pas. En outre, on ne trouve plus guère ici ce tissu cellulaire qui garnit chez nous tous les interstices laissés par les organes, et de là proviennent les grands espaces libres, les *lacunes* qui séparent ces derniers. La lymphe et le chyle, ne trouvant plus de vaisseaux pour les renfermer, tombent dans ces espaces qui sont ainsi remplis par le liquide chargé de réparer les pertes du sang. On comprend aisément, d'après ces quelques mots, combien doit être important le rôle joué dans la physiologie des animaux invertébrés par la *cavité générale* qui résulte de l'ensemble de ces lacunes et par le liquide que renferme cette cavité.

Nous avons rappelé plus haut que chez les vertébrés le chyle et la lymphe sont versés directement dans l'appareil vasculaire sanguin par les vaisseaux qui les renferment. Chez les invertébrés, où ces vaisseaux manquent, il ne saurait en être ainsi. Alors, lorsque *le cercle circulatoire est incomplet*, lorsque, entre la terminaison des artères et l'origine des veines, il existe un intervalle quelconque, le sang lui-même tombe dans la cavité générale du corps, et le mélange s'opère dans cette cavité. C'est ainsi que les choses se passent chez les insectes, les crustacés, les mollusques..... Lorsque *le cercle circulatoire est complet*, lorsque les artères et les veines forment un cercle continu, les matériaux réparateurs du chyle et de la lymphe ne peuvent arriver jusqu'au sang qu'à travers les parois des vaisseaux sanguins. Certains rayonnés et tous les vers nous présentent ce phénomène.

Mais, quelles que soient les dispositions anatomiques existantes, il est un fait que nous trouvons chez tous les animaux. Pour devenir aptes à nourrir l'organisme, pour se transformer en sang, le chyle, la lymphe, tous les matériaux destinés à réparer des pertes incessantes, doivent d'abord subir l'action de l'air. Aussi, chez les vertébrés, est-ce dans les veines et tout auprès de l'organe respiratoire que viennent déboucher les vaisseaux lymphatiques. Chez les inver-

sivement, et comment à cette complication progressive correspond la caractérisation également progressive des liquides nourriciers. *Revue des Deux Mondes*, livraison du 15 octobre 1846. *Côtes de Sicile*, III.

tébrés, alors même que le sang se mélange directement avec le chyle et la lymphe, les dispositions anatomiques assurent un résultat tout pareil. Lorsque le sang d'un côté, le chyle et la lymphe de l'autre, sont renfermés dans des cavités distinctes et sans communication, il devenait nécessaire que ces deux derniers liquides eussent leur respiration spéciale. Des milliers d'observations m'avaient depuis longtemps démontré qu'il en était bien ainsi. Chez les vers en particulier, *le liquide de la cavité générale respire tout aussi bien que le sang lui-même* (1); mais jusqu'à ce jour j'avais constamment vu la peau se charger seule de cette fonction. L'air n'exerçait son action sur le liquide dont il s'agit que par les tégumens, tantôt du corps entier, tantôt de quelque partie servant d'ailleurs à d'autres usages. On ne connaissait pas d'animal possédant des organes spéciaux pour la respiration du chyle et de la lymphe.

Or, dès mes premières observations sur le branchellion, je constatai un fait qui me donna à penser. Les appendices latéraux ne sont pas complétement semblables : les uns sont minces et foliacés dans toute leur étendue; les autres, au nombre de vingt-deux, régulièrement espacés et disposés par paires, ont à leur base un renflement hémisphérique à demi transparent. Dans chacun de ces mamelons, je voyais une espèce d'ampoule se dilater et se contracter régulièrement à la manière d'un cœur. Telle est, en effet, la nature de cet organe, et le liquide qu'il renferme est le sang de l'animal. Mais le sang se montrait chez les individus bien portans teinté d'un beau rouge groseille, tandis que le liquide, circulant dans les appendices eux-mêmes, restait parfaitement incolore. Ces deux liquides ne pouvaient donc être de même nature. Si l'un était *le sang proprement dit*, l'autre ne pouvait guère être que le *liquide de la cavité générale*. Telle fut la conclusion que je tirai de l'observation seule et que l'expérience vint confirmer. En injectant par les vaisseaux, je remplis toutes les ampoules sans jamais arriver dans les appendices. Pour pénétrer dans ces derniers, il me fallut porter l'instrument dans les lacunes, c'est-à-dire dans une des dépendances de la cavité générale, et j'obtins alors le résultat dont j'ai parlé plus haut. Ainsi les appendices latéraux du branchellion n'étaient pas seulement des branchies, c'étaient en outre des *branchies lymphatiques*.

Enfin, en pratiquant l'injection comme je viens de le dire, je n'avais pas seulement injecté les appendices. Le liquide coloré avait gagné l'intestin et dessiné à sa surface des réseaux à large maille. En outre, il avait rempli un vaisseau spécial placé de chaque côté sous

(1) Ces faits et les conséquences qui en découlent ont été combattus. J'ai le plaisir de les voir chaque jour confirmer d'une manière d'autant plus irrécusable que ceux qui les répètent croient parfois les avoir découverts.

la peau et faisant communiquer toutes les branchies. Des trajets lacunaires reliaient entre elles ces deux sortes de cavités, et cet ensemble de canaux, de lacunes et de vaisseaux bien caractérisés, partout rempli d'un mélange de chyle et de lymphe, représentait, on le voit, la cavité générale des autres invertébrés. Seulement une partie de ses dépendances, constituée à l'état de vaisseaux proprement dits, formait un véritable appareil lymphatique rudimentaire. C'était à la fois un fait tout nouveau dans l'histoire des invertébrés et une nouvelle preuve que partout la nature reste fidèle à la grande loi du perfectionnement progressif des organismes. Comme l'*appareil circulatoire sanguin* dont nous avons ailleurs esquissé l'histoire (1), l'*appareil circulatoire lymphatique* se montre d'abord très incomplet, et si nous avions à le suivre dans ses transformations, nous le verrions ne s'isoler complétement, c'est-à-dire ne se constituer peut-être d'une manière définitive, qu'après avoir traversé le groupe le plus inférieur du sous-règne des vertébrés, la classe des poissons.

Ainsi, par la présence des appendices latéraux, le branchellion s'isole de toutes les hirudinées. Par la nature respiratrice de ces appendices, il s'écarte non-seulement du groupe où on l'a placé, mais encore de tous les groupes voisins. Enfin la caractérisation de ces organes respiratoires comme branchies lymphatiques achève d'en faire un animal tout à fait exceptionnel. Certes, si le *principe des caractères dominateurs* était aussi vrai que le croyait Cuvier et que l'admettent encore bien des anatomistes, si la moindre modification dans l'appareil destiné à l'accomplissement d'une fonction importante exerçait réellement sur tout le reste de l'organisme l'influence qu'on lui attribue, l'examen anatomique des systèmes digestif, vasculaire, nerveux, devrait montrer des dispositions non moins nouvelles. Et pourtant il n'en est rien. Sans doute entre ce que j'ai trouvé chez le branchellion et ce qui existe dans les sangsues ordinaires il y a des différences, mais ces différences sont d'un ordre bien inférieur. La plupart ne dépassent pas en importance celles que nous présentent de l'un à l'autre les genres les plus rapprochés dans ce groupe. Anormal pour tout ce qui est du ressort de la respiration lymphatique, le branchellion, sous tous les autres rapports, n'est qu'une hirudinée ordinaire. La classification, qui n'est pas la science, mais qui doit autant que possible en être l'expression, a donc là un double fait à traduire. Pour cela, il faut encore s'écarter de quelques-unes de ces règles inspirées par l'étude trop exclusive des animaux supérieurs.

En transportant dans la zoologie le grand *principe de la subordination des caractères*, découvert par Laurent de Jussieu, Cuvier rendit

(1) *Revue des Deux Mondes*, livraison du 15 octobre 1846.

un immense service. A partir de ce moment, les caractères furent *pesés et non comptés*. Leur valeur et non plus leur nombre détermina la division du règne animal, comme celle du règne végétal, en groupes naturellement subdivisés. Mais, pour arriver à l'appréciation de cette valeur, les deux hommes de génie dont nous venons de rappeler les noms procédèrent d'une manière très différente. Jussieu ne consulta que l'observation et l'expérience; Cuvier, ainsi qu'il le déclare lui-même, eut recours avant tout au raisonnement (1). De l'importance des fonctions, il conclut à l'importance des organes, et par suite à celle des caractères fournis par ces derniers. Rien de plus rationnel et de plus logique en apparence. Malheureusement la nature semble souvent prendre un malin plaisir à se jouer de notre raison. Ce magnifique *à priori*, vrai tant qu'on ne l'applique qu'aux vertébrés, devient dans bien des cas d'une inexactitude frappante dès qu'on arrive aux invertébrés, et surtout aux représentans dégradés des trois derniers embranchemens. Pour qui accepterait à la lettre tout ce que dit Cuvier au sujet de la respiration et des organes respiratoires, le branchellion formerait à lui seul une classe dictincte (2). Pour un élève de Jussieu, il doit devenir seulement le type d'une sous-classe, et nous adopterons cette manière de voir. La nomenclature exprimera ainsi, en compensant le *nombre* par la *valeur*, les *ressemblances* qui rattachent le branchellion aux autres hirudinées et les *différences* qui l'en éloignent.

Au risque de paraître un peu trop technique à mes lecteurs, je n'ai pas cru devoir leur épargner les descriptions anatomiques, les discussions de physiologie et de doctrine qui précèdent. Il m'a semblé nécessaire de montrer, au moins une fois, avec quelque détail, comment l'exploration minutieuse d'un seul animal bien choisi conduit à aborder les questions les plus diverses et les plus délicates de la zoologie. J'ai voulu donner à qui me suivrait jusqu'au bout — une idée de ce travail de révision générale que nécessite l'état actuel de la science, — et, si j'ai quelque peu réussi, on comprendra sans peine le plaisir que j'éprouvai à recevoir mes premiers branchellions, l'ardeur que j'apportai à leur examen, la joie que me firent éprouver les résultats de ce travail.

A. DE QUATREFAGES.

(1) *Règne animal*, seconde édition. Introduction.

(2) Je dois dire que Cuvier lui-même se fût bien gardé d'agir ainsi. Chez ce grand homme, la prétention à l'infaillibilité et l'esprit systématique ne prévalurent jamais ni contre la bonne foi la plus entière ni contre ce parfait bon sens qui est un des attributs du génie. Aussi, dans la classification des annélides en particulier, n'a-t-il pas hésité à obéir aux faits plutôt qu'aux règles qu'il avait établies.

L'ÉCONOMIE RURALE

EN ANGLETERRE.

IV.

LES RÉVOLUTIONS AGRICOLES DE L'ANGLETERRE ET LA RÉFORME DE SIR ROBERT PEEL.

I.

On a vu (1) que l'attachement de la portion la plus riche, la plus éclairée et la plus puissante de la nation anglaise pour la vie rurale était la cause principale du développement agricole de ce pays; mais ce n'est pas la seule, ou plutôt elle n'agit pas toujours directement: une autre cause qui ne fait qu'un au fond avec elle, mais qui s'en distingue dans l'application, c'est l'excellent esprit public des Anglais, qui, depuis plus d'un siècle et demi, les a préservés à la fois des abus du pouvoir absolu et des désordres révolutionnaires, tous deux si funestes à toute espèce de travail. Rien de comparable à la dernière moitié du règne de Louis XIV, au règne entier de Louis XV et aux tourmentes de la révolution n'a affligé cette nation heureuse; le XVIIIe siècle, si désastreux pour nous d'un bout à l'autre, a été pour elle une époque de développement continu, et, quand nous avons repris notre essor interrompu, elle avait sur nous l'avance de trois quarts de siècle.

Il y a deux cents ans, c'était la France qui, sous le rapport agricole comme sous tout autre, était la plus avancée des deux. Les douze ans

(1) Dans les livraisons du 15 janvier, et des 1er et 15 mars.

qui s'écoulèrent de la paix de Vervins à la mort de Henri IV forment peut-être la plus belle de ces périodes de prospérité, si courtes et si rares, qui apparaissent de loin en loin dans le sombre et sanglant tissu de notre histoire. L'annaliste a peu d'événemens à enregistrer pendant ces années si vides en apparence, elles n'offrent ni guerres ni scènes dramatiques; mais la popularité de Henri IV, le seul roi que la nation ait aimé, montre assez ce qu'elles ont été. Certes Sully avait bien des défauts. Son orgueil, sa cupidité, son avarice, l'auraient rendu insupportable s'il avait vécu de nos jours; même pour son temps, il avait des préjugés excessifs : il détestait le commerce et l'industrie, qui commençaient à poindre, et il échoua heureusement dans ses efforts pour empêcher l'introduction de la soie en France; mais, au milieu de ses erreurs, il avait eu une idée juste : il comprit l'importance de l'agriculture, s'il méconnut celle du commerce, et ses encouragemens suffirent pour provoquer une expansion agricole inouïe pour le temps. Un écrivain contemporain, Olivier de Serres, nous a laissé un livre admirable, témoignage éloquent de l'élan universel : le *Théâtre d'agriculture* parut en 1600. L'auteur était un noble protestant, seigneur du Pradel en Vivarais, qui avait vécu retiré au milieu de ses champs pendant les convulsions religieuses et politiques. Son écrit, qu'il dédia à Henri IV, est à la fois le meilleur et le plus ancien traité d'agriculture qui existe dans aucune langue moderne. Son nom est une des gloires de la France; les temps qui suivirent l'ont oublié, et, quand il fut ramené au jour, il y a cinquante ans, après une autre paix générale qui avait donné le même essor au travail, ce fut une véritable résurrection; ainsi nous récompensons nos grands hommes. Toutes les bonnes pratiques agricoles étaient connues du temps d'Olivier, il donne des préceptes qui pourraient encore aujourd'hui suffire à nos cultivateurs; aussi la production fit-elle de rapides progrès en peu d'années, *au grand profit de votre peuple*, dit-il lui-même en s'adressant au roi dans sa dédicace, *lequel demeure en sûreté sous son figuier, cultivant sa terre, et comme à l'abri de votre majesté, qui a à ses côtés la justice et la paix.*

Le fatal génie qui préside à nos destinées ne permit pas longtemps ce calme fécond : l'assassinat de Henri IV replongea la France dans le chaos; mais les conséquences de ce rapide moment d'espérance se firent sentir dans tout le cours du siècle, et la grandeur de Richelieu et de Louis XIV a été due en partie aux germes de richesse déposés alors dans le sol. Tous les renseignemens historiques attestent qu'à cette époque nos campagnes étaient habitées par une nombreuse noblesse qui confondait ses intérêts avec ceux des populations rurales; la funeste séparation qui a tout perdu n'a eu lieu que plus tard.

La civilisation, au moyen âge, va toujours du sud au nord. L'agriculture, comme tous les arts, a fleuri d'abord en Italie. La Provence et le Languedoc furent de bonne heure les parties de la France les mieux cultivées, comme les plus rapprochées du foyer lumineux. Olivier de Serres était né sur les confins de ces deux provinces. La Grande-Bretagne, située beaucoup plus loin, ne reçut que plus tard l'impulsion. Après le règne d'Élisabeth, on y était encore en pleine barbarie. Guichardin évalue à 2 millions d'âmes seulement la population de l'Angleterre proprement dite de son temps; d'autres la portent à 4 millions; elle en compte aujourd'hui 16. Les trois quarts du pays restaient en friche. Des bandes de vagabonds dévastaient les campagnes. La nation inquiète, profondément agitée, cherchait à se constituer; mais elle devait passer par une longue série de révolutions avant de trouver sa forme définitive, et, en attendant, l'agriculture souffrait comme le reste. Pendant tout le cours du XVIIe siècle, la France vendait du blé à la Grande-Bretagne. Après 1688, tout change. Les ombres s'étendent sur la France épuisée par les folies de Louis XIV. L'Angleterre, au contraire, renouvelée et rajeunie, prend un essor qui ne doit plus s'arrêter. La population de la France descend au lieu de s'accroître; celle de l'Angleterre monte rapidement. Boisguillebert, Vauban, tous les documens du temps, constatent la décadence progressive de l'agriculture française. L'Angleterre au contraire, qui ne produisait pas, sous les Stuarts, assez de grains pour se nourrir, devient, cent ans après, le grenier de l'Europe. Bien qu'elle eût une population double à alimenter, et que cette population vécût beaucoup mieux que par le passé, elle vendait tous les ans un ou deux millions d'hectolitres de blé à l'étranger, ce qui est énorme pour les moyens de transport connus à cette époque. On a calculé que, dans la dernière moitié du XVIIIe siècle, elle vendit à ses voisins, et notamment à la France, pour un milliard de francs de céréales.

Mais aussi que de succès pour elle, et que de revers pour nous pendant cette fatale période! D'abord la terrible guerre de la succession, les cruelles défaites de Blenheim, de Ramillies et de Malplaquet, l'existence même de la France compromise et sauvée comme par miracle à Denain; ensuite la guerre, plus désastreuse encore, de sept ans, la défaite de Rosbach, nos flottes et nos colonies perdues, le ministère de lord Chatam élevant sur nos ruines la grandeur de son pays; le crédit de la nation britannique fondé par une longue série de succès; le nôtre détruit par les extorsions des traitans et les extravagances du système de Law; le peuple anglais, heureux et fier de son gouvernement, s'attachant à lui de plus en plus, et se livrant au travail avec confiance, sous la protection de ses lois et de ses

victoires; le nôtre, au contraire, ruiné, humilié, opprimé, désertant les travaux utiles, dont le fisc dévorait les produits, et ne sentant plus pour ses maîtres que haine et mépris.

L'agriculture, comme l'industrie, a besoin avant tout de sécurité et de liberté; de tous les fléaux qui peuvent l'accabler, il n'en est pas de plus mortel qu'un mauvais gouvernement. Les révolutions et les guerres laissent du répit; le mauvais gouvernement n'en laisse pas. Nous possédons un document assez sûr pour constater l'état où était tombée l'agriculture française, il y a un siècle, sous l'influence délétère d'un régime détesté, dans les articles *grains* et *fermiers* de l'*Encyclopédie*, écrits vers 1750 par le créateur de l'économie politique, le docteur Quesnay. Le territoire total, — la Corse et une partie de la Lorraine n'appartenant pas alors à la France, — est évalué par Quesnay à cent millions d'arpens de 51 ares, ce qui est conforme au cadastre de nos jours. Sur ces cent millions d'arpens, il évalue à 36 millions seulement, ou 18 millions d'hectares, le sol cultivé, dont 3 millions tenus par ce qu'il appelle la grande culture, et 15 par la petite. Il entend par *grande culture* celle des fermiers qui employaient des chevaux pour le labour, et qui suivaient l'assolement triennal, blé — avoine — jachère, et par *petite* celle des métayers qui se servaient de bœufs et qui suivaient l'assolement biennal, blé — jachère. Cette division devait être parfaitement exacte; elle correspond encore aujourd'hui aux faits existans. Encore aujourd'hui, la France est partagée en deux régions distinctes : l'une, au nord, où dominent le bail à ferme, le travail par les chevaux et l'assolement triennal plus ou moins amélioré; l'autre, au midi, où dominent le métayage, le travail par les bœufs et l'assolement biennal. Seulement, depuis 1750, la première a gagné du terrain, et la seconde en a perdu.

Quesnay évalue à 5 setiers de 156 litres, semence prélevée, le produit moyen en blé d'un arpent en grande culture, et à 2 setiers 1/2 celui de la petite, soit 15 hectolitres par hectare pour l'une et 7 1/2 pour l'autre, ou en tout, pour le million d'hectares emblavé de la grande culture et les 7 millions 1/2 de la petite, 70 millions d'hectolitres. Sous ce nom de *blé* sont compris, avec le froment, les grains inférieurs, comme le seigle et l'orge; la même confusion est encore usitée dans beaucoup de parties de la France. Le seigle étant plus généralement cultivé à cette époque que le froment, on peut diviser approximativement ces 70 millions d'hectolitres ainsi qu'il suit : 25 millions en froment et 45 en seigle et orge. Quesnay y ajoute, pour la sole d'avoine, 7 millions de setiers, ou 11 millions d'hectolitres environ. Aujourd'hui la production de froment a presque triplé, celle du seigle et de l'orge est restée la même, celle de l'avoine a quadruplé, et ce n'est pas tout : en 1750, la pomme de terre n'existait

pas; le précieux supplément qu'elle fournit pour l'alimentation des animaux et des hommes manquait absolument. On cultivait peu les légumes secs, et plusieurs autres produits, qui aujourd'hui sont des richesses, étaient inconnus.

Le nombre des bêtes bovines était, d'après Quesnay, de 5 millions : c'est la moitié de ce qui existe aujourd'hui. Quant à la qualité, elle était bien inférieure. On abattait tous les ans 4 ou 500,000 têtes pour la boucherie : on en abat aujourd'hui dix fois plus; et le bétail de cette époque, forcé de chercher lui-même sa subsistance dans des friches arides, des jachères nues, des prés marécageux, ne pouvait être comparé, comme poids moyen, au bétail d'aujourd'hui, nourri dans de bons prés ou alimenté à la crèche avec des racines et des fourrages artificiels. Les bœufs de quelques régions montagneuses où l'ancien système de pâturage grossier et inculte est encore en vigueur peuvent donner une idée de tout le bétail d'alors. Les moutons n'étaient certes ni plus nombreux ni meilleurs en proportion. Le nombre des porcs devait être proportionnel à la population. Quant aux chevaux, on sait que Turgot, voulant réorganiser les postes en 1776, ne put se procurer les 6,000 chevaux de trait dont il avait besoin. Quesnay ne dit qu'en passant un mot de la vigne; Beausobre évaluait en 1764 la récolte annuelle du vin à 13 millions d'hectolitres, ou le tiers de ce qu'elle est aujourd'hui. Somme toute, en évaluant les produits d'alors aux prix de notre temps, on trouve tout au plus une valeur de 1,250 millions pour la production totale de l'agriculture française en 1750.

Aussi la population, bien qu'elle ne fût que de 18 millions d'âmes, était-elle arrivée à un degré de misère qui passe toute croyance. La condition du peuple proprement dit était affreuse, et les classes supérieures ne souffraient guère moins de la pauvreté commune. Vauban a fait dans sa *Dîme royale* une analyse de la société française qui fait frémir. D'après le calcul de Quesnay, le revenu net des propriétaires, qui est aujourd'hui de 1,500 millions, s'élevait en tout à 76 millions de livres, et celui des fermiers à 26; la livre d'alors valait à peu près le franc d'aujourd'hui. Les fermes étaient louées dans la grande culture 5 livres l'arpent, et dans la petite 20 à 30 sous, soit, pour la première, 10 francs, et pour la seconde de 2 à 3 francs l'hectare. Un contemporain de Quesnay, Dupré de Saint-Maur, dit même que, dans le Berry, une partie de la Champagne, du Maine et du Poitou, elles ne se louaient que 15 sous l'arpent, ou 1 franc 50 cent. l'hectare, et, à ce prix, les fermiers avaient beaucoup de peine à vivre. Un témoignage effrayant, entre mille autres, de ce dénûment général se trouve dans les mémoires du marquis d'Argenson, qui écrivait en 1739, cinq ans avant d'être nommé ministre des affaires étran-

gères par Louis XV : « Le mal véritable, celui qui mine le royaume et ne peut manquer d'entraîner sa ruine, est que l'on s'aveugle trop à Versailles sur le dépérissement des provinces. J'ai vu, depuis que j'existe, la gradation décroissante de la richesse et de la population en France. On a présentement la certitude que la misère est parvenue généralement à un degré inouï. Au moment où j'écris, en pleine paix, avec les apparences d'une récolte, sinon abondante, du moins passable, les hommes meurent tout autour de nous comme des mouches, de pauvreté, et broutant l'herbe. Les provinces du Maine, Angoumois, Touraine, Haut-Poitou, Périgord, Orléanais, Berry, sont les plus maltraitées; cela gagne les environs de Versailles. Le duc d'Orléans porta dernièrement au conseil un morceau de pain de fougère que nous lui avions procuré. Il le posa sur la table du roi, disant : *Sire, voilà de quoi vos sujets se nourrissent.*

C'est de ce profond abîme que la France a dû sortir pour remonter au jour. Il n'est pas étonnant qu'au bout d'un siècle d'efforts elle n'ait pas pu panser complétement ses plaies. Dans ce siècle, l'agriculture a quadruplé ses produits, la population a doublé, la rente des terres s'est élevée de 76 millions à 1,500, c'est-à-dire dans la proportion de 1 à 20. Ce sont là des progrès énormes, et si le point de départ n'était pas si bas, ils auraient suffi et au-delà pour maintenir notre rang. Aucun autre peuple, excepté l'Angleterre, n'en a fait de pareils dans le même laps de temps, et cependant les circonstances n'ont pas toujours été favorables. Sur ces cent années, cinquante environ ont été troublées par des révolutions horribles ou des guerres sanglantes. Nous n'avons eu de véritable bon temps que le règne de Louis XVI, le consulat, et les trente-deux ans de la monarchie constitutionnelle.

Le mouvement de régénération commence à se faire sentir après la paix de 1763, par les prédications des économistes en faveur de la liberté du commerce des grains. Dans ses articles de l'*Encyclopédie*, Quesnay, en montrant l'étendue du mal, avait indiqué les remèdes. Tous les progrès ultérieurs de l'agriculture nationale sont pressentis dans ces deux articles. Il fallut quelque temps pour que la doctrine nouvelle se répandît et fît école. En attendant, la vieille société achevait de se dissoudre. A l'avénement de Louis XVI, les aspirations du pays vers un état meilleur se firent jour de tous les côtés. Turgot porta la première main à l'édifice chancelant. Avant 1789, de grandes réformes étaient déjà faites : le travail avait été affranchi, la liberté du commerce des grains proclamée. Les premières délibérations de l'assemblée constituante achevèrent ce qui avait été si bien commencé. La nation respirait enfin. Si la France de 1789 avait su s'arrêter, comme l'Angleterre en 1688, nul doute que la richesse publique n'eût pris

dès lors un accroissement prodigieux. L'épouvantable bouleversement qui succéda à ces jours d'espérance comprima le progrès naissant. Après dix ans d'épreuves, le consulat rendit au pays quelques heures de repos, et on vit le mouvement, suspendu par les orages révolutionnaires, éclater de nouveau avec une irrésistible puissance. Les beaux jours de la paix de Vervins étaient revenus. Malheureusement, un nouveau fléau vint encore retarder cet élan : les guerres funestes de l'empire arrivèrent; les capitaux furent encore une fois dispersés, la population fut encore une fois décimée sur les champs de bataille. Il semblait que les grands principes posés sous Louis XVI ne parviendraient jamais à porter leurs fruits; la France n'avait entrevu la paix et la liberté que pour les perdre. Ce n'est vraiment qu'à partir de 1815 que le travail national a pu se développer sans obstacles, et on sait ce qui en est sorti.

Il faut remonter jusqu'au règne de Charles Ier pour trouver chez les Anglais quelque chose de pareil à ce qu'était la France cent ans après. Dès 1750, le progrès était sensible. Le gouvernement représentatif était fondé, et la richesse rurale avait grandi avec lui. Ce pays, qui produisait à peine deux millions de quarters de blé sous les Stuarts, en récoltait déjà le double en 1750, et devait s'élever progressivement jusqu'à treize, qu'il produit aujourd'hui. La viande, la bière, la laine, toutes les denrées agricoles, suivaient le même mouvement; mais aussi, quand le reste de l'Europe languissait dans l'oppression, la liberté et la sécurité se répandaient comme une douce lumière dans les campagnes britanniques. Dès les premières années du XVIIIe siècle, Thompson chante avant tout ces biens sacrés, qui sont le principe de tous les autres : « La liberté, dit-il, règne ici jusque dans les cabanes les plus reculées et y porte l'abondance. » Ailleurs il s'écrie, en s'adressant à l'Angleterre : « Tes contrées abondent en richesses dont la propriété est assurée au laboureur satisfait. » Depuis cent soixante ans, les nobles institutions qui défendent la liberté et la sécurité des personnes et des propriétés ont régné sans interruption, et depuis cent soixante ans la prospérité les accompagne.

A la fin du XVIIIe siècle, au moment où a commencé la guerre de la révolution, l'agriculture anglaise était déjà plus riche que la nôtre aujourd'hui. Plusieurs documens l'attestent, entre autres les recherches de Pitt pour l'établissement de l'*income-tax* et les travaux d'Arthur Young et de sir John Sinclair. Pitt évaluait en 1798 la rente totale des terres, pour l'Angleterre et le pays de Galles, à 25 millions sterling ou 625 millions de francs, et le revenu des fermiers à 18 millions sterling ou 450 millions. C'est une moyenne de 40 francs par hectare pour la rente et de 30 francs pour le profit. Il est fort douteux que, même en prenant la plus riche moitié de la France,

on trouvât aujourd'hui un pareil résultat. A la même époque, la moyenne des salaires ruraux était de 7 shillings 3 deniers ou 9 francs par semaine, soit 1 franc 50 cent. par jour de travail, et sur beaucoup de points elle montait jusqu'à 9 et 10 shillings ou 2 francs par jour. Il est encore douteux que, même dans la meilleure moitié de la France, les salaires ruraux soient en ce moment aussi élevés, et le prix des denrées alimentaires était alors en Angleterre plutôt au-dessous qu'au-dessus de ce qu'il est en France. La valeur des propriétés bâties s'élevait, d'après le docteur Beeke, à 200 millions sterl. ou 5 milliards; celle des terres, d'après la même autorité, à 600 millions sterling ou 15 milliards, soit 1,000 francs par hectare, et à ce prix elles donnaient un revenu moyen de 4 pour 100.

Tels étaient les fruits d'un siècle de développement libre et régulier, malgré quelques désastres partiels comme la guerre d'Amérique. Dans le demi-siècle qui a suivi, de 1800 à 1850, la population a encore doublé, et la production agricole a suivi presque la même progression, malgré l'effroyable lutte qui a rempli les quinze premières années. Non-seulement c'est l'Angleterrre constitutionnelle qui a fini par vaincre le despotisme et le génie armés de toutes les forces d'une nation plus nombreuse et infiniment plus guerrière, mais l'accroissement paisible de la richesse intérieure n'a pas été sensiblement retardé par la violence du combat. Jamais les bills d'*inclosure* pour la mise en valeur des terres incultes n'avaient été plus nombreux que pendant la guerre contre la France; c'est le temps où l'assolement de Norfolk a fait ses plus grandes conquêtes, où les doctrines de Bakewell et d'Arthur Young se sont généralisées, où le duc de Bedford, lord Leicester et plusieurs autres ont tiré un si heureux parti de la grande propriété.

L'Écosse et l'Irlande avaient moins prospéré en 1798, parce qu'elles avaient été moins bien gouvernées. Pitt évaluait la richesse de l'Écosse à un huitième de celle de l'Angleterre. La Haute-Écosse ne devant figurer à peu près pour rien dans ce calcul, ce serait pour la Basse-Écosse une moyenne de 22 francs pour la rente et de 12 francs pour le profit par hectare. L'Écosse ne jouissait d'un peu d'ordre et de liberté que depuis cinquante ans. Jusqu'à la bataille de Culloden, en 1746, elle n'avait été qu'un camp. Depuis 1800, c'est-à-dire depuis qu'elle s'est associée plus intimement à la vie anglaise, c'est peut-être la partie de la Grande-Bretagne qui a fait les progrès les plus merveilleux, sans en excepter la Haute-Écosse, dont la transformation a été complète. Dans l'une et l'autre partie, la population a doublé, et son bien-être moyen s'est encore plus accru.

Quant à l'Irlande, il suffira de rappeler ici, pour le sujet qui nous occupe, que cette île contient en quelque sorte deux peuples dis-

tincts, l'un libre et riche, le peuple conquérant, l'autre opprimé et pauvre, le peuple conquis.

Il demeure donc parfaitement constaté que, soit en France, soit en Angleterre, le développement agricole a suivi le bon gouvernement. La même transformation rurale qui s'est accomplie en France de 1760 à 1848 avait déjà eu lieu en Angleterre de 1650 à 1800; les mêmes causes avaient amené les mêmes effets. Il y a entre l'Angleterre des Stuarts et celle de Pitt la même différence qu'entre la France de Louis XV et celle de Louis-Philippe. Ce n'est pas là d'ailleurs un fait particulier à la France et à l'Angleterre. Dans les temps anciens comme dans les modernes, la richesse agricole arrive et s'en va avec les mœurs politiques. Rome républicaine cultive admirablement ses champs, Rome asservie les laisse incultes; l'Espagne du moyen âge fait des prodiges de culture, l'Espagne de Philippe II ne travaille plus. Le Suisse et le Hollandais fertilisent d'âpres montagnes et des marais impraticables; le Sicilien meurt de faim sur le sol le plus fertile. « Les pays, dit Montesquieu dans l'*Esprit des Lois*, ne sont pas cultivés en raison de leur fertilité, mais en raison de leur liberté. »

La liberté a été d'autant plus féconde en Angleterre qu'elle n'y a point été accompagnée de ces désordres qui l'ont trop souvent souillée et décriée ailleurs. Malgré ces agitations apparentes qu'entraîne toujours chez le peuple le plus sage l'exercice des droits politiques, le fond de la société anglaise est resté calme. Les transformations que le temps amène et qui sont la vie même des peuples se sont opérées insensiblement, sans ces secousses violentes qui détruisent toujours beaucoup de capitaux; l'événement de 1688 lui-même n'a eu que le moins possible le caractère révolutionnaire. On fait généralement honneur de cette modération nationale à l'esprit aristocratique. Sans doute l'aristocratie y est pour quelque chose, mais seulement pour la part correspondante au rôle qu'elle joue dans la société. Depuis longtemps, le gouvernement britannique est plus aristocratique en apparence qu'en réalité, et cette apparence elle-même diminue de jour en jour. Le véritable lest du corps politique, l'arome qui pénètre la société tout entière et la préserve de toute convulsion, c'est l'esprit rural : cet esprit est sans doute très favorable à l'aristocratie, mais il n'est pas l'aristocratie elle-même; la domination aristocratique peut exister sans lui, il peut à son tour exister sans elle. L'aristocratie britannique a fait cause commune avec l'esprit rural, et c'est ce qui a fait sa force; l'aristocratie française s'en est séparée, et c'est ce qui a fait sa faiblesse. En Angleterre, la vie rurale des classes supérieures a produit d'abord les mœurs énergiques et fières d'où est sortie la constitution; elle a

ensuite, par ces mêmes mœurs, préservé la liberté de tout excès. En France, cet élément à la fois libéral et conservateur nous a manqué. De nos jours, comme autrefois, l'abandon des campagnes par les propriétaires a fait, même en politique, presque tout le mal, et voilà comment ces deux causes de prospérité, distinctes en apparence, la liberté sans révolutions et l'esprit rural, n'en font qu'une en réalité.

II.

J'arrive enfin à la plus immédiate, la plus effective des causes qui ont concouru au développement de l'agriculture britannique; c'est le développement simultané de la plus puissante industrie et du plus riche commerce du monde. Au fond, cette cause ne fait encore qu'une avec les précédentes, car l'industrie et le commerce sont, comme l'agriculture elle-même, des enfans de la liberté, de l'ordre et de la paix, et ces conditions premières étant en grande partie l'œuvre de la nation rurale, tout découle de cette source commune. Mais, de même que les conséquences de la liberté et de la paix se distinguent dans les faits de celles de la vie rurale proprement dite, de même celles du développement industriel et commercial peuvent se constater à part, et ce sont les plus actives. S'il était possible d'établir dans une nation un grand commerce et une grande industrie sans sécurité ni liberté, cette cause suffirait à elle seule pour amener une grande richesse agricole, et s'il était possible qu'une nation fût libre et tranquille sans devenir par ce seul fait industrielle et commerciale, la liberté et la paix ne suffiraient pas, même avec l'aide des mœurs rurales, à produire également cette richesse.

Quelques esprits, plus frappés des apparences que du fond des choses, ont cru voir dans le commerce et l'industrie des ennemis et des rivaux pour l'agriculture. Cette erreur fatale est notamment répandue en France : on ne saurait trop la combattre, car il n'en est pas de plus nuisible aux intérêts agricoles. En réalité, la distinction entre l'agriculture et l'industrie est fausse : c'est aussi une industrie que la mise en valeur du sol; c'est aussi un commerce que le transport, la vente et l'achat des produits ruraux. Seulement, cette industrie et ce commerce, étant tout à fait de première nécessité, peuvent un peu plus se passer d'habileté et de capital que les autres, mais alors ils restent dans l'enfance, et, quand ces deux puissans secours ne leur manquent pas, ils deviennent cent fois plus féconds. Même en admettant la distinction que l'usage met entre les termes, il ne peut pas y avoir de riche agriculture sans riche industrie. C'est là une vérité en quelque sorte mathématique, car le commerce et l'industrie peuvent seuls fournir avec abondance à l'agriculture les deux

plus puissans agens de production qui existent : des débouchés et des capitaux.

Dès le règne de la reine Anne, l'Angleterre prend visiblement le pas sur la France pour l'industrie et le commerce, c'est-à-dire pour tout, car ce progrès suppose et renferme tous les autres. Après la guerre d'Amérique, quand la nation affligée d'avoir perdu sa principale colonie se replie sur elle-même pour chercher dans son propre sein des dédommagemens, son essor devient tout à fait sans rival; alors paraît Adam Smith, qui scrute dans un livre immortel les causes de la richesse et de la grandeur des nations; alors paraissent les grands inventeurs, comme Arkwright et Watt, qui semblent les instrumens d'Adam Smith pour réaliser ses théories dans la pratique industrielle; alors paraît William Pitt, qui porte le même esprit dans l'administration des affaires publiques; alors enfin paraissent Arthur Young et Bakewell, qui ne font à leur tour qu'appliquer à l'agriculture les idées nouvelles.

Le système d'Arthur Young est fort simple; il se résume dans un seul mot dont Adam Smith venait de fixer le sens, *le marché*. Jusque-là, les cultivateurs anglais avaient, comme tous ceux du continent, peu travaillé en vue du marché. La plupart des denrées agricoles se consommaient sur place par les producteurs eux-mêmes, et quoiqu'il s'en vendît plus en Angleterre qu'ailleurs, ce n'était pas l'idée des débouchés qui dominait la production. Arthur Young est le premier qui ait fait comprendre aux agriculteurs anglais l'importance naissante du marché, c'est-à-dire de la vente des denrées agricoles à une population qui ne contribue pas à les produire. Cette population non agricole, peu considérable jusqu'alors, commençait à se développer, et depuis, sa multiplication a été immense, grâce à l'expansion de l'industrie et du commerce.

Tout le monde sait quels progrès énormes l'emploi de la vapeur comme moteur a fait faire depuis cinquante ans à l'industrie et au commerce britanniques. Le siége principal de cette activité prodigieuse est dans le nord-ouest de l'Angleterre, le comté de Lancastre et son voisin le West-Riding du comté d'York; c'est là que Manchester met en œuvre le coton, Leeds la laine, Sheffield le fer, et que le port de Liverpool alimente, par un courant continu d'exportations et d'importations, une production infatigable; c'est là que se fouille sans relâche ce monde souterrain que les Anglais ont si justement nommé leurs *Indes noires*, cet immense réservoir de charbon qui couvre de ses ramifications plusieurs comtés et vomit de toutes parts d'inépuisables trésors. On estime à 40 millions de tonnes, valant, à 10 shillings la tonne, 500 millions de francs, l'extraction annuelle du charbon, ce qui fait supposer une production industrielle gigan-

tesque, puisque le charbon est la matière première de toutes les industries.

Sous cette impulsion, la population de la Grande-Bretagne s'est élevée, de 1801 à 1851, de 10 millions d'âmes à 20; celle du comté de Lancastre et du West-Riding a triplé; elle a passé de 1,200,000 âmes à 3 millions et demi, et comme ils forment à eux deux une étendue totale d'un million d'hectares seulement, ce n'est rien moins que 3 têtes et demie par hectare; il n'y a peut-être pas dans le monde entier de population plus condensée. La France n'offre nulle part un spectacle pareil : dans le même laps de temps, sa population totale n'a augmenté que d'un quart; elle a passé de 27 millions à 36, et ses départemens les plus peuplés, ceux du Rhône et du Nord, après celui de la Seine, qui fait exception ainsi que Londres, ne comptent que 2 têtes humaines par hectare. Plus le pays est peuplé, plus le rapport de la population agricole à la population totale descend. Vers la fin du siècle dernier, le rapport du nombre des agriculteurs au chiffre total devait être à peu près le même qu'aujourd'hui chez nous, c'est-à-dire d'environ 60 pour 100. Depuis, à mesure que la foule des hommes a grossi, on a vu cette proportion baisser, non que la population rurale ait diminué, elle s'est au contraire un peu accrue, mais parce que la population industrielle a monté avec une bien autre rapidité. On comptait en 1800, dans la Grande-Bretagne, environ 900,000 familles agricoles; on en compte peut-être aujourd'hui un million. En 1811, le nombre des familles non agricoles était déjà de 1,600,000, en 1821 de 2 millions, en 1841 de 2 millions et demi; elle doit être aujourd'hui de 3 millions. En général, la population rurale forme le quart de l'ensemble; mais sur certains points elle est fort au-dessous. Dans le comté de Middlesex, il y a 2 cultivateurs pour 100 habitans; dans le Lancashire, 6; dans le West-Riding, 10; dans les comtés de Warwick et de Strafford, 14.

La France ne présente nulle part, pas même dans le département de la Seine, une pareille disproportion. Comme population urbaine, qu'est-ce que Paris, avec son million d'âmes, auprès de la gigantesque métropole de l'empire britannique, qui ne compte pas moins de deux millions et demi d'habitans? Qu'est-ce que Lyon, même avec l'annexe de Saint-Étienne, auprès de cette foule de villes manufacturières qui se groupent autour de Liverpool et de Manchester, et qui forment ensemble une agglomération de trois millions d'âmes? Le tiers de la nation anglaise est rassemblé dans ces deux centres : Londres au sud, les villes manufacturières du Lancashire et du West-Riding au nord.

Ces fourmilières humaines sont aussi riches que nombreuses. Beaucoup d'ouvriers d'industrie gagnent en Angleterre de 5 à 10 fr.

par jour; la moyenne de leurs salaires peut être évaluée à 3 fr. Où vont les 2 ou 3 milliards de salaires que reçoit tous les ans cette masse de travailleurs? Ils servent avant tout à payer le pain, la viande, la bière, le lait, le beurre, le fromage, que fournit directement l'agriculture, et les vêtemens de laine et de chanvre qu'elle fournit indirectement. De là une demande constante de produits que l'agriculture a peine à satisfaire, de là pour elle une source en quelque sorte indéfinie de bénéfices. La puissance de ces débouchés se fait sentir sur tous les points du territoire; quand ce n'est pas une ville manufacturière que le cultivateur a près de lui pour écouler ses produits, c'est un port, et quand il n'est près ni de l'un ni de l'autre de ces marchés, il est mis en rapport avec eux par un canal ou une ligne de chemin de fer, souvent même par plusieurs à la fois. Ces voies perfectionnées ne servent pas seulement à emporter rapidement et à bon marché ce que vend le cultivateur, elles lui apportent aussi aux mêmes conditions ce dont il a besoin. De ce nombre sont les engrais et amendemens, comme le guano, les os, les chiffons, la chaux, le plâtre, la suie, les tourteaux, etc., toutes marchandises lourdes, encombrantes, qui ne peuvent circuler aisément qu'avec de pareils moyens, et dont l'abondance suppose un développement industriel très actif. De ce nombre aussi sont le fer et le charbon, dont l'agriculture se sert tous les jours de plus en plus, et qui représentent en quelque sorte l'industrie elle-même. Quelque chose de plus productif encore que le charbon, le fer et les matières animales ou minérales, l'esprit de spéculation, voyage avec eux, des centres industriels où il est né, dans les campagnes, où il trouve de nouveaux alimens, et il y entraîne à sa suite les capitaux, échange fécond qui enrichit l'industrie par l'agriculture et l'agriculture par l'industrie.

Malgré l'extrême facilité des transports par les bateaux à vapeur et les chemins de fer, une différence sensible existe encore, pour le produit brut et le produit net agricoles, entre les comtés qui sont agricoles exclusivement et ceux qui sont en même temps manufacturiers. La région manufacturière par excellence, qui commence au sud par le comté de Warwick et finit au nord par le West-Riding du comté d'York, est celle où les rentes, les profits et les salaires ruraux sont les plus élevés. La moyenne des rentes y est de 30 shillings par acre ou de 90 francs l'hectare, et celle des salaires ruraux de 12 shillings ou 15 francs par semaine, tandis que, dans la région exclusivement agricole qui s'étend au sud de Londres, la moyenne des rentes n'est que de 20 shillings par acre ou 60 francs par hectare, et celle des salaires de 8 shillings ou 10 francs par semaine. Les comtés intermédiaires se rapprochent plus ou moins de ces deux extrêmes, suivant qu'ils sont plus ou moins manufacturiers, et en

général le taux de la rente et du salaire agricole est un signe certain du degré de développement industriel local.

Il y a mieux. On croit assez généralement que le paupérisme se développe dans les cantons manufacturiers plutôt que dans les autres. C'est une erreur complète. Il résulte d'un tableau publié par M. Caird, dans ses excellentes lettres sur l'agriculture anglaise, que dans le West-Riding, les comtés de Lancastre, de Chester, de Stafford et de Warwick, la taxe des pauvres est d'environ 1 shilling par livre ou de 3 à 4 shillings par tête, et le nombre des pauvres de 3 à 4 pour 100 de la population totale, tandis que dans les comtés agricoles de Norfolk, Suffolk, Burks, Bedford, Berks, Sussex, Hants, Wilts, Dorset, etc., elle dépasse 2 shillings par livre ou 10 shillings par tête, et que le nombre des pauvres est de 13, 14, 15 et même 16 pour 100 de la population. La cause de cette différence se comprend aisément; le nombre des pauvres est d'autant plus grand et la taxe des pauvres d'autant plus forte que le taux moyen des salaires est plus bas. Bien que la population ouvrière soit trois ou quatre fois plus pressée dans les districts manufacturiers que dans les autres, sa condition y est meilleure parce qu'elle produit davantage.

Ce qui nous a frappés jusqu'ici comme une série de problèmes se trouve maintenant, si je ne me trompe, parfaitement expliqué.

L'organisation de la culture d'abord. Ce qui caractérise, on le sait, l'économie rurale anglaise, c'est moins la grande culture proprement dite que l'érection de la culture en industrie spéciale et la quantité de capital dont disposent les cultivateurs de profession. Ces deux caractères sont dus l'un et l'autre à l'immense débouché de la population non agricole.

Si nous nous transportons en France, dans les départemens les plus arriérés du centre et du midi où règne le métayage, qu'y trouvons-nous? Une population clair-semée, égale tout au plus en moyenne au tiers de la population anglaise, une tête humaine seulement au lieu de trois pour deux hectares, et cette population est agricole à peu près exclusivement; peu ou point de grandes villes, peu ou point d'industrie, le commerce strictement nécessaire pour suffire aux besoins bornés des habitans; les centres de consommation sont éloignés, les moyens de communication coûteux et difficiles, les frais de transport absorberaient la valeur entière des produits. Le cultivateur ne peut trouver rien ou presque rien à vendre. Pourquoi travaille-t-il? Pour se nourrir lui et son maître avec ses produits. Le maître partage avec lui en nature et consomme sa part : si c'est du froment et du vin, maître et métayer mangent du froment et boivent du vin; si c'est du seigle, du sarrasin, des pommes de terre, maître et métayer mangent du seigle, des pommes de terre et du sarrasin.

La laine et le chanvre se partagent de même et servent à faire les étoffes grossières dont se vêtissent également les deux associés. S'il reste quelques moutons mal engraissés dans les chaumes, quelques cochons nourris de débris, quelques veaux élevés à grand'peine par des vaches exténuées de travail et dont on leur dispute le lait, on les vend pour payer l'impôt.

On a beaucoup blâmé ce système; c'est le seul possible là où manquent les débouchés. Dans un pareil pays, l'agriculture ne peut pas être une profession, une spéculation, une industrie; pour spéculer, il faut vendre, et on ne peut pas vendre là où personne ne se rencontre pour acheter. Quand je dis personne, c'est pour forcer l'hypothèse, car ce cas extrême se présente rarement; il y a toujours en France, même dans les cantons les plus reculés, quelques acheteurs en petit nombre; c'est tantôt un dixième, tantôt un cinquième, tantôt un quart de la population qui vit d'autre chose que de l'agriculture, et à mesure que le nombre de ces consommateurs s'accroît, la condition du cultivateur s'améliore, à moins qu'il ne paie lui-même les revenus de ces consommateurs sous forme de frais de justice ou d'intérêts usuraires, ce qui arrive au moins pour quelques-uns; mais le dixième, le cinquième, même le quart, ce n'est pas assez pour fournir un débouché suffisant, surtout si cette population n'est pas elle-même composée de producteurs, c'est-à-dire de commerçans ou d'industriels.

Dans cet état de choses, comme il n'y a pas d'échanges, le cultivateur est forcé de produire les denrées les plus nécessaires à la vie, c'est-à-dire des céréales; si le sol s'y prête peu, tant pis pour lui, il n'a pas le choix, il faut faire des céréales ou mourir de faim. Or il n'est pas de culture plus chère que celle-là dans les mauvais terrains, même dans les bons elle ne tarde pas à devenir onéreuse, si l'on n'y prend garde; mais dans cette organisation agricole, personne n'a jamais pu songer à se rendre compte des frais de culture : on ne travaille pas pour le profit, on travaille pour vivre; coûte que coûte, il faut du blé, ou tout au moins du seigle. Tant que la population est rare, le mal n'est pas trop grand, parce que la terre ne manque pas: grâce aux longues jachères, on peut s'en tirer; mais dès que la population s'accroît un peu, le sol ne suffit plus, et il arrive vite un moment où la population souffre profondément faute de subsistance.

Passons maintenant dans la partie de la France la plus peuplée et la plus industrieuse, celle du nord occidental: nous n'y trouvons pas encore tout à fait l'analogue de la population anglaise, une tête par hectare seulement au lieu d'une tête et demie; mais c'est déjà le double de ce que nous avons vu ailleurs, et la moitié de cette popu-

lation est adonnée au commerce, à l'industrie, aux professions libérales; les champs proprement dits ne sont pas plus peuplés que dans le centre et le midi, mais il s'y trouve en sus des villes nombreuses, riches, manufacturières, et parmi elles, la plus grande et la plus opulente de toutes, Paris. Il s'y fait un grand commerce de denrées agricoles; de toutes parts, les blés, les vins, les bestiaux, les laines, les volailles, les œufs, le lait, se dirigent des campagnes vers les villes, qui les paient avec le produit de leur industrie. Dès lors, le bail à ferme y est possible, et en effet il s'y produit. Voilà la vraie cause du bail à ferme, son existence est l'indice infaillible d'une situation économique où la vente des denrées est la règle, et où conséquemment la culture peut devenir l'objet d'une industrie.

Cette industrie commence dès que s'ouvre le débouché régulier, c'est-à-dire dès que la population industrielle et commerciale excède une certaine proportion, soit qu'elle se trouve immédiatement sur les lieux, soit que la distance soit assez faible et le moyen de communication assez perfectionné pour que les frais de transport n'absorbent pas les bénéfices; elle devient de plus en plus florissante à mesure que le débouché devient plus large et plus rapproché, c'est-à-dire dans les environs immédiats des grandes villes ou des grands centres de fabrication. Là le débouché est suffisant pour donner naissance à des bénéfices qui accroissent rapidement les capitaux, la culture devient de plus en plus riche, et tend vers son *maximum*. Tels sont les départemens les plus voisins de Paris. La moitié de la France à peu près est plus ou moins dans ces conditions, l'autre moitié languit sans débouchés certains; rien n'est plus facile que de les reconnaître au premier coup d'œil; dans l'une domine le bail à ferme, dans l'autre le métayage.

En Angleterre, la moitié sans débouchés n'existe plus depuis longtemps, partout la population rurale se trouve près d'une autre population, partout le débouché est aussi large que dans les meilleures portions de la France, et dans quelques-unes il va bien au-delà; de là toute la différence entre les deux agricultures. Prenez les parties de la France et celles de l'Angleterre où le débouché est égal et aussi ancien, car il faut faire entrer aussi le temps dans la comparaison; vous trouverez à coup sûr le même développement agricole, quelles que soient d'ailleurs les conditions de la propriété et de la culture. Toute autre considération est accessoire devant celle-là.

Dès que la vente des denrées est possible sur une grande échelle, l'attention du producteur se trouve naturellement appelée sur des questions tout à fait indifférentes jusque-là. Quel est le produit qui se vend le plus cher, relativement à son prix de revient? quels sont les moyens de réduire le prix de revient pour augmenter le profit

net? Toute la révolution agricole est là. La première conséquence est l'abandon des cultures qui, dans une situation donnée, ne paient pas leurs frais, et la concentration de tous les efforts du producteur sur celles qui les paient le mieux; la seconde est la recherche des méthodes qui peuvent abréger, simplifier le travail en le rendant plus productif. Pourquoi, par exemple, le cultivateur anglais s'attache-t-il à produire avant tout de la viande? Ce n'est pas seulement parce que les animaux entretiennent par leur fumier la fertilité de la terre, c'est encore parce que la viande est un produit très demandé et qui se vend dans toute l'Angleterre avec la plus grande facilité. Si nos producteurs français pouvaient fournir tout d'un coup autant de viande, le prix tomberait au-dessous des frais de revient, parce que la demande n'est pas suffisante. Notre population n'est pas dès à présent assez riche pour payer la viande ce qu'elle vaut. Il faut attendre que l'industrie et le commerce aient fait des progrès suffisans pour fournir des moyens d'échange. A mesure que ces progrès se feront, la demande augmentera, et nos producteurs se mettront en mesure d'y satisfaire; il serait insensé de l'exiger d'eux plus tôt. Sans Arkwright et Watt, Bakewell eût été impossible; il est arrivé juste au moment où l'élan donné à la production industrielle augmentait rapidement la demande de viande. Nous n'avons pas besoin d'aller jusqu'en Angleterre pour voir la production de cet aliment devenir abondante dès que le débouché est suffisant. Les pays où il s'en produit le plus chez nous sont ceux où elle est le plus chère, c'est-à-dire le plus demandée; elle est à bon marché dans le midi, et le midi n'en produit presque pas. En 1770, la viande se vendait en Angleterre 3 deniers ou 30 centimes la livre anglaise; elle s'est vendue jusqu'à ces derniers temps, même après tout ce qui a été fait pour augmenter le rendement de toute espèce de bétail, 6 deniers ou 60 centimes, c'est-à-dire le double : ces chiffres disent tout.

Pour le laitage, est-il étonnant qu'on ait multiplié les vaches laitières, quand le lait se vend couramment, dans la plus grande partie de l'Angleterre, de 20 à 30 centimes le litre? Les ouvriers anglais consomment beaucoup de lait; près des villes manufacturières, le produit moyen d'une vache laitière est évalué à 20 livres sterling ou 500 fr.; il n'est pas rare d'en trouver qui rapportent jusqu'à 1,000. Le beurre, qui se vendait en 1770 6 deniers, ou 60 centimes la livre anglaise, se vend aujourd'hui un shilling ou 1 fr. 25 c. Lui aussi a doublé. Mettez tous nos cultivateurs dans des conditions pareilles, et vous verrez s'ils ne sauront pas avoir de bonnes vaches et les bien soigner. Voyez ce que la proximité du marché de Paris a fait faire aux producteurs de Gournay et d'Isigny.

La suppression du seigle, son remplacement par le froment, sont

d'autres conséquences du même principe. La suppression du seigle est tout simplement impossible dans les cantons français les plus éloignés des marchés. Avant tout, la subsistance du métayer. Il faut être près d'un marché pour faire autre chose, même quand la terre se prête le moins aux céréales et le plus à d'autres cultures, car il faut pouvoir vendre le nouveau produit et acheter du blé. Le remplacement du seigle par le froment présente les mêmes difficultés. Cette substitution exige des avances pour chaulages et autres frais. A quoi bon les faire si le froment n'est que peu ou point demandé? Partout où la demande de froment s'accroît, c'est-à-dire où se trouve une population qui peut payer son pain assez cher, la transformation s'opère, même en France. Elle s'est opérée partout en Angleterre, parce que les ouvriers des manufactures gagnent tous assez pour avoir du pain blanc.

L'emploi des chevaux au lieu de bœufs pour le travail, l'usage des machines pour économiser des bras, tout vient de là. Le grand principe économique de la division du travail est mis en pratique sous toutes les formes. Le cultivateur sans débouchés s'applique surtout à ne pas dépenser d'argent, parce qu'il n'a aucun moyen de s'en procurer; le cultivateur qui est sûr de bien vendre ne recule pas devant les dépenses utiles.

Ce qui arrive pour l'organisation de la culture arrive aussi pour l'état de la propriété. La petite propriété, là où elle n'est point avantageuse, a pour cause principale l'absence de débouchés. Le petit capitaliste n'a aucun intérêt à devenir fermier, quand le profit est faible et incertain. Lui aussi se préoccupe avant tout de se nourrir sans bourse délier, et quel meilleur moyen d'assurer sa subsistance, quand les échanges n'offrent aucune ressource, que de placer son petit avoir dans un morceau de terre qu'on travaille soi-même? Il en a été ainsi en Angleterre tant que les grands débouchés n'ont pas été ouverts. Les *yeomen* n'ont trouvé leur bénéfice à devenir fermiers que quand le mouvement industriel s'est prononcé. Arthur Young a été le théoricien de cette révolution, il n'en a pas été le véritable promoteur. C'est encore Watt et Arkwright qui l'ont faite.

Les mêmes causes qui font monter le profit font monter la rente. Nous avons vu la rente naître en quelque sorte en France, sous Louis XVI, quand le commerce des denrées agricoles est devenu libre; nous l'avons vue s'élever progressivement de 30 sols l'hectare à 30 francs, à mesure que la richesse industrielle et commerciale a fait des progrès; nous la voyons aujourd'hui atteindre 100 francs et au-delà dans les départemens où la population non agricole abonde, et tomber à 10 dans ceux où elle manque. Si nous avions partout les mêmes débouchés qu'en Angleterre, nul doute que la rente moyenne ne devînt

bien vite ce qu'elle est chez nos voisins, c'est-à-dire le double de son taux actuel. Or doublez la rente, et même sans rien changer à la constitution actuelle de la propriété, beaucoup de nos propriétaires malaisés deviennent par ce seul fait de riches propriétaires ; l'équivalent complet de la *gentry* anglaise se trouve constitué immédiatement.

Il y a d'ailleurs deux espèces de propriétés : l'immobilière, qu'on appelle en Angleterre la propriété réelle, *real property*, et la mobilière, qu'on appelle la propriété personnelle, *personal property*. On évalue le revenu de la propriété réelle, pour les trois royaumes, à 120 millions sterling ou 3 milliards de francs. La terre proprement dite n'y figure que pour la moitié; le reste est représenté par les propriétés bâties, les mines, les carrières, les canaux, les *rail-ways*, les pêcheries, etc. Les maisons seules valent presque autant que la terre elle-même. Dans la Grande-Bretagne, le revenu de la terre étant de 46 millions sterling, celui des maisons est de 40. Le revenu de la propriété mobilière peut être en même temps évalué à 80 millions sterling ou 2 milliards de francs, déduction faite du revenu des créances hypothécaires, qui fait double emploi avec celui des propriétés hypothéquées. Il s'ensuit que la rente de la terre, si élevée relativement, ne forme pas même le tiers du revenu des propriétaires anglais.

On voit maintenant pourquoi ils sont en moyenne plus riches que les nôtres. D'abord ils sont beaucoup moins nombreux proportionnellement, et il y a quelque chose de vrai, quoique fort exagéré, dans les idées répandues à cet égard; ensuite, et c'est là la plus forte raison, ils ont à se partager une masse de revenu beaucoup plus grande. Chez nous, la rente de la terre, déjà moindre proportionnellement que la rente de la terre anglaise, est égale à la moitié du revenu total, tant mobilier qu'immobilier. Pour peu que les autres valeurs se distribuent dans d'autres mains, il en reste très peu pour les propriétaires du sol. En Angleterre au contraire, il y a peu de propriétaires ruraux qui ne joignent à leur revenu en terre un autre revenu souvent égal, souvent supérieur, en maisons, actions de chemins de fer, rentes sur l'état, etc. Beaucoup d'entre eux possédaient des houillères; l'extraction du charbon leur a rapporté et leur rapporte tous les jours des sommes immenses. D'autres avaient des terrains où l'on a construit des usines, des quartiers de villes, des canaux, des chemins de fer; ils ont profité de la plus-value. Tout le monde sait que lord Westminster, le duc de Bedford et quelques autres, sont propriétaires d'une grande partie du sol de Londres, loué par bail emphytéotique. Il en est de même dans presque toutes les villes anglaises. Depuis 1800, 1,500,000 maisons nouvelles ont été construites dans la seule Angleterre, 10,000 kilomètres de chemins de fer ont été ouverts, un nombre énorme de mines de charbon

et autres ont été mises en exploitation. Voilà bien des milliards dont la meilleure partie est revenue aux propriétaires du sol; et ce ne sont pas seulement les grands propriétaires qui se sont partagé cette bonne aubaine, moyens et petits en ont eu leur part.

Il est enfin un dernier moyen qui fait refluer vers la propriété du sol une grande partie des capitaux créés par l'industrie : c'est l'acquisition des propriétés rurales par des commerçans enrichis. Ces acquisitions, plus nombreuses qu'on ne paraît le croire en France, ajoutent beaucoup à la richesse moyenne de la propriété, et contribuent à la rendre plus libérale envers le sol. Les nouveaux propriétaires portent dans l'administration de leurs biens ruraux une largeur de ressources et une hardiesse de spéculation qui se rencontrent rarement au même degré chez d'autres. En voici un exemple entre mille. Un riche manufacturier de Leeds, M. Marshall, a acheté, il y a quelques années, une terre de 2000 acres ou 400 hectares à Padrington, près de l'embouchure de l'Humber, dans l'East-Riding du comté d'York. Les énormes dépenses qu'il y a faites aussitôt en reconstructions de bâtimens, établissemens de machines à vapeur, drainage, chaulage, etc., sont célèbres dans toute l'Angleterre.

Ces exemples sont peut-être plus frappans encore en Écosse. L'Écosse, étant un pays beaucoup plus neuf, tente davantage l'esprit d'entreprise. Dans un de ses intéressans récits d'excursions agricoles, un agronome voyageur, M. de Gourcy, cite un spéculateur anglais qui, après avoir fait fortune dans les Indes, a acheté du duc de Gordon, dans le comté d'Aberdeen, une propriété à peu près inculte, de 9,000 hectares, pour près de 3 millions, et qui y dépense 1,500 fr. par hectare en travaux de toute sorte, c'est-à-dire cinq fois le prix d'achat. Ces travaux consistent surtout en défoncemens. La propriété étant presque partout hérissée de rochers de granit, on les fait sauter à la mine et on les emporte; on aplanit le sol ainsi déblayé, on le draine, on le chaule, on le divise en fermes de 150 hectares environ chacune, et M. de Gourcy affirme que ces fermes sont louées pour dix-neuf ans à raison de 5 pour 100 de ce qu'elles ont coûté. L'opération aura absorbé en tout de 15 à 20 millions. Un autre spéculateur encore plus hardi, M. Mathieson, a acheté la plus grande des Hébrides, l'île de Lewis tout entière, qui a environ 500,000 acres anglais, ou 200,000 hectares d'étendue, et y a commencé un cours d'améliorations qui doit la transformer.

Des phénomènes analogues se produisent en France tous les jours, avec moins d'intensité sans doute, parce que l'industrie est moins productive, mais avec les mêmes caractères et dans les mêmes conditions. Que de fortunes ont été faites depuis cinquante ans dans les terrains de Paris et des autres villes de France! Que de riches indem-

nités déjà payées pour des chemins de fer, des canaux, des mines, des usines! Que de rentes doublées par l'ouverture de nouveaux moyens de communication ou le développement dans le voisinage de grands ateliers industriels! Enfin que de terres qui passent tous les jours des mains de propriétaires obérés et pauvres aux mains d'acquéreurs plus riches! C'est le mouvement naturel d'une société en progrès, mouvement qui s'accélère par lui-même quand aucune catastrophe politique ne vient l'arrêter.

Réduite à ces termes, la question agricole n'est plus qu'une question de prospérité générale. Si la société française, retardée dans son essor par tous les obstacles qu'elle a elle-même suscités, pouvait jamais avoir devant elle cinquante années semblables à celles qui se sont écoulées de 1815 à 1848, nul doute qu'elle ne regagnât, en agriculture comme en tout, la distance qui la sépare de sa rivale. Le plus difficile est fait. Nous disposons, aussi bien que les Anglais, de ces moyens puissans qui multiplient aujourd'hui l'action du travail, et qui, appliqués à une terre presque neuve, peuvent précipiter à l'infini le progrès de la richesse. Nulle part les chemins de fer, par exemple, ne sont appelés à produire une révolution plus profonde et plus lucrative que chez nous. En Angleterre, ces voies merveilleuses ne rapprochent que des pays déjà rapprochés par d'autres moyens de communication, et dont les produits se ressemblent. Chez nous, elles auront pour effet de réunir des régions toutes différentes de climats et de produits parfaitement distincts, et qui n'ont encore entre elles que des communication imparfaites. Nul ne peut dire d'avance ce qui doit sortir d'une transformation aussi radicale. Seulement il importe que nos propriétaires et cultivateurs se rendent bien compte des seuls moyens qui peuvent les enrichir, afin qu'ils n'apportent pas eux-mêmes des entraves à leur prospérité. Leur opposition n'empêcherait pas le cours naturel des choses, mais elle pourrait le rendre lent et pénible. Toute jalousie des intérêts agricoles contre les intérêts industriels et commerciaux ne peut faire que du mal aux uns comme aux autres. Voulez-vous encourager l'agriculture, développez l'industrie et le commerce qui multiplient les consommateurs, perfectionnez surtout les moyens de communication qui rapprochent les consommateurs des producteurs; le reste suivra nécessairement. Il en est du commerce et de l'industrie à l'égard de l'agriculture en général, comme de la culture des plantes fourragères et de la multiplication des animaux à l'égard de la production céréale; il semble d'abord qu'il y ait opposition, et au fond il y a un tel enchaînement que l'un ne peut faire de progrès sérieux sans l'autre.

Les débouchés, voilà le plus grand et le plus pressant intérêt de

nôtre agriculture; les procédés à suivre pour augmenter la production ne viennent qu'après. J'ai indiqué les principaux procédés suivis en Angleterre, j'en indiquerai bientôt d'autres. L'agriculture nationale peut y trouver des exemples utiles, mais je suis loin de les donner comme des modèles à imiter partout. Chaque sol et chaque climat a ses exigences et ses ressources; le midi de la France, par exemple, n'a presque rien à emprunter aux méthodes anglaises; son avenir agricole est pourtant magnifique. Il n'y a qu'une loi qui ne souffre pas d'exception et qui porte partout les mêmes conséquences, la loi du débouché.

III.

Nous avons en quelque sorte assisté à la génération de la richesse agricole anglaise; son principe est dans la prédilection de la classe riche pour la vie rurale; outre les avantages directs qui en résultent pour les campagnes, ces mœurs ont produit la liberté politique et l'ont préservée du contact impur des révolutions; la liberté sans révolutions a produit un immense développement industriel et commercial, et le développement industriel et commercial a produit à son tour une grande prospérité agricole; l'impulsion féconde est revenue à son point de départ. Il nous reste à nous rendre compte d'un événement récent qui paraît contraire à ces prémisses, et qui n'en est pourtant qu'une conséquence: je veux parler de la réforme douanière de sir Robert Peel et de la crise qui l'a suivie.

Au milieu de ses grandeurs et de ses richesses, l'Angleterre est toujours en présence d'un immense danger qui est la conséquence de sa richesse même, l'excès de population. Voilà déjà un demi-siècle qu'un de ses plus illustres enfans, Malthus, a poussé le cri d'alarme pour la prévenir; depuis cette époque, elle a eu plusieurs fois de tristes avertissemens dans des soulèvemens causés par la disette. Quelle que soit la rapidité du développement agricole, il a peine à suivre le mouvement plus rapide encore de la population. La hausse des subsistances est l'effet certain de cette agglomération d'hommes. Dans une certaine mesure, cette hausse a été utile en ce qu'elle a excité les progrès de l'agriculture; mais elle a des inconvéniens à d'autres égards, et il est un point où elle devient tout à fait nuisible, c'est quand elle atteint un prix de disette, *scarcity price;* alors la souffrance d'une portion notable de la population réagit sur tout le reste, et l'ensemble de la machine sociale ne fonctionne plus que péniblement.

Dans l'état de production que nous avons indiqué, et avec une population de 28 millions d'habitans, la répartition égale des sub-

sistances obtenues par l'agriculture dans les trois royaumes donnait le résultat suivant : — viande, 50 kilos par tête; froment, 1 hectolitre et demi; orge et avoine, 1 hectolitre et demi; lait, 72 litres; pommes de terre, 5 hectolitres; bière, 1 hectolitre; valeur totale, 150 francs, d'après les prix anglais, et avec la réduction de 20 pour cent, 120. En France, la même répartition donnait le résultat suivant : — viande, 28 kilos; volaille et œufs, l'équivalent de 6 kilos de viande environ; lait, 30 litres; froment, 2 hectolitres; seigle et autres grains, 1 hectolitre et demi; pommes de terre, 2 hectolitres; légumes et fruits, une valeur de 8 francs; vin, 1 hectolitre; bière et cidre, 1 demi-hectolitre; valeur totale, 120 francs.

L'alimentation moyenne était donc, à peu de chose près, équivalente dans les deux pays. Les îles britanniques avaient l'avantage pour la viande, le lait et les pommes de terre; la France, à son tour, reprenait le dessus pour les céréales, les légumes, les fruits, et la qualité comme la quantité de la boisson. A égalité de besoins, la situation des deux populations aurait été à peu près la même; mais soit pour une cause, soit pour une autre, l'Anglais consomme plus que le Français. La population anglaise proprement dite attirait à elle presque toute la viande et presque tout le froment des deux îles, et ne laissait à la grande majorité de la population écossaise et irlandaise que l'orge, l'avoine et les pommes de terre, et cependant, malgré la grande supériorité de production de la terre anglaise, malgré les nombreuses importations d'animaux et de grains d'Écosse et d'Irlande, la demande des denrées alimentaires était encore telle en Angleterre, que les prix s'y maintenaient en moyenne d'environ 20 pour 100 au-dessus de nos prix français; ils auraient même monté au-delà, si l'importation venue du continent ne les avait contenus à ce taux.

Dans une telle situation, la question des approvisionnemens a toujours été pour les hommes d'état anglais une question de premier ordre. Dans un pays où la population est aussi condensée, où un tiers environ des habitans est réduit au strict nécessaire et où les deux autres tiers, quoique les mieux partagés du monde, ne se trouvent pas encore assez bien nourris, le moindre déficit de récolte peut amener des embarras formidables. C'est en effet ce qui est arrivé à diverses époques, notamment au plus fort de la guerre contre la France; on a vu le blé monter alors à des prix excessifs, 4, 5 et jusqu'à 6 livres sterling le quarter, c'est-à-dire 30, 40 et 50 francs l'hectolitre. Depuis 1815, les progrès de la culture et de l'importation avaient progressivement ramené le prix du froment à un peu moins de 3 liv. sterling le quarter ou 25 francs l'hectolitre, il était même tombé en 1835 à 2 livres sterling, ou 17 francs; mais depuis 1837 il tendait à se relever, et il avait déjà plusieurs fois dépassé le cours de

30 francs. On en était là quand est survenu un fléau qui a menacé dans son existence même un des principaux élémens de l'alimentation nationale : je veux parler de la maladie des pommes de terre. Ce fléau, qui a produit en Irlande une véritable famine, a eu, même en Angleterre, des effets désastreux, et il a été bientôt suivi de craintes sérieuses sur la récolte des céréales, craintes qui n'ont été que trop justifiées par les mauvaises récoltes de 1845 et 1846.

D'autres raisons appelaient encore sur le prix des subsistances l'attention des esprits prévoyans. Tout l'échafaudage de la richesse et de la puissance britannique repose sur l'exportation des produits industriels. Jusqu'à ces derniers temps, l'industrie anglaise avait peu de rivaux; mais peu à peu les manufactures ont fait des progrès chez les autres peuples, et les produits anglais ne sont plus les seuls à abonder sur les marchés de l'Europe et de l'Amérique. Les marchands anglais ne peuvent donc soutenir la concurrence universelle que par le bon marché, et ce bon marché n'est lui-même possible qu'autant que les salaires des ouvriers ne sont pas trop élevés. Or les ouvriers anglais, bien que les mieux payés du monde, ne sont pas ou du moins n'étaient pas, il y a cinq ans, satisfaits de leurs salaires. Le vent qui a soufflé en 1848 et 1849 sur le continent avait commencé à se faire sentir en Angleterre, et de sourdes rumeurs annonçaient l'approche des orages.

Voici donc comment se présentait le problème à résoudre, problème terrible qui portait dans ses flancs la vie et la mort d'un grand nombre d'hommes, et peut-être aussi la vie et la mort d'un grand empire : d'une part, la disette ravageant déjà une partie du territoire britannique et menaçant de s'étendre sur le reste, et en conséquence le prix des denrées alimentaires menaçant de hausser indéfiniment; de l'autre, la nécessité de maintenir les salaires, malgré l'élévation probable du prix des subsistances, à un taux qui permît et facilitât l'exportation des produits manufacturés, et, pour compléter la difficulté, une aspiration ardente des classes laborieuses vers une augmentation de bien-être au moment même où les vivres allaient peut-être leur manquer et où la mortalité causée par la famine commençait en Irlande. C'est alors que l'homme éminent chargé du gouvernail dans ces temps difficiles prit tout à coup la résolution hardie et généreuse qui a tout sauvé. Jusque-là, la législation anglaise sur les grains avait été calculée de manière à maintenir autant que possible le prix du blé à 25 francs l'hectolitre au moyen du système ingénieux, mais compliqué et plus efficace en apparence qu'en réalité, de l'échelle mobile. Sir Robert Peel comprit, après bien des hésitations et des recherches, que le moment était venu d'adopter une mesure plus grande et plus radicale; il se décida donc à supprimer

complétement les droits perçus à l'entrée des denrées alimentaires, et ce qui est plus admirable encore que cette résolution, c'est qu'il se soit trouvé dans les deux chambres, composées en très grande partie de propriétaires ruraux, une majorité pour la transformer en loi. Jamais parlement anglais n'avait donné plus grande preuve d'intelligence politique.

La perturbation causée par cette réforme a été grande sans doute, mais elle n'est rien à côté des catastrophes qu'on a évitées. L'intensité du besoin qu'on en avait s'est manifestée immédiatement par les immenses quantités de grains et farines importées, et qui s'élèvent, pour la seule année 1849, à 13 millions d'hectolitres de froment, 6 de maïs, 4 d'orge, 4 d'avoine, 3 de farine de froment, etc., sans compter le beurre, le fromage, la viande, le lard, les volailles, et jusqu'à 4 millions de douzaines d'œufs. Par là seulement l'Angleterre a pu échapper à la disette qui la menaçait et dont il a été impossible de préserver l'Irlande. Pour l'avenir, l'approvisionnement est assuré, puisque le consommateur anglais a le monde entier pour pourvoyeur. Le prix des denrées alimentaires a baissé en moyenne de 20 pour 100, et on est garanti autant que possible contre toute hausse par la libre importation. De cette façon, sans qu'il ait été nécessaire d'augmenter le taux nominal des salaires, le bien-être des classes inférieures s'est accru d'un cinquième, et l'exportation, qui fait la fortune de l'Angleterre, étant restée florissante, la demande de main-d'œuvre s'est encore accrue, le nombre des pauvres qui reçoivent des secours publics a diminué.

Un seul intérêt paraissait devoir souffrir de cette crise, l'intérêt de la culture et de la propriété rurale. Des réclamations bruyantes n'ont pas manqué de s'élever de ce côté, et ont mis en doute pendant quelque temps l'avenir de la réforme douanière. Aujourd'hui la question est résolue, et la réforme est désormais acceptée par ceux-là même qui l'avaient combattue avec le plus d'acharnement. On s'est mieux rendu compte de ses effets, et les exagérations du premier moment ont disparu.

D'abord on a vu que l'agriculture proprement dite était moins en cause que le revenu de la propriété. Le haut prix des denrées sert avant tout à l'élévation de la rente, et pourvu que la rente baisse en proportion de la baisse des prix, le cultivateur proprement dit est à peu près désintéressé. Cette simple distinction a suffi pour séparer l'intérêt des fermiers de celui des propriétaires. *Abaissez vos rentes!* criait-on de toutes parts à la propriété, et la culture n'aura pas à souffrir. L'argument était d'autant plus puissant que depuis cinquante ans la hausse des prix avait surtout profité aux rentes, et que, même après une réduction notable, elles devaient se trouver encore

au-dessus de ce qu'elles étaient en 1800. Dans le langage passionné du moment, on appelait cette baisse une restitution partielle de ce qui avait été perçu indûment depuis cinquante ans sur la subsistance publique par les propriétaires.

En second lieu, on a fait le raisonnement suivant. Ce qui cause, a-t-on dit, la fortune de la propriété rurale, c'est la richesse industrielle et commerciale. Or, si le prix des subsistances s'élève, ou seulement s'il se maintient au taux établi, c'est-à-dire beaucoup plus haut que partout ailleurs, les salaires devront s'élever pour satisfaire aux exigences nouvelles de la population laborieuse; l'industrie anglaise ne pourra plus soutenir la concurrence étrangère, l'exportation diminuera, et la souffrance de l'industrie et du commerce réagira sur l'agriculture, qui ne pourra plus vendre ses produits. La baisse redeviendra donc inévitable, mais ce sera une baisse terrible, produite par la pauvreté; on reverra les émeutes populaires des jours les plus sinistres, et devant les populations affamées il faudra céder. Mieux vaut céder d'avance quand le temps est encore serein, quand une concession faite à propos peut non-seulement empêcher une interruption dans la production manufacturière, mais en accroître l'activité. Le progrès de la population et de la richesse rendra bientôt à l'agriculture plus qu'elle n'aura perdu, en augmentant à la fois le nombre et les ressources des consommateurs non agricoles.

A ces démonstrations appuyées sur les faits est venue peu à peu se joindre la conviction que le mal n'était pas tout à fait universel et irrémédiable, qu'un bon nombre de propriétaires et de fermiers n'en étaient que faiblement atteints, et qu'il y avait, pour les autres, des moyens de combler le déficit des prix par l'augmentation de la production. Dès ce moment, la cause de la réforme a été gagnée, car la nation anglaise est une nation d'économistes instinctifs, et tout le monde y comprend très bien les avantages du bon marché quand il est possible. Il y a eu sans doute et il y aura encore beaucoup de souffrances individuelles; mais dans l'ensemble, on le sait maintenant, cette secousse, qui semblait devoir être si fatale à la culture anglaise, lui fera faire au contraire un nouveau pas, et à l'immense avantage de faire disparaître toute crainte sur l'approvisionnement national, à l'avantage non moins grand de supprimer toute cause d'infériorité pour l'industrie anglaise sur le marché universel, viendra s'ajouter un accroissement notable dans la production agricole. Ce qu'a fait la hausse dans d'autres temps, la baisse l'aura fait aujourd'hui; cette contradiction apparente n'en est pas une, car elles ont toutes deux un principe commun, la richesse.

L'Angleterre peut être partagée en deux bandes à peu près égales par une ligne qui la traverse du nord au sud; la moitié occidentale étant infiniment plus humide et pluvieuse que la moitié orientale, la

culture des herbages y domine; dans la moitié orientale, au contraire, c'est la culture des céréales. La baisse ayant été beaucoup moins forte et moins générale sur les produits animaux que sur le blé, la crise a été moins sensible dans la moitié occidentale que dans l'autre, on peut même dire que sur beaucoup de points elle a été nulle. La moitié orientale se partage à son tour en deux régions distinctes, l'une au nord, où dominent les terres légères et où règne l'assolement de Norfolk, l'autre au sud, où dominent les terres argileuses ou argilo-calcaires, et où la culture des racines a fait moins de progrès. Dans la première, les céréales n'étant pas encore le produit principal, la crise a été réelle, mais tolérable; dans la seconde, où les céréales occupent le premier rang, elle a été profonde. Beaucoup de propriétaires de l'ouest et du nord ont pu conserver leurs rentes intactes; d'autres ont pu se borner à des réductions de rentes de 10 à 15 pour 100. Dans le sud-est et dans les cantons argileux en général, c'est-à-dire sur un quart environ de la surface totale de l'Angleterre, la réduction, pour être efficace, a dû être de 20 à 25 pour 100, et, sur quelques points, les fermiers ont tout à fait abandonné la partie. Ces sortes de terres étaient déjà les moins bien cultivées et les moins productives du sol britannique, celles qui donnaient à surface égale les rentes les plus basses, les plus faibles salaires et les plus faibles profits.

Devant une pareille épreuve, l'esprit industrieux de nos voisins s'est mis à l'œuvre; les causes qui avaient fait, depuis l'introduction de l'assolement de Norfolk, l'infériorité relative des terres argileuses, regardées autrefois comme les plus fertiles, ont été étudiées avec soin, et des systèmes nouveaux ont pris naissance pour y porter remède. Outre les propriétaires et les fermiers intéressés, une nouvelle classe d'hommes s'en est mêlée, celle des partisans du *free trade;* ils ont tenu à prouver que, même dans les plus mauvaises conditions, l'agriculture nationale pouvait survivre et prospérer. Des commerçans ont acheté des terres tout exprès dans les contrées les plus éprouvées, et s'y sont livrés à toute sorte d'essais. Les premiers résultats n'ont pas été bons en général, mais peu à peu les nouveaux principes se sont dégagés, et on peut affirmer hardiment aujourd'hui que les terres argileuses sont destinées à reprendre leur ancien rang. Les Anglais échouent rarement dans ce qu'ils entreprennent, parce qu'ils y portent une persévérance que rien n'abat. Il y a plus: les procédés imaginés pour transformer les terres fortes ont paru applicables dans une certaine mesure aux autres terres, et les améliorations provoquées par la nécessité sur quelques points tendent plus ou moins à se généraliser. Le sol tout entier profitera ainsi du remède sans avoir également souffert du mal.

Parmi ces innovations, la plus considérable sans aucun doute,

celle qui devient maintenant en Angleterre une pratique universelle et qui restera comme l'effet le plus utile de cette grande commotion, c'est le procédé d'assainissement connu sous le nom de *drainage*. Drainage, en anglais, signifie écoulement. De tout temps l'écoulement des eaux surabondantes a été pour l'agriculture anglaise, et surtout dans les sols tenaces, la principale difficulté. On n'avait jusqu'ici employé, pour s'en débarrasser, que des moyens imparfaits; le problème est aujourd'hui tout à fait résolu. « Prenez ce pot de fleurs, disait dernièrement en France le président d'un comice; pourquoi ce petit trou au fond? pour renouveler l'eau. Et pourquoi renouveler l'eau? parce qu'elle donne la vie ou la mort : la vie, lorsqu'elle ne fait que traverser la couche de terre, car elle lui abandonne les principes fécondans qu'elle porte avec elle, et rend solubles les alimens destinés à nourrir la plante; la mort au contraire, lorsqu'elle séjourne dans le pot, car elle ne tarde pas à se corrompre et à pourrir les racines, et elle empêche l'eau nouvelle d'y pénétrer. » La théorie du drainage est tout entière dans cette image pittoresque. L'invention nouvelle consiste à employer, pour effectuer l'écoulement des eaux, au lieu de fossés ouverts et de tranchées remplies de pierres ou de fascines, procédés connus même des anciens, des tuyaux cylindriques de terre cuite, de quelques décimètres de longueur, et placés bout à bout au fond de rigoles recouvertes de terre. On ne comprend pas d'abord, quand on n'a pas vu l'effet de ces tuyaux, comment l'eau peut s'y rendre et s'échapper; mais, dès qu'on a vu une terre drainée, on ne peut plus conserver le moindre doute. Les tuyaux font l'office du petit trou toujours ouvert au fond du pot de fleurs; ils appellent l'eau, qui y arrive de toutes parts, et la portent au dehors, soit dans des puisards, soit dans des rigoles d'écoulement, quand la pente du terrain s'y prête. Ces tuyaux sont faits avec des machines qui en rendent la fabrication peu dispendieuse. On les choisit d'un diamètre plus ou moins large, on les pose dans des rigoles plus ou moins profondes et plus ou moins rapprochées, suivant la nature du sol et la quantité des eaux à écouler. L'ensemble du travail, pour achat et pose, coûte en moyenne 250 fr. par hectare; il est maintenant généralement reconnu que c'est de l'argent placé à 10 pour 100, et les fermiers ne refusent à peu près nulle part d'ajouter à leur bail 5 pour 100 par an de la somme consacrée par leurs propriétaires au drainage de leurs champs.

Les effets du drainage ont quelque chose de magique. Prairies et terres arables s'en trouvent également bien. Dans les prairies, les herbes marécageuses disparaissent, le foin devient à la fois plus abondant et de meilleure qualité; dans les terres arables, même les plus argileuses, céréales et racines poussent plus vigoureuses et plus saines; il faut moins de semence pour plus de récolte. Le climat lui-

même y gagne sensiblement; la santé des hommes devient meilleure, et, partout où un drainage énergique a été pratiqué, les brouillards de l'île brumeuse semblent moins épais et moins lourds. Il y a dix ans qu'on a parlé du drainage pour la première fois, et un million d'hectares au moins est aujourd'hui drainé; tout annonce que, d'ici à dix ans, l'Angleterre presque entière le sera. L'île semble sortir des eaux une nouvelle fois.

La seconde amélioration générale qui datera de ces dernières années est un nouveau progrès dans l'emploi des machines, et en particulier de la vapeur. Il y a cinq ans, très peu de fermes possédaient une machine à vapeur; on peut affirmer encore que, dans dix ans, celles qui n'en auront pas seront l'exception. De tous les côtés, on voit dans les champs s'élever et fumer des cheminées. Ces machines servent à battre le blé, à hacher les fourrages et les racines, à broyer les céréales et les tourteaux, à élever et à répandre les eaux, à battre le beurre, etc.; leur chaleur n'est pas moins utilisée que leur force, et sert à préparer les alimens des hommes et des animaux. D'autres machines à vapeur sont mobiles; elles se louent de ferme en ferme comme un ouvrier pour faire la grosse besogne. On a inventé de petits *rail-ways* portatifs dont on se sert pour conduire les fumiers dans les champs et pour rapporter les récoltes. Des machines à faucher, à faner, à moissonner, à défoncer, sont à l'essai. On a même entrepris de labourer à la vapeur, et on ne désespère pas d'y réussir. On s'attache à fouiller le sol à des profondeurs inouïes jusqu'ici, afin de donner à la couche arable infiniment plus de puissance. Partout le génie mécanique cherche à transporter dans l'agriculture les prodiges qu'il a réalisés ailleurs.

Jusqu'ici, les nouveaux procédés ne sont que des applications nouvelles d'anciens principes; mais voici qui est en opposition avec toutes les habitudes et qui rencontre plus de résistances. J'ai dit combien la nourriture des animaux au pâturage était estimée des cultivateurs anglais : l'école nouvelle supprime le pâturage du bétail et le remplace par la stabulation permanente; mais cette stabulation perfectionnée diffère autant de la stabulation imparfaite usitée sur le continent que le pâturage cultivé différait du pâturage grossier de nos régions pauvres. Rien n'est plus hardi, plus ingénieux, plus caractéristique de l'esprit d'entreprise des Anglais, que le système actuel de stabulation tel qu'il a été pratiqué d'abord dans la région argileuse par les novateurs, et qu'il tend à se répandre partout.

Qu'on se figure une étable parfaitement aérée, le plus souvent en planches à claire voie, avec des nattes de paille qui s'élèvent ou s'abaissent à volonté pour défendre au besoin les animaux du vent, du soleil et de la pluie. Les bœufs, qui appartiennent en général à la race à courtes cornes dite de Durham, y sont enfermés, sans être atta-

chés, dans des loges où ils vivent depuis leur naissance jusqu'à leur mort. Sous leurs pieds est un plancher percé de trous, qui laisse tomber leurs déjections dans une fosse creusée au-dessous; auprès d'eux est une eau abondante dans des auges de pierre, et dans d'autres auges de la nourriture à discrétion. Cette nourriture se compose, tantôt de racines coupées, de féveroles broyées, de tourteaux concassés, tantôt d'un mélange de foin et de paille hachés et d'orge moulu, le tout plus ou moins cuit dans de grandes cuves chauffées par la machine à vapeur et fermenté pendant quelques heures dans des coffres fermés. Cette alimentation extraordinaire, dont l'aspect confond un agriculteur français, les fait grandir et engraisser avec une extrême rapidité. Les vaches laitières elles-mêmes peuvent être soumises à cette réclusion : on voit déjà des exemples de stabulation jusque dans les comtés les plus renommés par leurs pâturages, comme ceux de Chester et de Glocester; on les y nourrit au vert, et on redouble de soins pour que les étables soient parfaitement aérées, parfaitement éclairées, parfaitement propres, chaudes en hiver, fraîches en été, à l'abri de toutes les variations de température et de tout ce qui peut agiter et troubler les vaches, qui y vivent dans un bien-être perpétuel, extrêmement favorable à la sécrétion lactée.

Le fumier qui s'accumule dans la fosse n'est mêlé d'aucune espèce de litière; on a pensé qu'il était beaucoup plus profitable de faire manger la paille par les animaux. Ce fumier est d'ailleurs très riche à cause de la quantité de matières grasses contenues dans la nourriture donnée, et dont une partie n'est pas assimilée par la digestion, malgré tous les efforts faits pour les rendre essentiellement assimilables. On ne l'enlève que tous les trois mois, quand on a besoin de s'en servir; en attendant, il n'est ni lavé par la pluie, ni brûlé par le soleil, comme le sont trop souvent les tas de fumier exposés au grand air dans les cours de ferme; une légère addition de terre ou d'autres absorbans empêche ou ralentit le dégagement de l'ammoniaque et sa déperdition dans l'atmosphère. On est frappé, en entrant dans ces étables, de n'y sentir aucune odeur. Le fumier y conserve tous les élémens fertilisans qui se volatilisent ailleurs et qui empoisonnent l'air respirable au lieu de féconder le sol. On l'emploie, tantôt à l'état solide pour les céréales, tantôt à l'état liquide pour les prairies, après l'avoir préalablement mélangé d'eau.

Les cochons, comme les bœufs, sont nourris sans sortir, dans des loges fermées et sur des planchers percés; leur alimentation est la même. Les moutons seuls sortent encore, mais on les cloître aussi tant qu'on peut. On ne s'est pas encore aperçu que cette séquestration rigoureuse eût aucun effet fâcheux sur la santé des uns et des autres; pourvu qu'ils jouissent dans leur prison d'un air constam-

ment pur, et qu'ils aient l'espace nécessaire pour se mouvoir, c'est-à-dire un mètre carré par mouton et par porc et de deux à trois mètres carrés par bœuf, on affirme qu'ils se portent à merveille. L'exercice au grand air, qui avait été considéré jusqu'ici comme nécessaire, est regardé maintenant comme une perte qui se manifeste par une diminution de poids.

On ne peut se défendre d'un sentiment pénible en voyant ces pauvres bêtes, dont les congénères peuplent encore les immenses pâturages de la Grande-Bretagne, ainsi privées de mouvement et de liberté, et en songeant qu'un jour viendra peut-être où tout le bétail anglais, qui aujourd'hui s'ébat si joyeusement dans l'herbe verte, sera claquemuré dans ces tristes cloîtres, d'où il ne sort que pour marcher à l'abattoir. Ces fabriques de viande, de lait et d'engrais, où l'animal vivant est traité absolument comme une machine, ont quelque chose de rebutant comme un étal de boucher, et quand on a visité une de ces prisons cellulaires où se confectionne si crûment le principal aliment du peuple anglais, on est rassasié de viande pour plusieurs jours. Mais la grande voix de la nécessité parle; il faut à toute force nourrir cette population qui s'accroît sans cesse, et dont les besoins s'augmentent plus vite encore que le nombre; il faut baisser autant que possible le prix de revient de la viande pour s'accommoder aux prix nouveaux et y trouver encore des bénéfices. Adieu donc aux scènes pastorales dont l'Angleterre était si fière et que la poésie et la peinture célébraient à l'envi; deux seules chances leur restent, c'est que quelque inventeur nouveau trouve un moyen d'élever les produits du pâturage à la hauteur de ceux qu'on obtient par la stabulation, ou que quelque danger de cette réclusion du bétail se révèle par l'expérience. Déjà des plaintes s'élèvent sur la qualité de la viande qu'on fabrique si abondamment par ce moyen; on dit que les tourteaux lui communiquent un mauvais goût, et que l'excès de graisse des bœufs Durham et des moutons Dishley ne rend leur chair ni très agréable ni très nourrissante. Il est possible que le nouveau système pèche par-là, et que le pâturage, battu pour la quantité, se défende par la qualité de ses produits; il est possible aussi que quelque maladie nouvelle se développe tout à coup parmi ces races inertes et obèses, et force à leur infuser de nouveau un sang plus énergique. On peut compter, dans tous les cas, que l'ancienne tradition du pâturage ne cédera la place qu'après combat; si elle est destinée à disparaître, c'est qu'il n'y aura pas eu moyen de faire autrement. Le plus probable est l'adoption d'un système mixte qui cherche à concilier les avantages des deux méthodes.

Non-seulement, et ceci est grave, les animaux nourris à l'étable donnent plus de produits; mais quand par le pâturage perfectionné

on parvenait tout au plus à entretenir convenablement une tête de gros bétail ou l'équivalent par hectare en culture, ce qui était déjà beaucoup plus qu'en France, on prétend aujourd'hui, par la stabulation, en entretenir deux et même trois, et accroître encore considérablement le produit en céréales. Tout devient terre arable alors, et l'assolement de Norfolk peut être appliqué sur l'étendue du domaine, au lieu d'être réduit à la moitié. Telles sont les révolutions des choses humaines; l'agriculture y est sujette comme le reste. C'est jusqu'ici la pratique du pâturage qui, en augmentant la quantité de bétail et en réduisant la sole de céréales, a grossi le rendement moyen du sol emblavé. C'est aujourd'hui la réduction ou l'abolition du pâturage qui, en augmentant encore la quantité du bétail, donne de nouveaux moyens d'accroître la fertilité du sol et par suite la production du blé pour la consommation humaine.

Nous avons dit que, dans l'état actuel des choses, sur une ferme de 70 hectares prise dans des conditions moyennes, 30 seraient en prés et pâturages naturels, 8 en racines et féveroles, 8 en orge et avoine, 16 en prairies artificielles et 8 en blé. Par le nouveau système poussé à ses dernières conséquences, les prairies naturelles disparaîtraient, et les 70 hectares seraient divisés ainsi : 14 en racines ou féveroles, 14 en orge ou avoine, 28 en prairies artificielles, et 14 en blé. La proportion des cultures améliorantes aux cultures épuisantes, qui était dans le premier cas de 54 contre 16, serait dans le second de 42 seulement contre 28; mais cette différence est, dit-on, plus que compensée par la masse des engrais nouveaux, puisqu'au lieu de nourrir 70 têtes de bétail on en nourrit 150 ou l'équivalent, et qu'il ne se perd pas un atôme de fumier.

L'extension des racines, des féveroles et des prairies artificielles aux dépens des prairies naturelles peut-elle réellement, comme on l'affirme, donner deux ou trois fois plus de nourriture pour les animaux? Cette question est déjà, sur un grand nombre de points, résolue par les faits. Toutes ces cultures sont perfectionnées à la fois, et, avec l'aide du drainage et des machines, portées à leur *maximum;* la culture du turneps en lignes, dite à la Northumberland, en double à peu près le produit moyen; les *rutabagas* ou navets de Suède, qu'on lui substitue dans les terrains argileux, donnent un résultat encore supérieur, et ce qui grossit encore plus que le reste, c'est le produit des prairies artificielles depuis que deux nouveaux moyens ont été imaginés pour en rendre la végétation plus active : le premier est l'emploi d'une espèce particulière de *ray-grass* qu'on appelle *ray-grass* d'Italie, le second, un mode perfectionné de distribution de l'engrais liquide. Le *ray-grass* d'Italie est une plante extraordinaire pour la promptitude de sa végétation; il ne dure que deux

ans, mais, quand il se trouve dans de bonnes conditions, il peut être coupé jusqu'à huit fois par an; son foin est dur, mais il est excellent à consommer en vert. Il prospère, malgré son nom et son origine, jusque dans les régions les plus froides, et son usage se propage rapidement, soit en Angleterre, soit en Écosse. Si ce qu'on en dit se confirme, il paraît supérieur même à la luzerne.

Quant au mode de distribution de l'engrais liquide, c'est sans contredit la partie la plus originale et la plus curieuse du système. Il a été inventé par M. Huxtable, dans le comté de Dorset, le principal promoteur de la nouvelle révolution agricole, et tend aujourd'hui à se répandre partout. Voici en quoi il consiste. Les déjections des animaux, une fois tombées dans la fosse pratiquée sous les étables, se rendent par des conduits dans un réservoir où elles se mêlent avec de l'eau et des matières fécondantes; de là partent d'autres conduits souterrains qui se prolongent dans tous les sens jusqu'aux extrémités du domaine. Tous les 50 mètres environ sont placés des tuyaux verticaux qui s'élèvent du tuyau de conduite jusqu'à la surface du sol et dont l'orifice est fermé par un couvercle. Quand on veut fumer une partie du terrain, on enlève le couvercle d'un des tuyaux verticaux, on y adapte un tube en *gutta-percha;* une pompe mise en mouvement par la machine à vapeur refoule le liquide dans les tuyaux, et l'ouvrier qui tient le tube mobile arrose autour de lui comme un pompier dans un incendie. Un homme et un enfant suffisent pour fumer ainsi 2 hectares par jour. On donne de six à douze arrosages par an, suivant les circonstances. Les frais d'établissement des tuyaux et des pompes reviennent à 100 francs par hectare quand on emploie des tuyaux en terre cuite, et à 250 francs quand ils sont en fonte. La construction des réservoirs et l'établissement de la machine à vapeur constituent une dépense à part et qui ne doit pas entrer en ligne de compte, puisque l'un et l'autre sont désormais indispensables dans toute ferme bien tenue. La pose des tuyaux devient alors une économie plutôt qu'une dépense; on a bien vite regagné en épargne de main-d'œuvre et de temps ce qu'on peut dépenser pour frais d'établissement et d'entretien, et les résultats qu'on obtient sont admirables. Les plantes s'assimilent avec une extrême promptitude l'engrais ainsi divisé et distribué en pluie; son effet est en quelque sorte immédiat, et il peut sans inconvénient être épuisé sans cesse, puisqu'il est sans cesse renouvelé.

Cette ingénieuse invention est évidemment destinée au plus grand succès. M. Huxtable a commencé sur 25 hectares, mais il y a aujourd'hui des fermes, notamment dans le comté d'Ayr en Écosse, où les conduits s'étendent sur 200. Elle a le mérite de se concilier avec tous les systèmes de culture, et peut même servir à sauver les pâtu-

rages; elle est réalisable sous tous les climats, et pourrait être transportée dans les pays chauds, où elle produirait bien d'autres merveilles. Elle paraît d'une application plus générale encore que le drainage, et on ne saurait trop appeler sur elle l'attention des cultivateurs français.

Grâce à ce surcroît d'engrais, fortifié encore par tous les engrais artificiels que l'imagination peut découvrir, le rendement des céréales peut s'élever dans la même proportion que les produits animaux. Le rendement moyen est porté, dans les terres cultivées par les nouvelles méthodes, à 40 hectolitres de froment, 50 d'orge et 60 d'avoine par hectare; comme en même temps l'étendue emblavée est fort accrue, le produit total est plus que doublé. Ce ne sont pas là des spéculations et des hypothèses, ce sont des faits réalisés sur beaucoup de points du royaume-uni. Dans chaque comté, il y a au moins une ferme où quelque riche propriétaire ne craint pas de faire ces essais; la masse des cultivateurs observe, étudie, et, dans la mesure de ses ressources, imite ce qui a réussi.

L'ensemble du système ne peut être avantageusement mis en pratique que dans les pays les plus favorables à la production des céréales, c'est-à-dire dans la région du sud-est, la plus travaillée de toutes par la crise. Dans l'ouest et le nord, on le simplifie généralement par la suppression à peu près complète des céréales. La division du travail fait ainsi un nouveau pas : la culture des céréales s'étend dans les terres qui s'y prêtent le plus; elle se resserre dans celles qui s'y prêtent le moins. Il ne paraît pas que dans l'ensemble la proportion des terres emblavées doive changer sensiblement. Les autres parties du système font des progrès dans les régions où l'on se borne de plus en plus à nourrir du bétail, et on en obtient des résultats sinon plus beaux, au moins plus assurés. Je n'en veux citer qu'un exemple, la ferme de Cunning-Park, dans le comté d'Ayr. Cette ferme, qui n'a que 20 hectares de superficie, était il y a cinq ans dans les conditions moyennes de l'Angleterre : la rente n'y dépassait pas 75 fr. par hectare et le produit brut 250 fr.; aujourd'hui le produit brut atteint 1,500 fr. par hectare, et le produit net est d'au moins 500. On ne fait pourtant que du lait et du beurre à Cunning-Park; mais, grâce aux nouveaux procédés, on y entretient quarante-huit vaches au lieu de dix, et chacune de ces vaches est beaucoup plus productive.

Tels sont les traits généraux de la révolution agricole actuelle, ce qu'on appelle le *high farming*, la haute culture. Il est impossible d'entrer ici dans plus de détails. Je veux pourtant signaler encore un point qui peut servir à caractériser de plus en plus le système : la guerre faite aux haies et au gibier. Quand le principe de la cul-

ture anglaise était le pâturage, les grandes haies avaient leur utilité. Avec le progrès de la stabulation, cette utilité diminue; elles peuvent d'ailleurs être remplacées par des haies basses ou d'autres clôtures. Telles qu'elles sont, les cultivateurs ne leur trouvent plus que des inconvéniens : elles occupent par elles-mêmes une place énorme, elles nuisent doublement par leur ombrage et par leurs racines aux fruits de la terre, elles servent de refuge à des multitudes d'oiseaux qui dévorent les semences. La plupart des propriétaires résistent encore, d'abord parce que l'émondage et la coupe des arbres leur donnaient un revenu, ensuite parce que ces haies contribuaient singulièrement à la beauté du paysage; mais quelques-uns d'entre eux se sont déjà exécutés, et le reste devra céder plus ou moins, car l'opinion publique, saisie de la question, se prononce tous les jours de plus en plus en faveur des fermiers, et l'opinion est souveraine. Le même sort est évidemment réservé au gibier, dont la sévérité des lois sur la chasse a jusqu'ici favorisé la multiplication, et qui fait un mal réel aux récoltes. L'opinion, si favorable en Angleterre à la grande propriété, mais en même temps si exigeante pour elle, commence à faire aux riches *landlords* un devoir de sacrifier leurs plaisirs aux nécessités nouvelles de la production.

En assistant à cette lutte pacifique dont l'issue ne saurait être douteuse, on ne peut s'empêcher de se rappeler que des abus du même genre ont été une des causes de la révolution française. Pour se préserver des ravages des lièvres et des lapins seigneuriaux, nos cultivateurs n'ont pas trouvé de meilleur moyen que de démolir les châteaux et de tuer ou d'expulser leurs propriétaires. Les cultivateurs anglais sont plus patiens et plus calmes; ils n'en finiront pas moins par atteindre leur but, sans bouleversement et sans excès. Leur arme unique est la reproduction obstinée de leurs griefs; ils calculent gravement combien d'acres de terre sont enlevées à la culture par les grandes haies, combien il faut de lièvres pour consommer la subsistance d'un mouton. C'est maintenant parmi eux un lieu-commun de dire et de répéter sans cesse qu'ils sont obligés de payer trois rentes, la première à leur propriétaire sous forme de fermage, la seconde à ses haies, et la troisième à son gibier. Dans quelques cantons, on les a vus se cotiser pour acheter la chasse et entreprendre en grand l'extermination des lièvres, qui vaut mieux que celle des hommes.

Tous ces travaux de drainage, de construction de bâtimens pour la stabulation, d'établissement de machines à vapeur, etc., imposent de grands sacrifices. On peut évaluer à 500 fr. environ par hectare en moyenne ou 8 livres sterling par acre la dépense qu'ils exigeront des propriétaires, et à 250 fr. celle des fermiers. Dans les terres fortes il faudra sans doute beaucoup plus, mais dans les terres légères il suf-

fira de beaucoup moins. Cette avance féconde faite et bien faite, nul doute que la rente et le profit, même sur les points où ils ont paru le plus compromis par la baisse, ne remontent au-delà du taux antérieur, et ne donnent ainsi un revenu suffisant des nouveaux capitaux absorbés par le sol. Alors le pays fournira au moins un tiers en sus de denrées alimentaires; le produit brut moyen, qui était l'équivalent de 200 francs par hectare, sera de 300, la rente moyenne montera probablement jusqu'à 100, et le bénéfice des fermiers jusqu'à 50. L'unique question n'est plus que celle-ci : les propriétaires et les fermiers sont-ils en état de fournir ce supplément d'avances? Il ne s'agit de rien moins que de 10 à 12 milliards pour l'Angleterre et la Basse-Écosse seulement. Pour tout autre pays que le royaume-uni, l'entreprise serait impossible; même pour le royaume-uni, elle est difficile, mais elle n'est que difficile. La nation qui a dépensé 6 milliards en un quart de siècle pour la seule entreprise des chemins de fer peut bien en employer le double à renouveler son agriculture.

Le gouvernement a senti la nécessité de donner l'exemple. Dès 1846, au moment où il se décidait à provoquer la baisse des prix, il se départissait de la règle qu'il s'impose habituellement de ne point intervenir dans les intérêts privés, et proposait aux propriétaires de leur prêter 75 millions de francs pour travaux de drainage, à des conditions d'intérêt et d'amortissement qui ressemblent beaucoup à celles de notre société générale de crédit foncier, 6 1/2 pour 100 d'annuité amortissant la dette en capital et intérêts au bout de vingt-deux ans. Ce premier prêt ayant réussi, le gouvernement en a fait d'autres, et un grand nombre de propriétaires des trois royaumes en ont aujourd'hui profité. Les capitaux privés ont suivi l'impulsion. Ceux des propriétaires atteints qui possédaient des capitaux mobiliers, ou dont le bien était assez liquide pour servir de gage à des emprunts, sortiront de la crise avec honneur; mais ceux dont la position était déjà embarrassée se débattent péniblement. Un dixième environ des propriétaires anglais est dans ce cas. Pour ceux-là, les économistes et les agronomes n'ont pas trouvé de meilleur remède que de leur faciliter la vente ou la division de leurs immeubles.

Ces opérations sont aujourd'hui difficiles et coûteuses à cause de l'incertitude de la propriété. Un peuple d'hommes d'affaires vit de l'examen des titres et de la confusion qui y règne. Il s'agit d'adopter un système d'enregistrement analogue au nôtre, qui régularise et facilite les transmissions; les idées émises à ce sujet sont des plus radicales. On va jusqu'à demander que la propriété de la terre puisse se transmettre, comme les rentes sur l'état ou les autres valeurs mobilières, et on ne sollicite rien moins que l'ouverture d'un grand livre de la propriété immobilière dont les titres soient des extraits

légalisés transmissibles par endossement. Nous sommes bien loin, comme on le voit, des anciennes idées sur l'immobilisation absolue de la propriété, et ce ne sont pas des rêveurs chimériques qui proposent cette réforme, ce sont des écrivains sérieux et justement considérés; le gouvernement lui-même s'en occupe.

Pour les fermiers, on demande des baux de vingt et un ans qui leur permettent de faire les avances exigées avec la certitude de s'en rembourser; on réclame en même temps la suppression des trop petites fermes dont les tenanciers n'ont pas un capital suffisant, et la division des trop grandes, pour le même motif. Ceux d'entre les fermiers qui n'avaient pas assez de ressources font comme les propriétaires obérés, ils disparaissent; ceux qui restent serrent les rangs comme dans un combat, et bientôt il n'y paraîtra plus.

Tout cela constitue sans doute une immense révolution. La culture change de nature, elle devient de plus en plus industrielle : chaque champ sera désormais une sorte de métier, travaillé dans tous les sens par la main de l'homme, percé en dessous de toute sorte de canaux, les uns pour écouler l'eau, les autres pour apporter l'engrais, et qui sait? peut-être aussi pour conduire de l'air chaud ou frais suivant les besoins, et offrant à sa surface les transformations les plus rapides; la vapeur déroule, sur les verts paysages chantés par Thompson, ses noires spirales de fumée; le charme spécial des campagnes anglaises menace de disparaître avec les pâturages et les haies; le caractère féodal s'altère par la destruction du gibier; les parcs eux-mêmes sont attaqués comme enlevant de trop vastes espaces à la charrue; en même temps la propriété tend à se déplacer, à se diviser, à passer en partie dans des mains nouvelles, et le fermier tend à s'affranchir par de longs baux de l'autorité du *landlord*. Il y a là plus qu'une question agricole, l'ensemble de la société anglaise paraît en jeu. Il ne faut pas croire que les Anglais ne fassent pas de révolutions, ils en font beaucoup au contraire, ils en font toujours, mais à leur manière et sans se presser; ils ne tentent ainsi que ce qui est possible et véritablement utile, et on peut être sûr qu'en fin de compte le présent aura complète satisfaction, sans que le passé soit tout à fait détruit.

Ces changemens s'accomplissent surtout au profit des classes moyennes, déjà si nombreuses et si puissantes en Angleterre, et qui, là comme partout, dominent de plus en plus la société; mais ils profitent aussi aux classes laborieuses et populaires. Celles-ci s'en contentent pour le moment, car ce qui n'est pas moins admirable en Angleterre que l'esprit de concession chez les uns, c'est l'esprit de patience chez les autres. On a pu croire un moment que le taux des salaires ruraux baisserait; l'opinion les a défendus, et ils ont résisté;

ils profitent donc de toute la baisse obtenue dans le prix des denrées de première nécessité. On a pu croire aussi que la somme de main-d'œuvre agricole diminuerait; tout annonce en effet qu'elle sera réduite sur quelques points par l'extension de la vapeur et des machines perfectionnées; mais sur d'autres elle sera accrue par le progrès de la stabulation et la transformation des prairies en terres arables. En résumé, elle restera au moins égale à ce qu'elle était auparavant. En même temps l'opinion commande de nouvelles améliorations en faveur des classes populaires; on veut que les lois sur la résidence en matière de taxe des pauvres soient révisées, afin que les ouvriers puissent aisément se déplacer et se rendre des points où le salaire est le plus bas dans ceux où il est le plus élevé, sans rien perdre de leurs droits aux secours publics ; on veut que les propriétaires s'occupent paternellement de leurs journaliers, qu'ils veillent à leur instruction et à leur moralité comme à leur bien-être matériel, et les plus grands seigneurs tiennent à honneur de remplir ce devoir. Beaucoup d'entre eux font bâtir des cottages sains et commodes qu'ils louent à des prix raisonnables : le prince Albert, qui veut être le premier à donner tous les bons exemples, avait fait exposer sous son nom, à l'exhibition universelle, un modèle de ces sortes de constructions. On y joint en général un petit lot de jardin où le locataire puisse faire venir des légumes frais; c'est ce qu'on appelle des *allotmens*. Dans tous les grands domaines, le maître fait construire en outre des chapelles et des écoles, et encourage les associations mutuelles qui ont un but d'utilité commune.

Ainsi a été prévenue la guerre des classes, et, sans autres secousses que celles qui étaient absolument inévitables, l'Angleterre a fait un grand pas, même au point de vue agricole. Voilà pourquoi, quand Robert Peel est mort, l'Angleterre entière a pris spontanément le deuil : le grand citoyen avait été compris.

Je ne m'arrêterai pas à faire ressortir la différence entre la crise anglaise de 1848 et la crise française de la même époque. L'intérêt rural est aussi chez nous celui qui a le plus souffert, mais il n'a pas été le seul à souffrir, et tous les intérêts ont été ébranlés à la fois. On a vu le prix des denrées baisser rapidement, non pas comme en Angleterre, parce qu'il était trop élevé, mais parce que, le travail industriel et commercial s'étant arrêté, la classe non agricole n'avait plus le moyen d'acheter de quoi vivre. La consommation dans toutes les branches, au lieu de s'accroître comme chez nos voisins, s'est réduite au strict nécessaire, et dans un pays où l'alimentation moyenne en viande et en blé était à peine suffisante, il s'est encore trouvé trop de viande et de blé pour les ressources d'une population appauvrie. La culture et la propriété éperdues n'ont pas trouvé comme en An-

gleterre l'appui des capitaux, puisqu'un grand nombre avaient été détruits, et que le reste épouvanté émigrait ou se cachait. Heureusement que, par une faveur spéciale de la Providence, les fruits de la terre ont été abondans pendant cette épreuve, car si le moindre doute avait pu s'élever dans les esprits sur l'approvisionnement, au milieu du désordre général, nous aurions vu les horreurs de la famine se joindre comme autrefois aux horreurs de la guerre civile.

Un premier retour de confiance répare en partie ces désastres. La France montre encore une fois ce qu'elle a montré si souvent, notammment après l'anarchie de 93 et les deux invasions, qu'il n'est pas en son pouvoir de se faire un mal incurable. Plus elle reparaît pleine de ressources malgré les pertes immenses qu'elle a faites, plus on est frappé des progrès qu'elle aurait réalisés dans ces cinq ans, si elle n'avait pas elle-même arrêté violemment son essor. Les recettes des contributions indirectes, un des signes les plus certains de la prospérité publique, qui étaient de 825 millions en 1847, et qui ont remonté péniblement, après une baisse énorme, à 810 millions en 1852, auraient atteint dans cette même année de 950 millions à 1 milliard, si l'impulsion qu'elles avaient reçue s'était soutenue, et toutes les branches de la richesse publique répondraient à ce brillant symbole.

Du reste, si j'ai dû raconter, pour compléter mon sujet, ce qui s'est passé en Angleterre depuis cinq ans, il ne faut pas en conclure qu'une révolution du même genre me paraisse nécessaire, désirable ou même possible en France. Nous sommes dans des conditions différentes sous tous les rapports. Il ne peut être question chez nous d'établir le bon marché des subsistances; nous l'avons, puisque l'Angleterre, après tous ses efforts, n'a pas pu descendre plus bas que les plus élevés de nos prix courans, et sur la moitié du territoire nous ne l'avons que trop. Il ne faut pas confondre les pays riches et peuplés à l'excès avec ceux qui ne le sont pas; les besoins des uns ne sont pas du tout ceux des autres. Nous ne ressemblons pas à l'Angleterre de 1846, mais à l'Angleterre de 1800. Ce n'est pas la production qui manque chez nous à la consommation, c'est encore la consommation qui, dans la moitié de la France du moins, manque à la production. Au lieu de voir partout le blé à 25 francs l'hectolitre et la viande à 1 franc 25 centimes le kilogramme, nous avons des pays entiers où le producteur n'obtient guère de ses denrées plus de la moitié de ces prix. Pour ceux-là, ce n'est pas la baisse qu'il leur faut, mais la hausse, et ils sont encore bien loin du temps où ils pourront souffrir de l'excès de demande des denrées agricoles et de l'élévation des prix.

LÉONCE DE LAVERGNE.

LA GRAVURE

EN FRANCE.

I. *Les Noces de Cana*, gravées par M. Prévost. — II. *Les Vierges de Raphaël*, gravées par MM. Pelée, Blanchard, Levy et Hetzmacher. — III. *Le Christ Rémunérateur*, par M. Blanchard. — IV. *Napoléon franchissant le mont Saint-Bernard*, par M. Alph. François. — V. *Mort du duc de Guise*, par M. Desclaux. — VI. Gravures sur bois de l'*Histoire des Peintres*. — VII. *Fac-Simile des Dessins du Louvre*. — VIII. *Portraits des personnages français les plus illustres du seizième siècle*, par M. Riffaud.

Il arrive parfois que le mouvement d'un art s'opère dans notre pays en raison inverse du mouvement de l'opinion. Les œuvres sérieuses se produisent au moment où le succès semble exclusivement réservé aux œuvres d'un genre secondaire ou d'un mérite superficiel; les principes et l'idéal académiques sont-ils au contraire acceptés comme l'unique loi du goût, quelque talent indépendant protestera à l'écart contre ces règles absolues et se développera patiemment en attendant le jour de la réaction. Le fait n'est pas rare, du moins dans l'histoire de la gravure. Les grandes planches consciencieusement gravées, sous le règne de Louis XVI, par Jean Massard et par Bervic, sont en désaccord formel avec le goût de l'époque pour les vignettes et ces mille croquis à la pointe qui s'honoraient du titre de *griffonnis*, comme, au temps de Louis XV, les chefs-d'œuvre de Vivarès d'après les anciens paysagistes démentent avec éclat la mode du paysage galant et des pastorales gravées d'après Eisen et Boucher. Plus tard, lorsque les scènes héroïques captivaient seules l'attention de la foule et qu'on ne jugeait dignes d'être reproduits sur le cuivre que les sujets tirés de l'antiquité grecque ou romaine, Boissieu et quelques artistes formés à son école osaient choisir ailleurs leurs modèles, et restituaient à la gravure de genre une partie de sa valeur et de son charme. Cette anomalie entre les inclinations du public et

le caractère de certaines œuvres de l'art se révèle encore aujourd'hui; seulement, à aucune époque la réaction n'a paru moins prochaine ni la séparation plus radicale. Il ne s'agit plus en effet de froideur momentanée pour un ordre particulier de talens, de prédilection passagère pour telle ou telle nature de sujets. La gravure elle-même, — du moins la gravure au burin, — son opportunité dans le présent, sa signification et sa vie dans l'avenir, voilà ce qui est mis en question, voilà ce que l'on est bien près de condamner comme une entrave au développement des tendances nouvelles et comme une négation du progrès.

Quelques graveurs en taille-douce continuent les saines traditions de l'école française et redoublent d'efforts pour lui conserver sa vieille prééminence : nous les regardons faire, non pas même avec la curiosité de gens intéressés par point d'honneur national au succès de l'entreprise, mais avec un sentiment de surprise dédaigneuse et de muette désapprobation. Il semble que l'on doive voir dans ces efforts plus d'obstination que de vrai courage, dans ces témoignages d'habileté l'indice de croyances en retard sur la marche des idées modernes, et nous accueillons les œuvres où se reflètent ces doctrines et cet art d'un autre âge à peu près comme nous accueillerions au théâtre des pièces conformes avant tout à la poétique des tragiques du XVIIIe siècle et à la règle des trois unités.

En retraçant ici même l'histoire des phases diverses que la gravure a successivement traversées (1), nous avons eu occasion déjà d'indiquer l'état actuel de notre école et d'accuser l'indifférence où nous laisse tant de persévérance et de talent. Certes, rien aujourd'hui n'autoriserait une rétractation à ce propos, et l'on aurait le droit de se plaindre plus vivement encore d'une injustice qui se généralise et qui grandit d'année en année. Ce qu'il était permis d'entrevoir et de pressentir comme un danger possible est devenu un danger manifeste; jamais conditions aussi défavorables n'ont été faites à la gravure, jamais elle n'a obtenu parmi nous moins d'encouragemens ni de crédit, et tandis qu'une sympathie croissante s'attache aux improvisations de la pensée, aux gentillesses du pinceau et du crayon, on n'a pour les sévères travaux du burin que de l'éloignement et de l'oubli. Dans le monde, dans la presse même, qui s'occupe de cet art en apparence suranné? Qui songe à rendre hommage au zèle des hommes qui le pratiquent encore, à discuter leur mérite, ne fût-ce que pour blâmer le système où ils s'opiniâtrent? On se contente de réprouver le tout implicitement, quitte à ignorer à la fois la valeur intrinsèque des œuvres, l'habileté relative des artistes qui les ont produites, et jusqu'aux noms dont elles sont signées. A l'exception de M. Henriquel-Dupont, talent hors ligne qui s'est en quelque sorte imposé à l'estime de tous, y a-t-il de notre temps un seul graveur français dont le nom ait acquis une véritable popularité, un seul dont la réputation dépasse, égale même celle du moindre dessinateur de caricatures? Et cependant, malgré les obstacles de tout genre suscités depuis quelques années au développement de la gravure, notre école est en voie de progrès et se maintient comme autrefois au premier rang. Le nombre et le caractère de ses travaux attestent sa

(1) Livraisons de la *Revue* des 1er et 15 décembre 1850, du 1er janvier 1851.

supériorité : nous sommes seuls à la méconnaître, car, dans les autres pays, on recherche, on étudie ces estampes auxquelles nous n'accordons ici qu'un regard distrait, et il n'est pas jusqu'aux Américains, oracles peu sûrs d'ordinaire en matière d'art, qui ne nous donnent à ce sujet une leçon d'équité et de goût. Que l'on rapproche des estampes gravées sous l'empire et au temps de la restauration celles qui ont été publiées à partir du dernier règne jusqu'à l'époque où nous sommes, on verra que, durant cette période et dans les circonstances les plus contraires, la gravure a atteint un degré de perfection que n'avaient pu lui donner les encouragemens de toute espèce prodigués au commencement du siècle. Quelle pauvre mine feraient aujourd'hui le grand ouvrage sur l'Égypte, les planches du *Musée Filhol* et la plupart des planches du *Musée Laurent* en regard de ce qui a été gravé depuis lors d'après des modèles analogues!

D'où vient donc qu'un art si loin encore de sa décadence ne puisse réussir à vaincre nos préventions, et que tant de témoignages de talent passent en quelque sorte inaperçus? La confusion introduite dans nos idées par la découverte de certains procédés mécaniques, d'ailleurs fort étrangers à la gravure, est sans doute une des causes de cette insouciance. On pourrait l'attribuer aussi à l'esthétique frivole que nous avons progressivement adoptée, à l'influence d'habitudes qui ont fini par déterminer complétement nos jugemens et nos goûts. D'une part, l'application indiscrète du daguerréotype à des objets qu'il n'appartient qu'à l'art d'interpréter a substitué le culte de l'identité inerte au respect de l'imitation intelligente; de l'autre, le spectacle de l'art facile nous a désaccoutumés des travaux sérieux. Ici l'à-peu-près nous amuse et nous suffit, et de même que beaucoup de gens se contentent pour toute nourriture littéraire de vaudevilles et de feuilletons, beaucoup de prétendus amis des arts cherchent et trouvent la réalisation de leur modeste idéal dans des vignettes ou dans des recueils de lithographies.

Les tendances générales de la nouvelle école de peinture ne sauraient, il faut bien le dire, nous ramener au culte de l'art sévère et en particulier à l'étude des œuvres du burin. Les conditions de la peinture telles qu'on semble les comprendre maintenant ne sont-elles pas ouvertement en contradiction avec les conditions essentielles de la gravure? La gravure, sans procéder exclusivement de la ligne comme la sculpture, a cependant pour élément principal l'imitation précise de la forme. Or un dessin inachevé et flottant est devenu à nos yeux une des expressions du talent pittoresque, ou tout au moins la plus excusable des imperfections. Nous faisons bon marché de l'incorrection des contours et du modelé pour priser avant tout dans un tableau l'éclat des tons et les tours d'adresse de la brosse : le moyen de concilier de pareilles inclinations avec le goût pour un art où l'escamotage de la forme est impossible, où tout est forcément accusé et rigoureusement écrit? Aussi qu'arrive-t-il? C'est que le plus souvent les graveurs se trouvent contraints de chercher leurs modèles ailleurs que parmi les tableaux contemporains. Sauf M. Ingres, M. Scheffer et surtout M. Delaroche, dont les œuvres ont le privilége d'occuper sans relâche le burin, il n'est aucun peintre de l'école moderne qui voie ses compositions habituellement reproduites par la gravure. M. Horace Vernet, il est vrai, n'improvise pas la moindre esquisse

sans que les éditeurs d'estampes s'en emparent aussitôt pour en expédier des copies dans toutes les parties de l'Europe et du monde; mais ces copies, lestement exécutées à l'aqua-tinte, ne relèvent de l'art que d'une manière fort indirecte. Elles intéressent avant tout le commerce, et l'aqua-tinte réduite, comme elle l'est aujourd'hui, au rôle d'un procédé rapide et économique n'a plus dans notre école qu'une importance industrielle. Il n'en va pas ainsi, tant s'en faut, de la gravure en taille-douce; par malheur, en s'isolant du mouvement de la peinture contemporaine, elle contredit d'autant plus formellement les instincts du public, et cette réserve qu'elle est forcée de s'imposer ne contribue pas médiocrement à dépopulariser ses produits. Les seules estampes sur lesquelles nos regards s'arrêtent encore sont celles qui, participant ouvertement des tendances actuelles de la peinture, n'ont d'autre fin qu'une séduction passagère, d'autre intérêt qu'un intérêt de circonstance; les estampes gravées, au contraire, en vertu des règles absolues de l'art et de ses conditions immuables, demeurent sans attrait pour nous, parce que cette méthode savante n'a plus à nos yeux que le caractère du pédantisme.

Les graveurs français contemporains peuvent donc se diviser en deux groupes distincts. Le premier, c'est-à-dire le plus important par le nombre, est formé de tous les artistes qui se servent de la gravure comme d'un moyen de satisfaire le goût à peu près universel pour les œuvres secondaires, amusantes avant tout et intelligibles sans effort. Ces graveurs, qu'on pourrait appeler les feuilletonistes de l'art, retracent avec plus ou moins de succès, à l'aqua-tinte ou sur le bois, des sujets ordinairement en rapport avec les inclinations de la foule, et font de la gravure un auxiliaire de l'industrie ou un accessoire de la presse. Le second groupe, plus digne de considération à tous égards, se compose des graveurs qui, en dépit de l'indifférence publique, consacrent encore de longues années aux études difficiles, aux rudes travaux, aux investigations patientes, et qui semblent, à côté de ces improvisateurs, des bénédictins attardés dans le XIXe siècle, ou tout au moins des talens dépaysés. L'école française de gravure n'a, on le voit, ni l'unité de physionomie qui la caractérisait autrefois, ni même aucune sorte d'unité. Chacune des classes d'artistes qui la partagent est elle-même subdivisée à l'infini et ne présente qu'un ensemble de talens individuels, sans corrélation très évidente, sans principe et sans lien communs. On peut toutefois établir entre les graveurs contemporains une ligne de démarcation générale, en séparant les artistes des industriels, et les disciples fidèles de nos anciens maîtres des hommes qui n'acceptent pour toute tradition que les exemples donnés hier. En regard, ou plutôt à la suite des œuvres du burin, de ces planches d'histoire conformes au passé de l'école, il convient de placer les innombrables produits d'un art inférieur, mais digne aussi de fixer l'attention, ne fût-ce qu'à titre de fait nouveau et de symptôme. S'il est juste de tenir compte de tous les genres d'habileté, il est juste aussi de faire une part inégale entre le résultat des efforts studieux et le résultat d'une adresse superficielle; en un mot, sans méconnaître là où elles peuvent se trouver la grâce facile et la finesse, on doit attacher plus de prix à des qualités d'un autre ordre et réserver une estime principale pour le talent sérieux et pour les travaux qui l'attestent.

I. — GRAVURE EN TAILLE-DOUCE.

De tous les procédés de gravure successivement découverts, la gravure en taille-douce est, personne ne l'ignore, celui qui présente le plus de difficultés, mais c'est aussi celui qui a le plus de valeur réelle et d'importance. Les conditions qui régissent l'emploi du burin sont les conditions de l'art lui-même dans son acception la plus haute, et l'on peut dire que cet art se résume tout entier dans un mode d'exécution qui nécessite plus qu'aucun autre l'intelligence profonde du modèle, l'étude de la forme et la science de l'harmonie. Comme les divers genres de gravure, la gravure en taille-douce n'a que deux élémens d'effet, le dessin et le clair-obscur; deux moyens de coloris, le ton primitif de la surface sur laquelle on opère, et le ton que reçoivent par l'impression les sillons préalablement creusés; mais, contrairement à l'aqua-tinte et à la manière noire, elle ne peut distribuer les masses d'ombre et de lumière qu'en resserrant plus ou moins les séries de tailles et les lignes diversement entrecroisées, ou, pour parler bref, elle ne procède que par traits. On conçoit ce qu'il faut à l'artiste de goût, de patience et d'habileté pour dissimuler des opérations forcément compliquées sous une apparence conforme à l'aspect simple de la nature, et pour réussir à faire illusion là où peuvent se trahir d'abord les calculs arides et le côté conventionnel du métier. La sagesse de la méthode, le sentiment exact des ressources du genre ont été de tout temps des qualités particulières à notre école, et, sauf quelques erreurs momentanées, les graveurs français, depuis deux siècles, ont fait de la modération dans la manœuvre la marque distinctive de leurs travaux. Aujourd'hui encore la gravure en taille-douce est pratiquée dans notre pays, sinon avec le même succès qu'au temps de Nanteuil et d'Edelinck, du moins en vertu des mêmes principes, et, parmi les hommes qui défendent ces principes fondamentaux de l'art, il en est quelques-uns dont les noms pourraient être inscrits bien près des noms de nos anciens maîtres.

Deux artistes surtout, MM. Desnoyers et Henriquel-Dupont, semblent appartenir à cette race de talens calmes sans froideur et savans sans ostentation qui, depuis le règne de Louis XIV, se sont perpétués en France. Tous deux méritent une place à part entre les graveurs contemporains, et doivent être considérés comme les chefs de l'école moderne. Ce n'est pas toutefois que leur mérite soit expressément de même nature et que leurs œuvres aient les mêmes titres à l'estime : par le sentiment secret aussi bien que par le choix des modèles, ces œuvres révèlent chez leurs auteurs une certaine différence d'organisation et de goût, et, quoique inspirées au fond par des doctrines semblables, elles laissent voir dans le mode d'interprétation quelque chose de distinctif et d'individuel. M. Desnoyers recherche avant tout et réussit le plus souvent à trouver l'ampleur et la noblesse de la forme. Sa manière sobre et large, — très française en ce sens qu'elle procède de la raison plus encore que de la verve, — est celle d'un dessinateur sévère qui n'accepte le ton que comme moyen complémentaire et non comme élément principal; ses ouvrages, exécutés pour la plupart d'après les maîtres de l'école italienne,

se recommandent par la grandeur de l'expression, la fermeté des contours et du modelé, et par la vigueur de l'aspect : on ne saurait y surprendre une préoccupation très vive des finesses du coloris et des détails subtils de la réalité. Il arrive même parfois qu'à force d'éliminations pour anoblir l'ensemble de son travail, M. Desnoyers ne laisse aux divers morceaux qui le composent qu'un degré de vérité insuffisant : témoin sa planche de *la Transfiguration*, œuvre fort belle si l'on n'en considère que l'effet général, mais dont l'exécution paraît un peu vide et incomplète lorsqu'on examine isolément chacun des objets représentés. Ailleurs, et surtout dans ses *Saintes Familles* d'après Raphaël, M. Desnoyers a su allier ce sentiment grandiose de l'ensemble à l'étude soigneuse des beautés partielles; il faut reconnaître cependant que l'analyse minutieuse des détails est contraire aux habitudes de son talent, et que ses ouvrages ont en général plus de majesté que de délicatesse.

Les ouvrages de M. Henriquel-Dupont ne témoignent ni d'un goût aussi exclusif pour la sévérité du style, ni de ces sacrifices systématiques à la force et à la grandeur. Suavité du coloris, élégance du faire et du dessin, tout ce qui peut séduire le regard est accepté par le graveur, aussi bien que ce qui doit intéresser l'esprit; il ne dédaigne rien, depuis l'expression d'un visage jusqu'au ton de la moindre draperie; il ne s'abstient d'aucune ressource d'effet, qu'elle soit accessoire ou principale, et, sans accorder une égale importance aux diverses conditions de son art, il les aborde toutes avec la même pensée d'éclectisme et la même souplesse d'intelligence. Sa manière, moins magistrale que celle de M. Desnoyers, a plus de finesse et de charme, et s'il est permis de supposer qu'en face des tableaux de Raphaël M. Henriquel-Dupont se fût trouvé un peu mal aguerri, à coup sûr il lui appartenait de se mesurer sans crainte avec les peintres les plus éminens de l'école moderne. A ne juger ici que l'ensemble des œuvres du graveur de *Lord Strafford*, on peut dire que ce qui les distingue surtout, c'est une certaine grâce réservée, une science prudente, quelque chose d'ingénieux et de raisonné qui n'impose pas fortement, mais qui persuade, en un mot ce goût pour l'exactitude et la correction qui est le fonds même de l'art français et qui constitue son originalité propre.

Les graveurs en taille-douce que l'on pourrait citer à la suite de MM. Desnoyers et Henriquel-Dupont s'inspirent pour la plupart des exemples de ces artistes habiles, mais le second semble exercer sur eux une influence principale. Si M. Calamatta s'est conformé le plus souvent dans ses travaux à des doctrines analogues aux doctrines de M. Desnoyers, si M. Forster, tout en faisant une part beaucoup trop large aux séductions de la manœuvre, a cherché quelquefois la noblesse du dessin et la grandeur du style, les graveurs dont les débuts ne remontent qu'à une époque encore peu éloignée ont adopté presque tous la méthode moins austère de M. Henriquel-Dupont. Plusieurs d'entre eux, formés à l'école même du maître, ne font que mettre en pratique les leçons qu'ils ont directement reçues : MM. Jules et Alphonse François, M. Aristide Louis, sont les plus distingués de ces élèves et se montrent capables d'enseigner à leur tour l'art qu'on leur enseignait naguère. D'autres jeunes graveurs, sans être partis du même point, suivent néanmoins une voie à peu près semblable et se soumettent à la même autorité. Parmi les

talens diversement remarquables qui soutiennent aujourd'hui l'honneur de notre école, il en est peu que M. Henriquel-Dupont n'ait pas, de près ou de loin, dirigés; dans toutes les estampes en taille-douce publiées depuis quelques années, on reconnaît non pas un système d'imitation matérielle, mais des efforts pour s'assimiler un sentiment, et il n'est pas jusqu'aux planches gravées d'après les tableaux italiens qui ne portent les traces de cette préoccupation et de ces efforts.

D'ailleurs il peut sembler étrange que les graveurs, — obligés, comme nous l'avons dit, d'interpréter à peu près uniquement les maîtres anciens, — n'apportent pas du moins dans leurs choix un esprit plus investigateur et plus indépendant. Qu'ils fassent des peintures de l'école italienne l'objet ordinaire de leurs travaux, rien de mieux; mais pourquoi copier invariablement les mêmes originaux? Les tableaux de Raphaël, par exemple, ont été gravés mille fois par des artistes de tous les pays. Beaucoup de ces reproductions sont excellentes : à quoi bon recommencer une entreprise si souvent et si heureusement menée à fin, et ne vaudrait-il pas mieux mettre sous nos yeux des morceaux inédits ou traduits infidèlement jusqu'à ce jour? Les modèles ne manqueraient pas, depuis tant d'ouvrages exquis des florentins du XVe siècle, — école charmante que l'on connaît à peine en France, — jusqu'aux compositions les plus importantes de quelques grands maîtres plus modernes. Ainsi comment *le Jugement dernier* de la chapelle Sixtine n'a-t-il obtenu encore d'autres traductions que les estampes insuffisantes de Martin Rota, de Léonard Gaultier au XVIIe siècle, et les mauvaises lithographies de Guillemot au XIXe? Comment ne s'est-il pas rencontré un graveur qui entreprît de venger *la Cène* de Léonard des outrages qu'a subis cet incomparable chef-d'œuvre sous le burin de Morghen? Il est temps pour nos graveurs de réparer beaucoup d'oublis, et de se souvenir en revanche un peu moins de certaines habitudes traditionnelles de l'école. En continuant à circonscrire leurs préférences dans les limites imposées par les exemples de leurs prédécesseurs, ils courraient risque de s'immobiliser dans la routine : une méthode moins invariable, des recherches plus librement dirigées peuvent au contraire rajeunir leur talent et triompher de la froideur où nous laissent des redites continuelles et le spectacle des mêmes objets.

Ce reproche de prédilection un peu irréfléchie pour quelques types qui nous sont trop familiers, — reproche que justifieraient au besoin la plupart des estampes, d'après les anciens maîtres, publiées depuis un certain nombre d'années, — ne saurait en tout cas s'adresser à M. Prévost, auteur de la seule planche importante qui ait été gravée jusqu'ici d'après *les Noces de Cana* (1). Toutefois, en dehors de la virginité du modèle, le choix fait par le graveur était-il fort heureux? Nous ne le pensons pas. Le tableau de Paul Véronèse est un chef-d'œuvre de science et d'harmonie pittoresques : qui songerait à le contester? La splendeur des tons et la puissance de l'exécution y sont merveilleuses; mais, tout beau qu'il est, ce coloris n'a qu'un sens purement matériel. Il rend avec une fidélité admirable le caractère physique d'un certain ordre de nature, sans exprimer, comme le coloris du Corrège, un sen-

(1) Paris, chez Goupil et Ce, boulevard Montmartre.

timent et des idées poétiques; en un mot, il a plus d'opulence que de charme, il décore la forme, mais il ne l'idéalise pas. Or la gravure, qui n'emploie d'autres tons que le blanc et le noir, peut bien, avec ces seules ressources, reproduire l'œuvre d'un coloriste, pourvu que la beauté de cette œuvre résulte de la concentration poétique de l'effet et de la valeur relative des ombres et des lumières : il est au moins difficile qu'elle imite exactement un effet qui procède, comme dans *les Noces de Cana,* de la diversité infinie des couleurs. En outre la scène, telle que Paul Véronèse l'a comprise, est-elle en soi assez intéressante pour qu'une fois transportée sur le cuivre, elle réussisse encore à nous séduire, et notre esprit peut-il être fort touché à la vue de ces convives de toutes sortes, — Turcs, Espagnols ou Vénitiens, — au milieu desquels le Christ, la Vierge et le miracle lui-même tiennent si peu de place? Ces réserves admises sur les conditions de la tâche acceptée par M. Prévost, il n'y a plus qu'à louer les efforts qu'il a faits pour l'accomplir, et l'habileté technique qu'il a déployée dans ce long et difficile travail. La multiplicité des détails, l'apparence variée des corps à représenter, depuis le poli du marbre et des métaux jusqu'à la souplesse ou à la rigidité d'étoffes de toute espèce, nécessitaient de la part du graveur une connaissance profonde du mécanisme de l'art, une patience à toute épreuve et une grande intelligence dans le choix des moyens. On sait qu'en principe tel *grain* convient aux parties transparentes ou reflétées, que telle série de tailles rendra mieux l'aspect d'une matière inflexible, telle autre celui d'un corps soyeux; mais ces données générales ne peuvent être converties en règles absolues de pratique. Souvent même il est nécessaire de s'en écarter pour éviter la monotonie, et c'est au goût particulier de l'artiste qu'il appartient de diversifier à propos les modes de travail, de les faire valoir les uns par les autres, de les ménager ou de les compliquer, afin que ces lignes, ces points, ces losanges que le burin substitue au coloris de la peinture, suffisent pour exprimer tour à tour des objets de la nature la plus opposée. C'est ce discernement dans l'emploi des moyens qui recommande surtout la planche de M. Prévost. Le graveur, en variant sans cesse sa méthode d'exécution, n'a point altéré l'unité de l'ensemble par l'étalage du procédé, et il a su en même temps conserver à chacun des détails son sens propre et son caractère essentiel. L'aspect de l'estampe est large et harmonieux. L'architecture, le ciel, et en général les parties lumineuses sont heureusement traitées. En revanche, beaucoup de parties dans la demi-teinte trahissent l'impuissance du burin à rendre ces tons riches, quoique absorbés, à l'aide desquels Paul Véronèse fait ressortir sans sacrifice apparent la magnificence des morceaux vivement éclairés. Ici l'insuffisance des ressources dont la gravure dispose peut être alléguée comme excuse; certaines négligences de dessin, notamment dans quelques têtes et dans les figures placées aux seconds plans, ne sauraient avoir les mêmes droits à l'indulgence.

Essayer de traduire avec deux tons l'œuvre de peinture où les tons se succèdent avec le plus d'abondance peut-être et dans la plus inimitable progression, c'était, il faut le redire, vouloir lutter contre des obstacles insurmontables. On peut reprocher à M. Prévost de s'être jeté un peu inconsidérément dans une telle entreprise; mais on doit reconnaître aussi qu'il l'a poursuivie avec une rare habileté et une force de volonté plus rare encore. Dans ce

temps d'œuvres et de réputations faciles, il est bien de n'ambitionner que l'estime due aux longs efforts et aux études opiniâtres, et l'artiste assez convaincu pour consacrer dix années de sa vie à un travail que les suffrages de la foule ne récompenseront pas mérite au moins qu'on honore son courage, si l'on ne peut applaudir qu'avec réserve à ses succès.

Parmi les ouvrages qui résument le mieux l'état actuel de la gravure en France, et à côté de la planche de M. Prévost, il faut citer une suite d'estampes gravées par divers artistes d'après *les Vierges de Raphaël* (1), non, certes, que l'analogie soit grande entre le caractère de ces deux publications et que leur mérite soit équivalent, mais parce qu'elles attestent l'une et l'autre le même respect pour les grands maîtres anciens, le même éloignement pour les goûts du moment et le style des œuvres à la mode. Où trouver d'ailleurs dans l'école italienne des modèles plus dissemblables et plus inégalement appropriés aux conditions de la gravure? *Les Noces de Cana* semblent défier le burin; *les Vierges*, au contraire, ne l'encouragent et ne l'invitent-elles pas? On conçoit donc, sans pourtant les absoudre tout à fait, ces habitudes d'école que nous signalions tout à l'heure et cette persistance de nos graveurs à reproduire des tableaux déjà gravés nombre de fois. Silhouettes exquises, modelé d'une finesse achevée, grâce et profondeur d'expression, tout ce qui relève essentiellement du dessin constitue la beauté intime de ces chefs-d'œuvre, et peut par conséquent se retrouver dans une traduction gravée bien mieux que ce qui procède du coloris. Il ne suit pas de là que tout graveur doive aisément réussir en travaillant d'après Raphaël. La perfection d'un tel modèle impose au contraire à quiconque entreprend de le copier une fidélité d'autant plus rigoureuse, des devoirs d'autant plus précis, et les ruses de la pratique, la science des sacrifices, les moyens d'effets violens deviennent ici des secours à peu près inutiles, sinon même de dangereuses ressources.

Les auteurs de la publication nouvelle se sont écartés quelquefois de ces devoirs et de cette réserve. Plusieurs de leurs planches ont une exagération de ton propre peut-être à faciliter le tirage et à multiplier les épreuves, mais assurément peu conforme à l'aspect si doux, si harmonieux, des peintures du maître. L'exemple donné en ce sens, il y a quelques années, par M. Forster dans sa *Vierge de la maison d'Orléans* et dans son portrait de *Raphaël* a été malheureusement suivi par les graveurs des *Vierges*, et en particulier par M. Pelée dans sa planche de *la Madone à la Chaise*. Rien de plus suave que l'ensemble du tableau : pourquoi le graveur en a-t-il altéré l'unité par la vigueur excessive des parties privées de lumière et l'âpreté de certains tons? Ainsi le fond, la draperie jetée sur les épaules de la Vierge et celle que l'on voit entre le dossier de la chaise et les pieds de l'enfant sont d'une qualité de couleur noire et dure qui serait de mise tout au plus dans une gravure de *la Transfiguration*, mais qui messied absolument à la reproduction d'une scène toute de grâce et de tendresse. M. Lévy, dans sa planche de *la Vierge aux Candélabres*, ne mériterait pas de semblables reproches, si l'ombre dont il a enveloppé les deux anges était moins opaque, et si l'exécution de ces deux figures avait moins de sécheresse. L'estampe qu'il a gravée en société

(1) Paris, chez Furne et Perrotin, rue de la Fontaine-Molière, 41.

avec M. Blanchard, d'après *la Madone de saint Sixte*, est d'un ton riche et d'un bon aspect; malheureusement le dessin et l'expression laissent dans plusieurs parties fort à désirer. C'est ce qu'on pourrait dire aussi, et avec plus d'à-propos encore, des deux planches de M. Hetzmacher : *la Vierge de la maison d'Albe* et *la Vierge au Voile*. Les contours de chaque figure sont accusés avec raideur, et le modelé intérieur n'a plus, au lieu de cette délicatesse propre aux œuvres de Raphaël, que la précision un peu grêle et l'aridité accoutumée des œuvres allemandes.

Les estampes d'après les *Vierges* ne sont pas, on le voit, exemptes de graves défauts. Cependant, tout imparfaites qu'elles sont, elles suffisent encore pour faire pressentir aux uns, pour rappeler aux autres les caractères principaux et les principales beautés des modèles. Serait-il juste d'ailleurs de ne pas tenir compte des difficultés d'une pareille entreprise et de ses conditions particulières? En réduisant le format de ces estampes à des proportions médiocres, en fixant le prix de la publication à un chiffre au-dessous des chiffres ordinaires, on s'interdisait à la fois les ressources qu'auraient pu offrir des travaux plus développés et le concours des graveurs les plus éminens. Au lieu d'une traduction accomplie, il n'était donc possible de donner qu'un aperçu à peu près satisfaisant des compositions originales, une sorte d'édition populaire de ces chefs-d'œuvre de l'art, et les sept planches publiées jusqu'ici répondent convenablement, il faut le dire, à ces exigences. Quelques-unes des *Vierges* gravées gardent un reflet de ce charme suprême que respirent les *Vierges* tracées par la main du doux maître, et nous ne croyons pas que, dans des conditions analogues, Raphaël puisse être mieux interprété aujourd'hui en aucun pays du monde.

Au reste, les graveurs étrangers nous fourniraient à cet égard peu de termes de comparaison. Depuis longtemps déjà, ils semblent avoir abandonné à l'école française le privilége de tout travail d'après Raphaël. En Angleterre, on n'en entreprend aucun, et cette réserve est au moins prudente. Que deviendraient le dessin et le style exquis du peintre d'Urbin sous le burin d'artistes accoutumés à reproduire les œuvres de M. Landseer et de ses nombreux imitateurs? Comment une école vouée tout entière à l'étude des chevaux de course et des chiens de chasse, et en général au culte d'une nature fort peu idéale, se départirait-elle de ses humbles habitudes pour s'essayer dans une lutte avec ce que l'art a de plus spiritualiste et de plus élevé? Les graveurs italiens n'ont certes ni les mêmes tendances, ni les mêmes doctrines, et le talent ne leur manquerait pas pour interpréter dignement Raphaël; mais c'est à l'étude d'autres modèles que s'attachent la plupart d'entre eux. M. Toschi et ses élèves ont entrepris de transporter sur le cuivre les immenses fresques du Corrège à Parme, et un travail de cette importance ne leur laisse pas le loisir d'y mêler d'autres occupations. M. Mercurj grave, depuis tantôt vingt ans, une planche d'après la *Jane Grey* de M. Delaroche, non sans s'interrompre souvent, à ce qu'il semble. Rien du moins n'est venu témoigner que ces interruptions eussent pour cause la traduction de quelque ouvrage du chef de l'école romaine ou même de tout autre maître. A Florence, les peintures des maîtres primitifs conservées à l'Académie des beaux-arts ou dans les couvens de la ville captivent, depuis quelques années, l'attention assez tardive des

graveurs; comme tous les nouveaux convertis, ceux-ci tiennent à honneur de proclamer leur foi avec un zèle voisin de l'intolérance, et rejettent comme des erreurs absolues tout ce qui ne se rattache pas directement à leurs croyances. Enfin, si l'on jette les yeux sur les estampes d'après Raphaël récemment gravées en Allemagne, on reconnaîtra aisément que ce n'est pas de l'autre côté du Rhin que se trouvent aujourd'hui les plus fidèles interprètes du peintre des *Vierges*. Le temps est loin déjà où Müller et les graveurs allemands ne songeaient, pour traduire Raphaël, à s'inspirer que de Raphaël lui-même. L'influence des peintres contemporains s'exerce sensiblement jusque sur les travaux entrepris d'après les tableaux de l'école italienne, et c'est en se préoccupant du style de M. Overbeck ou du style de M. Cornélius que les graveurs cherchent à idéaliser des œuvres qu'il suffirait sans doute de copier. De là cette apparence monotone et ce caractère systématique que revêtent les estampes allemandes, quels que soient les modèles d'après lesquels elles ont été exécutées.

En France, on n'a heureusement ni une déférence si entière pour les exemples des peintres contemporains, ni les goûts purement rétrospectifs dont s'honorent aujourd'hui quelques artistes italiens. Les inclinations essentiellement éclectiques de notre école se prêtent à merveille aux travaux qui nécessitent la perception exacte d'idées diversement exprimées, une grande souplesse d'intelligence, et, jusqu'à un certain point, l'abnégation du sentiment personnel. Voilà pourquoi la gravure a été et est encore pratiquée dans notre école avec plus de succès que partout ailleurs, et, pour ce qui est de Raphaël, peut-être nos graveurs ont-ils mieux réussi à le comprendre qu'aucun maître des écoles étrangères, par cela même que son harmonieux génie résume dans une mesure égale les qualités de toute espèce et les caractères les plus opposés. Il est certain du moins que, dans la série des belles planches gravées d'après Raphaël à partir du XVIIe siècle, on en comptera peu qui ne soient l'œuvre d'artistes français. Depuis Édelinck, que son origine flamande ne saurait exclure du nombre des graveurs appartenant à notre école, ou, si l'on veut, depuis Gérard Audran jusqu'à M. Desnoyers, il n'est guère de talent éminent qui ne se soit appliqué à perpétuer parmi nous ces témoignages d'une sagacité particulière et ces traditions de succès. La suite d'estampes que l'on publie sous le titre des *Vierges de Raphaël* ne mérite pas, à coup sûr, d'être assimilée à tant d'ouvrages justement célèbres; mais ces planches sont dignes encore d'attention et d'estime, surtout lorsqu'on les rapproche des planches gravées à l'étranger d'après les mêmes modèles et dans des circonstances à peu près semblables.

Les diverses estampes dont nous avons fait mention jusqu'ici peuvent donner la mesure du talent de nos graveurs appliqué à la reproduction des œuvres de l'art ancien. Les œuvres de l'art moderne rencontrent-elles aujourd'hui des interprètes aussi habiles? C'est ce qui reste à examiner. Constatons d'abord que le nombre des planches gravées en taille-douce d'après les tableaux de l'école contemporaine devient de moins en moins considérable, et qu'à l'exception de deux estampes dues au burin de MM. Blanchard et François, rien ou presque rien en ce genre n'a paru depuis le *Pic de la Mirandole* et le *Napoléon à Fontainebleau*, ouvrages estimables déjà signalés dans cette

Revue, et sur le mérite desquels il n'est pas besoin d'insister de nouveau. Sans doute quelques publications se préparent, qui fourniront aux amateurs et aux curieux l'occasion d'envisager sous un aspect plus général les productions où se reflète l'état actuel de la peinture française. Déjà même, M. Henriquel-Dupont a mis la dernière main à son *Hémicycle de l'École des Beaux-Arts*, travail immense et certainement promis à un éclatant succès. Un artiste qui doit à de longues études d'après les maîtres italiens l'intelligence de la forme et du style sévères, M. Pollet, grave la *Vénus* et la *Stratonice* de M. Ingres. Quelques autres graveurs encore s'occupent de populariser par le burin les œuvres principales de l'école actuelle. Il n'en est pas moins vrai que les honneurs de la gravure en taille-douce sont réservés à peu près exclusivement aux compositions des anciens maîtres, et c'est le plus souvent aux humbles procédés de l'aqua-tinte ou de la lithographie que les peintres du XIXe siècle doivent limiter leur ambition.

M. Scheffer, par la réputation qu'il a depuis longtemps acquise et par le caractère élevé de son talent, peut sans doute concevoir une ambition plus haute, et, de tous les peintres auxquels les graveurs ont coutume de s'associer, il en est peu dont les titres soient jugés plus solides et les droits plus clairement établis. D'où vient pourtant qu'au lieu de jouir dans toute son étendue d'un privilége aujourd'hui si rare, il semble l'amoindrir de plein gré, et n'accepter le concours des graveurs qu'en vue d'une reproduction appauvrie et systématiquement incomplète? La plupart des estampes d'après les tableaux de M. Scheffer ont l'apparence d'estampes inachevées ou faites d'après des dessins. Des contours rigides, à peine renforcés d'ombres pâles, peu ou point de demi-teintes et par conséquent de modelé, un effet général si subtilement indiqué qu'il dégénère en monotonie; voilà ce qui donne à ces planches, participant à la fois des conditions de la gravure au trait et des conditions ordinaires de la gravure, un caractère indéterminé, quelque chose du style valétudinaire des artistes allemands uni au goût plus sain, mais ici volontairement affaibli de l'école française. La méthode imposée, à ce qu'il semble, par M. Scheffer aux graveurs qui travaillent d'après lui, ne saurait ni favoriser leurs succès, ni renouveler les succès obtenus par le peintre. La *Marguerite sortant de l'église*, l'une des œuvres les plus distinguées de cet ingénieux pinceau, n'a-t-elle pas pris dans l'estampe qui la reproduisait, il y a quelques années, l'aspect d'une œuvre assez faiblement conçue et bien timidement exécutée? et M. Henriquel-Dupont lui-même a-t-il réussi, dans sa planche du *Christ consolateur*, à faire accepter cette méthode d'interprétation négative?

L'estampe que M. Blanchard a récemment publiée sert de pendant à celle de M. Henriquel-Dupont, et représente le *Christ rémunérateur*. Exécutée en vertu de ces principes un peu confus auxquels se soumettent d'ordinaire les graveurs de M. Scheffer, elle ne reflète ni des qualités fort précises, ni des défauts tout à fait évidens. Est-ce aux imperfections de l'original ou à l'infidélité de la copie qu'il convient d'attribuer la froideur de l'ensemble, l'exiguité du style et cette impression de menue poésie, ce menu sentiment religieux que fait naître la vue du *Christ rémunérateur*? Le plus sage peut-être serait de rendre le peintre et le graveur également responsables de l'insuffi-

sance du résultat. Mme Vigée-Lebrun raconte dans ses *Souvenirs* qu'une femme dont elle faisait le portrait travaillant depuis le commencement de la séance à rétrécir sa bouche, par une contraction obstinée des lèvres, l'artiste impatienté finit par proposer à son modèle de supprimer absolument dans la peinture le trait qui était l'objet d'une préoccupation si continue. Les soins excessifs que MM. Scheffer et Blanchard paraissent avoir pris pour réduire les formes de la réalité, ne laissent pas de remettre en mémoire quelque chose du fait rapporté par Mme Lebrun, et l'on est tenté de se demander pourquoi le *Christ rémunérateur*, au lieu de garder ce reste de vérité matérielle, ne nous est pas donné sous des formes encore plus abstraites, sinon même à l'état pur d'idée.

L'irrésolution d'intentions et de manière qu'il est permis de reprocher à l'estampe de M. Blanchard ne se retrouve pas, tant s'en faut, dans la planche gravée par M. Alphonse François d'après M. Delaroche; ce serait plutôt d'un excès de hardiesse et d'une sorte d'âpreté dans le faire qu'on pourrait accuser le graveur du *Napoléon franchissant le mont Saint-Bernard* (1). Heureux défaut d'ailleurs, et rare dans les travaux de l'école moderne, que cette énergie poussée jusqu'à la rudesse qui donne nettement à une œuvre sa signification et son accent. La manière de M. Delaroche ne se prête pas d'ordinaire, on le sait, à ces interprétations d'un genre un peu exclusif. Une application constante à n'omettre aucune des conditions de l'art, un tact supérieur dans le choix des moyens propres à compléter l'expression de sa pensée, et pardessus tout une fine perception des détails et de l'esprit intime d'un sujet, telles sont les qualités du peintre de *Jane Grey* et de la *Mort du duc de Guise*. On peut donc croire, au premier abord, que l'estampe du *Napoléon*, estampe où dominent le goût de la force et l'extrême fermeté de l'exécution, ne reproduit qu'assez inexactement une œuvre de ce talent essentiellement ennemi des formes absolues, et procédant moins habituellement de l'inspiration spontanée que de la réflexion et de l'étude. Il n'en est pas ainsi cependant. Tout en laissant à la charge du graveur certaines exagérations, une recherche de la précision qui dégénère parfois en dureté, quiconque a vu le tableau original doit reconnaître que l'estampe en rend bien le sens général, l'aspect résolu et le caractère expressément réaliste. M. Delaroche, lorsqu'il a peint son *Napoléon franchissant le mont Saint-Bernard*, s'est fort départi de ses coutumes d'annaliste disert et de commentateur des faits historiques. Non-seulement il a craint d'envisager son sujet, comme l'avait conçu David, à un point de vue fastueusement héroïque, mais il a voulu s'interdire même tout développement suggéré par l'imagination, tout détail que n'auraient pas consacré les récits des témoins ou les traditions les plus sûres. Le fait dans sa nudité et sa simplicité presque vulgaire, voilà ce que M. Delaroche, à tort ou à raison, s'est proposé de nous montrer. Or la fermeté de l'exécution et la puissance de l'imitation matérielle n'étaient-elles pas les seuls moyens de racheter ce que cette représentation pouvait avoir en soi de trop contraire aux élémens épiques? Le conquérant de l'Italie monté sur un paisible mulet, et côte à côte avec un guide à la direction duquel il obéit, la plus grande figure des temps

(1) Chez Goupil et Ce, boulevard Montmartre.

modernes dans un rôle purement passif ne devait conserver à nos yeux son importance et sa noblesse qu'autant qu'elle nous serait rendue avec la force de la vérité et l'autorité de la verve. M. Delaroche, le sujet une fois donné, n'était pas homme à se méprendre sur les conditions que ce sujet comportait, et il a cherché à les mettre en relief avec une vigueur de pinceau et une hardiesse inaccoutumées.

La vigueur de l'exécution est aussi ce qui donne une incontestable valeur au travail de M. François, et peut-être l'estampe du *Napoléon au Saint-Bernard* est-elle, de toutes les planches d'histoire publiées depuis quelques années, celle qui honore le plus notre école de gravure. A voir ces contours et ce modelé accusés avec tant de décision et de savoir, ces tailles largement établies au burin, sans tâtonnemens apparens, sans préparation à l'eau forte, en un mot ce faire robuste qui détermine avec une aisance égale le dessin et l'effet, on dirait que la belle manière des graveurs français du XVIIe siècle a trouvé un continuateur parmi nous, et que cet élève des maîtres de l'art peut devenir un jour leur rival. Que manque-t-il encore à son talent? Un peu plus de modération, nous l'avons dit, dans cet amour excessif pour la fermeté de la forme, un peu plus de souplesse dans la manœuvre et surtout un sentiment plus délicat du coloris. Plusieurs parties de la planche gravée par M. François, et principalement la tête du Napoléon, laissent sous ce rapport quelque chose à désirer. Le ton général même n'est pas exempt d'une certaine uniformité, et, chose étrange, le burin de l'artiste, si résolu lorsqu'il trace un contour ou qu'il dispose des masses d'ombre et de lumière, semble hésiter souvent en face des difficultés de la couleur, et les tourner en quelque sorte, au lieu de les aborder franchement. Ces imperfections de détail, qui ne permettent pas de ranger l'estampe du *Napoléon* dans la classe des œuvres excellentes, ne sauraient toutefois l'exclure de la classe des œuvres vraiment fortes. Il est juste de voir avant tout dans cette planche incomplète à certains égards la promesse d'un grand talent, mais il est juste aussi d'y reconnaître l'empreinte d'une volonté déjà puissante et d'une habileté presque magistrale.

Parmi les estampes en taille-douce récemment publiées, il faut citer encore une jolie planche de M. Aristide Louis, *l'Innocence*, d'après Greuze, et un portrait de *Michel Cervantes*, gravé par M. Pascal avec un sentiment remarquable du coloris et de l'effet. L'œuvre de M. Pascal a de plus le mérite d'appartenir à un genre qui fut pendant deux siècles une des gloires de notre école de gravure, et qui semble malheureusement à peu près délaissé aujourd'hui. On sait avec quelle supériorité le portrait a été traité par les graveurs qui se sont succédé en France depuis Nanteuil et Masson jusqu'à MM. Tardieu et Desnoyers, et quels innombrables chefs-d'œuvre contient cette suite, qui commence au *Président de Bellièvre* et au *Comte d'Harcourt*, pour s'arrêter au portrait du *Comte d'Arundel* et au portrait du *Prince de Talleyrand;* mais, à partir du temps de la restauration jusqu'à l'époque où nous sommes, ce genre, autrefois l'objet de tant de travaux, n'a plus dans notre école qu'une importance médiocre, sinon complétement annulée. Sauf quelques portraits des souverains ou des princes publiés par l'administration des musées, quelques planches gravées, comme le portrait de *M. Guizot*, aux frais d'un certain nombre de souscripteurs, ou en dehors des entreprises

commerciales, comme le beau portrait de *M. Bertin*, que nous ont laissé dans cet ordre d'art les quarante années qui viennent de s'écouler? L'aqua-tinte et la lithographie sont devenues les modes de reproduction ordinaires d'un portrait, et l'image même du chef actuel de l'état est popularisée par ces procédés secondaires. Là comme ailleurs, l'industrie a envahi le domaine de l'art; le crayon, l'aqua-tinte et le daguerréotype ont usurpé le rôle du burin; partout où ce rôle était le plus légitime et consacré par les plus longs succès, il semble qu'on ait pris à tâche d'en méconnaître l'opportunité et l'importance. On le réduit en attendant qu'on le supprime, et tandis que quelques rares graveurs persévèrent, loin des applaudissemens, dans la voie qu'ont tracée les maîtres, les dessinateurs lithographes de l'école de M. Grévedon, la foule des disciples de M. Jazet et les disciples plus nombreux encore de M. Daguerre élargissent de jour en jour la route facile où ils marchent sous nos regards indulgens et en s'enhardissant de notre tolérance.

II. — GRAVURE A L'AQUA-TINTE, GRAVURE SUR BOIS ET EN FAC-SIMILE. — PHOTOGRAPHIE.

Dans les procédés de l'aqua-tinte, la part laissée à la volonté et au talent est assurément beaucoup plus grande que dans les nouveaux procédés mécaniques. Ce mode de gravure, quoique très inférieur à la gravure en taille-douce, n'est pas du moins en opposition formelle avec les conditions de l'art, et, quelle que soit son insuffisance à bien des égards, il offre en soi des ressources qu'il serait injuste de dédaigner; aussi n'est-ce pas contre l'aqua-tinte elle-même, mais contre l'usage qui en est fait qu'on a le droit de s'élever. Il y a un peu moins de quarante ans, lorsque, à l'exemple des graveurs anglais, quelques graveurs de notre pays essayèrent d'appliquer l'aqua-tinte à la reproduction des tableaux, ils se gardèrent bien de choisir leurs modèles ailleurs que dans un ordre de peinture secondaire et qui autorisait parfaitement l'emploi de ce moyen assez superficiel. Des scènes familières, des épisodes de l'histoire contemporaine, retracés le plus habituellement par le pinceau rapide de M. Horace Vernet, furent pendant plusieurs années les seuls sujets qu'ils osassent aborder, et les compositions plus graves ou plus laborieusement étudiées demeurèrent l'objet particulier des travaux du burin. Peu à peu les scrupules diminuèrent, la ligne de démarcation s'effaça. On tenta quelques incursions sur le terrain qu'on avait d'abord respecté, et, d'empiétemens en empiétemens, la gravure à l'aqua-tinte a fini par s'installer partout au lieu et place de la gravure en taille-douce. Histoire, portrait, figures de fantaisie ou de haut style, tous les genres indistinctement sont traités aujourd'hui par les graveurs à l'aqua-tinte avec une activité tout industrielle, au grand avantage du commerce sans doute, mais aussi au détriment de l'art sérieux et du goût. On peut dire sans exagération qu'il y a entre la gravure en taille-douce et la gravure à l'aqua-tinte, telles qu'elles sont maintenant pratiquées l'une et l'autre, à peu près la même différence qu'entre l'art du statuaire et le métier du mouleur : au lieu de l'interprétation délicate, de l'imitation châtiée d'un modèle, on ne nous donne qu'une empreinte surprise à la hâte, incomplétement fidèle et ne reproduisant que les formes générales. A force de

voir ces estampes défectueuses, si propres pourtant à accuser les vices de la méthode, le public a pris le change sur les vrais élémens de la gravure, sur la valeur relative des divers procédés, et l'on a fini par confondre si bien ces procédés entre eux, qu'assez peu de gens peut-être savent distinguer encore une planche gravée en taille-douce d'une planche gravée à l'aqua-tinte. Que les lignes principales et l'aspect premier d'un tableau soient à peu près rendus, n'importe par quel moyen de gravure, cela suffit au plus grand nombre. On n'examine guère ni les détails de l'œuvre, ni le genre d'habileté ou d'imperfections qu'elle comporte; seulement, l'aqua-tinte étant le moyen usité d'ordinaire, on l'accepte par habitude, et l'on réduit sans y songer aux conditions actuelles de cet art subalterne les principes de l'art lui-même et les proportions du talent.

Dans cette multitude de planches gravées à l'aqua-tinte qui se succèdent presque de semaine en semaine aux vitres des magasins d'estampes, il en est cependant quelques-unes où se révèlent des qualités d'artiste. La *Mort du duc de Guise*, gravée par M. Desclaux d'après M. Delaroche, appartient à cette classe d'œuvres dignes d'une attention particulière, et ressort plus qu'aucune d'elles au milieu de tant d'œuvres improvisées pour les circonstances ou pour les besoins du commerce. L'estampe de M. Desclaux porte les traces d'un travail consciencieux, de l'effort et d'une habileté en harmonie avec les ressources combinées de l'aqua-tinte, du burin et de la manière noire; mais de par ils procédés devaient-ils être choisis pour nous rendre la scène si finement sentie et exprimée par le peintre, et n'était-ce pas le cas ou jamais de recourir uniquement à la précision, à la délicatesse du burin? Tout le monde connaît ce tableau, l'un des plus accomplis, sinon même le plus accompli qu'ait produit M. Delaroche. Dernièrement encore, et rajeuni par un nouveau succès, il frappait les yeux les moins clairvoyans par l'extrême netteté de la pensée, la finesse du style et cette correction savante sans pédantisme, scrupuleuse sans minutie, dont bien peu d'artistes ont le privilége et le secret. Le mode de gravure une fois adopté, M. Desclaux a lutté de son mieux contre les difficultés de l'entreprise; mais quoi qu'il ait su faire, l'esprit même et le vif de la peinture originale ne se retrouvent pas dans cette traduction forcément un peu lourde et traînante; elle n'a et ne pouvait avoir qu'une analogie lointaine avec le tableau de M. Delaroche, et s'il fallait prouver par un exemple l'insuffisance des procédés de l'aqua-tinte ou de la manière noire, quand on les applique même avec talent à la gravure d'une œuvre délicate, ce serait la *Mort du duc de Guise* qu'il conviendrait peut-être d'indiquer. Que dire à plus forte raison de tant de planches où l'erreur n'a pas du moins le talent pour complice, où le métier se substitue ouvertement à la science et à l'étude? C'est à côté des mille objets sortis de nos fabriques qu'il faut reléguer ces prétendus objets d'art, ces produits d'un mode de travail avant tout expéditif. Le mieux est d'envelopper dans un même oubli des œuvres dont la forme et le style sont invariablement les mêmes, soit qu'elles retracent des scènes bibliques ou des faits d'armes contemporains, soit qu'elles rappellent des événemens de l'histoire ou quelque chose des inspirations honteuses de Gentil-Bernard et de Parny.

Tandis que la plupart des graveurs à l'aqua-tinte méconnaissent les limites

de leur art et suppléent au savoir par une trompeuse dextérité, les graveurs sur bois conservent au moins au procédé qu'ils emploient son vrai caractère, en réservant ce genre de gravure pour l'*illustration* des livres de luxe, de certaines publications périodiques ou de ces recueils diversement futiles qui couvrent à tour de rôle les tables des salons. Bien que la verve et la finesse de l'exécution distinguent souvent les vignettes qui reproduisent sur le bois l'image ou la satire des événemens de la veille, on ne peut y voir en général que d'agréables spécimens de l'art frivole, elles n'ont qu'un attrait éphémère, et, la curiosité une fois satisfaite, on ne songe plus à les regarder; mais les vignettes qui ornent des publications d'un autre ordre sont dignes d'un intérêt plus durable : beaucoup d'entre elles sont traitées, en dépit de l'aridité du moyen, avec une aisance comparable au travail libre et dégagé de la pointe; et, par la souplesse de ton qu'elle a acquise, la gravure sur bois est devenue une sorte d'équivalent de la gravure à l'eau-forte.

L'*Histoire des Peintres de toutes les écoles* (1) permet mieux qu'aucun autre recueil d'apprécier les récens progrès de la gravure sur bois en France, et les petites estampes qui accompagnent le texte, dû à la plume aussi ingénieuse que bien informée de M. Charles Blanc, démontrent avec évidence des perfectionnemens que personne, il y a quelques années, n'aurait osé ni soupçonner, ni prédire. Sans doute de pareils ouvrages ne peuvent être mis en regard des planches gravées en taille-douce d'après les mêmes modèles. Quelle que soit son habileté, un graveur sur bois n'arrivera jamais à donner à un paysage, par exemple, ce charme et cette beauté achevée qui n'appartiennent qu'aux planches gravées par le burin d'un Vivarès ou d'un Woollett; mais toute proportion gardée entre les deux genres de gravure, on peut dire qu'ici l'adresse du travail laisse à peine entrevoir l'insuffisance du moyen. A l'exception de quelques planches d'histoire ou de portrait trahissant certaines préoccupations ambitieuses, certaine prétention de rivalité avec les formes de la gravure sur cuivre, on ne trouve dans l'*Histoire des Peintres* qu'une suite de jolies vignettes traitées avec un goût judicieux, une intelligente réserve et un sentiment exact des ressources du procédé : qualités fort rares dans les ouvrages de même espèce publiés aujourd'hui en Angleterre ou en Allemagne, et précisément contraires aux principes des graveurs à l'aqua-tinte, qui ne travaillent qu'à exagérer la mesure et la portée de leur art.

On sait que la gravure sur bois n'est, à vrai dire, que le moyen de multiplier par l'impression les épreuves d'un dessin exécuté préalablement sur la planche même : dessin dont les traits subsistent en relief après que le graveur a creusé plus ou moins profondément toutes les parties intermédiaires. Une épreuve ainsi obtenue doit donc être l'empreinte du sujet tracé par le dessinateur, et la tâche du graveur sur bois, beaucoup moins compliquée que la tâche des autres graveurs, se borne à respecter les contours le long desquels on opère. Au lieu d'établir soi-même ces contours d'après un modèle, d'interpréter un effet en interrogeant sa propre science et son sentiment, on n'a simplement qu'à suivre de la main l'empreinte matérielle du sentiment d'un autre. Ce rôle mécanique et en quelque sorte passif est aussi celui des

(1) Paris, chez Renouard et Cᵉ, rue de Tournon, 6.

graveurs qui, sauf la différence des procédés, se proposent pour but unique la reproduction littérale d'un croquis au crayon ou à la plume. La gravure en *fac-simile* consiste à simuler sur le cuivre, — soit par le moyen de l'eau-forte, soit à l'aide de l'aqua-tinte ou du burin, soit enfin par le mélange de ces divers modes de gravure, — les indications incomplètes, les *repentirs* et jusqu'aux altérations que présentent des originaux rapidement dessinés par quelque maître. Il ne s'agit plus de rendre par analogie le coloris, la touche et les formes spéciales de la peinture : il s'agit de décalquer trait pour trait un modèle tracé sur le papier, de s'y conformer de point en point, sans rien ajouter et sans rien omettre, de façon à ce que l'estampe puisse tromper le regard par un aspect conforme à l'aspect des œuvres du crayon. Dès lors une fidélité textuelle est la seule condition imposée, le travail n'a plus, au lieu du caractère d'une traduction, que le caractère servile d'une copie, et l'artiste n'a à faire ici que l'office d'un daguerréotype intelligent.

Les difficultés matérielles que les graveurs en *fac-simile* ont à surmonter dans certains cas ne laissent pas cependant d'élever au rang des œuvres de l'art quelques-unes de ces œuvres sans vie propre et sans autre physionomie qu'une physionomie absolument d'emprunt. Ainsi la suite récemment gravée d'après les *Dessins de la Collection du Louvre* mérite une estime plus sérieuse que l'estime qu'il convient en général d'accorder aux produits de ce genre. Pour donner si parfaitement aux lentes évolutions d'un instrument rebelle le jeu libre et l'apparence des traits du crayon, il faut avoir acquis une grande expérience de tous les procédés techniques, une connaissance profonde de tous les secrets de la manœuvre. En outre, les *Dessins de la Collection du Louvre*, — dessins esquissés pour la plupart, — ne permettent que de pressentir et d'entrevoir les intentions des auteurs. La pensée qui les a inspirés ne s'y révèle qu'à l'état originel et encore un peu confus. Pour la démêler et la rendre sans en amoindrir le sens, il fallait s'être familiarisé de longue main avec le style et la manière des maîtres; il fallait savoir comprendre ceux-ci à demi-mot pour conserver aux formes naissantes de ce style leur caractère intime et comme le suc qui les nourrit. Les *fac-simile* gravés d'après les dessins de Raphaël, du Pérugin et du Corrège prouvent que MM. Butavand, Leroy, Bein, Chenay et Dien possèdent à peu près au même degré cette intelligence et ce savoir, et, sauf l'inégalité d'intérêt que comportent les modèles choisis, il serait assez difficile de classer par ordre de mérite les estampes qui composent l'ensemble de la publication. Il serait plus difficile encore de trouver parmi les publications antérieures aucun ouvrage en ce genre dont l'importance soit égale et le mérite équivalent. Les *fac-simile* gravés au XVIIIe siècle par le comte de Caylus ou sous sa direction, les *Original drawings of the italian school*, édités en 1823 par M. Ottley, — recueils intéressans d'ailleurs et assez satisfaisans au point de vue de l'exécution matérielle, — sont loin d'avoir cette apparence authentique et ce caractère de scrupuleuse fidélité. Un seul ouvrage publié de nos jours pourrait soutenir la comparaison avec les *Fac-Simile des Dessins du Louvre :* nous voulons parler des *Portraits des Personnages français les plus illustres du* XVIe *siècle,* portraits qui accompagnent un travail historique de M. Niel et qu'a gravés M. Riffaud.

Bien que gravés aussi en *fac-simile* du crayon, les *Portraits des Person-*

nages français diffèrent à quelques égards et sous le rapport même de l'exécution des planches que nous venons de mentionner. On sait que les *portraitistes* du XVIe siècle avaient coutume, en dessinant aux trois crayons, de corriger par quelques légères teintes de pastel ce qu'un pareil mode de travail aurait laissé à leur ouvrage d'un peu uniforme et de monotone. Pour rendre l'apparence polychrôme de ses modèles, M. Riffaud devait donc vaincre des difficultés matérielles dont les graveurs des *Dessins de la Collection du Louvre* n'avaient eu nullement à se préoccuper. Les croquis que ceux-ci avaient devant les yeux, — croquis tracés à la plume, au crayon noir, à la sanguine ou tout au plus lavés au bistre, — n'exigeaient chacun que l'emploi d'un seul ton, d'une seule encre d'impression, pour être parfaitement imités. Ici, au contraire, il fallait tenir compte des conditions variées du coloris et faire sentir les modifications consécutives d'une gamme de tons plus riche, bien que peu étendue encore. En recourant à un ancien procédé, abandonné depuis la fin du dernier siècle, — procédé d'origine française, n'en déplaise aux graveurs anglais qui en font honneur à leur école, — M. Riffaud a trouvé moyen d'accomplir pleinement la tâche qui lui était imposée, et, à l'aide de la gravure sur plusieurs planches tirées en couleur, il a réussi à rendre avec une égale exactitude le coloris discret et le modelé en demi-relief des originaux. Il est à désirer que cette réhabilitation de la gravure en couleur s'achève parmi nous, et que l'exemple donné par M. Riffaud trouve des imitateurs, pourvu toutefois qu'on ait le bon goût de n'user d'un pareil procédé qu'en face de certains modèles, qu'on n'essaie pas d'en forcer les ressources, et qu'on ne retombe pas dans la même erreur que les graveurs du temps de Louis XVI, qui, sous prétexte de rivalité avec la peinture, prétendaient colorier jusqu'à la gravure de paysage, et n'arrivaient ainsi qu'à déshonorer leur art par de lourdes enluminures.

A quoi bon d'ailleurs souhaiter une extension nouvelle à un art qui n'a déjà pris que trop de développement, puisqu'il menace de se substituer à la gravure elle-même? Ne faudrait-il pas plutôt former un souhait tout contraire? sont-ce des vœux ou bien des craintes qu'il est à propos d'exprimer? La gravure en *fac-simile*, quels que soient les modèles qu'elle reproduit et les formes qu'elle emprunte, a déjà assez de chances de succès parmi nous, parce qu'elle s'approprie trop bien à nos goûts actuels pour les vérités positives et l'autorité du fait. Peut-être ce mode de traduction ouvertement littérale convient-il seul à des gens qui font mine d'estimer de moins en moins, en matière d'art, les abstractions et l'idéal, à des esprits pressés qui veulent comprendre au premier coup d'œil. Ce n'est plus ce que l'artiste a senti à propos d'un objet, mais c'est l'objet lui-même que nous voulons voir maintenant dans toute œuvre d'art, tableau, morceau de sculpture ou estampe : ce qui nous touche, ce n'est plus la ressemblance poétisée par l'intermédiaire du talent, c'est l'identité absolue de la copie avec le modèle physique. Contrairement au génie essentiel et au passé de l'art français, nous tendons à sacrifier en toutes choses la forme vraie à la forme réelle, les travaux de l'intelligence aux travaux d'un ordre purement matériel. La gravure en *fac-simile* satisfait nos instincts actuels et nous suffit, quoiqu'elle soit ou parce qu'elle est un procédé presque mécanique. Je me trompe : il nous faut aujourd'hui

quelque chose de plus que cette fidélité encore un peu douteuse et sujette en tout cas aux erreurs de la main. La photographie, c'est-à-dire le secret d'attirer en quelque sorte l'objet lui-même sur le papier et de l'y fixer tel qu'il se présente, a un bien autre caractère d'infaillibilité, et dès lors ce moyen, qui n'est bon le plus souvent qu'à donner raison à l'art, devient aux yeux de beaucoup de gens un moyen d'en accuser l'insuffisance.

Certes, il ne viendra à l'esprit de personne de contester le mérite et, jusqu'à un certain point, l'utilité de la découverte faite par M. Daguerre en tant que découverte ingénieuse et de progrès scientifique; personne ne voudra méconnaître les avantages de la photographie lorsqu'elle est employée avec discernement et dans les cas où l'exactitude mathématique est la seule condition à remplir. Que la photographie reproduise des monumens, des sites, et en général des objets inertes qui n'ont besoin pour nous intéresser que d'être naïvement rendus; qu'elle essaie même, au moyen de perfectionnemens nouveaux, de multiplier les épreuves d'estampes rares, rien de mieux (1). L'imagination et le sentiment de l'artiste n'ont point affaire en tout cela; mais partout ailleurs ils sont de mise nécessaire. Lorsqu'il s'agit par exemple de traduire l'expression d'un visage, est-ce assez de l'imitation brute de la réalité, et se contentera-t-on d'un résultat forcément identique avec le modèle et pourtant en désaccord avec l'idée que nous avons de ce modèle? Le caractère secret et les habitudes d'une physionomie ne viendront pas se fixer comme les contours d'une colonne sur la plaque ou sur le papier photographique, et le portrait ainsi obtenu sans le secours et l'entremise de l'intelligence n'aura qu'une ressemblance inachevée, figée pour ainsi dire, et s'arrêtant à la forme des traits. Il en sera de même lorsqu'au lieu de la figure humaine on aura pris pour type original un tableau. La photographie nous rendra ce tableau tel qu'il est, et non pas tel qu'il devrait paraître dans des dimensions et sous une forme nouvelles. Un graveur, en les transportant sur le cuivre, aurait su modifier certains détails, atténuer ou accentuer l'effet de certains tons, parce que la réduction des proportions et l'absence du coloris imposaient à la copie des conditions d'interprétation nécessaires; l'artiste, sous peine de confusion dans son travail, aurait mis en relief ou sacrifié les élémens divers et les diverses parties dont se compose l'ensemble de la peinture originale. L'image photographique nous montrera le tout avec une imperturbable rigueur, une fidélité niaise et une précision qui, à force d'être impartiale, n'a plus ni intérêt ni signification. Il ne manque pas de gens cependant qui placent pour le moins à côté des œuvres de l'art ces œuvres

(1) Ainsi, aucun homme ami des arts ne sera tenté d'accuser les progrès récens de la photographie, auxquels on doit la reproduction des estampes de Marc-Antoine. Il faut au contraire savoir gré à M. Benjamin Delessert du moyen qu'il a trouvé de rééditer ces estampes admirables, et de la popularité qu'il donne à des chefs-d'œuvre dont la possession était jusqu'ici le privilége d'un petit nombre d'amateurs. M. Delessert, que ses goûts et son expérience d'iconophile éloignaient de reste de toute méprise sur la portée et les vraies ressources du procédé, a fait de la photographie un auxiliaire puissant de la gravure, mais il n'a nullement prétendu la substituer à celle-ci; ce n'est pas, à coup sûr, quand elle est appliquée à de pareils objets, que la photographie peut devenir un dissolvant de l'art et du goût.

involontaires, ces copies inexactement exactes, et bon nombre d'entre nous ne feraient nulle difficulté de condamner à un éternel repos le crayon et le burin des graveurs pour laisser fonctionner seul l'appareil qui parodie leurs travaux, sans réussir jamais à les remplacer.

Le culte de l'identité matérielle, tel est donc un des principaux obstacles suscités de nos jours au développement de la gravure. La gravure en *fac-simile* et la photographie sont au fond les contraires de l'art, parce qu'elles ont pour principe l'anéantissement de tout sentiment individuel, pour objet l'effigie même et non l'apparence de la réalité. Le mieux serait par conséquent de ne leur attribuer qu'une importance fort secondaire, et de les employer l'une et l'autre avec une extrême discrétion. A ne parler que de la gravure en *fac-simile*, rien de plus légitime sans doute que la reproduction par ce procédé de petits portraits ou de croquis. Dans le cours des vingt dernières années, quelques-uns des plus habiles graveurs français ont donné parfois aux planches qu'ils gravaient d'après des dessins l'aspect même des œuvres du crayon; mais ils se gardaient bien de faire de cette servilité une habitude, et l'on ne pouvait voir dans ces rares essais qu'une transformation accidentelle et pour ainsi dire un caprice du talent. La gravure en *fac-simile* n'était encore ni admise par l'opinion ni généralisée par la pratique; aujourd'hui elle a acquis la force d'un principe et les proportions d'un art reconnu. Bien plus, elle semble résumer déjà les conditions de l'art lui-même. C'est là un fait qu'il importe de constater, un symptôme de rénovation au moins partielle de notre école, et en tout cas un péril pour la gravure dans son sens intime et dans sa plus sérieuse acception.

Est-ce là d'ailleurs le seul danger qui menace l'avenir de la gravure en France? Le danger qui résulte de notre goût pour les œuvres futiles n'est ni moins réel ni moins évident. Contradiction singulière en effet : nous accueillons avec un empressement égal les produits exclusivement positifs de l'art mécanique et les produits équivoques d'un art sans conscience et sans foi. D'une part, nous demandons aux images photographiques et aux gravures en *fac-simile* de nous rendre le fait dans sa nudité absolue; de l'autre, nous nous accommodons le mieux du monde des enjolivemens douteux, des mille ornemens de rencontre dont les faiseurs de vignettes et les graveurs à l'aquatinte affublent la réalité dans leurs ouvrages. Il semble que l'interprétation à la fois libre et mesurée du vrai soit seule impuissante à nous séduire, et que les travaux du burin gardent pour privilége unique d'être exceptés de la faveur.

Nous le disions en commençant : la gravure en taille-douce ne rencontre plus guère dans notre pays que prévention ou injustice, et les planches d'histoire publiées à Paris obtiennent à l'étranger seulement le succès qui leur est dû. L'administration des Beaux-Arts se montre-t-elle d'ailleurs beaucoup plus préoccupée que l'opinion publique de la gravure et de ses progrès? Par suite d'une vieille habitude ou d'un respect traditionnel pour les exemples du passé, on envoie encore des graveurs séjourner durant quelques années à la villa Médicis, sans se demander si c'est à Rome que se trouvent maintenant les maîtres de l'art, et quels avantages précis retireront de ce séjour des hommes qui n'ont nullement besoin de s'inspirer pour leurs travaux de

la nature et du ciel de l'Italie. On facilite, il est vrai, par des secours d'argent la publication de quelques grands ouvrages à figures; mais l'administration ne remplit ainsi que le rôle d'un souscripteur plus libéral que les autres, et ne donne qu'une impulsion de seconde main à des entreprises dont elle se réservait autrefois la pensée et l'exécution tout entières. C'est aux éditeurs de profession qu'elle abandonne presque toujours le soin de publier les estampes, même les plus importantes, et l'esprit de spéculation tend à se substituer ainsi à sa haute influence. Combien de planches d'histoire éditées de nos jours aux frais de l'état sont venues s'ajouter aux quatre mille cuivres que possède la calcographie des Musées, et qu'aura-t-on fait pour enrichir d'œuvres modernes ce trésor des œuvres gravées jadis par ordre des souverains qui se sont succédé en France?

Il ne faut voir toutefois dans ce mode de protection un peu froide rien de plus qu'une cause accessoire du mal, et l'on aurait grand tort d'attribuer à l'intervention administrative une puissance de guérison qu'en somme elle ne possède pas. Ce qui fait le mal avant tout, c'est notre propre indifférence; ce qui le rend irrémédiable peut-être, c'est le mouvement de nos idées et de nos goûts. L'époque actuelle, féconde en perfectionnemens industriels, et, dans le domaine de l'art, en talens faciles, ne peut s'intéresser à des travaux qui démentent à la fois l'autorité des progrès mécaniques et le prix d'une habileté superficielle. Las de voir l'admiration dévier et se porter sur des objets secondaires, peut-être les graveurs en taille-douce renonceront-ils à protester contre des erreurs universellement partagées, et finiront-ils par succomber dans la lutte où ils sont engagés aujourd'hui. Si la gravure au burin est en effet condamnée à devenir incompatible avec nos mœurs, reconnaissons au moins qu'elle aura péri avant d'être tombée en décadence. Il est donc juste d'honorer pleinement les talens qui vivifient encore notre école, les hommes qui, même à présent, continuent ses nobles traditions, dussions-nous saluer en eux les derniers représentans d'un art qui serait relégué bientôt à côté d'autres témoignages du passé et d'autres souvenirs de gloire.

Rassurons-nous cependant. Il n'en peut être jamais de la gravure comme de la peinture sur verre, de la peinture sur émail ou en mosaïque et d'autres procédés aujourd'hui hors d'usage. La marche des siècles les a anéantis parce qu'ils ne satisfaisaient plus, soit aux exigences mobiles de la mode, soit aux progrès de la civilisation. Chaque recette de fabrication une fois perdue, ce n'était pas, à vrai dire, un art qui disparaissait de l'ensemble des connaissances humaines, c'était un moyen matériel abandonné pour des moyens meilleurs ou tout au moins équivalens. La gravure ne saurait être assimilée à des procédés de ce genre. Son existence ne dépend ni d'un secret bien ou mal transmis, ni d'innovations introduites dans les formes du travail. Quoi qu'il arrive, elle n'a pas plus à craindre les découvertes mécaniques à venir que les découvertes déjà faites. La gravure répond à un besoin éternel de l'intelligence, et non aux besoins passagers d'une époque; elle est sûre de vivre, en dépit de notre injustice actuelle et de nos entraînemens, parce que, du jour où on la supprimerait, il faudrait, pour être logique jusqu'au bout, supprimer aussi la peinture et la statuaire, et remplacer les œuvres de l'une par celles du daguerréotype, les œuvres de l'autre par celles du mouleur. Le

burin, comme le pinceau et l'ébauchoir, est avant tout un instrument de la pensée, et, Dieu merci, nous n'en viendrons jamais à renier absolument l'art pour ne plus croire qu'au fait, à préférer au sentiment de l'artiste le savoir-faire de l'ouvrier ou la stérile fécondité d'une machine.

On ne saurait donc s'inquiéter outre mesure de la situation précaire, mais non désespérée, où se trouve aujourd'hui la gravure. L'attitude même de notre école, les travaux qui s'accomplissent, n'autorisent-ils pas d'autre part un espoir sérieux? L'école française, si réduite qu'elle soit, est plus riche en talens qu'aucune autre : trouvera-t-on ailleurs des maîtres comme MM. Desnoyers et Henriquel-Dupont, des élèves de la force de M. François? Elle n'a plus, nous l'avons dit, l'unité de physionomie qui la caractérisait autrefois; mais à défaut de système unanimement admis, elle a encore la force que lui donnent l'émulation, l'habitude de l'effort et la conscience de ses progrès. Qui sait même? Peut-être l'indifférence où nous laissent ces progrès et ces efforts est-elle pour les graveurs un stimulant plus vif que ne le serait l'excès de la faveur et du succès. Les encouragemens multipliés ne font pas naître toujours les belles œuvres, et le talent devient quelquefois plus vivace et plus sain quand il lui faut conquérir pied à pied la place qu'en d'autres temps on lui eût accordée de plein droit. La prodigalité des derniers Médicis enfantait la décadence de l'art florentin, tandis que l'aveuglement des hommes du XVIIe siècle irritait en France le génie de Poussin et lui donnait une vigueur nouvelle. Il semble qu'à leur tour les graveurs contemporains doivent s'aider de notre froideur même et s'exciter de notre injustice. Étrange secours pourtant, et dont personne ne voudrait poser en principe l'efficacité! D'ailleurs est-ce assez que d'opposer à nos préventions une inébranlable constance, et de continuer invariablement les exemples du passé? Suffit-il d'entreprendre et de poursuivre des travaux de gravure en vertu d'une tradition inflexible, et ne devrait-on pas songer aussi à leur donner quelque intérêt actuel? Si les graveurs respectaient moins obstinément les limites où ils circonscrivent leur art; si, au lieu de se renfermer dans des habitudes, ils entraient dans une voie de recherches nouvelles, il est probable qu'on ne refuserait plus à leurs ouvrages l'attention et l'estime qu'ils méritent. Que les hommes habiles qui manient aujourd'hui le burin changent donc, non pas de méthode d'exécution, mais de modèles; qu'au lieu de tableaux gravés déjà par plusieurs générations d'artistes, ils choisissent pour les interpréter des tableaux moins universellement connus et reproduits. Tout en se rattachant aux précédens de l'école française par le caractère des intentions et le sérieux de la manière, ils ne demeureront plus isolés du mouvement de l'époque : on ne leur disputera plus une place légitime parmi les talens qui honorent notre temps et notre pays, et l'art de la gravure, restauré et rajeuni par le succès, triomphera, il faut l'espérer, des obstacles que lui auront momentanément suscités les erreurs du goût, l'abus des procédés mécaniques et les envahissemens de l'industrie.

HENRI DELABORDE.

DE LA RIVALITÉ

DE

L'ANGLETERRE ET DES ÉTATS-UNIS.

LES ANGLAIS ET LES AMÉRICAINS AU MEXIQUE
ET DANS L'AMÉRIQUE CENTRALE.

Nicaragua, its people, scenery, etc., by E.-G. Squier, late chargé d'affaires of the United-States to the republic of Central America, 2 vol. in-8, London, Longman.

L'un des traits les plus remarquables de l'histoire du monde depuis un siècle, c'est l'abaissement progressif ou du moins le retardement de tous les peuples de race latine ou de religion catholique comparé au développement extraordinaire, à l'ascendant certain qu'a pris la race anglo-saxonne. Que sont devenus et l'Espagne et le Portugal, et la Hongrie, et la malheureuse Pologne, et la triste Italie, et la déplorable Irlande? Tous ces états sont amoindris; pour tous, la richesse et le crédit comparatif dont ils jouissaient, le degré de considération et d'importance qu'ils occupaient dans la grande famille, sont douloureusement abaissés. Seule entre les nations qui sont ses sœurs par le sang ou par la religion, la France reste encore debout comme puissance du premier ordre : sans doute, elle aussi, elle a perdu d'immenses possessions et de riches colonies, sans doute elle a vu disparaître la prépondérance fugitive que Dupleix lui conquit pour un moment dans l'Inde; mais, malgré des revers inouïs, malgré des catastrophes sans nombre, et dans lesquelles il semblait qu'elle dût succomber sans espoir de retour, elle

n'a cependant pas cessé de travailler, d'augmenter ses richesses intérieures et de développer les ressources de son admirable territoire; mais elle est toujours la mère féconde d'innombrables et vaillantes légions : énigme insoluble, objet d'inquiétudes pour le monde, où elle ne compte plus d'alliés certains, toujours redoutée cependant, car elle est encore puissante par l'influence des mœurs, des goûts et des idées, par les échos menaçans que ne manquent jamais de réveiller les éruptions périodiques de son volcan révolutionnaire.

Que vaut toutefois cette situation, qui a certainement sa grandeur, mais qui est pleine aussi de périls et d'inconnu, que vaut-elle, si on la compare à la position que les soixante dernières années ont faite à l'Angleterre? Tandis que nous étions refoulés sur nous-mêmes par l'Europe coalisée, l'Angleterre s'emparait du commerce du monde, elle s'enrichissait de nos dépouilles et de celles de l'univers, prenant ceci à l'Espagne ou cela à la Hollande et quelque chose à chacun, ajoutant par la force des armes plus d'une centaine de millions d'hommes au nombre de ses sujets, annexant à son gigantesque empire, par la voie pacifique de la colonisation, des territoires aussi grands que l'Europe, comme la Nouvelle-Hollande par exemple, parvenant enfin à ce point suprême où tout lui a profité, la paix comme la guerre, où elle a pris un tel pied dans les intérêts de tous les peuples, que beaucoup d'états sont devenus ses vassaux, que tous doivent s'appliquer à vivre en bons rapports avec elle, qu'elle ne courtise l'alliance ou l'amitié de personne, et qu'elle est sûre cependant, dans la plupart des questions importantes, d'entraîner à sa suite presque tous les gouvernemens.

Le développement qu'a pris depuis soixante ans aussi la puissance des États-Unis d'Amérique n'est pas moins digne d'attention. Dans son ensemble, il ne représente pas une masse aussi imposante que celle de l'Angleterre; il n'a pas reçu au même degré la consécration de la gloire militaire, ce cruel prestige qui exerce une séduction si enivrante sur l'imagination des peuples; mais dans la réalité, si l'on tient compte des points de départ et d'arrivée, on ne sait si, toute proportion gardée, les progrès des États-Unis, ces autres représentans de la race anglo-saxonne, ne sont pas aussi extraordinaires que la fortune acquise à leur aînée. Il y a soixante ans, c'était une confédération de treize petits états à peine nés à l'indépendance, peuplés de quatre millions d'hommes tout au plus, resserrés encore dans l'étroite bande de terrain qui s'étend du rivage de l'Atlantique au pied des monts Alleghanys. Aujourd'hui, c'est sous tous les rapports une puissance de premier rang; comme population, elle ne compte plus parmi les nations civilisées que quatre états qui puissent se vanter d'un chiffre supérieur au sien; comme richesse, c'est

le pays où la moyenne de l'aisance individuelle est incontestablement le plus élevée; comme développement commercial, elle égale déjà la France; comme marine, elle le cède à peine encore à l'Angleterre elle-même; comme importance territoriale enfin, elle est assise sur les deux océans, embrassant dans son sein des espaces immenses, enlevés par la violence à ses voisins plus faibles, comme le Texas et la Californie, conquis sur la solitude, comme la magnifique vallée du Mississipi, ou qui attendent encore, comme les prairies du *far west*, le travail de l'homme pour se convertir en terres fertiles, espérance de l'avenir qui permet d'envisager sans crainte, d'appeler au contraire avec une orgueilleuse confiance le jour où les États-Unis compteront plus de cent millions de citoyens. Il y aura place pour tous et pour d'autres encore. Jamais peuple n'a fait en aussi peu de temps de si grands pas.

Certes, si les choses humaines devaient suivre longtemps encore le cours qu'elles ont pris depuis 1789, si l'Angleterre et les États-Unis devaient pendant des années encore continuer à grandir comme ils l'ont fait non-seulement par le travail et par le développement légitime de leur civilisation, mais aussi par de nouvelles conquêtes, fussent-elles faites loin de nous, alors la question serait jugée, et la prépondérance de la race anglo-saxonne, la mise hors de concours des peuples catholiques ou latins, deviendraient pour nous d'humiliantes réalités.

Tel est le problème qui est aujourd'hui posé dans la politique générale du monde. Je sais que beaucoup de grands esprits qui ont surtout la prétention d'être des esprits pratiques traiteront tout ceci de spéculation métaphysique; mais je crois aussi que leur dédain n'est qu'une preuve d'ignorance et d'aveuglement. J'en appelle à tous ceux, — et le nombre en est malheureusement beaucoup trop restreint en France, — qui ont franchi les frontières de leur pays, qui ont pratiqué l'étranger, qui ont pu dépouiller le vieil homme et s'affranchir de ces préjugés ridicules, s'ils n'étaient dangereux, qu'enfante la vanité nationale, et qui atteignent toujours jusqu'à un certain point les gens même du plus grand mérite, lorsqu'ils n'ont jamais quitté l'ombre du clocher natal; j'en appelle surtout à ceux qui ont parcouru le monde hors des mers de l'Europe, à ceux qui ont vu fonctionner jusqu'au bout de l'univers, et Dieu sait avec quelle puissance, ces deux pompes aspirantes de l'Angleterre et des États-Unis, à ceux enfin qui en tous lieux et sous tous les climats se sont sentis pris dans ce réseau d'intérêts que l'Angleterre et les États-Unis étendent, développent en tous pays, réseau à mailles si serrées que presque rien déjà n'en peut plus sortir qui ne subisse un contrôle, qui ne paie un tribut.

I.

Cela étant, il n'est pas étonnant que les peuples latins suivent d'un œil inquiet et jaloux ce mouvement qui les menace, et qu'ils accueillent souvent avec une crédulité plus empressée que sage tout ce qui leur paraît être ou assez fort pour arrêter le torrent, ou capable, en divisant ses flots, d'amoindrir sa puissance. Quelles illusions, par exemple, ne se sont-ils pas faites à propos de la navigation à vapeur, qui devait, dans la croyance populaire, fournir les armes si longtemps cherchées contre la suprématie maritime de l'Angleterre, et qui, loin de là, ne semble avoir encore eu d'autre résultat certain que de la consacrer? Parmi tous les mérites imaginaires que l'on attribue à la protection commerciale, en est-il un plus vanté et qui rallie à la cause de la protection plus de partisans que le mérite de figurer comme une digue opposée aux envahissemens de l'industrie anglaise, et de soustraire ceux qui cultivent cette théorie de l'impuissance au tribut que nous serions forcés de payer aux manufactures de l'étranger, si nous n'étions pas protégés par l'élévation de nos tarifs? C'est ainsi que cela se dit et s'explique tous les jours : la France sera sauvée par ses tarifs, mais non pas par le génie, par la persévérance et par le travail de ses enfans. De même, et c'est là surtout que nous en voulons venir, c'est encore en cherchant hors de nous-mêmes, que certains politiques, et le nombre en est grand, espèrent trouver un moyen non pas de faire face au merveilleux développement de la race anglo-saxonne, mais de contrarier, de retarder, d'annuler même ses progrès les uns par les autres. La rivalité qui règne entre l'Angleterre et les États-Unis est un fait que l'on compte exploiter un jour, et sur lequel on bâtit des systèmes et des hypothèses qui doivent conduire à la restauration de l'équilibre, aujourd'hui menacé dans le monde.

Quoiqu'il fût sans doute plus glorieux de trouver en nous-mêmes les moyens d'arriver à ce résultat si désirable, cette dernière idée n'est pas de celles que l'on puisse traiter avec dédain. S'il faut en juger par les apparences, elle semble même avoir beaucoup de chances de se réaliser. Quand on songe en effet que depuis 1815 l'Europe, malgré toutes les révolutions qu'elle a subies, ne s'est encore vue qu'une seule fois menacée sérieusement de la guerre, et que, dans le même espace de temps, la question des frontières du Maine, l'insurrection du Canada, l'Orégon et dix autres sujets de querelle ont pu faire croire autant de fois à l'imminence d'une collision entre l'Angleterre et les États-Unis, on ne peut traiter de rê-

veurs ceux qui pensent qu'en jouant trop souvent avec le feu, on finira un jour ou l'autre par produire un incendie. Il y a plus même. Observée de près, l'attitude des deux puissances semblerait prouver depuis trente ans que de part et d'autre l'instinct national se prépare à la lutte que l'on prédit. L'une, démocratie ardente et avide, qui a l'impiété de croire comme toutes les démocraties que sa volonté et ses caprices mêmes sont supérieurs à tous les droits, ou mieux encore, qu'elle est elle-même la source et l'origine du droit, irrite et provoque incessamment sa rivale. L'autre, aristocratie prudente et sage, essaie d'effacer les souvenirs de ses anciens démêlés avec les peuples européens, de qui elle ne craint plus rien, pour tourner toute son activité, toutes ses ressources, au développement de cet empire et de ce commerce qu'elle a conquis ou fondé dans les autres parties du monde, et qu'un seul rival menace sérieusement, les États-Unis.

Si l'on examine sous cette double face, l'une de modération vis-à-vis des races européennes, l'autre d'entreprise et d'exploitation vis-à-vis des races barbares ou corrompues qui occupent le reste de l'univers, si l'on examine, disons-nous, sous cette double face — la conduite qu'a tenue l'Angleterre dans le monde depuis 1815, on reconnaîtra que sa politique générale à l'égard des peuples européens a été une politique de paix, d'équilibre, de conservation, et souvent même de concessions. Les grands événemens qui se sont accomplis depuis 1815, elle les a subis ou acceptés; mais il serait difficile d'en signaler un seul qui ait été provoqué par elle. Malgré son vif attachement pour la liberté et pour le principe protestant, elle n'a jamais fait que des efforts très mesurés pour seconder ces deux intérêts, même en Espagne lorsque le gouvernement constitutionnel s'y est établi, même en Suisse lors de la querelle du Sonderbund, même en Grèce lorsqu'il a fallu y créer un état indépendant. L'Angleterre penche toujours du côté libéral, mais elle n'y tombe jamais; les écoles qu'ont faites en ce sens tant de pays la préservent des entraînemens dangereux. D'un autre côté, elle s'est résignée à une foule de choses qui blessaient ses sympathies, ou qui auraient inspiré à une puissance moins calme et moins maîtresse d'elle-même des inquiétudes beaucoup plus vives que celles qu'a manifestées l'Angleterre. C'est ainsi qu'elle a accepté l'expédition d'Espagne de 1823, le traité d'Andrinople, les deux campagnes que la Russie a faites contre la Perse, la conquête de l'Algérie, la révolution de 1830, le démembrement du royaume des Pays-Bas, l'anéantissement de la Pologne, le traité d'Unkhiar-Skelessi, l'annexion de Cracovie à l'Autriche, la révolution de février, etc., sans opposer à tous ces faits autre chose que le silence ou des discours en parlement, et tout

au plus des protestations faites pour la forme et destinées à rester sans résultat.

C'est sur un point seulement que l'Angleterre a montré, dans ses rapports avec l'Europe depuis 1815, une volonté active, entreprenante, par l'infatigable persévérance avec laquelle elle a poursuivi partout la conclusion de traités de commerce, persévérance ou ambition, comme on voudra l'appeler, poussée jusqu'au *free trade,* jusqu'au rappel de ses lois de navigation. Il n'est sans doute pas nécessaire de réfuter ici cette vieille calomnie qui ne voit dans les efforts faits par l'Angleterre pour entraîner tous les peuples vers la liberté du commerce que l'espérance cruelle et insensée de ruiner les autres pour s'enrichir de leur misère. Comment supposer que l'Angleterre soit encore assez peu éclairée pour ne pas savoir qu'on ne fait d'affaires avantageuses qu'avec les gens riches? Non, l'expérience du *free trade* n'est pas autre chose qu'une offre d'association faite à l'univers, et dont le domicile légal sera établi en Angleterre, attendu que, par le développement des relations et des intérêts qu'elle s'est créés partout, par ses immenses et populeuses colonies, par l'innombrable multitude de ses navires, par les admirables services de communications rapides et régulières qu'elle a organisés entre toutes les parties du monde, elle offre à la communauté des avantages qu'on chercherait vainement ailleurs. Au point de vue politique, c'est un projet de société pacifique qui attire autour de la Grande-Bretagne les puissances de second ordre dont les marines se ralliaient jadis, du temps de l'ancien isolement, au pavillon de la France; c'est une offre de services et de fusion faite surtout aux petits états, aux petits capitaux, aux industries dépourvues de débouchés et de relations; c'est un essai d'association dans laquelle chacun, travaillant à ce qu'il produit et sait faire le mieux, vendra au meilleur prix et achètera au meilleur marché, mais vendra et achètera par les mains de l'Angleterre, devenue l'intermédiaire forcé entre tous les associés, le grand entrepôt du monde, le marché régulateur de toutes les denrées utiles ou nécessaires à l'existence de l'homme, le distributeur de la richesse entre tous les peuples unis à sa fortune par le lien le plus puissant, par le lien des intérêts.

Le *free trade* est en Europe une espérance de paix. Hors de l'Europe, il se présente sous l'aspect d'une gigantesque société en commandite fondée sous le patronage de l'Angleterre et administrée par elle pour la mise en valeur et l'exploitation de ce monde où plongent les racines de sa puissance, et où elle a entrepris de régner seule. Autant en effet sa politique a été modérée et conciliante souvent dans les questions purement européennes, autant elle est ailleurs jalouse, envahissante par la force des choses, violente quand le moindre fait

vient exciter ses ombrages et lorsque la violence semble être le seul moyen possible de succès. Cette puissance, qui s'était résignée à la conquête de l'Algérie, a pris les armes en 1840 (et depuis la paix de 1815 c'est peut-être la seule démonstration énergique qu'elle ait faite en Europe), lorsque Méhémet-Ali voulut secouer définitivement le joug du sultan. C'est que l'Algérie ne confine qu'à des déserts, tandis que l'Égypte est une des clés de l'Inde; c'est qu'en 1840 l'Angleterre craignait, non pas que Méhémet-Ali fût indépendant, mais que son fragile empire ne vînt à passer aux mains d'anciens rivaux qui eussent pu en faire une base d'opérations pour agir sur le monde asiatique. Cette puissance, qui en 1815, au moment où la diplomatie remaniait la carte du continent, se montra si indifférente, pour son propre compte, à tous les agrandissemens territoriaux en Europe, et ne songea même pas à assurer la perpétuité de sa domination sur le Hanovre, satisfaction que personne n'eût songé sans doute alors à lui refuser, cette puissance vous disputera avec acharnement le rocher le plus stérile perdu au milieu des mers. Si votre commerce prospère au Sénégal et dans la Gambie, elle vous cherchera chicane à Portendic, elle fera tout ce qu'elle pourra pour ruiner votre établissement d'Albreda. Vous ne trouveriez peut-être pas aujourd'hui sur la terre un scheik, un roi nègre, un chef de sauvages, avec lequel sa vigilance n'ait conclu des traités de commerce et d'alliance offensive et défensive, en vertu desquels elle viendra se jeter à la traverse de tous vos projets. Si vous voulez prendre pied à la Nouvelle-Zélande, elle saura vous prévenir, vos navires en arrivant trouveront le pavillon anglais flottant sur le rivage où vous vouliez planter le vôtre, ou si par hasard vous la gagnez de vitesse, elle vous fera, pour l'établissement de votre protectorat à Tahiti, une querelle plus vive que pour la conquête même d'Alger. Quant à elle, rien ne l'arrête, ou bien peu de chose du moins. Ce n'est pas qu'elle agisse d'ordinaire, comme tant de gens affectent de le croire, par la violence ou par la ruse. — Non; mais dans cet univers barbare ou corrompu avec lequel vous n'avez pour ainsi dire aucun rapport, elle a, elle, des intérêts sérieux, positifs, de tous les jours, qui lui fournissent sans cesse de nouveaux griefs et de nouvelles raisons d'intervenir ou de revendiquer quelque chose partout. Ici c'est un navire pillé, comme à Aden; là ce sont des matelots assassinés, comme il est arrivé cent fois sur les côtes de Bornéo et dans les mers de la Malaisie; ailleurs, ce sont des nationaux spoliés, rançonnés, maltraités, comme c'est le cas chez les Birmans, qui, dans cette nouvelle guerre, perdront encore quelques-unes des provinces de leur empire, le Pegu par exemple; ailleurs encore, ce sont des engagemens solennels qui sont violés de la manière la plus insolente et la plus folle à la fois,

comme il est sans cesse arrivé dans les rapports des princes indiens avec l'Angleterre, ou bien ce sont les représentans de la nation abreuvés d'outrages et d'insultes qu'il faut absolument venger, comme on l'a vu en Chine, ou bien encore ce sont des armées entières qui, sans provocation, sans aucun prétexte avouable, se précipitent sur le territoire anglais, et qu'il faut repousser et détruire, comme on a dû le faire deux fois avec les Sikhs du Pendjab. Chaque courrier apporte chaque jour des nouvelles de ce genre; l'Amirauté, le *Foreign* et le *Colonial Office*, le *Board of trade* et le *Board of control* en sont fatigués, et il faut rendre cette justice à l'Angleterre, c'est qu'avant de chercher réparation de tous ces griefs, avant de présenter, comme on dit vulgairement, la carte à payer, elle attend le plus ordinairement que le total se monte à un chiffre formidable, et qui ne permet d'élever aucun doute sur la justice de ses réclamations. Dans ce pays libre où la loi et l'opinion règnent souverainement, on a de très grands égards pour l'opinion du monde.

La guerre que les Anglais ont faite à la Chine a fourni de ces honorables scrupules une preuve manifeste entre toutes les autres. Cela est vrai, quoi qu'on en ait dit. Lorsqu'ils ont pris, et bien malgré eux, car ils n'y voyaient qu'une cause de dépenses excessives, le parti d'en appeler aux armes, les Anglais avaient souffert, comme individus ou comme nation, des avanies qui dépassaient toute mesure, et cependant, lorsqu'ils ont dicté la paix en vainqueurs, ils n'ont pas permis aux mandarins de soulever avec eux la question de l'opium; ils n'ont pas voulu faire un traité spécial à leur commerce, ils ont exigé que les avantages obtenus par eux fussent communs à tous les peuples. Jamais la force brutale ou la victoire, ce qui est tout un, n'avait rendu un pareil témoignage de respect à l'opinion. Toutefois alors c'était chose facile pour l'Angleterre de suivre les instincts de justice, sinon de générosité, qui l'animent ordinairement : elle n'avait encore rien à craindre pour sa prépondérance des suites de son libéralisme; mais sachez bien que si l'expédition projetée par les Américains contre le Japon réussit quelque peu, la politique anglaise, si patiente jusqu'ici en Chine, changera tout à coup de caractère. Elle demandera compte aux Chinois des infractions trop nombreuses qu'ils ont commises au traité de Nankin, des mauvais traitemens et des dénis de justice dont les sujets anglais ont fréquemment à se plaindre, des assassinats qui ont été commis sur les personnes de plusieurs d'entre eux, et qui ne sont pas encore vengés. Croyez que l'Angleterre a sa liste de griefs déjà toute prête, et tenez pour certain que cette fois, bien que ses griefs soient moins sérieux et moins pressans que ceux de 1839, la satisfaction que demandera l'Angleterre à la Chine sera tout autre chose que la confirmation ou le

développement du traité de Nankin : ce sera peut-être la cession d'une ou de deux provinces et le commencement du démembrement de la Chine. Selon l'importance de ce que les États-Unis auront arraché au Japon, l'Angleterre se montrera plus ou moins exigeante avec les Chinois, non pas pour les humilier, car elle les méprise, mais pour faire plus dans ces parages, pour continuer d'y être un plus grand personnage que les États-Unis, dont l'importune et taquine rivalité est pour elle aussi irritante dans la forme que dangereuse dans le fond.

Autrefois, c'était la France qui tenait le premier rang dans les préoccupations de l'Angleterre; aujourd'hui, les États-Unis ont pris sa place. Comme voisins de ses possessions de l'Amérique du Nord, il n'est pas de mauvais tours qu'ils ne lui jouent incessamment. S'ils ne se posent pas en qualité de *sympathiseurs* (le mot est d'eux), et s'ils renoncent à organiser l'insurrection dans les Canadas, ils organisent la contrebande sur la plus grande échelle, ou bien ils vont s'établir sur le territoire anglais, ou bien encore ils empiètent sur les pêcheries anglaises, et, avec ce mélange d'audace et d'habileté qui les caractérise, ils s'arrangent toujours de telle façon que l'Angleterre, pour ne pas risquer une guerre qui s'étendrait sur tous les points du monde et lui coûterait des sacrifices immenses, finit par céder. Elle cède, mais comme ferait un homme bien élevé qui, assailli le soir, dans un carrefour désert, par une bande d'ivrognes ou de gens de vie suspecte, leur abandonnerait, plutôt que de se commettre avec eux, sa bourse ou son manteau, si bien que la démocratie américaine, après avoir emporté le morceau, crie encore à l'insulte. Comme concurrens dans tous les pays indépendans des deux Amériques, les États-Unis sont déjà parvenus à éclipser, à supplanter le commerce anglais. Cela est vrai au Mexique, qu'ils sont en train de dévorer, comme à la Havane, que les états du sud convoitent si ardemment, au Pérou comme au Brésil, dans la Plata comme au Chili. Dans l'Océan Pacifique, où le commerce et les navigateurs anglais ont régné pendant plus d'un démi-siècle, la prépondérance est acquise aujourd'hui d'une manière définitive au pavillon des États-Unis. Le groupe si important des îles Sandwich leur appartient de fait; leurs missionnaires, exclusivement subventionnés par des souscriptions volontaires, sont répandus dans la plupart des autres archipels de cette mer, où ils préparent la domination de leur pays. Il n'est pas jusqu'aux Mormons, qui, du fond de leur établissement d'Utah, perdu au milieu des déserts de l'Amérique du Nord, n'entretiennent des missionnaires à Tahiti, aux îles des Navigateurs, aux îles Fidji, etc. Dans l'Océan Pacifique, la navigation des États-Unis est à elle seule plus considérable que celle des autres peuples en-

semble. Rien que pour la pêche de la baleine, ils y entretiennent moyennement quatre cents navires, et toutes les autres puissances ensemble, cinquante ou soixante au plus. Partout ailleurs, s'ils ne sont pas encore à la taille des Anglais, ils grandissent dans des proportions si rapides, qu'ils les égaleront bientôt.

En Chine, où ils n'étaient encore presque rien il y a quinze ou vingt ans, le chiffre de leur commerce atteint aujourd'hui le tiers ou peut-être la moitié de celui des Anglais. Ils les ont supplantés pour certains articles, ils sont en train de les supplanter pour la navigation, et pour le reste ils leur font une concurrence meurtrière avec l'opium anglais de l'Inde, avec les relations qu'ils ont su se créer dans les ports anglais de Calcutta, de Madras ou de Bombay. Dieu sait ce qu'ils rêvent de ce côté, la vivacité des efforts qu'ils y portent, et le peu de scrupule qu'ils montrent dans le choix des moyens. J'ai vu à Canton, dans le *hong* américain, des centaines de caisses contenant je ne sais combien de milliers de *rifles*, de carabines, qu'on avait importés des États-Unis, lors de la guerre, pour les vendre aux Chinois au plus juste prix. Ceux-ci, qui ne connaissent pas et pratiquent encore moins le *go ahead principle*, n'avaient pas voulu de ces armes à percussion. Elles restaient empilées dans la factorerie en attendant une meilleure occasion, et comme un témoignage du bien que les États-Unis veulent à l'Angleterre.

On écrirait de longs mémoires avant d'arriver à compléter l'histoire des procédés détestables ou hostiles dont les Anglais ont eu le droit de se plaindre en Chine seulement. J'en citerai encore un exemple. Lorsqu'en 1839 le fameux Lin eut réussi, par le mensonge et la perfidie, à enfermer les principaux des Anglais dans la factorerie de Canton, et à leur extorquer par la famine la promesse de ne plus faire le commerce de l'opium, ils se trouvèrent fort embarrassés, quand ils eurent recouvré leur liberté, pour savoir ce qu'ils feraient des cargaisons de leurs *receiving ships* (1) et des masses d'opium qu'on leur expédiait de l'Inde, où l'on avait vu, une fois la panique passée, le prix de la drogue s'élever à des cours fabuleux. Pour tenir leur parole et éviter cependant la ruine qui les menaçait, les Anglais s'adressèrent, quoi qu'il en coûtât à leur amour-propre, au commerce américain, qui avait su se tenir à l'écart de la querelle, que les mandarins faisaient mine de protéger, et qui fit payer ses services à des taux exorbitans. Ce fut un *squeeze pigeon* (2), comme on dit en Chine, des plus durs. Les Américains se montrèrent si âpres à la curée, qu'à la fin les Anglais, qui d'ailleurs avaient bien quelque droit de se

(1) Navires-entrepôts d'opium.
(2) Une extorsion, une mise à rançon.

croire libérés de leurs engagemens par le fait d'une déclaration de guerre, se relâchèrent peu à peu de leur rigorisme et reprirent leurs affaires (1). Alors les Américains jetèrent les hauts cris, et les Anglais, qui avaient commencé par payer des sommes énormes, eurent encore le déplaisir de se voir poursuivis par les clameurs de leurs rivaux pour avoir manqué à la foi jurée, à la sainteté du serment, etc.

Les faits du même genre se représentent tous les jours, partout et à propos de tout. Voyez par exemple dans la baie de Rio-Janeiro, de Valparaiso ou de Naples, cette frégate américaine qui arrive si fièrement au mouillage. En même temps qu'il surveille sa manœuvre, le commandant cherche du regard et calcule la position du bâtiment de guerre anglais dont il a déjà reconnu la flamme ou le pavillon; il dédaigne les autres. C'est auprès de l'Anglais, aussi près que possible, que l'Américain ira jeter son ancre. Une fois cette opération terminée, il envoie dans ses hunes des vigies chargées de le tenir au courant de tout ce que fera le voisin, et voici entre mille une des occurrences qui se présenteront : un coup de sifflet vient de retentir à bord du bâtiment anglais; un peloton se forme aussitôt sur le gaillard d'arrière où l'officier de quart le passe en revue, et en même temps deux hommes, descendus par les échelles de corde qui pendent du couronnement ou des tangons, s'empressent de conduire une embarcation le long du bord. Plus de doute, c'est un canot qu'on expédie, et c'est à terre qu'il va se rendre; la tenue des hommes, le soin avec lequel on a passé l'inspection le prouve suffisamment à des yeux exercés. Le commandant américain, prévenu par ses vigies, donne l'ordre d'armer immédiatement le pareil du canot qui va partir de chez ses voisins, avec recommandation de ne pousser, de ne se mettre en route que lorsqu'ils auront commencé leur mouvement. Les Anglais sont plus gras et plus roses, ils ont l'air plus frais et plus vigoureux; vous parieriez peut-être pour eux dans la lutte qui va s'engager; les *sharp faced Yankees*, les Américains, à figure en lame de couteau, aux yeux ronds et ardens, au teint pâle, sont plus maigres, mais ils sont plus grands, ils ont plus de nerf, ils sont d'un pays où l'on ne regarde guère à tuer un homme ou à faire sauter un navire quand il s'agit d'arriver le premier, et ils savent que, s'ils se laissent battre, ils seront bafoués par leurs camarades, si même ils ne sont pas menacés de pis encore. On part donc, et souvent, bien souvent, ce sont les Américains qui touchent terre les premiers. Les officiers anglais pour le service de qui l'embarcation a été armée

(1) Il n'est, — à notre connaissance du moins, — qu'un seul négociant anglais qui soit malgré tout resté fidèle au serment qui lui avait été arraché par la violence : c'est M. Lancelot Dent.

ont pris le plus grand soin, pendant tout le temps de la course, de ne montrer par aucun signe qu'ils prenaient un intérêt quelconque à ce qui se passait; mais ils ont cependant lâché des mots durs entre les dents et peut-être prononcé quelques punitions : aussi, quand ils débarquent, tout le monde à leur bord est mécontent. Ils vont cependant à leurs affaires, et les matelots qui attendent leur retour ont bientôt découvert le cabaret voisin, où les vainqueurs de la course sont déjà installés. Si l'on ne se bat pas, ce qui arrive encore assez fréquemment, on est bientôt bons amis; les Américains prennent un air de compassion fraternelle; ils se vantent énormément, mais ils ne vantent pas moins le pavillon sous lequel ils sont engagés, les agrémens de leur service, les fréquentes visites de plaisir qu'ils font à terre particulièrement; ils reconnaissent que le bœuf de Cork est bon, mais ils trouvent le porc de Cincinnati excellent; ils font sonner bien haut la supériorité, réelle d'ailleurs, du biscuit de l'*oncle Sam* (1) sur celui de la reine; ils s'étendent longuement sur la différence très considérable des gages des marins de l'un et de l'autre pays; ils font si bien enfin, qu'au branle-bas, à l'appel du soir, il manque un ou deux hommes de l'équipage anglais; on devine sans peine où ils sont passés. Après une quinzaine de jours ainsi employés, la frégate américaine, qui ne fait jamais, c'est une justice à lui rendre, de longs séjours sur rade, appareille emportant dix ou douze hommes, plus peut-être, à son voisin, et elle va recommencer son manége à Smyrne, à la Havane ou à Panama. C'est ainsi que partout où l'Anglais est appelé par ses affaires, par la politique ou par son plaisir, devant lui, derrière lui, à ses côtés, sur ses pas, sur sa trace, il trouve l'Américain emporté par l'ambition et par une activité fébrile, bourdonnant, tourbillonnant, agaçant, toujours prêt à lui jouer un *yankee trick* (2), à lui plus volontiers qu'à aucun autre, et dans les plus futiles comme dans les plus importantes occasions. Pour toutes ces raisons, John Bull déteste cordialement son frère Jonathan, qui le lui rend de tout son cœur.

Cela est vrai, une rivalité ardente, passionnée, divise les deux peuples; mais je crois qu'il faut bien se garder de vouloir en tirer les conséquences que rêvent quelques esprits : ce sont des imaginations plus subtiles que sûres. Quoi qu'il arrive, je ne saurais admettre l'hypothèse d'un conflit sanglant entre les deux pays. La puissance de l'Angleterre est un fait trop bien établi pour que personne, pas même la démocratie américaine, aille la provoquer jusqu'à lui faire

(1) Personnification et nom populaire chez les matelots de l'être complexe et impersonnel qui s'appelle le gouvernement des États-Unis.

(2) Un tour américain; l'expression est consacrée.

prendre les armes; d'un autre côté, la guerre de 1812 a conquis aux États-Unis, — qu'étaient-ils alors, comparés à ce qu'ils sont aujourd'hui? — leur place et leur position dans la société des nations. A vrai dire, c'est pour eux seuls que les Anglais ont une considération véritable, et à leur tour les Anglais sont seuls aussi acceptés pour émules par les États-Unis; le reste du monde, ils sont d'accord les uns et les autres pour le tenir en très médiocre estime : c'est chez eux d'instinct populaire. Quant aux combinaisons plus ou moins profondes, à l'aide desquelles certains politiques qui se prennent pour des Machiavels espèrent qu'à un jour donné il serait possible d'aider les deux gouvernemens à se brouiller et de parvenir à humilier l'un par l'alliance que l'on formerait avec l'autre, ce sont rêves d'enfans ou de diplomates surannés, qui sont d'un siècle en arrière de leur époque. Quiconque, sans y être expressément convié, voudrait s'immiscer dans les querelles particulières des deux peuples serait repoussé comme un intrus, si même il n'était pas traité comme le malencontreux M. Robert est traité par Sganarelle et par sa femme dans la seconde scène du *Médecin malgré lui*.

Et si, au lieu de les considérer comme deux individualités abstraites et indépendantes l'une de l'autre, ce qui n'est qu'un artifice de la logique, on prend au contraire les deux puissances dans la réalité et dans la force des intérêts qui les lient et les unissent aujourd'hui plus étroitement que jamais, on reconnaîtra que toute hypothèse d'une rupture entre elles entraîne aussi la condition d'un déchirement immense et impossible. Dans les années de disette, en 1847 par exemple, d'où l'Angleterre a-t-elle tiré la plus grande quantité de grains et de vivres de toute espèce pour les besoins de sa population nécessiteuse? Dans les années ordinaires, d'où lui vient ce coton qui occupe tant de milliers d'ouvriers, qui compte pour une si grande part dans les travaux de son industrie, qui lui fournit son plus important instrument d'échange avec le monde? Quel est le peuple sur la terre avec lequel elle fait le commerce le plus considérable? Elle ne saurait se passer des États-Unis, et la réciproque n'est pas moins vraie. Malgré l'activité et le succès de leurs efforts, les É tats-Unis sont un peuple jeune qui n'a pas encore eu le temps de produire la population et les capitaux nécessaires à l'exploitation de son immense territoire. Qui lui fournit par an trois cent mille bras pour le défrichement de ses solitudes? qui est-ce qui possède la plus grande partie de la dette particulière des états? qui a donné le plus grand nombre des millions qui ont servi à la construction des canaux, des chemins de fer et des grandes œuvres d'utilité publique?

Il y a encore les liens du sang qui unissent aujourd'hui des millions d'hommes de l'un et de l'autre côté de l'Atlantique, il y a la

solidarité morale qui contrebalance souvent les inspirations d'un patriotisme exclusif, il y a le sentiment commun aux deux peuples de la supériorité absolue de la race à laquelle ils appartiennent. Vous ne lirez pas un discours un peu développé au parlement ou au congrès, vous n'ouvrirez pas un livre, une brochure consacrée à la politique générale, où vous ne voyiez cet orgueilleux sentiment développé à plaisir jusque dans les plus violens emportemens des uns ou des autres. Le livre de M. Squier, par exemple, qui nous inspire ces réflexions, n'est, à un certain point de vue, qu'un factum très passionné contre l'Angleterre; mais lorsqu'il échappe à la discussion de ses griefs particuliers contre le gouvernement anglais, lorsqu'il étudie les causes qui ont rendu si misérables les républiques de l'Amérique espagnole et d'autres pays, lorsqu'il essaie de prouver comment cette forme de gouvernement a fait et fera la gloire et la grandeur des États-Unis, alors la fierté anglo-saxonne, l'orgueil instinctif de la race se réveille; vis-à-vis de l'étranger, ce n'est plus de 1783 et de Washington ou de Franklin qu'il date l'histoire de sa patrie, c'est aux premières années du XIIIe siècle qu'il remonte, jusqu'à Runnymede, jusqu'à la convocation des grands-barons, et à ses yeux la déclaration d'indépendance du 4 juillet 1776 n'est qu'une conséquence naturelle de la *grande charte*. C'est ainsi que vous les trouverez longtemps encore, Anglais et Américains, rivaux, mais non pas armés les uns contre les autres. Souvenez-vous des paroles échappées au roi Jacques II, lorsque, des hauteurs du cap La Hogue, il voyait périr les vaisseaux de Tourville, la dernière espérance pour lui de reconquérir sa couronne : « Mes braves Anglais se battent bien! » s'écria-t-il. Ceux qui venaient, avec quarante-quatre vaisseaux, d'aller audacieusement chercher quatre-vingt-huit vaisseaux ennemis, pour leur livrer une des plus héroïques batailles dont l'histoire fasse mention, ceux-là n'avaient aucune part à l'admiration du monarque anglais; ceux qui venaient de verser leur sang pour sa cause le voyaient applaudir à leurs revers : chez lui, l'orgueil de la race avait effacé jusqu'au sentiment de sa gloire personnelle et de sa fortune, à jamais renversée.

II.

Je ne me dissimule pas qu'une affirmation si positive pourra paraître présomptueuse, surtout au lendemain du 4 mars 1853, du jour où le parti démocratique a repris solennellement possession du pouvoir aux États-Unis. Je crois cependant qu'elle est juste, en dépit des orages qui signaleront très probablement la carrière présiden-

tielle du général Franklin Pierce. Il ne se faut pas faire d'illusions à cet égard. Malgré toutes les garanties d'honneur et de probité que donnent le caractère personnel et les précédens du nouveau président, il reprendra sur de nouveaux frais l'œuvre incomplète de M. Polk; il rouvrira, quoi qu'il en soit, cette carrière de conquêtes où il a déjà si glorieusement figuré lui-même, où son parti semble plus impatient que jamais de rentrer. Voulût-il résister, il ne le pourrait pas; bon gré mal gré, il suivra la destinée nécessaire de tous les chefs de parti démocratique; ils sont menés et ne mènent rien eux-mêmes que le détail des affaires; c'est la part d'action qui leur est laissée, et ils n'ont aucun empire sur les passions des masses et sur ce qu'on appelle, pour lui donner un nom honnête souvent, les tendances des peuples. On en a vu qui devenaient des tyrans, ce n'est même pas rare dans l'histoire, parce que la tyrannie, qui ne s'en prend qu'à l'intelligence, ou aux sommités sociales, ou à quelques individualités exceptionnelles, est indifférente aux multitudes, quand encore elle ne flatte pas leurs instincts; mais on n'a jamais vu de chef de parti démocratique pouvoir gouverner autrement qu'en servant les désirs et les passions populaires.

Le général Pierce n'échappera pas à cette loi, et les soins qu'il semble prendre pour réserver autant qu'il lui sera possible son indépendance et sa liberté d'action ne paraissent avoir encore eu d'autre résultat que d'irriter la patience des siens. Ils n'ont pas même attendu qu'il fût régulièrement installé pour compter avec lui. On eût dit qu'ils se défiaient à l'avance de sa modération et du calme de son humeur. Tandis que dans les états du sud naissaient comme à l'envi les projets et les entreprises les plus hardies, tandis que les journaux reprenaient de plus belle la discussion de ces questions brûlantes que le gouvernement de M. Fillmore cherchait à assoupir, les deux tribunes du congrès retentissaient des discours les plus véhémens et agitaient les résolutions les plus délicates. Au sénat, le général Cass, sous la forme d'un rappel aux principes du président Monroë, ne proposait rien moins dans la pratique que d'affirmer le droit des États-Unis à la conquête de l'Amérique espagnole. A la chambre des représentans, on ne prenait vraiment pas tant de peine que de discuter des principes ou des doctrines, et l'on proposait tout uniment de mettre à la disposition du nouveau président 10 millions de dollars (53 millions de francs) comme entrée de jeu et pour commencer la partie. C'était assez clair sans doute.

Tout cela présage de grandes difficultés; mais il est à croire, malgré les apparences, que le canon des Anglais et des Américains tonnant les uns contre les autres ne sera pas appelé à les résoudre. Nous aurons des *meetings* tumultueux, des séances orageuses dans

le parlement ou dans le congrès, il pleuvra des brochures et des pamphlets, il coulera des flots d'encre, on fera peut-être des armemens dispendieux; mais la diplomatie, qui a cela de bon du moins qu'elle laisse peu de place aux explosions soudaines et aux décisions précipitées, mêlera à l'ardeur du débat le calmant de ses formalités et de ses protocoles. Emporté par un mouvement dont il ne sera pas le maître et qu'il pourra tout au plus diriger, le général Pierce rouvrira la carrière aux conquérans de la race anglo-saxonne, et l'Angleterre, qui criera avec raison à la violation du droit, souffrira cependant dans son bon sens ce qu'aucune puissance humaine ne saurait plus empêcher.

En effet, le mouvement qui entraîne les États-Unis vers le sud a acquis aujourd'hui une force d'impulsion irrésistible, depuis surtout que la possession de la Californie a fait pour eux d'une communication rapide entre les deux océans un pressant besoin, une nécessité populaire. De droit à s'agrandir de ce côté, ils n'en ont aucun, et on ne saurait le dire trop hautement par le temps qui court et avec les doctrines que l'on cherche à accréditer; tout ce que l'on peut leur reconnaître, c'est qu'en suivant cette pente ils n'obéissent pas à de honteuses convoitises et au grossier désir de s'emparer du bien d'autrui. Ils cèdent à un instinct d'ambition nationale, à un sentiment d'avenir qui fait sentir au plus humble citoyen que la grandeur de l'Union, pour être fondée sur ses véritables bases, doit être assise sur les deux mers et communiquer de l'une à l'autre sans avoir à emprunter le territoire de l'étranger ou à traverser d'interminables déserts. A compter non pas de New-York, mais de leurs établissemens les plus avancés dans l'ouest, de l'état de Missouri jusqu'à la vallée du Sacramento, les États-Unis sont encore, sur le territoire qui leur appartient légitimement, séparés de la mer Pacifique par une distance de plus de cinq cents lieues, sur laquelle le voyageur ne rencontre de terres défrichées qu'aux environs du grand *lac Salé,* dans la petite oasis des Mormons. Le reste, c'est-à-dire la presque totalité, appartient aux derniers débris des tribus indiennes, aux animaux sauvages, à la solitude. Or, quelle que soit la puissance de colonisation des États-Unis, il faudra, et ils le savent bien, de longues années avant que cet espace, aussi vaste que celui qu'ils ont déjà peuplé, soit ajouté au domaine de la civilisation. C'est d'ailleurs malheureusement, pour une portion assez notable, un pays qui repousse plutôt qu'il n'attire le pionnier, et lors même que l'émigration prendrait cette direction, elle laisserait toujours des lacunes considérables sur lesquelles elle ne s'établirait pas. A mesure qu'en faisant route vers l'ouest on s'éloigne de la vallée du Mississipi, le terrain, qui va sans cesse en s'élevant jusqu'aux sommets couverts

de neiges perpétuelles des Montagnes-Rocheuses, devient à chaque pas plus difficile et moins fertile jusqu'à ce que l'on redescende par le versant occidental de la Sierra-Nevada dans la vallée du San-Joaquin et du Sacramento. Outre leur élévation, qui est déjà un obstacle redoutable, la configuration de ces chaînes de montagnes est si tourmentée, que, sur beaucoup des points où on les a reconnues, elles ont semblé inaccessibles aux explorateurs ou coupées seulement par des ravins à pic, par des déchirures abruptes, des *cañones* sans issue, véritables réservoirs de neiges où il périt chaque année bon nombre des émigrans qui se rendent en Californie par la route des *prairies*. Ce sont d'admirables remises pour le gibier, pour les daims, les buffles, les bisons, qui attirent le trappeur sur leur piste; mais le jour est encore bien éloigné où le pionnier viendra construire sa cabane dans ces régions impraticables. Le colonel Fremont, chargé par le gouvernement d'explorer les routes de l'Orégon et de la Californie, a côtoyé pendant plus d'un mois, en partant de l'Orégon, le versant oriental de la Sierra-Nevada, dans le grand désert d'Utah, avant de trouver une issue pour déboucher en Californie. Pourvu de tous les moyens qui pouvaient adoucir les fatigues de ce voyage, suivi de gens faits depuis longtemps à la rude vie du trappeur et à la rigueur de ces climats, il a vu succomber une partie de ses compagnons, et parmi ceux qui ont résisté, deux sont devenus fous par suite des souffrances qu'ils avaient endurées. Le lieutenant Stanbury, chargé après lui d'aller faire le lever topographique du pays où les Mormons se sont établis, nous apprend dans son *Journal* qu'arrivé pendant le mois d'août à la Passe du Sud dans les Montagnes-Rocheuses, — c'est-à-dire en suivant la route la plus facile qui soit encore connue pour passer des *prairies* dans le bassin du *lac Salé*, — il voyait le thermomètre descendre toutes les nuits au-dessous du point de congélation.

Il faudra du temps, beaucoup de temps avant que de pareils pays soient occupés par la civilisation, avant qu'elle les ait défrichés ou appropriés à son usage, avant qu'elle y ait du moins établi ou construit les routes et les chemins de fer que les États-Unis rêvent déjà cependant, dont M. Asa Whitney, le colonel Benton, M. Gwinn, M. Rucks, etc., ont déjà proposé d'entreprendre les travaux, mais qui font encore reculer la hardiesse des spéculateurs même américains. Pour des gens pressés de jouir, comme ils le sont, des avantages extraordinaires qu'ils se promettent de l'existence d'un moyen de communication rapide entre les deux océans, c'est donc encore hors de chez eux que les Américains de l'Union sont obligés de l'aller chercher, car ces mêmes chaînes de montagnes qui leur font obstacle du côté des *prairies* se prolongent au nord et au sud bien au-delà de

leur territoire. Aussi plus vivement elle désire, et plus il est difficile à la démocratie américaine de ne pas porter des regards de plus en plus avides sur ces terres qui, du Texas à l'isthme de Darien, s'étendent au midi de ses possessions sous la forme d'un triangle dont le sommet, baigné par les deux mers, finit par n'avoir pas cinquante milles de large. C'est là que les États-Unis veulent arriver, c'est vers ce point qu'ils se sont mis en marche depuis le jour de leur indépendance, depuis vingt ans surtout, et l'annexion du Texas, le démembrement du Mexique, l'achat de la Californie, les insurrections qu'ils ont fomentées sur leur frontière du sud, depuis le Rio-Grande jusqu'au Gila, les bandes d'aventuriers qu'ils ont lancées dans le Nouveau-Léon, dans la Sierra-Madre et ailleurs, les querelles et les discussions de tout genre qu'ils se sont ménagées avec la confédération mexicaine, témoignent de l'énergie et de la persévérance avec laquelle ils marchent à leur but pendant la paix comme pendant la guerre.

D'ailleurs tout convie le général Pierce à faire sentir de ce côté la puissance de son gouvernement. Ce n'est pas seulement l'ambition de son parti et la nécessité de sa position qui l'y pousse, les événemens qui s'accomplissent sur le territoire encore libre, mais désolé, du Mexique, n'appellent que trop fatalement l'intervention étrangère, le secours d'un bras vigoureux pour rétablir quelque semblant d'ordre et de légalité, si l'on ne veut pas que la société elle-même succombe. De tous les enseignemens que nous donne l'histoire, il n'en est peut-être pas de plus éclatant et de plus solennellement consacré par l'expérience que celui du sort auquel sont voués les états tombés dans l'anarchie. Tous ils ont toujours perdu leur indépendance, et sont devenus la proie de leurs voisins, plus forts et souvent moins civilisés qu'eux. C'est le destin de la Grèce au temps de Philippe, des républiques italiennes, qui ne se sont pas relevées depuis le moyen âge, de l'Irlande, absorbée par l'Angleterre, de la malheureuse Pologne; c'est le destin qui sans doute menace aussi le Mexique. Jadis il semblait frappé d'une maladie de langueur qui promettait tout au moins une longue agonie; mais depuis que les États-Unis ont franchi les déserts qui les séparaient, depuis qu'ils lui ont arraché les solitudes du Texas pour en faire un des états de l'Union, tout s'écroule et se dissout à leur fatal contact. Aujourd'hui le désordre est à son comble, ce n'est pas la guerre civile, c'est la fin de tout dans un pays privilégié de la nature et doté de tous les avantages, de toutes les richesses que l'imagination pourrait rêver pour un grand empire. Des rivages de la vieille Californie jusqu'au Yucatan, du Nouveau-Léon jusqu'à Tehuantepec, dans tous les états qui font encore partie de ce qui s'appelle la confédération mexicaine, c'est partout le même

spectacle de ruine et de discorde, la même décomposition hâtée partout par une Babel de *pronunciamentos*, par les factions qui divisent chaque ville et chaque village, par les aventuriers qui tiennent la campagne, par les voleurs qui interceptent toutes les routes.

La tentation est trop forte, les Américains du Nord viendront au Mexique, ne fût-ce que pour s'assurer la tranquille jouissance de la route qu'ils sollicitent depuis longtemps d'établir sur l'isthme de Tehuantepec, car elle faciliterait merveilleusement leurs communications avec la Californie. Aussi ont-ils eu bien soin de se faire à ce propos une querelle en règle avec le Mexique, querelle qu'il ne tient plus qu'à eux de convertir en un *casus belli;* c'est du moins ainsi que l'envisageait le comité des relations étrangères dans une série de résolutions qu'il a proposées au sénat le 2 février dernier, et desquelles on aurait pu faire sortir tout ce que l'on aurait voulu, et la guerre plus aisément encore que la paix. Les résolutions qu'on proposait à l'acceptation du sénat étaient ainsi conçues :

« Il n'est pas de la dignité de ce gouvernement de poursuivre plus longtemps par voie des négociations l'affaire relative au droit appartenant à certains citoyens américains d'établir un passage à travers l'isthme de Tehuantepec. — Que si le gouvernement mexicain venait à proposer la reprise des négociations, on ne devrait accéder à cette offre que sur des propositions distinctes de la part du Mexique et compatibles avec les demandes faites par notre gouvernement relativement à la concession. — Le gouvernement des États-Unis est tenu envers ses citoyens de les protéger à l'étranger comme à l'intérieur dans les limites de sa juridiction, et si le Mexique ne revient pas dans un temps raisonnable à une plus mûre considération de la position qu'il a prise à l'égard de la concession dont il s'agit, ce sera le devoir du gouvernement de réviser toutes les relations qui existent entre lui et cette république, et d'adopter des mesures propres à sauvegarder l'honneur de la nation et les droits des citoyens. »

Aujourd'hui ce projet de résolutions n'a plus d'existence officielle, le sénat qui devait le voter ayant été dissous par l'avénement d'un président nouveau sans avoir rien décidé à cet égard : il en est de même de la proposition qui avait été faite de mettre dix millions de dollars à la disposition du général Pierce; mais il ne faut pas oublier que le congrès devant lequel s'agitaient ces résolutions extrêmes avait été élu dans un temps où le parti whig avait la prépondérance et enlevait triomphalement l'élection du général Taylor, tandis qu'il va avoir pour successeur un congrès élu sous l'influence dominante du parti démocratique. Si la majorité modérée en était venue là, que va faire une majorité composée de démocrates dans l'une et dans l'autre chambre pour inaugurer sa prise de possession du pouvoir?

III.

En portant ses regards plus loin vers le sud, le général Pierce rencontrera un autre aimant qui n'attire pas moins les imaginations américaines, bien que le but qu'elles y poursuivent soit moins prochain qu'au Mexique. Vers l'Amérique centrale, ce ne sont encore que de vagues aspirations qui les entraînent; mais du lointain même et de l'inconnu à travers lesquels on les sent venir à soi, elles prennent des proportions, elles ouvrent des perspectives qui séduisent un peuple aussi énergique et aussi ambitieux que le peuple des États-Unis. La conquête d'une partie du Mexique, c'est pour eux le complément nécessaire de leur territoire, c'est pour eux ce qu'est bien souvent une pauvre parcelle de terrain enclavée dans les cours ou les abords d'une grande habitation, et qu'il faut acquérir à tout prix. L'Amérique centrale, c'est peut-être le point stratégique dont la possession peut décider la victoire dans la lutte qu'ils soutiennent contre l'Angleterre; c'est peut-être la position qu'il faut occuper pour s'ouvrir la route à une fortune inouïe, et Dieu sait si les Américains du Nord sont décidés à faire fortune, à tenter tous les chemins qui peuvent y conduire! Avec l'Amérique centrale pour point d'appui, ils espèrent produire dans le commerce du monde une révolution analogue à celle qui résulta au XVIe siècle de la découverte du passage aux Indes par le cap de Bonne-Espérance. La suprématie maritime de Venise y succomba, et ils ne seraient pas fâchés de soumettre à une pareille expérience la fortune de la Venise moderne :

> In the fall
> Of Venice think of thine, despite thy watery wall.

Cette entreprise, qui pendant longtemps n'a eu d'existence que dans les songes de quelques esprits prévoyans ou dans les combinaisons de certains spéculateurs aventureux, a pris aujourd'hui une forme positive. Les événemens qui se sont accomplis depuis cinq ans l'ont fait mûrir avec rapidité. La découverte de l'or dans la Californie et dans l'Australie, le développement du commerce américain en Chine, la construction du chemin de fer de Panama, en appelant sur son parcours les voyageurs et les dépêches qui ont à passer d'un océan dans l'autre, — tout a servi à prouver l'importance extraordinaire que prendrait dans les mêmes parages, et au bénéfice des États-Unis surtout, un canal capable de porter des bâtimens de mer de l'Océan Atlantique dans l'Océan Pacifique. Le commerce du monde y passerait, et le jour ne serait pas loin sans doute où, grâce

au bénéfice de leur position, les États-Unis pourraient réaliser un de leurs rêves les plus chers et devenir les intermédiaires forcés, les entrepositaires obligés de toutes les relations et de toutes les valeurs à échanger entre les cinq cents millions d'hommes industrieux et riches qui peuplent les provinces du Céleste Empire et les royaumes de la vieille Europe. On ne peut pas calculer précisément ce que serait un pareil mouvement, ni les conséquences qu'il traînerait après lui; mais ce qui est déjà certain, c'est qu'il agrandirait dans des proportions gigantesques la puissance des États-Unis, et cela peut-être au détriment de l'Angleterre. On a beaucoup trop écrit déjà sur l'importance de ce projet, et ses conséquences probables ont été développées et commentées ici même avec trop de talent et d'autorité pour qu'il soit nécessaire d'y revenir encore; mais cependant, pour mettre le lecteur à même de donner à ses souvenirs une forme précise, je citerai les tableaux suivans, qui lui permettront d'estimer immédiatement les résultats de cette entreprise, si jamais elle devenait une réalité, et les changemens considérables qui en résulteraient dans la position relative de l'Angleterre et des États-Unis vis-à-vis des pays qui représentent pour chacun une part très considérable de leur commerce avec l'étranger et des intérêts immenses pour leur politique. Dans l'état actuel des choses, les navires partis d'Angleterre ou des ports des États-Unis sur l'Atlantique ont à parcourir les distances suivantes pour se rendre par les routes du cap Horn ou du cap de Bonne-Espérance :

D'Angleterre	à Valparaiso.....	9,130	milles marins,	et de New-York	10,630 milles.
—	au Callao.....	10,600	—	—	12,100 —
—	aux îles Sandwich.	14,500	—	—	16,000 —
—	à Canton.....	15,600	—	—	17,100 —
—	à Calcutta.....	13,600	—	—	15,000 —
—	à Singapore.....	14,300	—	—	15,800 —

En suivant la route du canal proposé, par le territoire de l'état de Nicaragua, ces distances seraient ainsi changées :

D'Angleterre	à Valparaiso.....	8,500	milles marins,	et de New-York	5,500 milles.
—	au Callao.....	7,000	—	—	4,000 —
—	aux îles Sandwich.	8,000	—	—	5,000 —
—	à Canton.....	15,800	—	—	13,600 —
—	à Calcutta.....	17,400	—	—	14,000 —
—	à Singapore.....	16,000	—	—	13,200 —

Il s'ensuit que dans les trois derniers cas l'Angleterre n'a rien à gagner à la construction du canal, tandis que les États-Unis y trouveraient une abréviation absolue de 3,500, de 1,000, de 2,600 milles marins, et au lieu du surcroît de route de 1,500 milles qu'ils ont

aujourd'hui à fournir pour se rendre à Canton et à Singapore, un avantage comparatif de 2,000 et de 1,100 milles marins; pour Calcutta, ils auraient réduit la différence à 500 milles marins seulement. Dans les trois premiers cas, l'Angleterre verrait pour elle les distances abrégées de 3,600 et de 6,500 milles marins; mais elles seraient aussi réduites pour New-York de 5,130, de 7,900 et de 11,000 milles marins, et l'avantage, qui est aujourd'hui pour l'Angleterre de 1,500 milles marins sur les trois points, se changerait en une différence contre elle de 4,500 milles marins. Or, si l'on compte (ce qui est certainement exagéré) 200 milles en bonne route comme la moyenne de marche par jour des *clippers* d'aujourd'hui, on verra que dans ces lointaines traversées, toutes choses égales d'ailleurs, et la construction des navires et l'habileté des marins, les États-Unis, qui ont maintenant partout le désavantage d'une plus longue distance à parcourir, gagneraient au contraire une avance comparative de plus de vingt jours pour toutes leurs relations avec l'Océan Pacifique, de quinze jours avec Canton, de cinq ou six jours avec Singapore. L'établissement du chemin de fer de l'isthme et la concentration des services de bateaux à vapeur à Chagres d'un côté et à Panama de l'autre ont déjà détourné, surtout au bénéfice des États-Unis, les passagers et les correspondances qui cheminaient lentement jadis par la route pénible du cap Horn; qu'adviendrait-il si l'ouverture d'un canal navigable affranchissait les marchandises de la nécessité de transbordemens plus coûteux que la durée du voyage, et qui les forcent encore aujourd'hui à suivre l'ancienne route (1)?

Or il est un petit pays qui jusqu'à ces derniers temps a passé pour

(1) Nous avons raisonné dans l'hypothèse de l'égalité de vitesse pour les deux marines, mais de fait cette égalité n'existe pas, et l'avantage appartient aux États-Unis. Sur toutes les lignes où les opérations des deux marines rivales peuvent être soumises à un travail de comparaison, les Américains battent les Anglais, tant pour la navigation à voiles que pour la navigation à vapeur. Ainsi nous avons sous les yeux des tableaux comparatifs de tous les voyages accomplis par les paquebots à vapeur anglais et américains sur la ligne de Liverpool à New-York pendant le dernier semestre de l'année 1851 et les onze premiers mois de 1852; ils donnent incontestablement la victoire aux Américains. De même on a pu lire dans le numéro du *Times* du 2 mars une lettre d'un correspondant anglais de Californie qui, étudiant la question sur les voyages accomplis par les navires des deux nations d'Angleterre ou de New-York à San-Francisco, arrivait à produire pour moyenne de la durée des voyages faits sur ce parcours par les bâtimens anglais, y compris les *clippers*, pendant l'année 1852, le chiffre de 205 jours, et pour les navires américains pendant le second semestre de la même année, mais non compris les *clippers*, le chiffre moyen de 151 jours; quant aux *clippers*, leur moyenne était de 110 jours seulement. Or il ne faut pas oublier que la nécessité de faire d'abord beaucoup de route dans l'est pour aller doubler le cap Saint-Roch, la pointe orientale de l'Amérique du Sud, allonge pour les navires partis de New-York la route de 1,500 milles, ou de 300 lieues marines. Malgré ce désavantage, on voit cependant combien la balance penche en leur faveur.

offrir seul les conditions de topographie requises pour la construction de ce canal, c'est l'un des cinq états qui composaient, il y a quelques années encore, la confédération de l'Amérique centrale, qui avait elle-même succédé, sous ce titre républicain, à l'ancienne capitainerie générale de Guatemala. Le sort de cette république n'a pas été plus heureux ni plus brillant que celui des autres pays qui de nos jours ont tenté, soit dans l'Amérique espagnole, soit ailleurs, cette forme de gouvernement, si peu faite pour les peuples latins et catholiques. Les cinq états qui la composaient, le Honduras, le San-Salvador, le Nicaragua, le Guatemala et le Costa-Rica, n'ont pas réussi à constituer une union politique, et malgré les avantages extraordinaires dont la nature les avait comblés, ils n'ont jamais fait que végéter dans la misère et dans l'anarchie. Les convulsions civiles ont été chez eux plus fréquentes et plus désastreuses que les éruptions des innombrables volcans qui couvrent leur territoire, qui figurent dans leurs armoiries nationales, et dont l'un, le Coseguina, a produit en janvier 1835 la plus terrible éruption qui soit consignée dans la mémoire des hommes. Après quelques années de tiraillemens et de désordres, le lien fragile qui unissait ces états entre eux fut rompu, mais sans bénéfice pour personne. En devenant indépendans les uns des autres, aucun n'a renoncé aux discordes qui avaient amené le déchirement de la commune patrie. Le moins malheureux a été celui de Costa-Rica, celui qui comptait dans son sein la plus forte proportion de population d'origine européenne, et qui jouit depuis quelques années d'une tranquillité et d'une prospérité relativement très remarquables. Les états qui ont le plus souffert sont ceux de Nicaragua et de Guatemala. Au Guatemala, la guerre civile a dégénéré presque pendant un temps en une guerre de races, et si elle s'est éteinte, c'est dans le sang de la classe moyenne, décimée par un métis, le général Carrera, appuyé d'un côté sur les Indiens et de l'autre sur le clergé, qui trouvait que les bourgeois et les petits propriétaires avaient une tendance dangereuse à devenir de libres penseurs, et à prendre au sérieux, dans la vie morale comme dans la vie civile, les idées de liberté. M. Squier raconte à ce sujet les anecdotes les plus curieuses, qui montrent ce que l'on entend par la religion dans ces tristes pays et le misérable usage qu'on en fait. C'est ainsi, par exemple, qu'un jour de grande fête, une multitude d'Indiens étant réunis pour assister aux offices, on fit tomber au milieu d'eux, du haut des voûtes de l'église, une lettre attribuée à la vierge Marie, qui leur ordonnait de prendre les armes contre les modérés, et leur promettait l'intervention des milices célestes dans la bataille. L'histoire du Nicaragua n'est pas beaucoup plus édifiante, et aujourd'hui encore il est désolé par des dissensions civiles qui ne

paraissent pas être très sanglantes, il est vrai, mais qui tiennent le pays dans un état d'anarchie déplorable.

De ces cinq états, le plus important aux yeux de l'étranger, c'est celui de Nicaragua, car c'est à lui qu'appartient le territoire sur lequel on croit possible, — nous disons on croit parce que le fait n'est pas encore démontré par des études définitives, — de construire un canal maritime qui fera dévier au profit de tous les peuples, mais surtout des États-Unis, une des routes les plus fréquentées par le commerce et par la navigation. En France, nous nous en inquiétons, je le sais, très peu; nous regardons tout cela avec une merveilleuse apathie, comme des chimères, comme des événemens, sinon impossibles, au moins si lointains, que nous prenons notre temps pour voir venir et pour savoir ce que nous devrons un jour en penser. Le désintéressement auquel nous sommes si malheureusement arrivés de tout ce qui ne nous touche pas immédiatement nous a laissés presque étrangers à la lutte qui se poursuit entre les deux puissances rivales depuis quelques années déjà dans l'Amérique centrale : c'est très fâcheux pour notre considération dans le monde, et de plus cette ignorance de notre part, cette indifférence ne saurait faire qu'il ne se passe pas dans ces régions des événemens importans, qui exerceront un jour une influence considérable sur la politique et sur le commerce général des peuples.

Ce n'est pas ainsi que se conduit l'Angleterre, elle ouvre les yeux de ce côté avec une vigilance que l'on peut dire excessive, car elle lui a inspiré la conduite la plus regrettable, et cela depuis nombre d'années, sans que nous ayons pris la peine même de savoir ce qui se passait dans ces parages. L'histoire de ce qui s'est passé récemment dans l'Amérique centrale, et particulièrement dans l'état de Nicaragua, serait cependant des plus intéressantes; car l'Angleterre, depuis cinq ans surtout, s'y est montrée violente et agressive, plus peut-être que nulle autre part, et cela dans la seule préoccupation de prendre ses sûretés contre les États-Unis. C'est elle qui, sans provocation aucune, mais uniquement parce qu'elle craignait les conséquences des succès que les Américains venaient d'obtenir au Mexique, parce qu'elle voyait agiter de nouveau le projet d'une voie de communication navigable entre les deux mers, s'est jetée en 1848 sur le territoire d'un pays ami, s'est emparée, par la force et en versant le sang humain, du port de Saint-Jean sur l'Atlantique et de l'île du Tigre dans l'Océan Pacifique, aux deux issues de ce canal maritime qui n'est encore qu'en projet, mais qui lui inspirait de vives inquiétudes. Sa jalousie contre les États-Unis peut seule expliquer la brutalité de ses actes à l'égard de l'état inoffensif de Nicaragua, et quant aux droits qu'elle voulait faire valoir au nom et comme protec-

trice d'un chef de sauvages, prétendu roi des Mosquitos, descendant problématique et successeur supposé de caciques caraïbes qui, du temps des boucaniers, auraient rendu des services aux flibustiers anglais dans leurs courses sur les galions d'Espagne, ces droits sont ridicules, et l'usage qu'on en a fait est odieux. Jamais les devoirs d'une reconnaissance qu'on n'avait pas n'ont été revendiqués dans une plus triste cause que dans l'intérêt de ce malheureux et grotesque potentat, dont le père, un ivrogne fieffé, avait d'ailleurs vendu je ne sais combien de fois son royaume en détail à tous les trafiquans qui avaient quelques bouteilles de rhum à lui donner. En 1850, il existait et probablement il existe encore, à Saint-Jean de Nicaragua, un ancien marin anglais ou américain, on ne sait lequel, du nom de Samuel Shepherd, qui réclame, lui aussi, quelques bribes de ce royaume à lui concédées par un acte en bonne et due forme, signé de la croix du feu roi et de celle de ses ministres. Quant à l'authenticité de l'acte en question, personne ne la conteste, pas même le prince actuel, qui n'a trouvé d'autre réponse que celle-ci aux réclamations du capitaine Shepherd : « Mon père était ivre quand il a fait cela. » Sans compter la Grande-Bretagne, il y a cinq ou six prétendans qui ont sur le royaume des Mosquitos des droits tout aussi bien fondés que ceux du capitaine Shepherd.

Le motif de cette usurpation audacieuse, c'était le désir de s'emparer du seul port par lequel puisse déboucher dans l'Océan Atlantique ce canal, objet de si sérieuses appréhensions, et afin que rien ne manquât à la violence du procédé, afin de prouver que lord Palmerston était prêt à commettre dans cette affaire toutes les injustices imaginables, il s'emparait en même temps, dans l'Océan Pacifique, de l'île du Tigre, située au fond de la baie de Fonseca, au point désigné par les projets qui semblent être les plus raisonnables pour faire déboucher le canal du côté de l'occident. Toutefois s'il avait étudié les projets des ingénieurs, il avait oublié, dans sa précipitation, de demander à qui appartenait cette île, qui représente une position si importante. Il avait mis la main dessus, croyant qu'elle appartenait à l'état de Nicaragua, avec qui il avait eu soin de se faire une querelle à propos de son protégé Sambo; mais, quand on en vint aux explications, il se trouva que le Nicaragua n'avait jamais prétendu à la possession de cette île et qu'elle était réclamée par les deux états de San-Salvador et de Honduras, avec lesquels le noble lord n'avait pas songé à mettre sa procédure en règle. C'était une étourderie, aussi fallut-il déguerpir. A une autre époque, il serait sorti des tempêtes de ces actes de violence, ou plutôt l'Angleterre n'eût pas osé les commettre; mais alors l'Europe était trop profondément plongée dans les désordres qui éclatèrent partout après la

révolution de février, et quant aux États-Unis, ils étaient trop occupés de leur guerre avec le Mexique, à propos de laquelle d'ailleurs l'Angleterre leur cherchait quelque peu noise, pour suivre avec beaucoup d'attention ce qui se passait dans l'Amérique centrale sur deux points à peine habités. D'ailleurs, pour les calmer, lord Palmerston consentait, comme preuve de sa modération, à donner l'ordre d'évacuer l'île du Tigre. Ne suffisait-il pas à l'Angleterre d'être maîtresse de l'une des deux écluses du canal pour peser sur l'affaire? Aussi occupe-t-elle jusqu'à ce jour le port de Saint-Jean, toujours sous le nom et dans l'intérêt du roi des Mosquitos, jouant assez bien dans toutes les négociations auxquelles a donné lieu cette prise de possession le rôle du juge dans la fable de *l'Huître et les Plaideurs*, car le malheur des circonstances veut encore que les états de Nicaragua et de Costa-Rica élèvent chacun de son côté des prétentions sur le port de Saint-Jean, de sorte qu'au milieu de toutes les contestations, embrouillées encore de temps à autre par un peu de guerre civile, il n'est pas très difficile au plus fort de rester maître de l'objet du litige, même quand il n'a de droits à faire valoir que pour le compte du roi des Mosquitos. Ces droits sont moins que douteux, et le nom seul que la ville a toujours porté sur les cartes de tous les pays suffirait à prouver qu'elle appartient aux Espagnols; mais en la débaptisant, en l'appelant *Grey-Town* par exemple, en lui donnant un petit parlement, un juge, un capitaine de port, un surintendant de la police, qui rendent tous leurs ordonnances en anglais et surtout en soutenant leur autorité à coups de canon, comme on l'a vu l'année dernière à propos du paquebot américain le *Prometheus*, on espérait peut-être qu'avec le bénéfice du temps, qui a légitimé tant d'usurpations, on finirait par s'établir sur un pied respectable et durable à la fois.

La conduite de l'Angleterre ressort dans toute cette affaire sous un jour d'autant plus répréhensible que, par contraste, les Américains ont montré jusqu'ici plus de modération. S'ils ont commis quelques légèretés diplomatiques, si dans la négociation du traité Crampton-Webster, ils se sont portés forts de droits qui dans la réalité ne leur appartiennent pas, il faut avouer cependant qu'ils n'ont rien osé qui puisse faire sortir cette affaire de l'ornière pacifique et régulière des chancelleries. On doit reconnaître même qu'en général ils ne l'ont traitée que d'un point de vue élevé, sans prétentions avides à un monopole exclusif, mais en mettant au contraire leur gloire à être les principaux instrumens d'une grande œuvre qui devra profiter à tous. J'en citerai pour exemple le projet adressé au président Fillmore par un diplomate qui a rempli en Europe d'importantes missions, M. Nathaniel Niles. Communiqué au sénat de

Washington par message spécial du président, ce projet a été pris en considération et renvoyé à un comité qui n'a pas su lui donner une valeur pratique; on doit néanmoins réclamer pour lui le mérite des dispositions libérales que contient le traité Clayton-Bulwer, et qui suffiront, il faut l'espérer, pour fournir bientôt les bases d'un arrangement amiable et digne de la civilisation du XIXe siècle, malgré toutes les peines que se donnait encore il y a quelques jours le général Cass pour en tirer un *casus belli*.

Les Américains n'avaient cependant pas attendu longtemps avant de chercher à parer le coup que l'on voulait leur porter. Aussitôt en effet qu'ils eurent signé avec le Mexique la paix de Guadalupe, et que l'acquisition de la Californie eut rendu pour eux plus pressante que jamais la nécessité de s'ouvrir des moyens de communication rapides avec le littoral de l'Océan Pacifique, ils comprirent ce que voulait dire l'occupation du port de Saint-Jean par les Anglais, et ils songèrent aux moyens d'en annuler les effets. Tandis que la presse tonnait, que les *meetings* dénonçaient en termes amers la violation qui venait d'être faite du fameux principe de M. Monroë, tandis que des sociétés se formaient pour l'exploitation de paquebots à vapeur sur Chagres et la Californie, pour l'ouverture de la route par Tehuantepec, pour la construction du chemin de fer de Panama, pour la création d'un canal navigable entre les deux océans, le gouvernement de son côté ne restait pas oisif. D'abord il envoyait à l'état de Nicaragua, c'est-à-dire au prétendant qui possède les droits les plus certains sur le port de Saint-Jean, un agent diplomatique chargé des instructions les plus pressantes à l'effet de conclure avec cet état un traité d'alliance très étroite, et d'obtenir, au profit de capitalistes des États-Unis, la concession du canal désiré. En même temps il sollicitait, près du ministre anglais à Washington, la négociation d'une convention « relative à l'établissement d'un canal maritime entre les deux océans » que l'Angleterre ne repoussait pas, parce qu'en retour on lui promettait la signature d'un traité par lequel, en régularisant la position du roi des Mosquitos, c'est-à-dire en abandonnant ses prétendus droits, desquels elle se souciait fort peu dans le fond, elle obtenait de faire désormais reconnaître par les États-Unis la neutralité du port et du territoire de Saint-Jean de Nicaragua, c'est-à-dire de prendre ses précautions pour que ce point important ne tombât jamais au pouvoir exclusif des Américains; c'était dans la réalité tout ce qu'elle désirait. Toutes ces négociations ont abouti; mais aussi il est résulté de ce triple succès une situation assez singulière.

Je sais des diplomates qui ont regardé comme une indiscrétion dangereuse la publication faite, après 1830, de la correspondance

diplomatique de Louis XIV et des dépêches de M. de Lionne. A les en croire, c'était une faute et presque un crime contre la sûreté de l'état; ils devront être bien scandalisés, si par hasard ils lisent les deux gros volumes qu'a publiés, sur son voyage au Nicaragua et sur les affaires qu'il eut à y traiter, M. Squier, chargé d'affaires des États-Unis en 1849 et 1850. En France, où la diplomatie est un métier que l'on n'a généralement aucun scrupule d'exercer sous toutes les formes de gouvernement, il y a des personnes intéressées à faire croire que c'est encore un art dont les adeptes seuls sont capables de pratiquer les mystères; mais aux États-Unis, où il est établi en principe et confirmé par la pratique que personne ne doit ni ne peut servir qu'avec les gens de son opinion, et seulement lorsqu'ils sont au pouvoir, on n'y met pas autant de façons, et l'on se résigne assez facilement à raconter la part que l'on a eue dans les affaires publiques. Il ne paraît pas d'ailleurs que l'on s'en trouve plus mal, et peut-être même s'en trouve-t-on d'autant mieux que la responsabilité de chaque parti et de chacun en est plus loyalement établie. M. Squier a donc usé de la faculté qui lui était accordée par les usages de son pays, et tout en racontant ses aventures personnelles, qui ne laissent pas que d'ajouter au mérite de son livre, il expose comment, arrivé dans le Nicaragua en mai 1849, il obtenait, le 17 août, la signature, et le 23 septembre de la même année la ratification de deux traités, l'un de commerce et de politique générale entre l'état de Nicaragua et les États-Unis, l'autre, qui devait être garanti par le gouvernement de Washington, entre certains capitalistes et l'état de Nicaragua. Ce dernier avait pour but la construction d'un canal accessible à des bâtimens de toutes les dimensions.

M. Squier avait heureusement rempli sa mission; mais lorsque les deux traités arrivèrent à Washington, le congrès qui devait les ratifier était en vacances, et quand, à l'époque de sa réunion, au mois de décembre suivant, on voulut demander la ratification du sénat, le pouvoir exécutif fit savoir que depuis plusieurs mois déjà, avant d'avoir eu connaissance des résultats obtenus par M. Squier, il était en négociations ouvertes avec sir H. Bulwer, et croyait enfin pouvoir promettre d'arriver à une solution bien autrement avantageuse aux intérêts des États-Unis, car il espérait obtenir le concours de l'Angleterre elle-même à la grande œuvre dont la réalisation était si fort à désirer. Or l'Angleterre, c'était dans la question le véritable ennemi, le seul obstacle réel. En conséquence, les traités conclus par M. Squier et déjà ratifiés par le gouvernement de Nicaragua furent laissés dans les cartons du sénat, et le 19 avril 1850 M. Clayton signait avec sir H. Bulwer un nouveau traité qui, ratifié le 4 juillet, était promulgué dès le lendemain.

Dans le premier moment, on fut ébloui et l'on crut avoir fait un grand pas.

En effet, le point principal, la construction d'un canal navigable entre les deux océans était emporté. Le traité disait dans son texte, et les pièces officielles qui y étaient jointes pour en fixer le sens stipulaient expressément que la négociation avait pour but spécial de garantir et d'enchaîner la volonté des deux puissances à l'accomplissement de cette grande œuvre; elles s'engageaient positivement à y contribuer de tous leurs efforts, elles promettaient même d'employer leurs bons offices auprès de leurs alliés pour obtenir la coopération de tous les peuples civilisés, et faire de cette entreprise, ainsi que M. Niles l'avait proposé, une entreprise commune au commerce de toutes les nations appelées à participer aux dépenses, selon le degré d'utilité qu'elles en retireraient, et aux produits selon l'importance des recettes qu'elles lui procureraient. Enfin, dans l'élan de leur libéralisme et comme preuve de la sincérité de leurs intentions, les parties contractantes allaient jusqu'à convenir que les provisions du traité s'étendraient à tout canal capable de porter des bâtimens de mer et même à tout chemin de fer qui pourrait être construit depuis l'isthme de Darien au sud, sur le territoire de la Nouvelle-Grenade, jusqu'à l'isthme de Tehuantepec, sur le territoire du Mexique. Cependant, comme alors on ne croyait encore à la possibilité de la canalisation qu'à travers le territoire de l'Amérique centrale et de l'état de Nicaragua, c'était à propos de ce pays seulement que le traité contenait des stipulations précises et définies; les trois principaux articles en feront apprécier le caractère :

« Les gouvernemens de la Grande-Bretagne et des États-Unis déclarent par les présentes que ni l'un ni l'autre ne cherchera jamais à obtenir ou à garder pour lui aucun contrôle exclusif sur ledit canal; ils arrêtent que ni l'un ni l'autre n'élèvera ou n'entretiendra de fortifications permanentes sur son parcours ou dans son voisinage, qu'ils n'occuperont, ne coloniseront et ne tiendront sous leur suprématie ni l'état de Nicaragua, ni celui de Costa-Rica, ni la côte des Mosquitos, ni aucun point de l'Amérique centrale, qu'ils n'useront ni du protectorat qu'ils possèdent ou pourront posséder, ni d'aucune alliance qu'ils ont contractée ou qu'ils pourront contracter avec aucun peuple ou aucun état pour élever ou entretenir aucune fortification, pour occuper, fortifier ou coloniser le Nicaragua, le Costa-Rica, la côte des Mosquitos ni aucun point de l'Amérique centrale, ni pour s'attribuer ou exercer aucune suprématie sur ces pays; de même ni la Grande-Bretagne ni les États-Unis ne se prévaudront d'aucune amitié, alliance, relations ou influence pour acquérir ou conserver directement ou indirectement aux citoyens ou aux sujets de l'une ou de l'autre des parties aucuns droits ou avantages relativement au commerce ou à la navigation dudit canal qui ne seraient pas offerts

et garantis dans les mêmes termes aux citoyens ou aux sujets de l'autre partie.

« Les parties contractantes prennent l'obligation d'engager tout état, avec lequel elles ont des rapports d'amitié, à devenir partie dans cette convention d'après les principes qui les ont guidées elles-mêmes, afin que tous les états puissent participer à l'honneur et à l'avantage d'avoir contribué à une œuvre d'un intérêt aussi général et d'une aussi grande importance que l'est le canal projeté; les parties contractantes conviennent également d'ouvrir chacune des négociations avec tel ou tel des états de l'Amérique centrale qu'elle le jugera convenable dans le but d'arriver plus facilement à la réalisation du projet pour lequel ce traité a été signé.

« Les gouvernemens de la Grande-Bretagne et des États-Unis ne s'étant pas proposé pour but unique, en signant ce traité, une œuvre spéciale, mais voulant aussi établir un grand principe, ils conviennent, par les présentes, d'étendre leur protection, et cela par actes diplomatiques, à toutes autres voies de communication, soit canal, soit chemin de fer à établir à travers l'isthme qui unit l'Amérique du Nord à celle du Sud, et particulièrement aux communications entre les deux mers, pourvu qu'elles soient praticables, soit canal, soit chemin de fer qu'il est maintenant question d'établir par Tehuantepec ou Panama. »

Les principes généraux du traité Clayton-Bulwer sont, comme on le voit, inspirés par l'esprit le plus libéral. Quant aux autres articles, ils règlent les moyens d'exécution; ils stipulent la neutralité absolue du canal pour le cas de guerre entre qui que ce soit; ils s'ingénient à trouver des garanties pour assurer à la navigation de tous les peuples la plus grande somme de sécurité et de liberté qu'il sera possible. Dans cette pensée, ils prescrivent aux parties contractantes d'employer leurs efforts pour arriver à établir aux deux extrémités du canal des ports francs, c'est-à-dire qu'en fait ils déclarent la neutralité et la franchise de Saint-Jean de Nicaragua, devenu Grey-Town pour les Américains comme pour les Anglais.

Quel que soit le mérite de ce traité par rapport à l'avenir, et surtout de celui qui l'a suivi et qui fut signé par Daniel Webster pour les États-Unis et par M. Crampton pour l'Angleterre, il n'est pas moins vrai que, considéré par rapport au passé et dans la position qu'y prennent les deux puissances, ils impliquent pour chacune d'elles la violation de quelques-uns des principes essentiels du droit des gens. En faisant si bon marché des droits qu'elle avait revendiqués à coups de canon sur le port de Saint-Jean, au nom du roi des Mosquitos, l'Angleterre n'avoue-t-elle pas tous les torts qu'elle a eus dans cette affaire vis-à-vis de l'état inoffensif et ami de Nicaragua? Les combats qu'elle a livrés pour s'en emparer peuvent-ils être regardés autrement que comme des actes de la plus indigne violence? L'occupation qu'elle y maintient, est-ce autre chose qu'une longue

usurpation? Si elle prétend prendre au sérieux cette pitoyable comédie du protectorat des Mosquitos, c'est peut-être pis encore. Dans quelle jurisprudence, devant quels tribunaux le tuteur a-t-il le droit de faire des générosités de la fortune de son pupille? De quel droit l'Angleterre renonce-t-elle au plus beau fleuron de la couronne de son protégé, et cela sans songer même à lui obtenir quelque petite indemnité? Je sais bien qu'avec quelques litres de tafia on obtiendra facilement raison du pauvre diable, et que l'on croira peut-être encore être généreux en le payant ainsi pour lui faire mettre sa croix au bas d'un acte authentique, en bonne et due forme, par lequel il remerciera humblement l'Angleterre de toutes les peines qu'elle a prises pour la gloire de son règne et pour la bonne administration de sa fortune; mais cela ne prouvera pas que toute cette histoire soit bien morale, et qu'il vaille la peine d'acheter à ce prix l'avantage d'être désormais en règle pour empêcher que le canal inter-océanique devienne la propriété exclusive des États-Unis?

La figure que font dans cette affaire les États-Unis est moins bonne encore que celle de l'Angleterre, et en définitive on devrait croire qu'ils en sortiront brouillés et compromis avec toutes les parties intéressées. L'Angleterre a du moins sur eux cette supériorité, si toutefois c'en est une, d'avoir plus franchement avoué son égoïsme et la préoccupation exclusive de ses intérêts politiques et commerciaux. Si elle a parlé de droit et de moralité publique, c'était tout juste ce qu'il en fallait pour tâcher de sauver les apparences, comme le ferait un plaideur de mauvaise foi, qui, espérant toujours trouver quelque petit bénéfice à soutenir son procès, ne fût-ce que celui de gagner du temps, en est réduit à invoquer des faits douteux et un point de droit obscur, mais ne fait pas mystère de la valeur des argumens sur lesquels il s'appuie. Ce n'est pas ainsi que les États-Unis se sont lancés dans cette affaire, c'est en qualité de redresseur des torts qu'ils ont d'abord voulu y jouer leur rôle. Eux qui regardent la vieille Europe comme si arriérée et qui se vantent d'avoir découvert ou perfectionné tant de choses, ils ont inventé un certain droit américain en vertu duquel ils se prétendent engagés par avance non-seulement à empêcher toute conquête nouvelle de l'Europe sur le continent de l'Amérique, mais encore à faire disparaître ses drapeaux des points où ils flottent encore, et surtout à combattre toute immixtion de sa part dans les affaires du Nouveau-Monde. Dans la pratique, on sait comment cette jurisprudence est appliquée, les tentatives dirigées contre la Havane nous l'ont appris; dans la théorie, dans la discussion publique, cela s'appelle le principe ou la doctrine du président Monroë.

L'occasion était belle à coup sûr pour la faire valoir, et d'abord on

n'y voulut pas manquer. En effet, c'est en qualité de représentant de ce cosmopolitisme américain, de protecteur des opprimés, que le gouvernement des États-Unis intervient par le ministère de M. Squier dans la querelle de l'état du Nicaragua contre l'Angleterre. C'est très brillant; mais lorsque le représentant de la reine à Washington fait savoir que son gouvernement ne veut pas pousser les choses à l'extrême, que dans le fond il tient fort peu à ce Sambo, dont lord Palmerston avait imaginé de faire un roi de circonstance, que tout ce qu'il demande, c'est de prendre ses sûretés pour que l'exploitation du canal projeté ne soit pas exclusivement accaparée par le commerce américain, alors tout change de face. On oublie les principes de M. Monroë, on répudie, c'est le terme aujourd'hui consacré, les traités conclus, en vertu de ses pleins pouvoirs, par M. Squier; on signe enfin avec l'Angleterre des conventions par lesquelles on dispose du territoire d'une république américaine indépendante et amie, et l'on en dispose si bien, que l'on s'attribue le droit de déclarer la neutralité d'un port qui lui appartient.

Comme on le pense, les traités Clayton-Bulwer et Crampton-Webster n'ont eu aucun succès au Nicaragua. Bien que déchiré par la guerre civile, cet état n'a pas cessé de protester contre la situation que l'on voulait lui faire, contre les pouvoirs exorbitans que les États-Unis s'étaient arrogés. Son représentant à Washington semble même avoir fait entendre à cet égard des réclamations si vives, qu'il vient d'être congédié de la façon la plus brutale; c'est un des derniers actes du gouvernement de M. Fillmore, mais un acte qui ne saurait rien prouver contre le droit qu'a l'état de Nicaragua à n'être point démembré par les États-Unis parce qu'il convient à leur politique ou à leur commerce qu'il en soit ainsi.

Le parti démocratique, qui vient d'arriver au pouvoir, n'a jamais trouvé ces traités de son goût. Ce n'est pas qu'il pense que l'on ait mal agi avec le Nicaragua; mais, comme il a érigé en principe que toute l'Amérique du Nord et même tout le nouveau continent doivent appartenir aux États-Unis, il blâme très vivement la mauvaise idée qu'ont eue les whigs de chercher à s'entendre avec l'Angleterre. Aussi, aujourd'hui qu'il se sent en force, il demande déjà l'annulation pure et simple de l'une de ces conventions, et voici sur quoi il se fonde : le fait est assez bizarre pour qu'il vaille la peine d'être exposé.

Le traité signé par MM. Clayton et Bulwer, le 19 avril 1850, et ratifié par le sénat, le 22 mai suivant, à la majorité de 42 voix contre 11, dispose, on l'a vu, dans son article premier, que « l'Angleterre et les États-Unis n'occuperont, ne *coloniseront* et ne tiendront sous leur suprématie ni l'état de Nicaragua, ni celui de Costa-Rica, ni la côte des Mosquitos, ni aucun point de l'Amérique centrale. »

C'est très clair et très net, et il en serait résulté que l'Angleterre eût été évincée, non-seulement du protectorat des Mosquitos, mais aussi des établissemens qu'elle possède depuis le milieu du XVIIe siècle sur la côte du Honduras, l'un des cinq états qui composent l'Amérique centrale, si, avant que d'échanger les ratifications, elle n'avait pas fait ses réserves en vue de cette conséquence. Il paraît qu'elle avait d'abord échappé à sir H. Bulwer; traitant surtout du port de Saint-Jean de Nicaragua, il n'avait pas remarqué que la teneur de l'article en question pouvait s'appliquer à des possessions anglaises qui sont situées à presque deux cents lieues marines de distance, et il avait laissé le texte passer tel quel sous les yeux du sénat; mais, lorsqu'en Angleterre le ministère eut à délibérer sur l'acceptation du traité, on lui fit remarquer la conséquence extrême qu'on en pouvait tirer, et que des adversaires aussi processifs que le sont les Américains ne manqueraient pas d'en faire sortir. Aussi, pour se mettre en règle, n'expédia-t-il sa ratification à M. Bulwer qu'à la condition de stipuler des réserves positives pour ses établissemens du Honduras avant de faire l'échange. Ce fut le 23 juin 1850 que ces instructions parvinrent à sir H. Bulwer; il y avait un mois déjà que le sénat avait voté. Les whigs, qui avaient négocié de bonne foi avec l'Angleterre et sans songer au Honduras, qui se tenaient pour satisfaits d'avoir obtenu la promesse du concours de l'Angleterre à l'exécution du canal, admirent sans difficulté l'incident que soulevait sir H. Bulwer, et, après s'en être entendus seulement avec le comité des affaires étrangères du sénat, ils échangèrent définitivement les ratifications le 4 juillet, en faisant entrer au traité, et sans demander un nouveau vote sur ce sujet, les réserves exigées par sir H. Bulwer pour excepter les établissemens anglais du Honduras des conséquences qui autrement auraient pu leur être appliquées.

Or, le 17 juillet de l'année dernière, le gouvernement anglais ayant jugé à propos de constituer en *colonie*, par proclamation royale, les îles de Roatan, de Bonacca, d'Utilla, de Barbaras, d'Helena et de Morat, qui dépendent de ses établissemens du Honduras, et qu'il occupe depuis bientôt deux siècles, le parti démocratique aux États-Unis prétend que le traité de 1850 est de fait violé par l'Angleterre, et que l'on a le droit de le considérer à Washington comme nul et non avenu, attendu que le texte voté par le sénat ne contient aucune des réserves ajoutées postérieurement, à la demande de sir Henri Bulwer, et acceptées par le pouvoir exécutif tout seul. Dans la forme, c'est une question de procédure constitutionnelle qui a peut-être son intérêt; dans le fond, ce n'est qu'une mauvaise querelle cherchée à l'Angleterre pour rompre des engagemens auxquels on voudrait échapper. C'est cependant en brodant sur ce thème, que le général

Cass et M. Douglas de l'Illinois, deux candidats qui ont eu des chances à la dernière élection présidentielle, agitent l'opinion aux États-Unis depuis tantôt trois mois.

Les Américains d'ailleurs ne se dissimulent pas à eux-mêmes la faiblesse de leur argument, et ils ne prennent pas la peine de la dissimuler aux autres. Ce n'est qu'un prétexte, soit, mais il faut en tirer parti contre l'Angleterre; tout est bon contre elle. Le 9 mars dernier, dans l'une des dernières séances du sénat, M. Douglas, à la fin d'un long discours rempli de violences plus que de bonnes raisons, s'écriait : « Je ne partage pas les sentimens de M. Clayton lorsqu'il nous dit que nous devons éviter toute difficulté avec une puissance aussi amie des États-Unis que l'est l'Angleterre. L'Angleterre n'est pas notre amie. Il y a trop de choses dans notre passé à tous deux pour que nous puissions être amis. Nous avons abaissé son orgueil, nous avons humilié sa vanité. Si ce n'eût été nous, qui l'eût empêchée d'arriver à la position où elle aspire, de maîtresse du monde? Elle n'a pas de sentimens d'amitié pour nous, et nous n'en avons pour elle aucun de ce genre. (Applaudissemens prolongés. La majorité dans le sénat appartient aujourd'hui au parti démocratique.) Elle nous jalouse, et la jalousie exclut l'amitié. Pourquoi donc parler des tendres sentimens qui doivent unir la mère à la fille? Les querelles de famille sont les plus cruelles et celles qui durent le plus longtemps. Elle est jalouse des États-Unis. Quelle autre raison donner que sa jalousie des fortifications qu'elle élève tout autour de notre littoral? Pourquoi s'empare-t-elle du rocher le plus stérile, pourvu qu'elle y puisse monter un canon? Pourquoi garde-t-elle Gibraltar et le cap de Bonne-Espérance, si ce n'est pour dominer notre commerce? Pourquoi garde-t-elle les Bermudes et les Bahamas, si ce n'est pour en faire des sentinelles dont l'œil est toujours ouvert sur les États-Unis? Je désire ne flatter aucun sentiment d'inimitié, mais je ne puis regarder l'Angleterre que comme une puissante rivale à qui nous devons de la bonne foi, mais de qui nous devons nous faire payer de retour. »

Cependant cette discussion si vive a fini par s'éteindre d'elle-même, et après les explications données au nom du parti whig par un de ses membres les plus distingués, on peut regarder les résolutions proposées par le général Cass comme définitivement écartées. On doit s'attendre néanmoins tous les jours à voir renaître cette querelle, et ce qui se passe sur la côte du Honduras, où l'Angleterre est encore occupée à faire reconnaître quelques droits du roi des Mosquitos, lui donnera prochainement sans doute un intérêt nouveau.

IV.

Telle est la situation, c'est sur les deux points de l'Amérique centrale et du Mexique qu'elle porte principalement, car je ne saurais croire qu'il y ait péril imminent du côté de la Havane. Récemment encore, il est vrai, on annonçait qu'une troisième expédition s'organisait; on disait qu'un colonel hongrois devait en prendre le commandement, et que déjà on comptait plus de quinze cents hommes enrôlés sous ses ordres. Tout cela cependant n'est pas sérieux, à moins que les autorités espagnoles ne se manquent à elles-mêmes. Avec les troupes dont elles disposent, avec le concours actif des forces navales que l'Angleterre et la France entretiennent aujourd'hui dans la mer des Antilles et qui ne leur manqueraient certainement pas, elles sont certaines d'avoir toujours facilement raison d'une tentative dirigée contre elles par des aventuriers étrangers à la population qu'ils veulent révolutionner; elles ont de plus la garantie que le général Pierce leur a donnée dans son discours d'inauguration, et dont il serait injuste de ne pas tenir grand compte. La seule chance sérieuse que d'ici à longtemps l'Espagne ait encore contre elle, ce serait celle d'une insurrection locale qui permettrait aux États-Unis de renouveler à la Havane ce qu'ils ont fait avec tant de succès au Texas; mais rien n'annonce que cette hypothèse doive se réaliser bientôt. Pour ce qui est de l'Amérique centrale, le thème de tant de déclamations violentes, il n'est pas probable non plus qu'elle fournisse pendant quelque temps autre chose que le texte de discours, d'articles de journaux, de pamphlets et de négociations diplomatiques. Dans les manifestations les plus vives de leurs passions, alors qu'on pourrait les croire portés à ce degré d'irritation qui exclut le raisonnement, les Américains savent toujours conserver un grand calme d'intelligence et poursuivre avec lucidité les calculs du bon sens, dans lesquels ils prétendent avec quelque droit être passés maîtres. Celui que vous seriez presque tenté de prendre pour un furieux n'est dans la réalité qu'un politique très réfléchi qui suit souvent avec prudence et toujours avec adresse un plan caché. Aussi n'iront-ils pas cette fois encore s'aventurer si loin de chez eux : ils entretiendront la question dans un état d'agitation salutaire, de façon à écarter les Anglais et à se réserver le terrain libre à eux-mêmes pour le jour où ils seront prêts; mais ils n'agiront pas sérieusement avant d'avoir assuré leur route. C'est plus près d'eux, c'est au Mexique qu'ils porteront leurs premiers coups. Là rien ne leur fait obstacle et tout les invite, la faiblesse de l'ennemi, la facilité de la victoire et la certitude de ne

pouvoir être arrêtés dans leurs progrès par la jalousie inquiète de l'étranger. Un courant irrésistible les porte de ce côté, et le triomphe éclatant du parti démocratique à la dernière élection présidentielle n'est que le signe précurseur de l'orage qui va éclater. Si l'Europe doit quelque considération au gouvernement du président Fillmore pour ses tendances pacifiques, pour la bonne volonté qu'il a montrée dans toutes les circonstances où il a cru pouvoir essayer de résoudre par la diplomatie les questions brûlantes qui ont été soulevées sous son administration, l'opinion publique aux États-Unis ne se croit pas obligée aux mêmes égards. La résistance des whigs, résistance plus loyale qu'heureuse à tous les projets des *flibustiers* sur l'île de Cuba, la querelle maladroite qu'ils avaient commencée avec le Pérou à propos des îles Lobos, l'affaire des pêcheries dans laquelle ils n'ont rien su obtenir, le peu d'aide qu'ils ont fournie à tous les aventuriers qui se précipitent sur le Mexique pour le dépecer, la nullité des résultats produits par le traité Clayton-Bulwer, que l'on est maintenant aux regrets d'avoir ratifié, toutes ces causes avaient suscité un mécontentement réel dans les masses, et elles ont porté le général Pierce au pouvoir avec la plus grande majorité qu'aucun candidat à la présidence de l'Union ait jamais obtenue. Quoiqu'il n'eût pas sollicité cet honneur, il a répondu à l'appel en homme décidé, et ce qu'il a dit dans son discours d'inauguration de l'extension que peut prendre encore le territoire des États-Unis, les choix qu'il a faits en composant son ministère d'hommes qui ont été avec lui les héros de la guerre du Mexique, prouvent qu'il sait très bien quel est le caractère de la mission qui lui a été confiée par ses compatriotes. M. Pierce reprendra l'œuvre de M. Polk, et s'il ne l'achève pas, du moins il fera faire une nouvelle étape aux conquérans de la race anglo-saxonne; il portera le drapeau des États-Unis de quelques marches en avant vers le but actuel de leurs plus vifs désirs, l'occupation de l'isthme qui leur permettra d'aspirer à la prépondérance sur les deux océans. Ce n'est qu'une affaire de temps et un avenir que ni l'Angleterre, ni la France, ni personne ne peut empêcher de se réaliser. Et d'ailleurs, sauf l'Angleterre, qui est-ce qui songe à le retarder?

XAVIER RAYMOND.

LA FORTERESSE

DE VNÉZAPNÉ

SCÈNES DE LA GUERRE DU CAUCASE.

Parmi les voyageurs qui ont recueilli et publié leurs souvenirs sur le Caucase, je n'en connais aucun qui ait visité la partie de cette région montagneuse qu'on nomme *Tchétchénia*. Pour la plupart, ils se sont bornés à comprendre les Tchétchens dans l'énumération des diverses tribus qui habitent les montagnes caucasiennes. C'est pourtant cette peuplade qui constitue la principale force de Shamyl, et qui supporte presque tous les efforts de la lutte soutenue depuis tant d'années par ce chef des montagnards indépendans contre la Russie. Un séjour assez prolongé dans les pays du Caucase m'a permis d'observer cette ancienne tribu dans sa vie intime comme dans sa vie guerrière; il m'a en même temps montré l'armée russe sous des aspects bien peu connus encore, et sur le théâtre où elle révèle le mieux ses qualités particulières, c'est-à-dire dans une des forteresses qui bornent les montagnes voisines de la mer Caspienne, puis au milieu de ces montagnes mêmes et aux prises avec les tribus ennemies. C'est ce théâtre de quelques épisodes de mon voyage que je voudrais d'abord faire connaître, avec l'espoir que l'intérêt qui s'attache ici aux lieux comme aux hommes justifiera la place donnée dans mes récits à des souvenirs tout personnels.

La province du versant nord des montagnes caucasiennes, qui porte le nom de Tchétchénia, est comprise entre les bords du Soulak à l'est, tout près de la mer Caspienne, et les limites de la Petite-Kabarda à l'ouest. Elle se lie au sud à la grande chaîne du Caucase,

dont les contreforts viennent expirer dans la plaine des Tatares-Koumouiks. Cette plaine n'est elle-même que la continuation des steppes qui s'étendent de la mer Caspienne à la mer d'Azof; elle est fermée au nord par le Térek, large fleuve qui la sépare dans toute sa longueur du pays habité par les Cosaques de la ligne (1). Bien qu'elle soit peuplée de nombreux villages, elle est à peu près inculte, parce que les habitans, quoiqu'offrant assez d'analogie avec les Tchétchens et musulmans comme eux, ne peuvent s'écarter sans danger de la portée des canons qui défendent leurs *aouls* (villages). Aussi le laboureur mène-t-il sa charrue avec la carabine sur l'épaule et le poignard à la ceinture. Du reste, les habitans de la plaine travaillent peu; ils font peu ou point de commerce, et l'on se demande comment ils font pour vivre depuis que les Russes, auxquels ils sont soumis, ne leur permettent plus de se livrer au pillage, ce dont ils se vengent en faisant tout le mal qu'ils peuvent à leurs conquérans.

La montagne au contraire, excepté dans ses parties les plus élevées, présente à la vue une belle végétation qui produit en beaucoup d'endroits des forêts impénétrables, remparts des indomptables Tchétchens. Pour protéger ses conquêtes contre ces turbulens ennemis, la Russie a établi une ligne de forteresses sur les dernières pentes de la chaîne. Les troupes qui les occupent communiquent entre elles au moyen de forts détachemens qui marchent toujours avec du canon. Tout cet appareil de guerre n'empêche pas les Tchétchens, qui forment la plus audacieuse et la plus infatigable cavalerie légère que l'on puisse voir, de passer journellement entre ces forteresses et de battre en tous sens la plaine des Koumouiks, poussant quelquefois leurs excursions jusqu'au-delà du Térek. On les voit partout où il y a quelque chose à prendre, quelques bestiaux à enlever, quelque ennemi à égorger, qu'il soit Russe ou Tatare, car dans leurs goûts de pillage ils n'épargnent pas beaucoup plus leurs coreligionnaires soumis de force à la Russie que les Russes eux-mêmes. Je les ai vus plus d'une fois arriver inopinément à la porte même d'un village fortifié, enlever ce qui leur tombait sous la main, et disparaître avant qu'on eût eu le temps de prendre les armes. Peu de temps après mon arrivée dans les provinces caucasiennes, un *moullah* (prêtre musulman), comptant sur le saint prestige de ses fonctions sacerdotales, sortit du village d'Andreva, accompagné de trois serviteurs seulement; il était à peine en dehors de la palissade qui protége les maisons, qu'il fut assassiné avec deux de ses gens; le troisième eut le bonheur de se sauver et vint donner l'alarme. On mit immédiatement les troupes

(1) On appelle ainsi tous les Cosaques établis sur la ligne qui s'étend le long des montagnes du Caucase.

sur pied; mais il était déjà trop tard : l'ennemi avait disparu. J'en fus un peu contrarié, parce que j'avais espéré pouvoir assister cette fois à une bonne escarmouche. Depuis que j'étais au Caucase, je n'avais pu voir encore que d'innocens coups de fusil, qui, tirés hors de portée, n'inquiétaient personne : c'est là une des récréations qu'on se donne journellement dans la plaine des Koumouiks.

« Les amis de nos ennemis sont nos ennemis, » disait un jour Shamyl à des Tatares du versant sud des montagnes qui étaient venus en députation auprès de lui pour réclamer un troupeau que ses gens avaient enlevé. C'est probablement pour se conformer à ce précepte de leur chef, que les Circassiens sous ses ordres tombent sur tous ceux qu'ils rencontrent. Shamyl mentait d'ailleurs lorsqu'il se donnait gain de cause en prononçant cette sentence, qu'il rendait en feuilletant le Coran à genoux : il sait fort bien que les Tatares, quels qu'ils soient, ne sont pas les amis des Russes, et que, s'ils sont soumis, c'est qu'ils ne peuvent faire autrement; mais il faut supposer qu'il avait besoin du troupeau enlevé par ses gens, et que, lorsque ceux-ci l'avaient pris à leurs risques et périls, ce n'était pas pour le rendre.

Cette règle a cependant une exception : des liaisons d'amitié existent parfois entre quelques individus des deux camps, même entre les musulmans ennemis et les Cosaques de la ligne; ces relations sont, il est vrai, et demeurent purement personnelles. Dans ce cas, les guerriers des deux camps s'épargnent mutuellement; ils se protégent au besoin et se donnent réciproquement l'hospitalité, s'exposant ainsi à toutes les conséquences fâcheuses que peut entraîner cet excès de zèle. Il arrive souvent qu'un homme vient passer plusieurs jours chez son *kounak* (ami) du parti opposé, et l'on ne connaît pas d'exemple de trahison de l'un à l'autre. Le respect pour le titre d'ami est le principal, peut-être le seul lien de société de tous les peuples circassiens (1). On comprend avec quelle exactitude Shamyl doit être tenu au courant de ce qui se passe dans l'armée russe, à la faveur de cette particularité des mœurs caucasiennes. L'espionnage devient ainsi facile, et ce sont les montagnards qui en profitent le plus. Du reste, il y a une foule d'espions amateurs qui arrivent chez les Russes attirés par l'appât d'une pièce de monnaie; mais leurs rapports sont rarement véridiques, parce qu'ils savent

(1) On m'a assuré qu'il est des endroits où ce titre ne lie réellement un homme que dans sa maison, et qu'au besoin l'ami ne se ferait pas scrupule d'aller attendre son hôte sur la route pour le dépouiller. Je dois remarquer à ce propos que le nom de Circassien, par lequel on désigne les habitans du Caucase en général et plus ordinairement les peuplades insoumises, ne devrait s'appliquer qu'aux Tcherkesses ou habitans de la Kabarda.

bien que Shamyl ne leur pardonnerait pas une révélation qui pourrait lui être funeste. Aussi se bornent-ils, le plus souvent, à venir annoncer avec grand mystère une attaque prochaine, qui n'a lieu que lorsqu'on n'y pense plus. On sait cela, et l'on se tient sur ses gardes. Il y a des endroits où il se passe peu de nuits sans qu'un certain nombre de soldats ne soient en embuscade, ce qui devient fort pénible et surtout fort ennuyeux.

Il est bien rare qu'on sorte d'une forteresse russe de la plaine des Koumouiks sans voir des Tchétchens qui rôdent dans les environs, et si on ne les voit pas, ils n'y sont pas moins. L'ennemi est partout dans ce pays inhospitalier; chaque ravin, chaque buisson, chaque pierre cache un tigre qui attend sa proie; trop souvent on ne connaît sa présence que par l'explosion d'une arme et la chute d'un homme qui tombe atteint d'une balle. Malheur à l'imprudent qui s'écarte du rempart d'une forteresse ou de l'escorte d'un convoi! il est rare qu'il revienne. Je n'ai connu que trop d'exemples de semblables malheurs. Tous ceux qui ont entendu parler des *abrecks* savent quelle terreur inspirent ces ennemis invisibles. Un *abreck* est un Tchétchen qui a fait vœu de ne laisser reposer sa carabine que lorsqu'il aura immolé un certain nombre d'ennemis dont il fixe lui-même le chiffre. Dès qu'il a prononcé son terrible serment, il ne s'appartient pour ainsi dire plus; il est tout entier au but qu'il s'est proposé d'atteindre. Muni des provisions nécessaires à son existence pour plusieurs jours, il va se poster sur un lieu de passage ou auprès de quelque forteresse. Là, blotti dans un buisson, invisible à tous les regards, il attend, comme un chasseur à l'affût, que le gibier humain s'offre à portée de son arme; son coup de feu lâché, il s'esquive furtivement, à moins que les circonstances ne lui permettent de dépouiller sa victime, opération qu'un Circassien ne néglige jamais. Un homme qui meurt est aussitôt presque complétement dépouillé. L'*abreck* ne revient chez lui que pour renouveler ses provisions, et cette existence continue jusqu'au jour où son vœu est entièrement accompli. La prudence des Russes déjoue bien quelquefois ses projets; mais, pour un *abreck* tué, combien de victimes de ce fanatisme ne compte-t-on pas! Ce n'est plus la guerre, c'est la chasse à l'homme, c'est l'assassinat devenu un article de foi. Le Tchétchen tue en effet pour voler avant tout; toutefois, si c'est un chrétien que sa balle a frappé, il espère que cet acte méritoire lui sera compté après sa mort. Si l'*abreck* a un ami dans le village près duquel il est posté, il viendra peut-être se reposer chez lui, et quelquefois ils s'entendront tous deux pour tenter un coup de main sur les soldats russes qui sont cantonnés dans les maisons des Tatares. Le soldat est facile dans ses rapports avec les gens chez lesquels il se trouve; il se lie avec eux. Ceux-ci, exploi-

tant son insouciance, l'enivrent et profitent de son sommeil pour l'emporter dans les montagnes. Si leur projet devient impraticable, ils l'assassinent, pourvu qu'ils aient le moindre espoir de le faire impunément. Exposé chaque jour à la mort, le soldat russe finit par devenir indifférent à toute espèce de dangers, et il s'inquiète peu de ce qui arrivera, s'il peut s'amuser un moment. Il croit aussi que, lorsque son heure dernière aura sonné, il ferait inutilement des efforts pour retarder une mort inévitable.

On peut maintenant se faire une idée du pays et des hommes au milieu desquels j'allais vivre, quand j'arrivai à Vnézapné dans les premiers jours du mois de septembre de l'année 1847. Vnézapné est le nom d'une forteresse qui s'élève sur la rive droite d'un petit cours d'eau venu des montagnes et qui tient en respect les Tatares du village d'Andreva, le plus grand et le plus populeux de toute la contrée. La forteresse était jadis située sur une petite butte de la rive opposée; mais quoique sa position fût meilleure au point de vue de la défense, la difficulté de se procurer de l'eau, qui avait fait dire « qu'un seau d'eau coûtait un seau de sang, » a forcé depuis longtemps les Russes à s'établir là où ils sont aujourd'hui.

Comme la plupart des forteresses du Caucase, le petit établissement de Vnézapné est protégé par des remparts en terre et entouré d'un fossé. Il est armé d'une quarantaine de bouches à feu; c'est un matériel très suffisant pour la défense d'un fort dont l'enceinte est aussi peu développée. Avec ses quarante canons, Vnézapné est à peu près imprenable pour les Circassiens, qui peuvent bien tenter des coups de main sur les campemens russes, mais qui sont dans l'impossibilité de faire régulièrement un siége contre n'importe quel point fortifié. La petite forteresse s'élève près de l'*aoul* d'Andreva et à l'entrée d'une vallée occupée par l'ennemi. On peut même, du haut des remparts, apercevoir la fumée des villages circassiens. Vnézapné doit à cette situation une importance toute particulière, et on la compte au premier rang parmi les forteresses russes de tout le Caucase. Le pays qui l'entoure est boisé du côté du sud, et la végétation ne tarderait pas à envahir le terrain voisin des remparts, si les soldats n'avaient la précaution de détruire les arbustes qui poussent dans les alentours, afin de n'être pas exposés aux balles des *abrecks*. Malgré cette précaution, les indomptables partisans de Shamyl trouvent encore le moyen de se glisser jusqu'à une portée de fusil des remparts pour tirer sur les hommes dans le court trajet qu'ils ont à faire parfois de la forteresse à l'*aoul* d'Andreva.

La présence d'un Français, d'un *French*, comme ils nous appellent, fit événement chez les habitans russes comme chez les Tatares de Vnézapné et d'Andreva. Jamais ils n'avaient vu un étranger venu

d'aussi loin, et les Tatares surtout ne comprenaient pas que je vinsse chez eux pour le simple plaisir de les voir. Ces hommes à peine civilisés n'ont qu'une idée très confuse de notre nation, qu'ils ne connaissent que par des récits presque fabuleux de la campagne de Russie. Le nom de Napoléon leur est seul arrivé à peu près intact. C'est à la faveur de ce grand nom que leur a été révélée l'existence des peuples d'Occident, qu'ils désignent tous par ce nom de *French*. Il faut avoir vécu longtemps dans des pays lointains, et avoir vécu surtout chez des peuples tatares, pour comprendre ce qu'a de suave tout ce qui vous parle de la patrie absente, à plus forte raison quand c'est une de ses gloires qui vous procure ces douces émotions.

Le prince Bariatinski, aujourd'hui lieutenant-général et chef du flanc gauche du versant nord du Caucase, n'était alors que colonel. Il venait de recevoir le commandement du beau régiment d'infanterie des chasseurs du prince Tchernicheff, plus connu sous le nom de régiment de *Kabarda*, fort de plus de six mille hommes. Je lui avais été présenté à Moscou, et il m'avait fait l'honneur de m'inviter, si j'effectuais mon voyage au Caucase, à venir lui faire une visite. C'était une excellente occasion de parcourir cette curieuse contrée, et à peine étais-je depuis quelque temps dans le pays, que je me décidai à me diriger vers Vnézapné, quartier ordinaire de l'état-major du régiment de Kabarda. Le prince me reçut avec toutes les marques de la plus aimable bienveillance, et je dois dire que pendant toute la durée de mon séjour dans la partie de la province placée sous son commandement, je n'eus qu'à me louer de ses attentions pleines de tact et de délicatesse. On a souvent accusé les Russes de n'être hospitaliers que par besoin de distraction. Sans nier complétement ce qu'il peut y avoir de vrai dans cette assertion, il convient néanmoins de reconnaître que chez les personnes vraiment bien élevées, ce mobile, si toutefois il existe, s'aperçoit à peine, et qu'une fois la première impression passée, il ne vous reste plus que le charme d'un accueil plein d'agrément. Du reste, quand on est bien reçu, est-il nécessaire d'en chercher toujours le pourquoi? Pour ma part, s'il m'est arrivé d'avoir à critiquer quelque chose dans cette hospitalité, ce n'est que très exceptionnellement, et à coup sûr ce n'est pas chez le prince Bariatinski qu'on aurait pu avoir à s'en plaindre.

Les hauts faits militaires du prince qui commandait en 1847 le régiment de Kabarda sont assez connus pour que je n'aie point à insister sur une carrière si étroitement liée à l'histoire des guerres du Caucase. Je me bornerai à parler de quelques incidens qui ont précédé ses grandes et glorieuses expéditions dans la Tchtéchénia occidentale. Le prince avait déjà fait ses preuves au Caucase, quand il vint prendre sous ses ordres le régiment dans lequel il avait précé-

demment servi, et dont deux blessures graves l'avaient obligé de se séparer deux fois. Sa réputation de bravoure était faite chez les soldats auxquels il venait commander; lui-même il les connaissait presque tous personnellement, il les aimait et voulait leur faire tout le bien possible, malgré les récriminations de quelques officiers subalternes, ennemis nés de toute contrainte qui limitait leurs caprices. Fort de la conscience de son devoir et de son dévouement à l'empereur, le colonel des *Kabardiens* mit dans l'accomplissement de ses projets toute la vigueur et la délicatesse qui caractérisent un grand caractère, et quelquefois même une générosité qui ne lui était imposée que par de rares qualités de cœur. Sans vouloir critiquer personne, je crois pouvoir avancer ici que le prince Bariatinski est un des officiers, trop rares dans l'armée du Caucase, dont les actes ont pour mobile principal le bien de leur pays.

Les Tatares n'avaient appris qu'avec une sorte d'effroi son arrivée à *Vnézapnaïa-Kriépost* (1). Ils le craignaient, et la peur qu'il leur inspirait se trahissait dans des récits pleins d'exagérations. Ainsi un jour il se présenta chez lui un Tatare qui venait de son village pour voir cet homme « qui, disait-il, jetait les roubles comme des grains de sable et faisait sauter une tête comme un bouchon de bouteille. » Il fut introduit, fixa sur le prince des yeux pleins de curiosité, et partit sans proférer une seule parole, ce qui est assez dans les habitudes des gens de ce pays.

Deux circonstances avaient contribué à répandre ce bruit et d'autres semblables. Le prince Bariatinski avait fait une grande provision de chaînes en or, de montres, de cuirs marocains, de velours et d'une foule d'autres articles qu'il savait être un objet de convoitise pour ces peuples. Quand cet assortiment arriva, nous nous amusâmes à étaler le tout dans une pièce de son modeste logement. On invita ensuite les principaux personnages de l'*aoul* à venir visiter cette collection. Ils en furent éblouis, et ils exprimaient leur étonnement en faisant claquer la langue au fond de la bouche, ce qui est pour eux l'expression de la plus grande admiration. Alors un vieux Tatare, que le prince Bariatinski gardait souvent auprès de lui, leur adressa majestueusement ces quelques mots : « Amis, vous voyez toutes ces richesses? Eh bien! elles seront pour vous, si vous servez fidèlement la Russie, sinon... » Et, tirant son sabre, il fit un geste que ses *amis* comprirent parfaitement. Ils sortirent pleinement satisfaits de cette visite.

Un autre fait n'avait pas moins contribué à fortifier parmi les Tatares l'ascendant du colonel des Kabardiens. Un homme, Juif ou

(1) C'est-à-dire *forteresse de Vnézapnaïa*. On dit ordinairement *Vnézapné* tout court.

Tatare, que le brave et infortuné colonel Lévitzki, qui commandait alors un bataillon du régiment de Kabarda (1), avait jadis sauvé de la potence à Mosdok, et qui, par reconnaissance, s'était voué corps et âme à son service secret, fit savoir un jour qu'à la faveur d'une petite foire tenue à Andreva, quelques ennemis s'étaient introduits dans l'*aoul*. On supposait même qu'un *naïb* (chef) bien connu par son audace était du nombre. Les ennemis devaient sortir la nuit pour retourner chez eux. On fut les attendre aux trois portes du village, et le lendemain matin trois morts et un blessé étaient entre les mains des Russes. Le *naïb* ne se trouva pas du nombre. Les soldats s'étaient un peu trop hâtés de faire feu, ce qui avait permis à quelques hommes de se sauver. Les montagnards étaient furieux de cette mésaventure, tout comme si les Russes avaient empiété sur leurs droits. Ils firent annoncer qu'ils viendraient prendre leur revanche; on les attendit pendant plusieurs jours, mais personne ne parut, et ce qu'on trouva plus surprenant, c'est qu'ils ne vinrent pas pour racheter les morts, pas plus que pour tenter de les déterrer. Les Tatares d'Andreva seulement réclamèrent le blessé, sous prétexte qu'il était de leur *aoul*. Le prince leur fit répondre qu'il serait fusillé. J'ignore si telle a été la fin de ce malheureux; mais j'en doute, parce que les Russes n'ont pas l'habitude de maltraiter leurs prisonniers.

C'était par de tels actes de fermeté que le prince Bariatinski s'était fait une grande réputation chez ces hommes, qui ne comprennent guère que la raison du plus fort. Pour eux, indulgence est synonyme de faiblesse. Tout homme, à les entendre, peut donner une récompense; mais le chef tout-puissant a seul le droit de punir, et c'est par la jouissance de ce droit qu'il doit prouver sa puissance : s'il ne le fait pas, ce n'est pas par bonté, c'est qu'il a peur. Shamyl, qui les connaît, n'emploie qu'un seul moyen : la force. Les Tatares sont grands appréciateurs du courage, et ils l'estiment même chez leur ennemi. J'ai connu un officier qui était condamné à servir comme soldat (ce qui se voit quelquefois dans l'armée russe) et qui, à la suite de nombreuses aventures périlleuses survenues pendant qu'il allait seul à la chasse, s'était fait chez les Tchétchens une si haute réputation de bravoure, qu'il pouvait désormais se promener librement dans tout le pays et venir s'installer dans un village ennemi non-seulement sans danger, mais même avec l'assurance d'être parfaitement reçu. Cet homme intrépide avait tué en diverses circonstances quatorze Tchétchens, incendié les foins d'un village ennemi auxquels son colonel lui avait dit d'aller mettre le feu, et j'ai entendu dire que, pendant une expédition dans les montagnes, il avait suppléé avec le produit

(1) Un officier en Russie peut avoir un commandement de deux rangs au-dessus ou au-dessous de son grade. Le colonel Lévitzki, dont j'aurai souvent à parler dans ce récit, a été tué devant un *aoul* du Daghestan.

de sa chasse au manque d'alimens, et entretenu les chefs de son détachement dans l'abondance, quand d'autres compagnies en étaient réduites à donner jusqu'à cinq roubles pour un morceau de pain. Si l'armée russe avait beaucoup de soldats de cette trempe, bientôt la campagne lui appartiendrait complétement, et l'on n'aurait plus à enregistrer tant de meurtres isolés. Du reste, les Tchétchens ne se décident pas aisément à attaquer les chasseurs de l'infanterie russe; ils les connaissent comme excellens tireurs et préfèrent, s'ils peuvent, entrer en arrangement avec eux. Ils tiennent à la vie plus qu'on ne le pense, et ils ne l'exposent pas volontiers pour rien.

Quelques jours après mon arrivée à Vnézapné, le prince Bariatinski voulut que je fisse connaissance avec son régiment. A cet effet, il me fit passer en revue quelques compagnies alors occupées à protéger les travaux d'une tour que l'on construisait sur une hauteur voisine de la forteresse, et qui, conjointement avec une autre tour, devait en défendre les abords contre l'ennemi. Je vis là de beaux types de soldats dont la physionomie expressive et martiale me plut infiniment. Je remarquai la croix de *Saint-George de soldat* (1), que beaucoup portaient sur la poitrine comme signe d'une bravoure incontestable. Quand un groupe d'hommes se distingue, on donne une croix, et c'est à la majorité des voix de ces mêmes hommes qu'elle est décernée au plus digne. Après la revue, nous nous dirigeâmes vers l'*aoul* d'Andreva, qui, malgré l'intérêt de la nouveauté, produisit sur moi un bien triste effet. L'aspect misérable de ces maisonnettes qu'on appelle *sakles*, l'expression farouche des figures qu'on y rencontre et qui, sans faire le moindre mouvement, vous suivent constamment des yeux, n'avaient rien en effet de bien attrayant. Je fus un grand sujet d'attention pour ces sauvages, « qui, disaient-ils ensuite, auraient bien voulu voir la couleur de mon sang. » C'était mon costume français qui avait probablement excité en eux ce bizarre mouvement de curiosité. J'avais ainsi vu en peu d'instans les deux classes d'habitans de ces régions lointaines, les Russes et les Tatares, ou, si on l'aime mieux, mes défenseurs et ceux qui auraient pu devenir mes assassins. Les précautions du prince Bariatinski furent ma sauvegarde, et peu de temps après je me fis auprès des Tatares une réputation qui me valut des invitations de quelques-uns des principaux personnages de l'*aoul*, chez lesquels je vins amicalement prendre le thé et même boire du vin de Champagne. On pense bien que je n'y venais pas seul, quoique je n'allasse que chez des individus auxquels la Russie avait donné des grades et des pensions. On me donnait toujours une escorte de soldats pour dessiner dans la rue, car

(1) Cette croix est la récompense de la bravoure militaire. L'ordre de Saint-George se divise en plusieurs classes. Il y a la croix de Saint-George *d'officier* et la croix de Saint-George *de soldat*.

quelquefois, à la tombée de la nuit surtout, on y tirait des coups de fusil sur les Russes. Pour ces gens-là, tout homme qui travaille sur du papier avec un crayon fait un plan; donc il est dangereux, et par conséquent il faut s'en débarrasser le plus tôt possible.

Le régiment de Kabarda, comme tous ceux qui sont au Caucase, ne quitte jamais le pays (1); il fait partie de presque toutes les expéditions qui vont attaquer les Circassiens, et ses hauts faits sont connus dans toute l'armée d'occupation. Qui dit un *Kabardien* dit implicitement un brave; les soldats le savent et en tirent une vanité qui tourne au profit de leur courage. Aussi, quand ils apprirent que le siége de Salté (village du Daghestan), que faisait alors un corps d'armée russe, traînait en longueur, ils dirent tout naïvement que cela ne devait étonner personne, puisque les *Kabardinski* n'y étaient pas. Ces braves soldats étaient si bien persuadés qu'on ne pouvait pas réussir sans eux, qu'ils s'attendaient à être appelés à chaque instant en aide auprès du corps expéditionnaire, ce qui leur eût fait grand plaisir, car ils ne sont jamais si heureux que lorsqu'ils entrent en campagne. Là au moins ils n'ont pas le temps de s'ennuyer comme dans leurs tristes forteresses, et de plus ils sont mieux payés et mieux nourris. J'ignore si l'esprit de corps existe ainsi dans tous les régimens de l'armée russe, mais je sais que dans celui dont je parle il est très fortement développé. Cette haute réputation qu'il a acquise par tant de combats ne l'empêche pourtant pas d'avoir un rival tout près de lui dans le régiment des chasseurs du prince Woronzoff, connu sous le nom de *Koura*. Néanmoins cette rivalité de gloire ne produit entre les soldats de ces deux régimens qu'une constante fraternité, qui se traduit des deux côtés par une foule d'attentions et de prévenances. Ce sont aussi les deux seuls régimens du versant nord du Caucase qui soient traités en camarades par les Cosaques du Térek.

Le soldat russe est naturellement brave; il est simple dans ses habitudes militaires parce qu'il n'a pas à faire parade de son courage ailleurs que devant ses camarades. S'il se distingue par quelque action d'éclat, le bruit qui pourra en résulter ne dépassera pas le cercle étroit de son régiment; ses parens, les amis qu'il a laissés au village qui l'a vu naître, sa femme, s'il est marié et qu'elle ne l'ait pas suivi à l'armée, personne en un mot n'en saura probablement jamais rien, et peut-être que des deux parts on ne s'en inquiète pas beaucoup. Malgré l'absence de ces excitations de l'amour-propre si puissantes chez d'autres peuples, il se bat bien et même avec une certaine gaieté; s'il n'a pas ce que les Italiens ont appelé *la furia francese*, il est,

(1) Il faut en excepter les Cosaques du Don, qui, ne servant que trois années consécutives, rentrent chez eux à l'expiration de ce temps.

comme chacun le sait, très solide. Il joint à une haute opinion de la puissance de son pays une grande confiance dans la sagesse de son chef suprême, et, une forte dose de fatalisme aidant, il est ce qu'on appelle un bon soldat. L'officier fait peut-être trop de cas de la bravoure personnelle, qu'il semble priser plus que la science militaire; aussi s'entend-il mieux souvent à soutenir le feu de l'action qu'à la diriger. Il a plutôt les qualités d'un vaillant soldat que celles d'un chef habile (1). Toujours prêt à se jeter au milieu du danger, il ménage peu sa vie et l'expose trop souvent comme le dernier de ses soldats. On cite à ce propos, dans l'armée du Caucase, un mot bien caractéristique d'un général en chef. On venait lui annoncer que l'officier supérieur commandant son arrière-garde faisait le coup de fusil comme un simple soldat. Il répondit : « Eh bien ! nous avons un soldat de plus et un général de moins. »

J'étais depuis quelque temps à Vnézapné, j'avais déjà parcouru les parties accessibles du pays environnant, j'avais dessiné tous les points de vue qui me paraissaient un peu pittoresques, et l'existence casanière qu'on mène en pareil lieu commençait à me devenir fastidieuse, malgré l'agréable société de quelques officiers, quand une circonstance imprévue vint faire diversion à mes pensées.

Un matin, on vit arriver à la porte du *Forstadt* (2) un homme portant le costume circassien et ayant la tête rasée, comme un vrai disciple de Mahomet : la garde l'arrêta; mais qu'on juge de l'étonnement des soldats, quand dans le prétendu Tchétchen ils reconnurent Ivan, leur ancien camarade, qu'ils avaient perdu depuis huit mois! Conduit immédiatement devant son colonel, Ivan raconta comment, dans des circonstances dont il n'avait qu'une idée confuse, il avait été enlevé de l'*aoul* et amené prisonnier dans les montagnes. On ne lui avait fait subir aucun mauvais traitement. Pris pour domestique par un chef circassien, il avait mené une existence qui aurait pu être tranquille, si le souvenir de ses compagnons d'armes et de son pays avait laissé son cœur en repos; mais les velléités de fuite s'évanouissaient toujours devant de nombreux obstacles, lorsqu'un jour une bonne occasion se présenta. On l'avait envoyé cueillir des noisettes dans la forêt. Une fois dans le bois, les chances de réussite excitèrent son courage, et il prit intrépidement le chemin de la Rus-

(1) Avant d'aller au Caucase, j'avais entendu dire en Russie que les officiers, pour ne pas être exposés de préférence aux balles des Circassiens, revêtaient en expédition l'uniforme du soldat. Il faut bien peu connaître l'esprit de l'armée russe pour prêter créance à de si pauvres inventions. Il est bon de dire que le Caucase est pour certains Russes un tel sujet de frayeur, qu'ils croient volontiers à toutes les fables terribles qu'on leur débite sur ce pays.

(2) C'est une attenance de la forteresse, où logent les officiers, les soldats mariés et les troupes que ne peut contenir la forteresse proprement dite. Les Tatares amis ne peuvent y entrer que de jour et en déposant leurs armes à la porte.

sie. De fourrés en fourrés, il était arrivé sain et sauf jusqu'à la porte de la forteresse : il était sauvé; il était chez les siens. Comme il n'y avait aucun doute sur sa conduite, qui avait toujours été bonne, on le rendit à ses amis, qui alors le reçurent avec des transports d'allégresse. On imaginerait difficilement la joie que son retour causa dans le bataillon dont il faisait partie. On l'avait cru mort; il revenait presque de l'autre monde, car on ne revient pas facilement de chez Shamyl. Il apportait de sa captivité des détails curieux pour tous, mais d'un haut intérêt pour son chef, qui jugea à propos de les mettre à profit.

Au nombre des renseignemens que donnait le fugitif Ivan, il en était un qui avait plus particulièrement attiré l'attention du prince Bariatinski : c'est que, dans l'*aoul* de Zandak, situé au fond d'une vallée, à quarante verstes (1) environ de Vnézapné et à trente verstes de la forteresse russe la plus rapprochée, il existait une pièce de canon parfaitement montée. La pensée d'enlever cette pièce d'artillerie et de détruire par un rapide coup de main ce repaire d'ennemis s'offrit à l'esprit actif et entreprenant du colonel. Je ne fus pas mis dans la confidence de ce projet, qui avait pour but d'obliger Shamyl à se priver du concours d'une partie des hommes qu'il employait contre une armée russe qui opérait à la même époque dans le Daghestan. Les préparatifs se firent avec tant de précautions, que, jusqu'au moment où l'on prit définitivement la route de la vallée qui mène au village de Zandak, personne ne supposa qu'on méditait une course sérieuse : on ménageait à la garnison de Vnézapné comme à moi-même une surprise. Le prince Bariatinski m'avait bien dit plus d'une fois qu'avant de nous séparer, il me donnerait « une représentation de sa façon; » mais je n'y comptais presque plus quand cette bonne fortune se présenta.

Une fois persuadé que j'allais parcourir les montagnes du Caucase avec une colonne expéditionnaire, je ne fus pas, je l'avoue, sans quelque inquiétude. N'ayant jamais été militaire, je n'avais aucune idée de l'effet que ferait sur moi le sifflement des balles. Je ne me rendais pas bien compte de la manière dont je me comporterais au moment du danger, et j'allais me trouver en mesure de représenter la bravoure française devant un public qui se connaissait en fait de courage, et qui, je suppose, n'était pas fâché de voir un Français à l'œuvre. Je me disais bien que les gens sensés ne jugeraient pas de ma nation d'après moi seul : Dieu merci, la France n'a plus besoin de faire sa réputation militaire; mais qui savait si on ne serait pas

(1) A peu près dix lieues et quart de France. La verste se compose de cinq cents *sagènes;* la *sagène* est de trois *archines,* et l'*archine* vaut 0m 71165 de mètre.

un peu satisfait, le cas échéant, de rire aux dépens d'un Français qui tombait ainsi sous la main, et de saper en détail une gloire depuis longtemps acquise? Ces pensées me venaient d'autant plus aisément, que je suis convaincu qu'entre deux grandes nations qui se respectent, un peu de rivalité n'est pas un mal. J'aime trop mon pays pour ne pas respecter tout homme qui est sincèrement attaché au sien, pourvu que ce ne soit pas là un motif de dire du mal de celui des autres. Toutefois le désir que j'avais d'assister à un spectacle si nouveau pour moi me fit mettre toutes mes craintes de côté, et, persuadé que l'homme peut tout ce qu'il veut sur lui-même quand il sait bien vouloir, je n'hésitai pas à courir une aventure dont les risques pouvaient être dangereux pour moi.

Le rendez-vous, pour le départ, était fixé à quatre heures de l'après-midi. — Nous allions, m'avait dit le prince Bariatinski, faire une partie de plaisir dans une *stanitsa* (1) des Cosaques de la ligne. — Dans le cas où j'aurais pris les paroles du prince au sérieux, je n'aurais pas tardé à être détrompé. Un petit incident relatif à la couleur de mon cheval, dont la robe était presque blanche, éveilla la sollicitude du prince à mon égard. Il ne voulait probablement pas m'exposer la nuit comme un but aux balles ennemies; mais la difficulté de trouver un autre cheval qui fût, comme celui-là, habitué au bruit de la fusillade, et quelques autres raisons qu'il est inutile de mentionner ici, le déterminèrent enfin à me laisser cette monture. En outre, la compagnie qui formait notre escorte portait des provisions de bouche, ce qui ne se faisait pas pour les courses de tous les jours, et, par extraordinaire, le chirurgien-major du régiment était avec nous. Si c'était une partie de plaisir qu'annonçaient toutes ces précautions, à coup sûr elle devait avoir un cachet tout particulier.

Il faisait nuit quand nous arrivâmes à la petite forteresse de Kaçalourt, située à l'entrée de la gorge au fond de laquelle s'élèvent les cabanes du village de Zandak. Nous y trouvâmes un peu plus de deux mille hommes d'infanterie du régiment de Kabarda, deux cents Cosaques du Don, et quatre pièces d'artillerie de montagne qui avaient été dirigées sur ce point par fractions et avec assez de précautions pour ne pas donner de soupçons à l'ennemi. Devant cet appareil de guerre et sur le point de sortir du territoire russe, le prince Bariatinski ne pouvait me laisser plus longtemps dans l'ignorance du véritable but de notre course. En effet, il me dit, avec toutes les marques d'un intérêt plein de cordialité, les dangers auxquels j'allais être exposé, afin que, dans le cas où je n'aurais pas été bien

(1) C'est le nom qu'on donne aux villages fortifiés qu'habitent ces Cosaques.

aise de l'accompagner, je pusse rester à la forteresse pour y attendre son retour. Il n'y avait pas à hésiter : j'acceptai avec empressement la proposition qui m'était faite d'assister à l'excursion projetée, et dès ce moment nous ne nous occupâmes plus qu'à mettre nos armes en bon état. Un officier distingué du régiment de Kabarda, le colonel Lévitzki, avec qui je m'étais lié d'une affection toute particulière, parce qu'il m'avait donné des preuves d'une véritable amitié et qu'il joignait à un grand cœur une haute intelligence, m'avait engagé à charger au moins un de mes pistolets avec du gros plomb, afin d'être plus sûr, au besoin, de mettre un agresseur hors de combat. Je suivis ce conseil, qui peut être surtout très utile dans les pays soumis à la Russie, parce que là on n'a à craindre ordinairement que des brigands que la moindre blessure peut faire retrouver par la police russe. Aussi ces coupeurs de route abandonnent-ils le combat dès qu'un des leurs a été blessé, poussant même le soin de leur sûreté jusqu'à se débarrasser de celui-ci par un meurtre, afin d'anéantir toute trace qui pourrait les trahir. Dans le Caucase, c'est mauvais signe quand on en vient à se servir du pistolet; là l'ennemi n'agit de près que lorsqu'il se bat en désespéré ou qu'il considère son succès comme certain.

Tous nos préparatifs de départ une fois achevés, le colonel Lévitzki m'invita à prendre le thé avec lui, en m'engageant à manger le moins possible, dans la prévision de quelqu'une de ces blessures qu'un surcroît de nourriture peut rendre plus dangereuses. Il en parlait, disait-il, par expérience. Nous étions tranquillement assis par terre, dans un coin de la cour de la forteresse, quand un officier vint, de la part du prince Bariatinski, me dire que j'étais attendu pour le souper. Le grand air excite singulièrement l'appétit; négligeant les avis pleins de sagesse qu'on venait de me donner, je me rendis immédiatement chez le prince. Ce repas, qui réunissait des hommes prêts à commencer une entreprise dont il était impossible d'apprécier les chances, ne fut pas triste; mais il ne fut pas gai non plus, car on ne savait pas si toutes les personnes qui se trouvaient là se reverraient au retour. On ne parle pas beaucoup la veille d'un combat, et si la gaieté se montre parfois, elle n'est généralement accueillie que du bout des lèvres. La solennité du moment et les préoccupations de l'avenir sont trop puissantes pour laisser place aux facéties ordinaires. C'était la première fois d'ailleurs que le prince Bariatinski allait commander en chef et assumer sur sa tête toute la responsabilité d'une *expédition* (1).

(1) C'est le mot consacré. Les Russes l'emploient dans leur langue pour désigner toute opération un peu importante dirigée contre les Circassiens.

A huit heures, nous montâmes à cheval, et peu après, par une belle nuit d'automne, nous traversions la petite rivière qui baigne le pied de la forteresse, et dont nous devions constamment suivre la rive gauche. Nous nous dirigions vers le sud, du côté des montagnes, en remontant une vallée qui se rétrécissait à mesure que nous nous éloignions de la plaine des Koumouiks.

D'abord nous ne parcourûmes qu'un terrain uni et dépourvu de végétation, c'était encore la steppe; mais nous ne tardâmes pas à nous engager dans des broussailles assez épaisses. Il avait été défendu de fumer, et surtout de parler à haute voix. Les chiens qui accompagnent ordinairement les soldats avaient tous été consignés à la forteresse, et on tâchait d'étouffer le hennissement des chevaux, s'il venait à ceux-ci l'envie de se faire entendre. Toutes ces précautions n'étaient pas superflues vis-à-vis d'un ennemi aussi vigilant que le sont les Tchétchens. La soirée était superbe; la lune, qui se levait à notre gauche, nous promettait une clarté qui nous était utile d'abord pour reconnaître notre route, et qui devait plus tard nous rendre de plus notables services. Une marche rapide et silencieuse, faite de nuit et dans des lieux inconnus, avec la perspective de dangers plus ou moins grands, a quelque chose de solennel qui frappe les esprits les moins accessibles à l'émotion. Aussi tous, officiers et soldats, semblaient-ils marcher sous l'influence de la même pensée: le mystère. Quelques vanneaux, dont notre arrivée avait troublé le repos et qui s'enfuirent en poussant leur cri plaintif, rompirent seuls le silence profond qui nous entourait. Nous avancions toujours. Souvent le peu de largeur du chemin obligeait la colonne à s'allonger indéfiniment, et l'on profitait des espaces vides pour se resserrer autant que le permettait la rapidité de notre mouvement. Alors on ne marchait pas, on courait, car les compagnies de tête ne s'arrêtaient jamais. Les Cosaques étaient en avant comme éclaireurs (on sait qu'ils ne font aucun bruit), guidés par le fidèle Ivan et un espion tatare sur lequel on comptait assez peu pour le faire surveiller de près par un homme sûr qui avait ordre de lui brûler la cervelle aux moindres apparences de trahison.

Nous marchions ainsi depuis quelque temps, quand un coup de fusil retentit tout à coup au centre de la colonne et excita quelques aboiemens de chiens sur notre droite, dans le lointain. Un léger frémissement d'inquiétude courut dans les rangs. C'était un soldat qui par maladresse venait de produire ce bruit en faisant partir son arme; mais l'impression ne fut pas de longue durée. Il n'est pas rare d'entendre un coup de fusil dans ces lieux, et nous n'en marchâmes que plus rapidement. Après bien des montées, des descentes et des détours continuels, nous arrivâmes devant une petite fortification

des Tchétchens. C'était une palissade faite avec des branches entrelacées et garnies de terre. Elle est établie en travers de la route, sur une petite élévation qui domine le côté par lequel nous arrivions, et elle est percée d'une porte à claire-voie à l'endroit où la route y aboutit en droite ligne. On appelle ce lieu la *Porte de Goëtimir*. En dedans de cette palissade, et tout près de l'entrée, est un tombeau à côté duquel s'élève une longue bigue ornée, vers son extrémité, d'un simulacre de drapeau suspendu à une hampe courte et fixée horizontalement dans la bigue. C'est le lieu de repos éternel d'un chef, peut-être de celui dont le nom est resté à ce passage. — « Ici, me dit le colonel Lévitzki avec son calme habituel, nous aurons des coups de fusil au retour, et peut-être plus que nous n'en voudrions. — Vous croyez? lui répondis-je; eh bien! j'en prends note, et nous verrons si vous êtes un bon prophète. »

Nous avions à peine franchi cette porte, qui du reste n'était pas fermée, que j'aperçus à quelques pas de moi, sur la gauche, les restes d'un feu qui brillait encore. Le colonel Lévitzki, à qui je fis part de ma découverte, ordonna immédiatement à ses soldats d'entourer ce feu, mais on n'y trouva personne. Un officier rapporta seulement une paire de souliers circassiens et des baguettes qui servent à appuyer le fusil. Il était visible que ce feu avait été naguère entretenu. Les Cosaques du Don étaient probablement passés trop rapidement pour l'apercevoir. Nous entrions alors dans un bois de chênes blancs, et cette troupe de cavaliers n'était pas loin de nous. Tout à coup il se fit dans les rangs un mouvement d'alerte. Il faut peu de chose en pareille circonstance pour émouvoir les hommes. Prenant leurs lances en main, les soldats s'enfoncèrent en avant, dans l'épaisseur de la forêt. Nous ne sûmes pas ce qui avait causé cette sensation; peut-être (on pouvait le supposer ainsi) était-ce le bruit que fit en fuyant quelque homme qui était posté là en vedette.

« Si, au lieu des Cosaques du Don, nous avions eu quelques-uns de mes vieux Cosaques de la ligne, me dit mon ami le colonel, cet homme ne se serait aperçu de notre présence que lorsqu'il n'aurait plus été en état de faire un mouvement ni de pousser un seul cri. » Je crus sans peine le colonel Lévitzki, car je savais tout ce qu'il avait fait d'extraordinaire quand il commandait le régiment des Cosaques de Mosdok (1).

Au milieu de la forêt, nous fûmes arrêtés par une bifurcation de la route. Les Cosaques étaient hors de vue; il fallut, à la faveur des rayons de la lune que filtraient les grandes masses de feuillage qui nous entouraient, chercher sur la terre la trace des pieds des che-

(1) C'est le nom d'un des régimens des Cosaques de la ligne.

vaux. Enfin nous laissâmes derrière nous ce bois, qui ne nous promettait rien de bon pour le retour, et nous entrâmes dans une grande plaine qui portait des traces de culture et qui était parsemée d'arbres de la plus belle venue. On y fit une halte d'une demi-heure pour laisser à l'infanterie le temps de reprendre haleine. J'en profitai pour lier conversation avec les soldats, qui, voulant me témoigner leur sympathie, m'offraient leur pain et leur eau-de-vie. Je leur recommandai alors de faire attention à moi, et surtout de ne pas me prendre pour un Tchétchen. (Je portais le costume des Cosaques de la ligne, qui est le même que celui des indigènes.) — Oh! ne craignez rien, me dirent-ils, nous vous connaissons et nous connaissons aussi votre cheval, qui a appartenu à notre ancien colonel; mais comment, monsieur, pouvez-vous venir dans un pareil lieu? — Il m'est très agréable de me trouver avec vous, leur répondis-je. — C'est étrange, car enfin rien ne vous y oblige, et vous n'avez pas de grades à gagner. » Ces braves gens ne pouvaient pas comprendre que la curiosité seule m'eût décidé à les suivre ainsi en amateur. Les officiers me témoignaient la même cordialité, et mes réponses durent leur prouver combien j'étais touché de ces marques d'intérêt.

On se remit en marche. La plaine que nous avions à parcourir est assez étendue; à son extrémité, nous rencontrâmes un bas-fond couvert de petits arbres à travers lesquels un sentier assez étroit allait en descendant. Il fallut nous engager dans ce coupe-gorge, où il n'était pas facile de faire passer l'artillerie. Au fond du ravin, le terrain était marécageux; puis nous eûmes à gravir le talus opposé, au sommet duquel nous trouvâmes un plateau ombragé de quelques grands arbres. A partir de ce lieu, la route s'engageait dans une profonde vallée. En arrivant sur le plateau, la tête de la colonne dut s'arrêter pour donner le temps au reste de la troupe de sortir de ce trou. Nous n'étions plus qu'à deux verstes de l'aoul de Zandak, et rien n'indiquait que l'ennemi se doutât de notre présence. Le moment critique arrivait : il fallait, sans perdre de temps, prendre le village d'assaut, l'incendier si c'était possible, et emporter la pièce de canon promise à notre courage. Nous causions des mesures à prendre pendant que les troupes continuaient à se masser, lorsque tout à coup une forte et brève fusillade éclata à l'extrême arrière-garde. C'était l'ennemi. — Qu'allons-nous faire maintenant? dis-je au colonel Lévitzki. — *Na léva krougom* (demi-tour à gauche), me répondit-il, car nous ne trouverions plus rien à prendre dans le village, si ce n'est beaucoup de coups de fusil, et la satisfaction de brûler de pauvres cabanes ne vaut pas le mal que nous y aurions. — Les Circassiens déménagent vite, et, d'après ce que nous apprîmes plus tard, au

premier signal d'alarme, tous ceux qui ne pouvaient pas combattre étaient partis pour la montagne en emportant toutes leurs richesses, y compris la pièce de canon.

Notre coup était manqué, et, quels que fussent nos regrets, il n'y avait rien à faire. Nous n'étions pas en nombre pour enlever rapidement un village prêt à se défendre, et qui pouvait, d'un instant à l'autre, recevoir du secours. Il n'y avait donc plus qu'à nous retirer. En effet, le prince Bariatinski donna immédiatement l'ordre de commencer le mouvement de retraite. On tourna sur place. Le bataillon du colonel Lévitzki, qui jusqu'alors avait été en tête, dut ainsi former l'arrière-garde. Il pouvait être minuit et demi. Le temps était toujours superbe, et la lune se trouvait au milieu de sa course. J'étais arrivé sur le plateau avec l'avant-garde, et m'étant mis un peu de côté, vers l'ouest, je pus distinguer, à une petite distance de nous, des hommes qui, comme des ombres, se glissaient entre les buissons. Les coups de feu ne se firent pas attendre, et les balles, passant au-dessus de ma tête en sifflant, allèrent se perdre dans la montagne voisine. Peu après, le mouvement de retraite se fit sentir jusqu'à l'extrême arrière-garde. Les Tchétchens se réunissaient sur le terrain que nous abandonnions, et ne cessaient pas de tirer sur les Russes, qui ne ripostaient pas. Nous avions gardé jusqu'alors notre *incognito;* mais, lorsque les derniers soldats se furent engagés dans la descente, la trompette se fit entendre, et ses sons répétés aux deux bouts de la colonne, puis répercutés par les échos des montagnes, firent enfin savoir que c'étaient bien les Russes qui, à cette heure indue, se promenaient dans la vallée, et les soldats prouvèrent à l'ennemi, par une vive fusillade, que notre promenade n'était pas purement sentimentale. Ce fut là un beau moment dont je conserverai toujours l'impression. Il paraît toutefois que les Tchétchens n'étaient pas encore en grand nombre, car ils nous laissèrent sortir du bas-fond sans trop nous inquiéter.

A partir de ce moment, les coups de feu ne cessèrent plus. On les entendit alternativement à l'arrière et à l'avant, quelquefois même de tous les côtés à la fois, suivant les avantages du terrain ou le plus ou moins d'arbres que l'ennemi jugeait être à sa convenance pour tirer sur nous sans trop s'exposer. Notre course avait néanmoins perdu une grande partie de son intérêt. Il ne s'agissait plus maintenant que de nous retirer avec le moins de mal possible. Les choses allèrent assez bien jusqu'à la porte de Goëtimir. C'est là que les Tchétchens nous attendaient. La porte était fermée cette fois; il fallut la démolir, et pendant ce temps nous pouvions distinguer parfaitement la voix des hommes qui couraient dans le bois. — Que disent-ils? demandai-je à un soldat avec qui j'étais occupé à partager ma

provision de tabac, car nous pouvions fumer alors, en cachant avec soin le feu du cigare que l'ennemi n'eût pas manqué de prendre pour but. — Ils disent de se hâter, — me répondit celui-ci. Devant la porte, une forte décharge de mousqueterie, tirée presque à bout portant, accueillit les soldats, qui s'élancèrent à la baïonnette à la poursuite des Tchétchens; mais ceux-ci n'essayèrent pas de tenir, et s'enfuirent à toutes jambes vers la rivière, que nous avions maintenant à notre droite, et dont les escarpemens devaient leur servir d'abri.

Les Circassiens qui nous poursuivaient s'étaient donné rendez-vous en cet endroit; aussi à peine fûmes-nous sortis de la palissade, que tout le bois environnant sembla peuplé d'ennemis. On tirait de tous les côtés en même temps, mais c'était surtout à l'arrière et sur la droite que le feu était le plus nourri. Il fallut nous arrêter. Les combattans étaient assez près de nous pour que de temps à autre nous pussions les apercevoir et entendre les injures qu'ils nous débitaient, tout en s'excitant mutuellement au combat par un cri qui peut se rendre par la syllabe *hi*, dite en traînant et répétée plusieurs fois. On leur répondait injure pour injure, et les coups de fusil faisaient le reste. Ces cris, au milieu du bruit des armes, donnaient à ce combat une teinte de mœurs antiques qui avait bien son originalité. Ils me rappelaient aussi ces tableaux de Wouwermans, dans lesquels on voit tous les combattans représentés bouche béante.

L'ennemi venait quelquefois si près des soldats, que ceux-ci chargèrent à la baïonnette à plusieurs reprises, mais inutilement, car il s'enfuyait à l'instant. On fit jouer l'artillerie, qui tira à mitraille. Les Tchétchens guettèrent alors le moment où l'on devait mettre le feu à la pièce. Couchés à plat-ventre derrière de petits tertres ou se cachant dans une construction en pierres qui était de leur côté, ils ne se montraient qu'après que le coup était parti, en poussant des cris sauvages et en faisant pleuvoir une grêle de balles à l'endroit qu'occupait la pièce de canon; mais les coups qui, par un feu plongeant, nous arrivaient du côté de la porte de Goëtimir étaient bien autrement dangereux que ceux qui, tirés ainsi à la hâte et sous une fusillade soutenue, se perdaient au-dessus de nos têtes.

Les soldats, échelonnés en tirailleurs, avaient seuls beaucoup à faire, et ils y mettaient une bonne volonté telle qu'une quantité de balles pleuvaient toujours à l'instant sur le lieu d'où un coup de feu était parti. La difficulté de se déployer sur un terrain inconnu, et que l'obscurité ne permettait pas de sonder, constituait notre principal désavantage. La lune était alors voilée par un nuage. Je causais avec un officier, quand les balles parurent se diriger de mon côté et passèrent assez près de nous pour que nous pussions distinguer, d'après l'intensité du sifflement, la différence de grosseur de quel-

ques-unes, ce qui fit dire à mon interlocuteur qu'il devait y avoir là quelques fusils russes, car les carabines circassiennes ne portent ordinairement que de très petites balles. — C'est, me dit cet officier, votre cheval blanc qui nous vaut cette visite. Nous ferions beaucoup mieux de mettre pied à terre et de ne pas nous exposer ainsi à une mort inutile. — Il faut dire qu'outre mon cheval, qui par sa couleur brillait au milieu des soldats qui nous entouraient, j'avais un bonnet de fourrure d'une blancheur éclatante. Je suivis son conseil, et nous continuâmes notre conversation jusqu'à ce que la compagnie de cet officier fût appelée à en remplacer une autre qui se retirait de la ligne des tirailleurs après avoir épuisé ses munitions. La compagnie russe est ordinairement composée de trois cents hommes; chaque homme porte avec lui soixante cartouches, d'où il résulte que la compagnie en question avait tiré près de dix-huit mille coups, et l'on suppose bien qu'elle n'était pas la seule à combattre.

Les Russes chargent leur arme avec une grande rapidité et fournissent un grand nombre de coups en très peu d'instans; mais ils tirent mal, car ils n'ajustent pas. Quand on leur demande pourquoi ils n'y apportent pas plus d'attention, ils répondent naïvement que « ce n'est pas nécessaire, attendu que la balle saura bien trouver son homme. » Par suite de ce raisonnement, ils cherchent peu à mettre à profit les accidens de terrain qui pourraient les garantir; en effet, il est inutile qu'ils se cachent, si la balle se charge elle-même d'aller trouver son homme. D'ailleurs se cacher est contraire aux idées de bravoure du soldat; il faut bien qu'il se montre, s'il veut être vu et admiré. Les Circassiens, qui ne donnent pas tant d'esprit à leurs projectiles, profitent au contraire de tout pour se mettre à couvert, et pour peu qu'une pierre soit grosse, ils trouveront le moyen de s'en faire un abri. Il est curieux de voir avec quelle adresse ils se blottissent derrière le premier objet venu : un serpent ne ferait pas mieux. Toutefois ils perdent beaucoup de temps pour charger leurs carabines, qui sont presque toujours à balle forcée; ils ménagent la poudre, ajustent longtemps, et tirent bien quand ils peuvent appuyer leur arme sur un objet quelconque. Ils tirent mal à bras francs. La réputation d'excellens tireurs qu'on leur a faite n'est donc méritée qu'à de certaines conditions. On comprend qu'un homme qui, durant toute sa vie, se sert d'une même arme, qui en étudie la portée, et qui ne tire que lorsqu'il est parfaitement établi dans un lieu à sa convenance, on comprend, dis-je, que cet homme manque rarement son but, quelque mauvaises que soient les carabines que les montagnards fabriquent chez eux. Il m'est arrivé de tirer à la cible avec des Tatares; j'avais une carabine de leur fabrique, qui était plutôt belle que bonne, et ils étaient fort étonnés de voir qu'à bras francs

je tirais aussi juste qu'eux appuyant leur arme sur des baguettes dont ils sont toujours munis. Cependant je sais fort bien que je ne puis me donner comme un habile tireur.

Nous fûmes retenus longtemps à cette porte de Goëtimir, et, tout en me promenant parmi les soldats, j'admirais le spectacle curieux qu'offrait ce combat de nuit dans une gorge étroite et boisée. Le côté triste de la bataille, c'est-à-dire les morts et les blessés, n'attirait pas beaucoup mes regards à cause de l'obscurité, et les coups de canon, répercutés mille fois par les montagnes voisines, produisaient des bruits lointains qui ressemblaient à la magnificence d'un orage dont les balles figuraient les grêlons.

Cependant l'ennemi semblait perdre de son ardeur. Son chef était tombé sous la mitraille; ses pertes étaient plus fortes que celles des Russes, qui, après tout, n'avaient pas beaucoup de mal. Le feu se ralentissait sensiblement; le moment était donc venu de continuer notre retraite, que les blessures de quelques chevaux d'artillerie rendaient opportune. On ne cessa pas néanmoins de riposter à l'ennemi; mais on y mit moins d'ardeur aussi, et le jour ne tarda pas à venir permettre aux soldats de tenir les agresseurs à distance. Cela n'empêchait pourtant pas les balles d'arriver encore au milieu de nous. On ne s'en inquiétait plus beaucoup toutefois. Vers six ou sept heures du matin, nous rentrâmes dans la plaine, et l'ennemi nous abandonna tout à fait. Alors la gaieté revint, et les chants recommencèrent. Le soldat russe chante toujours. Chaque compagnie a son corps de chanteurs qui célèbrent, dans des couplets de leur composition, les exploits du régiment ou des souvenirs d'amour. Les chants du peuple russe sont mélancoliques; ceux du soldat au Caucase sont gais et très animés. Un homme chante ordinairement le couplet, et le chœur accompagne au refrain, en y mêlant le ron-ron d'un tambour de basque, pendant qu'un homme ou deux, agitant une espèce de petit chapeau chinois dans chaque main, précèdent en dansant. J'ai connu un tambour, cher au régiment de Kabarda, le seul de tous ceux que j'ai eu occasion de voir qui m'ait rappelé le tambour français. Cet homme, en débitant son couplet, s'animait à un tel point que ses traits se contractaient et que sa figure en devenait bleue.

Nous allions ainsi assez paisiblement, quand un cadavre, qui avait été placé en travers sur la selle d'un cheval des Cosaques, tomba, et vite un des danseurs s'en alla donner un coup de main au conducteur du cheval pour l'aider à replacer le mort sur la selle, puis, sans plus de façon, il revint à sa place continuer ses entrechats. Tel est l'effet de l'habitude des combats. Un homme que l'on connaissait depuis longtemps meurt, et l'on chante des refrains d'amour à côté de son cadavre. Cependant cet homme a là des camarades qui l'ont aimé, qui

le regretteront peut-être; mais ils sont depuis si longtemps familiarisés avec l'idée de la mort, qu'elle n'a plus d'aspects effrayans pour eux. De plus, la vue du cadavre d'un homme qu'une mort rapide est venue frapper dans un moment d'action n'a rien de bien attristant, et ses traits portent encore longtemps les traces de l'expression qu'ils avaient au moment où il est tombé.

Enfin on s'arrêta en plein champ, au milieu de la plaine. Un peu de repos n'était pas à dédaigner. Le prince Bariatinski avait fait porter avec lui tout ce qui pouvait compléter un déjeuner passable, auquel on fit, comme on pense bien, grand honneur, et bientôt on se mit à raconter les nombreux épisodes de la nuit. Certainement, cette affaire n'était rien pour ces hommes qui avaient assisté à tant d'engagemens plus sérieux, mais elle avait une grande importance pour beaucoup de jeunes soldats qui venaient d'y recevoir, comme on dit, le baptême du feu, et qui s'étaient vaillamment conduits, à la grande satisfaction de leurs officiers et des braves vétérans qui, par des récits de batailles, formaient depuis longtemps les cœurs de leurs compagnons inexpérimentés à cette périlleuse existence. L'honneur du régiment était bien confié. Le fait suivant pourra donner une idée de la force de l'esprit de corps qui existe chez les Kabardiens. Un officier grièvement blessé au moment d'une lutte terrible contre les montagnards n'eut rien de plus important à dire à son colonel, qui était venu le voir : « Eh bien! osera-t-on prétendre encore que ceux du régiment de *Koura* valent autant que nous? »

Le prince Bariatinski, que, pendant l'action, on avait vu sur tous les points où les circonstances pouvaient demander la présence du chef, était satisfait de la manière dont il avait relié connaissance avec ses officiers et ses soldats, qui, de leur côté, avaient admiré son calme et sa présence d'esprit. Ils pouvaient supposer, dès ce moment, que cette course n'était que le faible prélude de beaucoup d'autres plus sérieuses, de celles, en un mot, qui depuis ont porté si haut le nom de cet officier. Le colonel Lévitzki, dont la prédiction ne s'était que trop bien accomplie, avait son habit percé de cinq balles, dont une seulement l'avait légèrement touché. Il avait eu son trompette et l'aide de camp de son bataillon blessés à ses côtés (1).

Tout était donc fini. Il ne nous restait plus qu'à reprendre le chemin de Kaça-Iourt, et de là celui de Vnézapné. Le même jour, un fort détachement de Circassiens, envoyé par Shamyl au secours du village un moment menacé, vint s'établir à la porte de Goëtimir, où

(1) L'aide de camp de bataillon est un officier qui remplit des fonctions analogues à celles de l'adjudant sous-officier dans l'armée française.

il campa pendant une semaine. Un des principaux avantages de ce chef consiste à pouvoir, en tout temps et sans faire de longs trajets, se porter avec toutes ses forces sur n'importe quel point de sa frontière, ce qui oblige les Russes à être en mesure de résister, partout où ils sont établis, à une vigoureuse attaque. Shamyl est au centre d'une immense circonférence occupée entièrement par les Russes, qui ne peuvent dépasser leurs limites sans s'engager immédiatement dans des vallées étroites et fortifiées, où un petit nombre d'hommes suffit presque toujours pour retarder, sinon arrêter la marche d'une armée envahissante. Si les hommes qu'il avait envoyés contre nous étaient arrivés à temps, il est vraisemblable que nous aurions eu beaucoup à souffrir avant d'être sortis de la vallée.

Les Russes doivent regretter de n'avoir pas depuis longtemps pratiqué, sur une grande échelle, ce système de courses dont on a vu les heureux résultats dans notre guerre de l'Algérie; peut-être aujourd'hui, grâce à ce système fidèlement poursuivi, seraient-ils maîtres de l'isthme caucasien. Il a fallu à la France vingt années pour dominer complétement un pays habité par une population plus nombreuse et peut-être plus intrépide que celle du Caucase, placé aussi de manière à pouvoir se procurer du dehors des ressources que les Circassiens ne peuvent attendre de personne. Les Russes nous disent à cela que les montagnes de l'Algérie ne sont pas aussi escarpées que celles dans lesquelles ils ont à combattre. Je n'ai pas vu notre Afrique française, il me serait donc impossible d'établir une juste comparaison entre ces deux pays; mais, s'il faut en croire les descriptions qu'on en a faites, je dois supposer qu'il y a là des difficultés de terrain qui valent bien celles que les Russes ont à surmonter au Caucase. Leur armée d'occupation pour toutes les provinces circassiennes, dans lesquelles on comprend l'immense étendue de pays qui se déploie au sud de la chaîne de montagnes jusqu'aux frontières de la Perse et de la Turquie, est, dit-on, de cent quatre-vingt mille hommes (1), que les maladies viennent souvent assaillir dans des forteresses mal garanties contre les effets d'un climat généralement pernicieux. Je ne parle pas de ceux que la guerre décime : le nombre des morts causées par le feu de l'ennemi est peu considérable relativement à la mortalité entretenue par les maladies et les fièvres de tous genres que provoque dans ces lieux la moindre imprudence. On sait que le soldat russe est peu observateur des règles de l'hygiène. En ce moment encore, les efforts du général en chef prince Woronzoff, pour combattre les causes de ces maladies, viennent se briser contre l'insouciance du soldat, et les officiers qui de-

(1) J'ignore si les Cosaques de la ligne sont compris dans ce chiffre.

vraient l'aider dans cette œuvre d'humanité aiment mieux laisser faire les hommes placés sous leurs ordres que de courir le risque de s'en faire détester en les gênant dans des habitudes que souvent ils suivent eux-mêmes. Ainsi, par exemple, on a distribué à chaque homme un plastron de flanelle qu'il doit porter sur l'estomac, et qu'on ne trouve que rarement sur lui, à moins qu'il ne l'ait dans sa poche. Il y a dans les rangs inférieurs de l'armée russe une force d'inertie pour certaines choses qui finit par lasser les chefs les plus persévérans. C'est, sous un autre point de vue, la même indifférence que vis-à-vis du danger. A cette occasion, je me souviens d'un fait qui peut venir à l'appui de ce que j'avance. Je marchais un jour, accompagné de quelques soldats, sur un sentier dont l'un des côtés était coupé à pic au-dessus d'un torrent, et le terrain sur lequel nous marchions ne présentait aucune garantie de solidité; mais, comme les soldats ne s'en inquiétaient guère et qu'un malheur pouvait facilement arriver, je les engageai à ne pas longer le précipice, sur quoi le caporal me dit : « Un *Kabardinski* ne craint rien, et, si vous nous ordonniez de sauter en bas, nous sauterions. — Je le crois parfaitement, ajoutai-je; mais, comme il n'y a rien qui presse et que je ne vois pas de raison pour que vous exposiez inutilement votre existence, je vous ordonne de vous tenir un peu plus de l'autre côté. » — Mon caporal était, ce me semble, un peu vantard; mais je n'en étais pas moins persuadé qu'au besoin il eût été capable d'exécuter ce qu'il avançait. A mon arrivée, je lui donnai de quoi boire à ma santé, lui et ses compagnons. Il en coûte si peu, avec eux, pour faire des heureux, qu'on peut facilement se procurer cette satisfaction. On ne saurait dire que le soldat russe soit réellement malheureux au Caucase. S'il lui manque certaines jouissances qu'il pourrait se procurer en Russie, il n'y trouve pas non plus les désagrémens sans nombre d'une ville de garnison. Ainsi il a peu ou pas du tout d'exercice à faire; il est rarement puni; excepté les jours où il est de garde, il s'habille à peu près comme il l'entend, et si avec cela il peut quelquefois boire un petit verre d'eau-de-vie, il est le plus heureux des mortels. Je suis même porté à croire que ceux qu'on prend dans les régimens du Caucase pour les faire entrer dans la garde impériale doivent bien souvent regretter leurs anciennes habitudes. Cette manière de voir surprendra peut-être bien du monde, mais je suis d'avis qu'il faut apprécier le plus ou moins de bonheur d'un peuple d'après son caractère particulier, et ne pas toujours vouloir le rendre heureux à la façon des autres. En somme, à l'égard du soldat, la discipline militaire dans l'armée russe du Caucase n'est pas aussi brutale que quelques personnes pourraient le supposer. Quant à l'officier, s'il est trop facilement porté à abuser des prérogatives que lui donnent

ses épaulettes (1), il rachète ces défauts par une bravoure qui ne demande que l'occasion de se déployer.

En campagne, le soldat russe aime à se charger d'une foule de petits objets qui constituent un de ses plus chers agrémens. L'officier a des goûts analogues; aussi on ne se figure pas tout ce qu'il y a de bagages à la suite d'un corps expéditionnaire. Outre l'embarras que ces nombreux bagages jettent dans la marche d'une armée, il en résulte un encombrement de chevaux qu'il n'est pas toujours facile de nourrir. Tous les officiers d'infanterie vont à cheval au Caucase, et soit qu'ils traînent après eux une petite charrette (*pavoska*) ou qu'ils mettent leurs effets sur le dos d'une bête de somme, il ne faut pas compter moins de deux ou trois chevaux pour chacun d'eux. Un bataillon est composé de quatre compagnies ayant chacune quatre ou cinq officiers auxquels il faut joindre le commandant, le chirurgien et toujours quelques *jounkers* (cadets), qui à eux tous amènent ainsi une cinquantaine de chevaux, sans compter ceux qui sont strictement nécessaires pour le service général du bataillon. Parmi les régimens d'infanterie, ce ne sont guère que ceux des chasseurs qui vont aux expéditions. Les régimens de ligne sont employés à la garde des forteresses qu'ils ne quittent presque jamais. Pour toute cette armée de fantassins, il n'y a qu'un seul régiment de cavalerie régulière, le 9e de dragons, fort, dit-on, de trois mille hommes. Il est cantonné à Tchirlourt, sur la rive droite du Soulak. Le service de cavalerie est fait principalement par les Cosaques du Don et de la ligne. En outre, à chaque expédition, on appelle sous les drapeaux de la Russie de nombreux miliciens pris parmi les peuplades soumises, et qui, à pied ou à cheval, rendent parfois d'importans services. Ce sont des auxiliaires néanmoins sur lesquels il ne faudrait pas trop compter en cas de défaite.

On comprend à peine comment, devant des forces aussi considérables que celles que la Russie entretient dans ce pays, Shamyl peut lui résister si longtemps dans un coin de terre où il est parfaitement enfermé, et qui fournit à peine de quoi nourrir les hommes auxquels il commande. On serait tenté de se demander, — et si je m'arrête à cette question, c'est parce qu'elle m'a été adressée bien des fois depuis mon retour en France, — on serait tenté de se demander si la Russie fait bien sérieusement au Caucase une guerre de conquête. En effet, pour celui qui compare les immenses ressources et les nombreux soldats dont l'empereur de Russie dispose au petit territoire qu'il s'agit ici de soumettre, il y a lieu peut-être de supposer que la

(1) Ces réflexions ne m'ont pas été suggérées seulement par ce que j'ai pu voir dans le régiment de *Kabarda;* elles sont le résultat des observations faites pendant toute la durée de mon séjour dans les provinces du Caucase.

Russie n'entretient dans ces montagnes qu'une école militaire pratique à l'usage de ses officiers; mais quand on la voit perdre tant de braves soldats et exposer la vie de ses plus chers généraux, on ne peut s'empêcher de penser différemment, car si c'était un amusement, il faudrait reconnaître au moins qu'il coûte bien cher, et l'on sait que l'empereur de Russie aime trop ses sujets pour que son cœur pût accepter si longtemps un pareil sacrifice. Il faut donc trouver à la durée de cette guerre de plus sérieuses causes, sur lesquelles l'étude des faces diverses d'une si grave question peut seule jeter quelques lumières. Ce qui est certain, c'est que la Russie poursuit au Caucase une œuvre de civilisation, et, quelles que puissent être les chances par lesquelles elle devra passer avant d'arriver à un résultat définitif, nous ne pouvons, nous Français, faire autrement que d'applaudir à ses succès sur cette frontière de l'Europe.

Il était environ quatre heures de l'après-midi, quand nous rentrâmes à la forteresse de Vnézapné. Une grande partie des troupes de notre petite expédition était restée à Kaça-lourt, d'où chaque fraction devait retourner au lieu de son séjour habituel. Nous n'avions plus avec nous que les compagnies qui étaient cantonnées à Vnézapné et les blessés qui devaient entrer à l'hôpital. Ces malheureux avaient été frappés presque au milieu de la nuit précédente, et ils avaient ainsi passé plus de douze heures sur une charrette non suspendue; cependant pas un cri, pas une plainte n'avait encore trahi leurs souffrances. Quand nous parûmes devant la porte de la forteresse, nous assistâmes à une scène touchante. Chacun de nous avait des amis qui étaient restés là pour nous attendre. Ils nous avaient vus partir avec la persuasion que nous allions faire tout simplement une course d'agrément, et qu'on juge de leur anxiété, lorsque, dans la nuit, ils entendirent la fusillade et le bruit du canon qui leur arrivaient très distinctement à cause du rapprochement produit par la ligne droite. Ils étaient restés dehors pendant tout le temps, et, prêtant une oreille attentive ils avaient suivi, au hasard de leur imagination toutes les phases de notre marche rétrograde. Il fallait voir avec quelle inquiétude chacun de ces hommes restés à la forteresse cherchait ses amis dans nos rangs! Cette nuit avait dû leur paraître bien longue! Comme en définitive il n'y avait pas beaucoup de mal, on n'eut bientôt plus qu'à nous féliciter de notre heureux retour, et toute la soirée se passa en joyeux propos.

Pour ce qui me regardait personnellement, j'étais assez satisfait (pourquoi craindrais-je de le dire?) de la manière dont j'avais traversé cette épreuve, qui était un sujet de commentaires pour tout le monde. Cette course, faite en amateur, me valut une réputation de courage qui dépassa bientôt toutes les limites de la vérité, de telle

sorte qu'on ne tarda pas à m'attribuer une foule d'exploits imaginaires. Il ne se tuait plus un seul homme aux environs de Vnézapné sans que je dusse inévitablement y être pour quelque chose, et plus tard, quand j'eus quitté la forteresse, on m'assura que l'époque du passage du *French* dans cette contrée avait servi de date pour quelques-uns des événemens qui avaient précédé ou suivi mon séjour.

Le prince Bariatinski, désirant avoir un plan approximatif de la route que nous avions parcourue, s'adressa à cet effet aux officiers qui avaient été avec nous, et dont aucun ne put se charger de ce travail. Alors on m'en parla. Quelle que fût la difficulté de me souvenir d'un chemin fait pendant la nuit, dans les circonstances que j'ai décrites, et de plus sans avoir pris aucunes notes ni aucunes mesures, j'essayai de faire un plan qui pût donner une idée des lieux. Je le soumis ensuite à tous les officiers, qui n'y trouvèrent rien à corriger. Il fut donc adopté, et on le fit copier par un jeune officier qui, sachant un peu de lavis, le mit en couleur et y ajouta son nom.

C'est à quelques jours de là, et pendant que j'étais seul avec le prince Bariatinski, que j'eus avec lui la conversation suivante : — Vous aviez déjà fait la guerre? me dit-il.

— Non, jamais, mon prince.

— Oh! je suis persuadé que vous avez servi en Algérie.

— Je vous assure que je n'ai jamais servi nulle part.

— Alors c'est bien la première fois que vous vous êtes trouvé à un combat?

— La première fois.

— Vraiment!

— Je vous en donne ma parole d'honneur. Et croyez bien que je n'aurais aucune raison pour dire autre chose que l'exacte vérité.

Le prince garda un moment le silence, puis il ajouta, comme en se parlant à lui-même : — Ces diables de Français!... ils naissent tous soldats. — Mon individualité disparaissait devant une telle appréciation. Ce n'était plus moi seul qu'on croyait capable de se bien conduire dans le danger, c'étaient tous les Français. J'étais heureux d'un résultat qui dépassait mon attente, et je me trouvais ainsi récompensé de l'effort que je m'étais imposé.

Il y a eu depuis, à cette même porte de Goëtimir, un combat dont les feuilles russes ont fait mention. J'ai appris aussi qu'à une époque bien antérieure à celle de mon séjour dans les pays caucasiens, une colonne russe, ayant avec elle dix pièces de canon, avait déjà été dirigée contre l'*aoul* de Zandak.

Après cette affaire, l'ennemi nous donna quelques jours de repos. C'était à lui maintenant de faire sentinelle et de veiller à l'entrée de toutes les vallées qui débouchent dans la plaine des Koumouiks. De

leur côté, les soldats russes purent à leur aise se raconter leurs aventures. Ils trouvaient dans leur course nocturne de quoi se créer un sujet de distraction pour plusieurs jours, en attendant que l'ennemi vînt s'offrir de lui-même à leurs coups, ou qu'ils allassent encore le chercher chez lui. Le soldat russe est grand causeur; il raisonne toujours et sur tout, et il est quelquefois curieux de le suivre dans ses plans de combats. Les officiers, qui savent jusqu'à quel point sa sagacité est pénétrante, s'en rapportent bien souvent à lui pour deviner la mission qu'ils auront à remplir, lorsqu'une fois ils ont reçu l'ordre de se préparer pour une sortie dont ils ignorent le but.

Quand les Tchétchens ne se montrent pas à Vnézapné, la conversation manque bientôt d'aliment, et l'ennui ne tarde pas à se faire sentir; mais les Circassiens, qui, eux aussi, se fatigueraient bien vite d'une inaction qui ne leur est pas habituelle, laissent rarement passer une semaine sans venir se montrer devant la forteresse. Alors on se tire quelques coups de fusil, le canon même se mêle ordinairement de la partie, on se fait quelques blessures, et tout le monde est content.

C'est pendant les jours d'inaction qui suivirent la course à Zandak que nous allâmes rendre visite à un régiment de dragons dont les cantonnemens n'étaient éloignés de Vnézapné que d'une vingtaine de verstes. En sortant de l'*aoul* d'Andreva par la porte de l'est, nous traversâmes un petit bois peuplé de faisans qui se levaient devant nous presque à chaque pas; puis nous arrivâmes dans la steppe, qui se prolonge jusqu'à Tchir-Iourt, village où sont cantonnés les dragons, et de là jusqu'à la mer Caspienne. En cet endroit, les dernières pentes des montagnes sont complétement nues; c'est comme si la steppe avait été soulevée par immenses morceaux. Ces champs arides sont fréquentés par de nombreuses compagnies de perdrix qui, conjointement avec les lièvres, s'en sont adjugé la jouissance, que du reste on leur dispute peu : les animaux sont à leur aise dans un pays où les hommes se font la chasse entre eux.

Je trouvai, parmi les dragons, beaucoup d'aimables officiers dont quelques-uns me firent la politesse de former eux-mêmes mon escorte, quand je voulus aller dessiner un très joli pont de bateaux jeté sur le Soulak. Après la garde impériale, ce n'est guère que dans les régimens de cavalerie qu'on peut encore rencontrer des officiers appartenant aux bonnes familles de l'aristocratie russe, et il faut ajouter, à leur éloge, qu'on est presque sûr de trouver en eux des hommes d'un esprit cultivé. J'ai souvent entendu dire que les officiers d'*armée* ne voyaient pas avec plaisir ceux qui sortent de la garde pour prendre du service au Caucase, parce que, ajoute-t-on, ils n'y viennent que pour recevoir des grades et s'en retourner après. Sans rechercher si ce grief est fondé sur des raisons solides,

je crois cependant pouvoir émettre l'opinion que c'est de la garde que d'ordinaire sortent les officiers les plus instruits de l'armée russe, les plus distingués par la bravoure comme par le charme des manières. Chez les dragons de Tchir-Iourt, par exemple, je fus très cordialement accueilli. Leur chef, le colonel Kriukavskoy, qu'une balle perdue est venue tuer l'année dernière à la fin d'un combat victorieux, nous donna un dîner splendide pour le pays; ce fut au moment du dessert, quand déjà on débouchait les bouteilles de vin de Champagne, qu'un courrier vint annoncer la prise de l'*aoul* de Salté, qui venait d'être emporté d'assaut par une colonne russe après un long siége. Tous les convives fêtèrent à l'envi cette victoire, et moi avec eux. La joie de ces aimables compagnons me gagna si bien, que je ne pus faire autrement que de mêler mes acclamations à leurs hourras et à leurs vœux pour le triomphe d'une cause qui avait conquis toute ma sympathie.

Le camp des dragons (on ne peut appeler autrement de misérables maisonnettes qui servent à peine à abriter les hommes) est placé à l'entrée même de la gorge par laquelle le Soulak débouche dans la plaine des Koumouiks. Comme les Tchétchens n'aiment pas à se risquer dans le voisinage de gens qui sont toujours en mesure de les poursuivre, les soldats peuvent cultiver aux environs de leur demeure des plantes potagères qui rendent l'existence plus facile et plus agréable à Tchir-Iourt qu'à Vnézapné, qui, ne renfermant pas de cavalerie, ne peut malheureusement pas jouir des mêmes avantages; mais le climat y est en revanche moins supportable. Pendant tout l'été et une grande partie de l'automne, le vent soulève dans la steppe des tourbillons de poussière qui couvrent toute la plaine depuis le matin jusqu'au soir, et forcent les habitans à rester enfermés chez eux presque chaque jour. Dès le retour de la saison des pluies, il n'est pas de village ni de forteresse au Caucase où l'on puisse aller à pied sans être exposé à se perdre dans la boue; aussi on peut dire qu'une bonne partie de la vie d'un Tatare de ce pays se passe à cheval.

Quand nous prîmes congé des habitans de Tchir-Iourt, beaucoup d'entre eux voulurent faire de compagnie avec nous une bonne partie du chemin qui nous ramenait à la forteresse, où nous revînmes le même jour.

Je commençais à prendre Vnézapné en affection. Il m'en coûtait beaucoup de quitter des personnes que je n'étais pas sûr de revoir. Le brave colonel Lévitzki me regardait, m'avait-il dit, comme faisant partie de son bataillon, et par conséquent il ne pouvait pas accepter un combat en mon absence. Aussi, comme malgré la saison avancée il était encore campé sur l'esplanade qui sépare la forteresse de l'*aoul* d'Andreva, il me faisait prévenir chaque fois qu'il était menacé d'être

attaqué, et je m'empressais de me rendre à son invitation. Nous passions ensemble la nuit sous la tente, où nous dormions malgré les coups de vent qui sans cesse ébranlaient ce fragile abri, malgré les cris réguliers et monotones des sentinelles, qui berçaient assez désagréablement notre sommeil.

Le bataillon allait-il faire du bois dans la forêt (1), le colonel m'expédiait immédiatement quelques hommes, et je partais avec lui. Comme cette opération exigeait ordinairement une journée entière, nous emportions de quoi faire un modeste déjeuner. Quand des piquets de soldats gardaient tous les sentiers, quand des sentinelles surveillaient les broussailles du haut des arbres sur lesquels elles étaient perchées, et que les travailleurs commençaient leur besogne, nous venions nous asseoir pour causer auprès d'une pièce de canon. Le hasard nous avait fait découvrir des amitiés communes à tous les deux, parmi lesquelles il se trouvait un de mes plus chers amis d'enfance, pour qui le colonel avait conservé un précieux souvenir de reconnaissance.

Cependant l'hiver, qui arrivait à grands pas, allait bientôt forcer les troupes qu'on ne pouvait loger dans le *Forstadt* à prendre leurs cantonnemens dans l'*aoul* d'Andreva. On prit des précautions pour protéger les soldats contre les attaques isolées des Tatares, qui n'aiment pas le contact des Russes, et qui, malgré cela, sont obligés de donner le logement pour au moins un millier d'hommes pendant une partie de l'année. Si les Tatares voulaient travailler, ils pourraient certainement se créer chez les Russes des ressources qui contribueraient à améliorer leur position; mais ils ne veulent pas s'en donner la peine, et il est probable que la Russie ne viendra à bout de ces populations qu'en transplantant des villages entiers dans des contrées éloignées des montagnes. Les rapports continuels qui existent entre les Tchétchens et les Tatares-Koumouiks entretiennent, avec les chances d'impunité, des projets de vengeance contre la nation chrétienne. Bien que les individus des deux peuplades s'attaquent journellement, cela ne les empêcherait pas de se réunir au premier moment favorable pour eux, sauf à batailler de nouveau lorsque l'ennemi commun se serait retiré. L'esprit remuant de ces deux tribus pourrait seul s'opposer à une liaison durable entre des populations qui peut-être ne sont séparées que parce qu'une différence de position locale les a soumises à des chefs différens. En effet, ce sont, chez les habitans de la plaine et chez ceux de la montagne, même langue, même type, même religion, même costume, et, par-dessus tout, même haine de la Russie. Les gens de la plaine n'aiment pas les

(1) On ne va le plus souvent qu'à deux ou trois verstes de la forteresse.

Russes, parce qu'ils n'aimeront jamais aucune domination, pas plus celle de Shamyl que celle de n'importe quelle puissance. Le gouvernement de la Russie ne les inquiète en rien. Il leur laisse leur religion, leurs coutumes, leur système électif; mais il poursuit les assassins et les voleurs, et cela les gêne. La principale occupation des peuples circassiens est de guerroyer; s'ils n'avaient pas d'ennemi commun, ils se battraient entre eux de tribu à tribu. Avant l'invasion des Russes, ils aimaient à se mettre à la solde des peuples qui se faisaient la guerre dans les provinces de l'Asie voisines du Caucase; mais ils étaient des auxiliaires souvent dangereux pour ceux-là même qui les payaient.

Pendant mon séjour à Vnézapné, mon attention s'est portée sur les Tatares aussi bien que sur les Russes. J'ai pu remarquer que ce qui manquait aux premiers, c'était le goût du travail et non l'intelligence. Les habitans du village d'Andreva, voisin de la forteresse, et qui ne compte pas moins de trois mille *sakles*, fabriquent d'assez bonnes armes, surtout des sabres et des poignards. J'ai fait faire chez ces armuriers un sabre dont j'ai payé la lame seule douze roubles argent (48 francs). Cette lame a été fabriquée avec des débris de vieilles faulx. Le travail n'en est pas beau, mais le fer en est bon. Les fusils et les pistolets de cet *aoul* n'ont pas une grande réputation; ce sont ceux qu'on fabrique dans le Daghestan qui l'emportent dans l'opinion des gens du pays. Les Tatares excellent, par exemple, à ciseler l'argent bruni. Les dessins qu'ils font ainsi sont d'une pureté remarquable, mais peu variés. Il y a là aussi beaucoup de cordonniers qui ne confectionnent guère que des sandales. Les bottes viennent du Daghestan. Elles sont ornées de fers dont les pointes épaisses ressortent de plusieurs lignes aux deux extrémités du demi-cercle du talon, ce qui relève le derrière de la botte de telle façon que ceux qui sont chaussés de la sorte doivent constamment marcher sur la pointe du pied. Les Tatares sont longtemps à confectionner un ouvrage quelconque, car ils ne sont jamais pressés quand il s'agit de travailler; aussi font-ils attendre des mois entiers la livraison du plus simple objet. En outre, comme chacun d'eux se renferme strictement dans une spécialité, il faut toujours avoir recours à plusieurs ouvriers pour une seule chose. Il faudrait donc une chance extraordinaire pour être servi un peu rapidement.

On comprend qu'un pays comme celui-là offre peu de ressources pour la nourriture des soldats. Aussi l'armée du Caucase doit-elle tirer toutes ses provisions de la Russie, même les légumes frais, qu'on va chercher au-delà du Térek. Le prince Bariatinski, qui tenait constamment table ouverte pour tous les officiers de son régiment, était souvent fort embarrassé pour offrir un dîner passable à ses invités.

Avant de quitter le camp, le colonel Lévitzki eut l'idée de donner un bal à l'occasion de la fête de son bataillon. La tente qui servait d'hôpital dut ce jour-là devenir une salle de danse. On couvrit la terre d'une grande quantité de tapis plus ou moins larges; ce fut la seule décoration qu'on put se procurer. Le régiment avait un corps de musiciens qui formèrent un orchestre passable, et l'on appela autour de la tente tous les corps de chanteurs. On se fera difficilement une idée juste de ce bal donné dans une forteresse du Caucase. Si les cavaliers ne manquaient pas à la réunion, les dames y étaient visiblement en trop petit nombre. Bien qu'on eût invité tout le personnel féminin de la garnison, on ne put réunir que cinq dames et une enfant qui était absolument nécessaire pour former ce que nous appelions le *grand quadrille*. A cinq heures précises, tous les hommes étaient réunis auprès de la salle improvisée; mais les dames se firent attendre. Ce retard semblait être une protestation contre la discipline militaire, et il paraîtrait qu'il fut ainsi interprété, car on se disposait à les envoyer chercher par la garde du camp, quand, heureusement pour la réputation de galanterie des officiers du régiment de Kabarda, ces dames parurent à la porte de la forteresse; peu après, les danses commencèrent. Le colonel s'était procuré des rafraîchissemens auxquels il serait difficile de donner un nom, et qui arrivaient on ne sait trop d'où, mais auxquels on fit honneur sans trop s'inquiéter de la provenance. On se promettait beaucoup de plaisir, quand les valseurs s'aperçurent qu'à moins d'avoir des jambes de chamois, il était de toute impossibilité de danser sur des tapis superposés. Le prince Bariatinski dut alors mettre à la disposition de la société une partie de son habitation, dont il s'empressa de faire les honneurs en grand seigneur qu'il est. On dansa toute la nuit avec une incroyable ardeur, et le lendemain même on se battait contre les Tchétchens à la porte de la forteresse. Le prince Bariatinski me disait pendant la fête : « Maintenant on danse, et peut-être que dans quelques instans on se tirera des coups de fusil. Je suis persuadé que parmi tous ces officiers il n'en est pas un seul qui ne soit prêt à quitter le bal pour aller gaiement à une mort presque certaine. » — Quand on a vécu avec l'armée russe, on ne saurait trouver rien d'exagéré dans une telle assertion.

Ce bal ne précéda que de quelques jours mon départ de Vnézapné. Peu après, j'eus la douleur de voir partir le colonel Lévitzki, dont le bataillon allait tenir garnison dans une petite forteresse du voisinage. Nous nous promîmes bien de nous revoir; mais, hélas! nous comptions sans la guerre et les dangers qui l'accompagnent. Le prince Bariatinski allait aussi avoir à s'absenter de la forteresse; une partie de son régiment était appelée à une expédition qui devait

opérer à l'autre extrémité de la province. Il n'y avait plus rien qui pût me retenir dans le pays où m'avait amené l'invitation du colonel; je me disposai donc à partir avec l'armée, et à la suivre dans sa marche vers la Tchétchénia occidentale.

Mon séjour dans la forteresse de Vnézapné me laissait mieux que d'agréables souvenirs : j'avais pu, soit par mes conversations avec les officiers russes, soit par mes propres observations, me faire une idée tout à la fois du théâtre de la guerre du Caucase et du système d'opérations qu'elle impose à la Russie. Cette vie de forteresse, dont j'avais partagé pendant trois mois les travaux et les privations, n'est qu'une des faces, la plus sévère peut-être, du tableau qu'offre cette guerre où la patience et la bravoure, deux des vertus distinctives du peuple russe, sont tour à tour si rudement éprouvées. La garde des frontières n'est ici qu'une moitié de la tâche à remplir, et c'est par des moyens plus énergiques qu'on s'efforce aujourd'hui de mener cette tâche à bien. Le théâtre principal des opérations de l'armée russe est divisé en trois zones, désignées par les noms de *centre, flanc gauche* et *flanc droit*. Le *centre,* qui comprend tout le pays situé entre le Térek et le Kouban, peut être regardé maintenant comme soumis. Ce n'est qu'aux deux flancs, — l'un qui s'étend à l'est jusqu'au Soulak, l'autre à l'ouest jusqu'à la Mer-Noire, — que la lutte se poursuit, et c'est sur le flanc de l'est, où les Russes sont en face de Shamyl, qu'elle prend un caractère particulier d'acharnement. Ce chef, en faisant, pour ainsi dire, pivoter ses bandes sur des rochers inaccessibles, peut, avec une égale rapidité, se porter au nord, vers le Térek, et à l'est, vers les côtes de la Caspienne. On a fait de nombreuses expéditions dans l'intérieur de ce qu'on peut appeler les possessions de Shamyl; on a pris quelques villages, on en a détruit d'autres. Aujourd'hui les Russes semblent avoir renoncé à garder ces positions trop avancées dans les montagnes; ils n'ont conservé que les *aouls* situés sur la rive droite du Soulak, abandonnant tous ceux dont ils s'étaient emparés au-delà de cette rivière. Il est vraisemblable qu'ils ont choisi ce cours d'eau comme limite de leur occupation dans le Daghestan. Le plan qu'ils suivent depuis quelques années consiste à enfermer le plus strictement possible l'ennemi dans les hautes régions montagneuses en lui enlevant progressivement toutes les terres mieux situées où il pourrait trouver des ressources pour son existence. Shamyl et les populations qui lui sont soumises ont vu leurs courses entravées du côté de l'Asie, où dans une partie de la montagne la Russie est déjà souveraine; il reste à les enserrer du côté du nord, c'est-à-dire à leur enlever toute la Tchétchénia, et tel est le but des opérations actuelles du prince Bariatinski dans cette province. Grâce à ce nouveau système, la vie des

soldats russes sera ménagée, et les tribus insoumises, au lieu d'être l'objet d'attaques meurtrières, seront prises par la faim. Quelques-unes de ces tribus commencent à comprendre l'inutilité d'une plus longue résistance; mais, pour soumettre toutes les populations circassiennes, il faudra resserrer de plus en plus autour des montagnes le cordon de ces forteresses, de ces établissemens militaires dont j'ai pu observer à Vnézapné la puissante organisation; il faudra aussi frayer des routes et abattre souvent, pour faciliter les communications, des forêts entières. Pendant que la Russie poursuivra ainsi l'œuvre laborieuse du soldat et du pionnier, que fera Shamyl? Il ne pourra se maintenir que par un redoublement de violence dans l'exercice d'une autorité qui pèse déjà, dit-on, à ses auxiliaires autrefois les plus dévoués. C'est une garde formée de déserteurs russes et de Tatares fugitifs, dont le nombre varie, suivant les versions, de trois cents à six mille (1), qui est aujourd'hui la principale force du chef circassien. C'est ainsi appuyé qu'il gouverne les villages encore soumis à sa domination. Qui sait si ces hommes ne pourront pas rendre un jour un important service au pays qu'ils ont abandonné, et si une amnistie générale accordée par l'empereur à ses sujets transfuges ne lui livrerait pas tout le territoire ennemi? En attendant, le rôle de la Russie, c'est non-seulement de se faire craindre, mais de faire comprendre aux populations caucasiennes les avantages du régime nouveau qu'elle vient substituer à leur sauvage indépendance. Elle a déjà su faire quelques pas heureux dans cette voie; elle n'a, pour arriver à un succès complet, qu'à s'y affermir de plus en plus.

CHARLES REBOUL.

(1) Je cite ce dernier chiffre, quelqu'exagéré qu'il me paraisse, parce que je le tiens d'un officier qui a été quelque temps prisonnier des Circassiens. Blessé gravement dans une rencontre avec les montagnards, il fut emporté par eux dans leur retraite. On lui donna quelques soins, parce qu'on tenait à le conserver en vie dans l'espoir d'une forte rançon; mais, l'état du blessé donnant des inquiétudes à ses gardiens, ils se décidèrent à le rendre aux Russes et se contentèrent d'une somme de 400 roubles argent. Shamyl, furieux de ce qu'on avait agi sans le prévenir, fit couper la tête aux auteurs de ce marché dès que la nouvelle lui en parvint.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

DE L'ALLEMAGNE.

II.

LA POÉSIE ALLEMANDE.

I. *Nacht und Morgen*, von Franz Dingelstedt; Stuttgart und Tubingen, 1851. — II. *Kaiser Karl, eine epische Trilogie*, von O.-F. Gruppe; Berlin, 1852. — III. *Dornrœschen*, von Julius von Rodenberg, Bremen, 1852. — IV. *Waldmeisters Brautfahrt*, von Otto Roquette; Stuttgart, 1851. — V. *Hafis, — Mahomed und sein Werk, — Hafis, neue Sammlung*, von Daumer; Nürnberg, 1852. — VI. *Die Lieder des Mirza-Schaffy*, von Friedrich Bodenstedt; Berlin, 1851. — VII. *Cordula*, von Max Waldau; Hamburg, 1851. — VIII. *Urika*, von Paul Heyse; Berlin, 1852. — IX. *Schatten*, von Moritz Hartmann; Darmstadt, 1851. — X. *Der Letzte Blüthenstrauss*, von Justinus Kerner; Stuttgart und Tubingen, 1852.

C'est un des charmes de la littérature allemande, que la poésie y a été à toute époque l'interprète fidèle du mouvement des esprits. Cet idiome souple et fort, cette langue harmonieuse et vibrante s'est toujours prêtée à la peinture idéale de la conscience publique. Au moyen âge, toute la grâce et toute la rudesse de ces vieux siècles se reproduisent merveilleusement dans les chants des *Minnesinger*. Wolfram d'Eschenbach et Gottfried de Strasbourg, Walther de Vogelweide et Hartmann d'Aue, nous rendent tour à tour la candeur printanière et la sublimité parfois sauvage d'une période où l'influence des imaginations provençales se mariait aux souvenirs de la Scandinavie. Quand le XVIe siècle se lève et que Luther accomplit sa redoutable entreprise, ce sont des chants encore qui sont le meilleur commentaire de la situation des peuples germaniques. Voyez éclore tous ces *Lieder* imprégnés d'une saveur étrange; on dirait des fleurs fraîchement cueillies dans les sombres forêts d'Arminius. Les chênes d'Hercynie rendent leurs oracles; le vieux génie de la patrie sort des ténèbres du passé, et s'unit une seconde fois, d'une façon qui lui est propre, avec l'immortel esprit de Jésus. Luther, qui n'est pour l'Europe qu'un novateur intrépide, est pour l'Allemagne le représentant de ces forces natio-

nales qui avaient sommeillé pendant des siècles, et qui tout à coup se révélaient au monde. Les *Lieder* du XVIe siècle sont remplis de cette pensée, et l'historien qui serait tenté de méconnaître ce caractère particulier de la réforme retrouverait dans des milliers de chants populaires des explications que ne fournit pas l'histoire.

La troisième époque des lettres allemandes a vu naître aussi une poésie parfaitement appropriée aux sentimens nouveaux du pays. La doctrine qui est le fond de tout le XVIIIe siècle, l'inspiration qui rend compte à la fois de sa grandeur et de ses misères, — le culte de l'humanité, — suscite deux glorieux interprètes. Schiller, la flamme au front, célèbre l'enthousiasme un peu déclamatoire de l'Allemagne; Goethe exprime majestueusement sa gravité intelligente et son génie cosmopolite. Depuis eux, chaque transformation de l'esprit public est signalée par un cortége de poètes. Ici, une réaction nécessaire contre la tyrannie du XVIIIe siècle produit l'école charmante des romantiques; là, quand les romantiques ont rempli leur mission, quand ils veulent compromettre eux-mêmes leur œuvre en étouffant l'esprit de leur siècle, un poète sorti de leur école, une vive et vaillante imagination, parée de leurs plus gracieux trésors, les disperse en se jouant, comme le premier rayon matinal disperse les fantômes de la nuit. M. Henri Heine est la vivante image de l'Allemagne dans cette périlleuse crise où elle s'arrache au monde des rêveries. Ce n'est pas encore assez : le pays de Goethe et de Hegel veut vivre enfin de la vie active; aussitôt paraît le bataillon de M. Herwegh, et voici le sabbat des rimeurs politiques. Depuis les mélodies embaumées des *Minnesinger* jusqu'à ces prétentieuses chansons dont les derniers refrains se mêlent aux premières clameurs de 1848, ce mouvement ne s'interrompt pas. Du XIIIe siècle au XIXe, une poésie spontanée accompagne et explique, comme sur la scène de Sophocle et d'Aristophane, les sérieuses péripéties du drame ou les bouffonnes aventures de la comédie.

Ce n'est pas une étude sans profit d'interroger aujourd'hui les œuvres qui représentent au-delà du Rhin la littérature poétique de ces deux dernières années. L'Allemagne n'a pas renoncé sans doute aux libérales croyances qui l'ont déjà plus qu'à demi transformée, et le sublime idéal de l'unité brille toujours à ses yeux comme une étoile amie; elle a repoussé du moins les auxiliaires funestes que lui avaient donnés les révolutions démagogiques. La pacification des contrées allemandes a rendu aux lettres la liberté qu'elles n'avaient plus. Nous avons vu un esprit rajeuni, ou du moins certaines tendances, certaines dispositions fécondes se déclarer manifestement dans les écrits des romanciers. Si cet esprit meilleur est bien celui de la situation présente, il marquera aussi la poésie d'une vive et reconnaissable empreinte. Déjà, l'année dernière, Henri Heine, dans son *Romancero*, préludait à ces nouvelles évolutions de la muse. Lorsque le poète du *Livre des Chants*, étendu sur son lit de douleur, nous déroulait en ses strophes les visions de ses veilles, il ne s'exerçait pas seulement à tromper la souffrance, il indiquait avec un rare instinct les routes où la poésie allait entrer. Vers le même temps à peu près, un autre écrivain qui marque au premier rang, M. Anastasius Grün, publiait les œuvres posthumes d'un généreux poète récemment enlevé à son pays. En proie depuis longues années à des souffrances cruelles qui avaient

fini par voiler sa raison, M. Nicolas Lenau venait de mourir, et M. Grün avait rassemblé d'une main pieuse ses dernières strophes et ses poèmes inachevés. Or ce poétique testament de l'auteur de *Savonarole* semblait aussi, comme le *Romancero* d'Henri Heine, rouvrir les domaines de l'idéal. Celui-ci malade, frappé de paralysie, privé des enchantemens de la lumière, appelait l'imagination à son aide; celui-là, disputant sa raison au mal qui devait l'emporter, chantait encore jusqu'à la dernière heure, sans que le désespoir de son âme attristât ses éclatantes peintures.

Voilà un noble exemple pour l'Allemagne. Assez longtemps la poésie n'a été que la servante des polémiques du jour; on doit comprendre enfin le rôle sublime qui lui a été dévolu ici-bas. Si ce pays est malade, si toutes les traces des révolutions n'ont pas encore disparu, si bien des espérances légitimes sont cruellement froissées, faut-il pour cela que l'imagination renie ses priviléges? Si la paix au contraire apporte déjà ses dons, n'est-ce pas l'heure où la poésie doit renaître? A quelque point de vue que l'on se place, on comprend le mouvement littéraire dont nous voulons signaler les symptômes. Divisés encore sur tant de points, les esprits s'unissent au moins dans cette pensée, et maintes forces naguère dispersées en de vaines œuvres retrouvent heureusement leur emploi. Rappelez-vous ce qu'était la poésie allemande il y a dix ans. Cris de guerre, discussions politiques, pétitions au roi de Prusse, journaux distribués en strophes, voilà ce que MM. Herwegh et Freiligrath avaient mis à la mode. « Quel piaillement! s'écrie Henri Heine. On dirait les oies qui ont sauvé le Capitole. » Et cependant Henri Heine lui-même, dans les brillantes fantaisies de son *Conte d'Hiver*, avait payé un large tribut aux inspirations du moment. Aujourd'hui, le dernier recueil de l'audacieux humoriste et les œuvres posthumes de Lenau évoquent librement les figures du passé. De la Judée à l'Amérique, Henri Heine nous donne le fantasque *romancero* de l'histoire universelle, et Nicolas Lenau, dans l'ébauche de son drame de *Don Juan*, dépose les suprêmes accens de sa profonde et mélancolique pensée. Ils avaient tous les deux, le premier par sa gaieté aventureuse, le second par sa pénétrante tristesse, exprimé et envenimé peut-être le malaise d'une période troublée; cette période, voilà qu'ils la terminent aujourd'hui. Henri Heine et Nicolas Lenau ont préludé par leurs derniers chants au réveil des écoles sérieuses et inauguré la seconde moitié du siècle.

I.

Le caractère commun aux tentatives poétiques de ces dernières années en Allemagne, c'est la substitution presque générale de la tendance critique et contemplative aux stériles ardeurs de la polémique. Je ne parlerai que des œuvres les plus importantes, mais dans celles-là même que je n'aurai pas à apprécier ici, il y a comme une fleur d'inspiration plus calme et plus savante. Tantôt ce seront des compositions habiles où un artiste soigneux s'essaie à reproduire des tableaux du passé; tantôt ce seront des traductions, des esquisses, des ébauches d'après les littératures étrangères, et les siècles les plus opposés, les littératures les plus dissemblables provoqueront également le zèle des écrivains; des poètes même accoutumés à produire ouvertement leurs pensées

téméraires prendront plaisir à les déguiser sous le costume des chanteurs d'un autre âge. Tantôt enfin, si l'auteur parle en son nom, ce sera dans la forme du récit; il demandera ses inspirations à l'histoire, il placera une idylle ou un drame dans le cadre sévère de la réalité; *Hermann et Dorothée* sera pour lui un modèle dont il tentera de s'approprier les richesses.

Cette idée d'une journée meilleure qui commence, un poète des plus distingués nous la fournit. Nous avons montré (1) comment tout un groupe d'écrivains, fidèle organe des préoccupations publiques, insistait sur la nécessité d'un renouvellement moral. Ces écrivains suivaient des directions absolument contraires, et cependant ils sont arrivés à une même conclusion, à celle que M. Berthold Auerbach inscrit dans le titre de son roman : *Vie nouvelle*. Voici un poète habile, M. Franz Dingelstedt, qui exprime aussi cette pensée; son livre est intitulé *Nuit et Matin*. M. Dingelstedt avait conquis sans peine une des premières places parmi les Tyrtées qui firent tant de bruit il y a dix ans, et si quelqu'un eût pu épargner à ce bataillon indiscipliné les échecs littéraires auxquels il s'exposait, c'était sans doute ce ferme et délicat écrivain. Tandis que M. Herwegh se perdait à tout propos dans de belliqueuses déclamations, tandis que M. Prutz appelait à son aide tous les procédés d'une rhétorique sonore, M. Dingelstedt s'appliquait à transfigurer en de beaux symboles les passions politiques dont il était l'écho. Il s'était donné le rôle du veilleur de nuit. Sa trompe à la main, il allait par les rues de la cité, en sonnant les heures monotones. C'est sous ce costume qu'il chantait, tantôt proférant des plaintes sombres, tantôt signalant à l'horizon la lueur pâle et lointaine qui annonçait le retour de l'aube. Maintenant les ombres sont dissipées :

« Le veilleur qui a chanté la nuit, la longue nuit d'hiver de l'Allemagne, est aujourd'hui, dans le crépuscule du matin, le héraut de la journée qui se lève. Des derniers accens de ces *Lieder*, il salue à pleine voix la jeune lumière, la lumière qui jaillit éclatante, déchirant les voiles ténébreux de l'obscurité.

« Oui, la lumière ! — Elle est descendue, rouge comme le sang, de toutes les cimes de nos montagnes. Ce n'est pas la flûte paisible du berger qui l'a reçue, c'est le chœur strident des clairons. Enfin le voici au ciel, le voici clair et brillant, ce jour que nous croyions encore si loin ! Il porte une couronne de fraîches roses, et la rosée, comme une huile sainte, a sacré sa tête victorieuse.

« Si maintenant, en nos plaines qu'ont foulées tant de batailles, sa splendeur semble parfois pâlir, masquée par l'ombre errante et froide des nuages que chasse le vent, si nous voyons venir les tristes saisons où le soleil brille rapidement et s'enfuit, — plus d'erreur pour nous et plus de crainte ! Le jour, nous le savons, le jour règne dans les cieux !

« Vienne aussi, ô terre d'Allemagne, vienne aussi le jour splendide pour tes chanteurs ! Qu'il n'en reste plus un seul dans les ténébreuses retraites de la nuit ! que toute force et tout élan s'unissent à la grande communauté ! qu'au centre du siècle, qu'au sein de la vie, qu'au cœur même de la nation l'art apparaisse régénéré !

« Pour nous qui, obsédés de songes et enveloppés d'ombres nocturnes, vous

(1) Voyez, dans la livraison du 1er février 1853, la première partie de cette étude, les *Tendances nouvelles du Roman*.

avons précédés dans la carrière, ô nos héritiers plus heureux, combien notre sort a été moins doux que le vôtre! Ce fut notre mission de vous préparer la route dans les ténèbres, de vous faire un pont avec nos corps. Et quelle était notre récompense? Çà et là un pressentiment, un espoir, jamais un vœu pleinement exaucé.

« Ne nous plaignons pas cependant. Cette mission crépusculaire n'est pas perdue : elle est finie; elle a subitement accompli son œuvre sitôt que paraît la matinée radieuse. C'est alors que les chants de la nuit doivent cesser; l'alouette elle-même, l'alouette matinale se tait, lorsque l'aigle, en son puissant essor, s'élance à midi vers le soleil! »

En prenant ainsi congé du public, M. Dingelstedt ne fait pas acte de découragement; ce n'est pas davantage le manége d'une coquetterie littéraire. Je vois ici un sentiment vrai de la situation. Dans cette journée nouvelle qu'il salue, il faudra surtout des hommes nouveaux, et c'est pour cela qu'il adresse cet appel cordial aux générations qui s'approchent. Sans doute il y a encore plus d'un écrivain d'élite qui n'a pas donné tout ce qu'il possède; le poète indique seulement l'idée d'une rénovation et en exprime chaleureusement l'espoir. Pour lui, son livre est assez bien caractérisé dans la dernière strophe que je viens de traduire; c'est le chant de l'alouette matinale. Toutes les pages frémissent; satires ou chants d'allégresse, épigrammes ou portraits, on entend retentir d'un bout à l'autre une sorte de gazouillement joyeux.

Depuis les *Chants d'un Veilleur de nuit*, M. Dingelstedt avait publié un beau recueil de vers, un recueil grave, élevé, empreint d'une mâle tristesse. Nommé alors bibliothécaire du roi de Würtemberg, maintenant directeur du théâtre royal de Munich, d'autres soins l'occupaient. Il rassemble ici quelques œuvres éparses, et il y ajoute toute une série de pièces fort curieuses sur les événemens de 1848. Les unes, ce seront les derniers échos de la nuit; les autres seront les premières voix du matin. C'est cette seconde partie surtout qui donne au livre son caractère. Écoutez, dès que l'aube a lui, ce léger babil d'oiseau dont je parlais tout à l'heure. Ce sont des pièces où la joie et l'ironie se succèdent, non pas la joie emphatique d'un démocrate, non pas l'ironie amère d'un homme qui a connu la haine, mais une joie discrète et douce, une ironie sans méchanceté, qui va et vient à la surface des choses. Son chant de victoire en 1848 est digne de cette imagination charmante; il se rappelle les services rendus par Louis Boerne, et il s'écrie avec grâce : — « Les premières fleurs de mars, cette année, se sont épanouies sur un tombeau du Père-Lachaise, fraîche végétation printanière sortie des cendres,... je me trompe, sorties du cœur de Louis Boerne! » Puis vient l'enterrement du censeur, et toute la gent littéraire convoquée pour la cérémonie fait cortége en souriant. Ne souriez pas trop, je tourne la page, et je trouve une autre pièce datée de 1850 qui porte ce titre : *Résurrection*. Le censeur vient de ressusciter! Le bonhomme se venge des railleurs en modifiant à sa façon le vers d'Horace : *Censuram expellas furcâ*... Vous le voyez, le veilleur de nuit a eu raison de nous dire que désormais brumes et nuages ne l'empêcheraient pas de croire au soleil : il a foi dans le jour nouveau qui s'est levé, voilà le secret de cette gaieté inoffensive. Ce qui l'enchante, c'est tout simplement la fin de l'ancien régime; quant aux événemens de la rue, quant aux prétentions ambitieuses des novateurs, quant aux discours et aux œuvres de

la démocratie, ce n'est pas dans ses vers qu'il en faut chercher le triomphe. Écoutez plutôt cette parodie du chant de Mignon si parfaitement appropriée à l'Allemagne de 1848 : « *Kennst du das Land wo die Einheits-phrasen blühn?* — Connais-tu le pays où fleurissent tant de phrases sur l'unité allemande et où brûle au fond des sombres cœurs l'espoir des divisions nouvelles? Connais-tu le pays où un vent froid agite les feuilles des journaux, où la paix est dédaignée, où triomphe la discorde? Ce pays, M. Dingelstedt a montré qu'il le connaissait bien. Écoutez aussi le monologue de l'aigle germanique : « *To be or not to be...* Être ou ne pas être, voilà la question. » L'humoriste se joue avec grâce en ces plaisanteries innocentes, et plus d'une fois, à travers ce scepticisme désabusé, on sent battre tout à coup le cœur du patriote; une furtive larme accompagne le sourire.

S'il est une occasion où le scepticisme s'efface, c'est quand l'armée du maréchal Radetzky replace la bannière de l'Autriche sur les tours de Milan. M. Dingelstedt n'est pas de ces patriotes qui se réjouissent des humiliations de leur drapeau. Les belles pièces sur l'assassinat du comte Latour et sur la prise de Milan vont rejoindre ce chœur de chansons belliqueuses si fièrement déployées par Grillparzer et Zedlitz. Je dois signaler aussi de nobles strophes adressées à l'archiduc Jean. L'auteur de *Nuit et Matin* avait pu railler la situation équivoque du vicaire de l'empire et imaginer une lettre moqueuse des souverains allemands *à Jean sans Terre*. Le jour où il apprend que l'archiduc vient de déposer ses pouvoirs et qu'il est sorti silencieusement de Francfort, il va lui faire cortége et il l'accompagne de ses chants :

« Au milieu des chants et des cris de joie, salué comme le sauveur de l'empire, il vint un jour au Roemer; un joyeux frémissement agitait toutes les feuilles des arbres sur son chemin triomphal. Aujourd'hui qu'il s'éloigne sans couronne de cette ville du Mein où l'on couronnait les empereurs, partira-t-il ainsi sans qu'une strophe retentisse, sans qu'une acclamation éclate sur son passage?

« Où sont-ils donc les patriotes, où sont-ils les seigneurs, grands et petits, qui naguère, dans leur détresse, glorifiaient l'archiduc Jean? J'en ai vu bon nombre alors qui venaient le féliciter et faire maintes courbettes devant lui; je n'en vois pas un aujourd'hui, non, pas un seul, à l'heure des adieux, pour lui serrer la main.

« Devant le soleil, encore hésitant et voilé, qui monte du côté du nord, la belle étoile a pâli, la belle et serviable étoile qui précéda la clarté du jour. Et quelle tâche pourtant elle a remplie! La plus pénible de toutes. Elle a paru dès le premier crépuscule du soir, et n'a disparu qu'avec le crépuscule du matin.

« Avant donc qu'elle s'efface tout à fait, là bas, vers les Alpes du Tyrol, chantons encore, chantons-lui un long et sonore adieu! Des bords du Danube jusqu'aux bords du Weser, élevez la voix, élevez-la tous! Un *vivat* au vicaire de l'empire d'Allemagne! un *vivat* pour l'archiduc Jean!

« Le siècle qui trempe tous les noms dans une eau corrosive, et qui, estimant les hommes comme un objet de négoce, les jette au vent quand il s'en est servi, peut bien essayer aussi de ronger ce glorieux nom depuis qu'il a déclaré que *le vieillard était trop faible*. Avait-il donc une épée? avait-il une main pour agir?

« Il était debout sur son étroit sommet; un abîme s'ouvrait à sa droite, un

abîme à sa gauche. Ce fut un miracle s'il ne glissa pas, ce fut le miracle de son âme magnanime. Lorsque la haine, l'envie, la discorde, déchiraient le sol de l'Allemagne, il se maintint droit au-dessus des divisions, isolé, mais inébranlable.

« Un jour, quand s'apaisera le mouvement des vagues du siècle, quand le dôme de l'unité germanique sera bâti et que la coupole resplendira, alors sur les murs de granit, comme une solide pierre de taille, comme la pierre angulaire, nous mettrons le nom de l'archiduc Jean, inscrit parmi les beaux noms de la patrie allemande! »

Après ces généreux élans, pour que le ton du livre reparaisse, voici l'humour qui s'égaie encore, voici le poème fantasque de l'unité restreinte. Aux chimères du patriotisme allemand succèdent les chimères de M. de Radowitz; le joli cycle d'épigrammes intitulé *la grande cloche d'Erfurt* est plein de verve et de gaieté. Le rhythme et la rime servent également l'habile maître et lui fournissent d'excellens effets comiques. Tout se termine enfin par un *Chant de Noël*, où les sérieux accens et la gaieté légère s'unissent harmonieusement. La matinée est finie; les brouillards se dissipent, l'alouette se tait, et l'on se rappelle les encourageantes paroles du début, lorsque le veilleur de nuit appelait si cordialement ses successeurs et signalait à la poésie allemande de plus fertiles domaines. Telle est l'impression qui résulte de ce gracieux livre.

Ces fertiles domaines, ce seront surtout ceux de l'art, interrogé, étudié dans ses manifestations les plus vraiment nationales. Occupée si longtemps des luttes de la vie publique, dès que la poésie a été rendue à elle-même, elle est revenue avec un bonheur naïf aux inspirations les plus désintéressées. L'école de l'art pour l'art n'a jamais été qu'une crise en Allemagne comme en France, on ne songe pas à la reconstituer aujourd'hui; mais l'art, qui cherche le beau sous toutes ses formes, l'art, qui s'efforce de toucher les cœurs et d'élever les esprits, l'art, qui veut nous enlever aux mesquines préoccupations de la vie et nous rattacher à l'idéal, voilà ce qu'on a vu reparaître depuis deux ans dans la littérature de nos voisins. Quelle joie de reprendre l'œuvre interrompue! Le moyen âge allemand attirait d'abord l'attention des artistes. C'est un champ tout nouveau en effet, un champ où bien des gerbes dorées attendent le moissonneur. Il y a un demi-siècle environ que les investigations de la science historique ont fait comprendre tout le prix de la vieille poésie nationale. Vers le temps où les frères Grimm et leurs amis retrouvaient la primitive Allemagne, une école charmante, mais prétentieuse, altérait déjà d'avance l'esprit de ce mouvement si fécond. Au moment même où ils se vantaient d'arracher les âmes au triste spectacle du présent, les romantiques obéissaient à une inspiration toute moderne. Bien loin de reproduire le moyen âge avec une sincérité hardie, ils se faisaient un moyen âge de mode et de fantaisie, où se jouaient toutes les subtilités, où se croisaient toutes les illuminations bizarres d'une école hostile à la pensée moderne. Il restait donc à reprendre ces études, jadis détournées de leur but; l'école des Tieck, des Brentano et des Arnim laissait à de sincères artistes tout un domaine inexploré. Le traducteur des *Niebelungen*, de *Parceval* et du *Livre des Héros*, l'habile et savant Charles Simrock avait maintenu presque seul la tradition de ces études; depuis la rénovation du mouvement littéraire, il est devenu, sans le savoir, le chef d'une école ou du moins le patron d'un groupe laborieux

Tandis que M. Oscar de Redwitz va étudier sous sa direction à l'université de Bonn ces poèmes épiques du moyen âge allemand dont nul ne possède mieux les arcanes, des chanteurs nouveaux qui s'annoncent avec éclat lui empruntent aussi maintes indications fécondes. La poésie lyrique, de Goethe à Henri Heine, avait donné une assez large moisson; aujourd'hui que l'art des vers, chez nos voisins comme chez nous, est devenu une sorte d'instrument dont on acquiert le doigté sans trop de peine, le goût public semble rejeter d'instinct les banales productions de la littérature intime. Au lieu des esquisses légères, on demande des dessins bien étudiés; au lieu des strophes et des stances personnelles, on veut des compositions où se découvre un art sérieux. Le récit, en un mot, a succédé à la poésie lyrique. Je suis très frappé de cette transformation, et j'y découvre un symptôme intéressant. Voyons-la d'abord se produire dans les différentes écoles qui se présentent à nous; nous en dirons ensuite le sens et la portée.

Le groupe des écrivains qui ont demandé des inspirations aux monumens du moyen âge est très bien représenté par deux poètes qui ont essayé, non sans succès, d'enrichir la littérature épique de leur pays. Le premier est M. Gruppe, artiste soigneux et fin, qu'une trilogie poétique intitulée *l'Empereur Charles* a recommandé tout récemment à la sympathie de l'Allemagne. Il y a une dizaine d'années, si j'ai bonne mémoire, M. Gruppe avait publié, dans un recueil dirigé par M. Charles Simrock, un récit consacré à la légende d'Eginhard et d'Emma. Le poète s'essayait à reproduire les couleurs et la physionomie de ces vieux âges. Il réunit aujourd'hui trois poèmes de ce genre qui forment tout un tableau, un tableau vraiment empreint d'une majesté naïve, et que remplit en toutes ses parties la solennelle figure de Charlemagne. Le premier de ces poèmes rapporte avec beaucoup de charme l'histoire de la reine Berthe, femme du roi Pépin le Bref. Le second est consacré à Hildegarde. L'héroïne du troisième est la gracieuse Emma. Ce qui distingue les chants de M. Gruppe, c'est le sentiment du récit familier. Il excelle à rendre les naïves peintures et ce que Fénelon appelle si bien l'aimable simplicité du monde naissant. Pour que cette simplicité, au moyen âge, ait le caractère vrai qui lui est propre, il faut qu'elle soit relevée par le contraste énergique du cadre où elle se déploie. De même que les mystiques élans du XIIe et du XIIIe siècle empruntent aux croyances farouches et aux passions indomptées de l'époque une valeur inattendue, de même, au début du moyen âge, la chronique familière des Carlovingiens perd une partie de son charme, si elle n'est encadrée dans le mouvement des siècles barbares. Or c'est ce contraste qui manque trop souvent à l'œuvre du soigneux écrivain. Naïve sans affectation, appropriée sans pastiche à la simplicité des vieux temps, sa poésie n'a pas les vigoureuses notes que demande la narration épique. Ce défaut est visible surtout dans le second poème. L'auteur s'est proposé de nous rendre tout entière la physionomie du grand empereur des Francs. Le premier cycle de romances est le tableau de l'enfance et de l'éducation de Charlemagne; le dernier nous le montre comme chef de famille, et si la figure de l'enfant est gracieusement dessinée auprès de Berthe la fileuse, le souverain à la barbe blanche et fleurie dont parle si bien Théroulde, le souverain puissant et débonnaire est peint par M. Gruppe avec un habile mélange d'austérité et de grâce. La partie faible du récit est celle où le fils de Pépin

devait nous apparaître sous les traits du conquérant et du législateur. Roland, Witikind et Radbot sont à l'étroit dans les romances de M. Gruppe. La chronique ne suffit plus ici; il fallait que le poème s'agrandît et portât l'armure des héros. Telle qu'elle est pourtant, cette œuvre mérite bien les nombreux suffrages qu'elle a obtenus. Ce n'est pas en vain que M. Gruppe a exprimé avec soin tant de charmans détails et déployé une imagination si allemande. L'auteur de *l'Empereur Charles* a encore bien des progrès à accomplir; dès à présent toutefois, ce soin du style, ce vif sentiment de l'élégance sévère, cet art ingénieux avec lequel il découvre et met en relief ce que l'histoire contient de tableaux idylliques, tout cela lui assure une place honorable; il a rang parmi les artistes.

La poésie allemande du moyen âge n'offre pas seulement de graves modèles aux chanteurs de nos jours; les légendes s'y épanouissent par milliers. On sait comment l'austère épopée des *Niebelungen* s'embellit au XIIIe siècle, sous l'influence lointaine des Provençaux, de maints ornemens de détail qui altèrent un peu les origines scandinaves du poème. Voici un écrivain qui a marié ingénieusement l'esprit des contes populaires aux formes solennelles de l'épopée de Siegfried. On voit que M. Jules de Rodenberg (c'est encore un nouveau venu comme M. Gruppe) se rattache aussi au mouvement dont M. Simrock est devenu le chef involontaire; il a étudié les anciens monumens de l'art national, mais au lieu d'appliquer cette forme à des scènes empruntées de l'histoire, il veut en faire l'ornement des douces légendes qu'il aime. Il y a dans les *Kinder und Hausmærchen* des frères Grimm une histoire intitulée *la Petite Rose du buisson d'épines* (*Dornrœschen*), qui rappelle en maints endroits notre conte de fées *la Belle au bois dormant*. Cette histoire s'est transformée, sous la plume de l'écrivain, en un poème héroïque. M. de Rodenberg nous transporte aux premiers siècles du moyen âge; les personnages des temps barbares se lèvent à son appel, et le naïf récit ressemble à une chanson de gestes. L'intention de l'auteur est évidente; il a beau conserver le titre de la légende de Grimm, le souvenir des *Niebelungen* le préoccupe sans cesse. Le poème est écrit en strophes de quatre vers à rimes plates comme le *Niebelungen-Lied*. Les premiers chants sont pleins d'une verve belliqueuse; rien de plus rapide que l'exposition. Le portrait du roi des Allemands, Rodegast, ses combats contre les monstres et les géans, son mariage avec la belle Rosemonde, la naissance de Rosalinde sa fille, la fête splendide où paraissent tous les chevaliers, et la scène des fées qui termine le tableau, tout cela est dramatiquement tracé à larges traits. On dirait que l'auteur s'inspire des maîtres allemands du XIXe siècle, des mâles et gracieux dessins de Schnorr et de Kaulbach. Au second chant, nous voici en Danemark, à la cour du roi Hartmuth. Le terrible Hartmuth, un de ces rois de mer qu'a peints Augustin Thierry, a entendu vanter l'éblouissante beauté de Rosalinde, fille de Rodegast; il l'aime et la veut en mariage. Si Rodegast la lui refuse, il ira la chercher l'épée à la main. Rosalinde a rejeté l'offre du roi barbare, et voilà la guerre qui éclate. Rodegast est vaincu, Hartmuth va posséder sa proie; mais c'est à ce moment même que s'accomplit la prédiction de la fée : un sommeil de mort ferme les paupières de Rosalinde. Le troisième chant enfin devait mettre en lumière la pensée cachée sous le symbole. D'après les paroles de la fée, le charme qui

prolonge le sommeil de la jeune fille ne sera rompu que le jour où un héros, — Siegfried est son nom, — ira la délivrer. Pour opérer ce miracle, il faut que Siegfried remporte de grandes victoires; le ciel et l'enfer se livreront un combat dans son âme. Si son chaste amour triomphe de toutes les tentations, si sa foi survit à toutes les épreuves, Rosalinde se réveillera pour lui dans la fleur de ses quinze ans. Malheureusement cette conclusion, qui devait donner à l'œuvre entière une portée philosophique, n'a pas aussi bien inspiré le jeune poète que les récits de batailles. Le penseur a mal secondé l'artiste. Les tableaux sont confus, les développemens sont faibles. Il fallait que l'idée morale du poème fût accusée en traits lumineux, pour que l'auteur eût le droit de s'écrier, comme il le fait dans un épilogue rempli d'ailleurs d'une cordialité charmante et d'un juvénile enthousiasme : « Maintes fois le présent se retrouve dans l'image du passé! A ma belle vallée du Neckar, dont les ruines antiques et le printemps fleuri m'ont fourni tant de leçons; à mes amis, à ma patrie tout entière, j'ose offrir mon salut et mon poème! Je l'offre aux hommes de mon pays; je l'offre surtout aux femmes, aux jeunes filles allemandes, à celles qui nous élèvent au-dessus des vulgaires intérêts du siècle et qui nous montrent le ciel! Ce poème, je l'ai composé avec les joies de mon cœur, avec les souffrances de ma jeunesse, avec les haleines embaumées du printemps. Il chante les triomphes de l'amour et la force invincible de l'âme loyale! »

N'y a-t-il pas dans ces études sur la vieille poésie nationale quelque chose de jeune et de charmant? Ce n'est pas ici une école définitive, c'est une transition et une promesse. Pourquoi s'étonner que la poésie allemande, à l'heure où elle tente de nouvelles voies, aime à jeter un regard en arrière? Une littérature plus mâle viendra plus tard, ce prélude même nous le dit assez. Si ce n'était pas là une inspiration toute naturelle, on ne s'expliquerait pas ce mouvement simultané. Aucun de ces écrivains n'obéit à un mot d'ordre, comme les romantiques du commencement de ce siècle; aucun d'eux n'a pris le monde moderne en aversion, comme ces brillans illuminés pour qui le moyen âge était le paradis sur terre. Quand ils chantent l'Allemagne des *Niebelungen* et d'Henri d'Ofterdingen, ils songent à l'Allemagne du XIXe siècle, et veulent exercer sur elle une salutaire action. Voyez un autre chanteur qui a aussi l'ambition d'être le poète de la jeunesse : M. Otto Roquette vient de faire comme la fantasque épopée du Rhin. Ce ne sont plus des scènes de bataille, c'est la poésie des heures printanières, ce sont les fleurs de la vallée du Rhin qui chantent leurs folles amours. Connaissez-vous cette boisson chère à l'Allemagne, cette boisson du mois de mai, *Maitrank*, qui rassemble le soir la famille à l'ombre parfumée des tilleuls? C'est du vin du Rhin, où la ménagère industrieuse mêle du sucre, des tranches d'orange et certaines herbes chargées des vivaces parfums du printemps. La principale de ces herbes est une certaine aspérule que la langue allemande appelle poétiquement *le Maître de la forêt*. Ce maître de la forêt (*Waldmeister*) est le héros de M. Otto Roquette; *le Voyage de fiançailles de Waldmeister*, tel est le titre de son poème. Suivez ces deux promeneurs qui devisent aux bords du Rhin : celui-ci est un professeur de botanique, celui-là est un curé de la ville prochaine. L'un est grave, mais indulgent et toujours prêt à excuser les joies étourdies de la jeunesse; l'autre est morose et grondeur, il n'aime pas le siècle présent, et les in-

nocens ébats des étudians de l'université lui semblent une impiété abominable. Tandis qu'ils vont soutenant chacun leur dire, l'indulgent botaniste a ramassé quelques herbes qu'il enferme avec soin dans sa boîte de fer-blanc. O profanation! crime de lèse-majesté! l'une d'elles est précisément ce *Waldmeister*, le jeune roi des forêts printanières. Il était parti pour Rüdesheim, où l'attend sa belle fiancée Fleur-de-Vigne. Séparé un instant de sa suite, laissant derrière lui le chancelier Basilic et le grand-maréchal Génévrier, le prince amoureux était allé rêvant par les sentiers fleuris, et venait de se reposer au sein d'une touffe d'aspérules, quand l'irrévérencieux botaniste l'enferma sans plus de façon dans sa boîte. Ce que devient le brillant prince au milieu des champignons qui garnissent l'étui du docteur, il faut le demander au récit de M. Otto Roquette. Après maintes aventures bizarres, après maintes scènes tumultueuses où la poésie du vin se livre un peu trop à ses ébats, il y a là toute une série de tableaux où se joue mélodieusement la fantaisie de l'auteur.

En traitant de tels sujets, M. Otto Roquette pouvait aisément se laisser prendre aux séductions des romantiques, et renouveler sans profit les élégantes puérilités de Brentano et de Fouqué. Non; sa pensée est jeune et alerte; il chante la vie allemande sous le voile des anciennes féeries, il chante la jeunesse allemande, les rêveries studieuses des artistes, les voyages de l'étudiant aux belles années d'université. Si ce n'était que l'épopée du vin, si ce n'était que la voix enivrée du Johannisberg, on s'en lasserait bien vite; l'inspiration qui relève ces badinages, c'est le sentiment le plus frais de la nature et un patriotisme très poétiquement senti. M. Otto Roquette a été accueilli en effet avec un empressement amical. Il n'a pas la gravité de M. Gruppe, il n'a pas non plus le style mâle et doux de M. de Rodenberg, mais sa grâce toute germanique a su enlever les cœurs. Encore une fois ce sont là des préludes aimables. Que les jeunes poètes toutefois prennent garde de s'y oublier! L'esprit de ce siècle est un esprit sévère; il peut sourire à ces enfantines rêveries du passé, il peut se plaire un instant à ces ébauches naïves d'une jeune école : il exigera bientôt des conceptions plus hautes. Tous ces poètes seraient perdus, s'ils ne comprenaient pas la vraie signification de leur succès. Ce qui a plu chez eux, c'est le signe d'une littérature rajeunie et l'espoir d'un nouveau printemps. On a encouragé le présent, mais on ne songeait qu'à l'avenir.

Ce travail de préparation poétique est si bien le caractère des deux dernières années, qu'il s'offre à nous sous maintes formes différentes. Étudier les monumens littéraires de la patrie, c'est le premier soin des jeunes artistes; qui essaient aujourd'hui leurs forces. Il y a encore d'autres manières d'assouplir le style et de tremper l'imagination. La littérature allemande, surtout depuis Herder et Goethe, a toujours brillé par ses traductions des chefs-d'œuvre étrangers. L'auteur de *Faust* avait en lui l'idéal d'une langue cosmopolite où toutes les productions du génie de l'homme seraient sympathiquement accueillies; il rêvait une sorte d'exposition universelle de l'art. L'Allemagne a répondu à son vœu et continué son œuvre. Assoupli de nouveau par les études des poètes romantiques et par la dextérité d'Henri Heine, le mâle et flexible idiome de Goethe s'est prêté à la reproduction de tous les monumens de la poésie européenne. Dans un pays où les érudits eux-mêmes ont traduit en artistes les œuvres qui exerçaient leurs investigations,

dans une littérature où Wilhelm Grimm a pu rendre poétiquement de vieux chants danois, où l'illustre philologue Franz Bopp a donné une traduction en vers d'un épisode du *Mahabarata*, on comprend que tous les chefs-d'œuvre de l'imagination, de Dante à Shakspeare et de Shakspeare à Byron, aient trouvé d'ingénieux interprètes. Il y a une quarantaine d'années surtout, les lettres allemandes s'enrichirent ainsi de travaux du premier ordre. Le *Shakspeare* de Tieck et de Guillaume de Schlegel, le *Tasse* et l'*Arioste* de Gries, le *Dante* de Kannegiesser, appartiennent à cette époque; on peut y joindre le *Hafiz* de M. Joseph de Hammer, et plus récemment le *Camoëns* de M. Donner. C'est aussi vers ce temps-là que parurent bien des publications célèbres de chants slaves que le pontife de la littérature allemande saluait d'encouragemens si précieux. Mme Talvy occupe un des premiers rangs de ce groupe par sa belle traduction des poésies nationales des Serbes. Goethe l'appelait avec orgueil *sa jeune amie*, et il la récompensait de son zèle en terminant ainsi l'article qu'il lui consacre : « La langue allemande deviendra la langue du monde, *die deutsche Sprache muss sich nach und nach zur Weltsprache erheben.* » Eh bien! un mouvement tout semblable se produit en ce moment même. Après les poètes qui ont préludé à la rénovation de l'art en étudiant les maîtres du moyen âge, je dois signaler ici comme les ouvriers d'une même œuvre les auteurs de maintes traductions importantes. Un des meilleurs signes assurément du réveil littéraire de l'Allemagne, c'est le retour de cet esprit cosmopolite si empressé naguère d'enrichir le sol natal de tous les trésors de l'étranger.

Les productions littéraires de ces peuples dont la destinée est unie aux destinées de l'Allemagne devaient attirer d'abord l'attention. La Hongrie a un poète populaire, *Schaandor* (Alexandre) Petœfy, dont la verve belliqueuse et rustique répond admirablement aux émotions du paysan et du soldat magyar. Sa fin mystérieuse a renouvelé l'intérêt que son talent inspire. Aide-de-camp du général Bem, on ne sait pas dans quelle rencontre il est tombé; le poète populaire a disparu au sein de la tourmente. Deux écrivains habiles, MM. Maurice Hartmann et Szaarvady, viennent de publier une traduction de Schaandor Petœfy. M. Hartmann a déjà fait ses preuves comme poète, et tout à l'heure encore nous le retrouverons au premier rang. Il a reproduit ici avec un rare mélange de délicatesse et de vigueur les strophes amoureuses, fantasques, guerrières, du chantre bien-aimé des Hongrois. Soutenu comme il l'est par un collaborateur éclairé, M. Hartmann nous doit de continuer son œuvre. Petœfy est un homme qui doit sortir des limites de son idiome pour prendre rang dans la *Welt-Literatur* dont parle Goethe. Une femme d'un talent gracieux, Mme Ida de Düringsfeld, a donné récemment, sous le titre de *Roses de Bohême*, un recueil de chansons tchèques qui ne manque pas d'intérêt; il est regrettable seulement que le traducteur n'ait pas fait un choix plus sévère. On a montré de nos jours une singulière indulgence pour la littérature du peuple. Parmi ces chansons que Mme de Düringsfeld assure avoir recueillies de la bouche même des paysans bohémiens, il y en a plus d'une qui ne méritait pas d'être conservée et traduite. La première condition dans ces recherches, c'est une critique vigilante. S'il y a comme une fleur exquise dans certaines traditions populaires, rien de plus désagréable que de rencontrer des inspirations banales là où l'on cherche la grâce incorrecte d'un sen-

timent naïf. On ne saurait adresser ce reproche au recueil de vieilles chansons anglaises et écossaises si soigneusement rassemblées, si ingénieusement reproduites par M. Wilhelm Doenniges. Voilà un livre charmant en même temps qu'une très sérieuse étude. Les ballades de M. Doenniges ne sont pas inédites; elles se trouvent soit dans les recueils de Percy ou de Walter Scott, soit dans des mémoires d'érudition. Herder même et Burger en avaient traduit quelques-unes; mais l'Allemagne n'en possédait pas encore un choix aussi complet et fait avec tant de soin. Toutes ces ballades historiques, *le Prince Robert, la Bataille d'Otterborn, la Révolte dans le Nord, Northumberland trahi par Douglas*, reflètent des émotions puissantes et de grandes luttes nationales. Le traducteur les oppose à ces chants populaires de l'Allemagne où ne vibrent jamais que des sentimens individuels. Il s'applique à reproduire le rhythme de l'original et ne redoute pas des inventions qui étonneront l'oreille, pourvu que la vigueur métallique du texte retentisse dans ses strophes. En un mot, ce n'est pas ici un traducteur ordinaire; on sent un homme qui souhaite à son pays les émotions fécondes et la mâle poésie de la vie active. M. Doenniges a été à Berlin le précepteur et est resté l'ami du prince Maximilien, aujourd'hui roi de Bavière. Le goût des arts ne se perdra pas à Munich, et cette amitié, si honorable pour le poète, est une promesse pour la poésie. Un homme qui avait compromis par maintes incartades l'éclatant succès de ses débuts reprend aussi sa place dans les rangs de la poésie sérieuse. A côté des *Ballades écossaises* de M. Doenniges, on aime à rencontrer les traductions des *sonettistes* anglais des XVIe et XVIIe siècles par M. Freiligrath. M. Freiligrath est un maître en fait de style; les curieux sonnets qu'il nous donne d'après Henry Howard (1516-1547), Philippe Sydney (1554-1576), Edmond Spencer (1553-1599), William Drummond (1587-1646), reproduisent avec art ce groupe de poètes que termine glorieusement le nom de Shakspeare. On comprend l'intérêt d'une période littéraire à laquelle appartiennent aussi les premiers vers de l'auteur de *Macbeth;* ce qu'on trouve ici toutefois, c'est plutôt un intérêt de curiosité qu'une valeur vraiment poétique, et on doit regretter que M. Freiligrath ne consacre pas la souplesse et l'éclat de son talent à la traduction de quelque monument remarquable. Je préfère à ce titre les derniers chants de Tegner, récemment traduits par M. Gottfried de Limbourg, et surtout les œuvres posthumes du célèbre poète russe Lermontoff, admirablement reproduites par un écrivain qui agrandit chaque jour sa place et que nous retrouverons tout à l'heure dans les rangs des chanteurs originaux. Le *Petœfy* de M. Hartmann, les *Ballades écossaises* de M. Doenniges, le *Lermontoff* de M. Bodenstedt, voilà les travaux les plus intéressans du groupe que je rassemble ici.

On voit que ce sont surtout les poètes du Nord, les poètes des familles germaniques et slaves, qui ont attiré l'attention et exercé l'adresse des écrivains. C'était le contraire, il y a un demi-siècle; les romantiques d'il y a cinquante ans étaient principalement tournés vers l'Orient ou le Midi. Ce contraste ne me déplaît pas; j'aime à voir les représentans des écoles nouvelles diriger surtout leurs investigations poétiques du côté où se déploie la vie de l'Europe. Ce ne sont pas seulement ici des études de style appliquées aux œuvres du passé; on sent circuler dans ces travaux une sève jeune et vivace qui produira ses fruits. Il ne faut pas croire pourtant que

le Midi ni l'Orient aient été complétement oubliés. Nous avons sous les yeux une traduction du vieux poème du *Cid*, par M. Wolf, des *Romances espagnoles et portugaises*, par MM. Geibel et Paul Heyse, les *Sonnets de Camoens*, par M. Louis d'Arentsschildt, et les *Sirventes* du grand poète de la Provence, Pierre Cardinal, par M. Max Waldau. Il est manifeste pourtant que ces dernières traductions intéressent plus l'érudition et l'histoire que la poésie véritable et les espérances de l'avenir. C'est aussi une œuvre d'érudition, mais très neuve et très curieuse, que nous a donnée M. Abraham Geiger dans son *Divan d'Abul-Hassan Juda-ha-Levy*. Déjà M. Henri Heine, — c'est une des meilleures inspirations de son *Romancero*, — nous avait fait connaître le grand poète juif du moyen âge, *cette belle âme que Dieu avait baisée*, et qui faisait retentir dans toutes les strophes de ses chants comme le frémissement des divines tendresses; il avait raconté avec un mélange d'enthousiasme sublime et d'ironie aimable la première enfance du poète, ses études, ses extases, sa jeunesse passée à l'ombre enivrante du Talmud. M. Abraham Geiger nous trace aujourd'hui le portrait fidèle de Juda-ben-Halevy. Ses principales hymnes, traduites avec amour et accompagnées de notices pleines d'intérêt, nous montrent tour à tour le poète religieux dont les strophes se chantent depuis sept siècles dans toutes les synagogues du monde, le penseur qui empruntait tant de vues hardies aux mystères du Talmud, le pieux voyageur enfin qui voyait sans cesse en songe les images sacrées de la Palestine, et qui, chargé d'années et de gloire, partit d'Espagne pour aller mourir dans la ville des prophètes.

II.

Le mouvement littéraire que nous signalons serait bien incomplet toutefois, s'il se bornait à ces intéressans préludes. Nous avons vu les tendances nouvelles de la poésie se manifester depuis deux ans, ici par des traductions élaborées avec art, là par des imitations de récits épiques où apparaît plutôt la savante ardeur de l'écrivain que l'inspiration personnelle du poète; maintenant, traductions et récits vont être le cadre où se déploieront de libres efforts. D'un côté, ce seront des poètes philosophes qui, n'osant pas produire audacieusement toute leur pensée, la dissimuleront sous le masque d'un siècle évanoui et d'une civilisation lointaine; de l'autre, ce seront des artistes qui agrandiront avec amour ce domaine de l'épopée familière où brillent si gracieusement sur le seuil les chastes figures d'Hermann et de Dorothée.

On a beaucoup parlé dans ces derniers temps d'une traduction d'*Hafiz*, par M. Daumer, et certes, quelle que soit ici la rare beauté de la forme, ce n'est pas une traduction toute seule qui eût obtenu tant de bravos et excité tant de colères. M. Daumer est un des plus curieux écrivains qui se soient produits depuis bien des années dans la littérature allemande. C'est un poète d'élite et un penseur extravagant. Son imagination est enthousiaste; sa pensée est la proie des plus ténébreux systèmes. Après Uhland et Henri Heine, il n'est personne aujourd'hui qui manie l'idiome lyrique avec une si parfaite habileté; après MM. Feuerbach et Stirner, il n'est pas de *jeune hégélien* qui ait jeté plus d'outrages à la religion du Christ. Comment expliquer ces contrastes? L'explication est simple. M. Daumer est le représentant fidèle d'un

certain esprit qui agite l'Allemagne depuis un demi-siècle. Les prétendus philosophes qui s'acharnent à la destruction du christianisme, les poètes et les romanciers qui popularisent les systèmes des athées, sont à la fois emportés et badins; rien de moins allemand que ces prétentions équivoques. M. Daumer, au contraire, est un type germanique parfaitement reconnaissable. Il est anti-chrétien, mais il a une piété naturelle toute remplie d'aspirations ferventes. Il outrage le Christ, mais il cherche une église plus conforme à ce qu'il croit la mission du genre humain. Ses emportemens ne sont jamais, comme chez les *jeunes hégéliens*, mélangés de scepticisme et de railleries; il est sérieux, il est convaincu, il a une foi très arrêtée, et, loin de diriger contre les croyances religieuses la maussade ironie d'un Feuerbach, il proclame lui-même sa foi avec une sincérité incomparable et brave magnifiquement le ridicule.

Il y a une tendance morale bien allemande, une tendance qui se manifeste dès les âges les plus reculés des races germaniques, et qui reparaît à chaque siècle de leur histoire : c'est un sensualisme mêlé d'exaltation, c'est le culte des forces naturelles et la religion de la vie. Rappelez-vous le barbare avant que le christianisme l'eût dompté : voilà le type primitif qui se reproduit sans cesse dans le développement de la pensée allemande. On le voit renaître à toutes les époques et au milieu même des entreprises les plus contraires. Ni le mysticisme du moyen âge, ni la révolution religieuse du XVIe siècle, ni cette brillante civilisation littéraire que domine le nom de Goethe, ne l'ont rejeté dans l'ombre; toujours l'inspiration primitive est là, revendiquant la libre expansion des forces humaines et protestant contre le joug de l'esprit. On ferait une curieuse histoire de ces traditions du culte d'Odin au sein des lettres germaniques. Lorsque Henri Heine s'écrie, dans son livre sur *l'Allemagne*, que le dieu Thor se lèvera un jour armé de son marteau gigantesque et démolira les cathédrales, il est l'interprète de ces sourdes fureurs scandinaves, et il faut reconnaître que bien des penseurs, bien des poètes, bien des historiens même, dès qu'ils s'abandonnent à une veine naturelle, poussent des cris du même genre. On dirait les subites explosions de l'esprit barbare mal étouffé par le christianisme. Chez M. Daumer, ce ne sont pas des explosions, c'est un système continu. M. Daumer a pour le christianisme la haine que chantaient les *Berserkers* du Nord. Il accuse la religion de Jésus de mutiler les facultés que nous tenons de Dieu, et il la compare à ce Moloch affamé à qui il fallait sans cesse des sacrifices humains. Les ouvrages où il jette ces clameurs insensées ont été adoptés avec empressement par la *jeune école hégélienne;* M. Daumer n'est pas cependant le disciple des écoles athées; loin de là, il a un certain mysticisme qui s'associe parfaitement avec son culte de la nature, et s'il a renié le Christ, c'est pour célébrer une religion meilleure. Quelle religion? Le mahométisme! Je ne plaisante pas; M. Daumer écrit des poèmes pour convertir l'Allemagne au culte du prophète.

M. Daumer avait publié en 1846 un recueil de chants traduits du célèbre poète persan Mohammed Schemseddin, surnommé Hafiz, c'est-à-dire le gardien du Coran. En 1848, il donna une sorte de *romancero* intitulé *Mahomet et son œuvre*. Ces deux ouvrages sont aussi remarquables par la magnificence de la forme que par l'inspiration extravagante de l'auteur. Né à Schiraz, au XIVe siècle de notre ère, Hafiz appartenait d'abord à une communauté de

sages contemplatifs. Tout occupé de philosophie religieuse, il composa des chants d'un ascétisme sublime, et devint le maître le plus vénéré de la théologie musulmane. Plus tard, il railla ses premières croyances avec une hardiesse inouïe, il attaqua le mysticisme et ne chanta plus que le vin et l'ivresse. C'était, dit M. Daumer, l'ivresse de la nature, l'intelligence profonde et exaltée de ce monde où nous a placés le créateur; Hafiz avait dégagé du mahométisme la vérité qu'il contient, et il en était le grand-prêtre. On sait quelle est la grâce audacieuse des chansons de Hafiz; M. Daumer les traduit, les imite, les commente, puis, sous le masque de son poète, il se met à chanter à son tour, et tous les tons se croisent dans une étourdissante symphonie. Tantôt ce sont des cris de joie, des railleries légères, de joyeux tableaux rapidement dessinés :

« Partout l'eau et le bruit des vagues; ô malheur! quel déluge! Fuyons, fuyons vite dans l'arche, — dans le cabaret! — Là siége, avec ses enfans, le père Hafiz, le pieux patriarche.

« Gloire à toi, gloire, ô Noé de notre temps! Tu as sauvé le monde une seconde fois. Dans les abîmes de l'eau sont ensevelis le muphti et le scheick, le pédant et le scolarque. »

Tantôt l'exaltation sensuelle prend en quelque sorte un caractère sacré. Hafiz est véritablement le grand-prêtre, le patriarche inspiré qui remplit une fonction en chantant sa folie. Cette préoccupation religieuse, si bizarrement associée à l'ivresse de la matière, éclate avec plus d'évidence encore dans le deuxième recueil de M. Daumer, *Mahomet et son œuvre*. Là, c'est la gravité qui domine. Après des préludes composés de chants hébreux et arabes, le prophète paraît, son Coran à la main. M. Daumer en reproduit maintes pages avec une merveilleuse puissance. Ce sont des paraboles, des récits historiques, de mystiques légendes, des proverbes moraux, et enfin, pour couronner l'œuvre, tout un chapelet de prières. Ne cherchez pas ici un reflet du *Divan* de Goethe ou des poésies de Rückert; une imagination convaincue a pu seule produire un tel ouvrage. Afin qu'il n'y ait point de doute, les explications placées à la fin du volume font ressortir la supériorité morale et religieuse du mahométisme sur l'enseignement du Dieu crucifié. Tout récemment enfin, l'année dernière, M. Daumer a publié un nouveau recueil qu'il place encore sous la protection d'Hafiz. Après les folles ardeurs du premier livre et la gravité austère du second, voici la grâce amoureuse et la sérénité souriante; M. Daumer semble avoir peint tout son tableau et terminé sa prédication. Il suffira d'en citer quelques strophes :

« Hafiz a étendu sur la terre l'épée triomphante de sa parole; sa volonté est de devenir le maître, le monarque, l'empereur du monde; mais une royauté aussi douce, aussi bienfaisante que celle qui commence avec lui, on n'en connut jamais; jamais non plus elle n'aura de fin.

« O bibliothèque du printemps! que tu es grande! que tu es magnifique! chacune de ces milliers de petites feuilles est un livre plein de sagesse, qui apprend la science de la vie aux cœurs intelligens. Quel dommage que l'homme soit si insouciant à l'étude, et son esprit si émoussé!

« Je ne vois plus le soleil; où s'est-il enfui? J'appelle en vain la joie; qui nous l'a dérobée? Le rossignol se tait, la rose est flétrie; le monde est dé-

pouillé d'amour, et la haine seule y brûle. La belle création de Dieu est changée en un cimetière. Ainsi l'ont voulu les dévots.

« Louez le Seigneur! le cabaret s'est rouvert. Voyez, les saints sont comme frappés de la foudre, et les prisonniers ont brisé leurs liens! Louez le Seigneur!

« Louez le Seigneur! la rose fleurit de nouveau; Bulbul chante les anciens chants d'amour, et le bouton perce son étroite enveloppe. Louez le Seigneur!

« Louez le Seigneur! les rubis du vin étincellent; avec lui étincellent aussi les rubis de la bouche qui me ravit d'amour. Voici la joie, voici la vie, voici le salut. Louez le Seigneur! »

Si M. Daumer ne relevait par la merveilleuse adresse de la forme et l'éclat des couleurs orientales ces banalités de l'épicuréisme, il n'y aurait pas lieu de s'y arrêter. Ce qui m'intéresse avant tout dans ces brillantes strophes, c'est la transformation de l'athéisme hégélien. M. Daumer est issu de cette école; mais il avait de mystiques instincts qui cherchaient une foi où se rattacher, et c'est ainsi que le sensualisme, uni à une certaine exaltation, a fait du collaborateur de M. Feuerbach un poète mahométan. Le poétique *muphti* me permettra de ne pas discuter sa foi. Qu'il y ait en ce moment chez nos voisins une espèce d'école mahométane; que Mme Bettina d'Arnim, dans ses *Entretiens avec les Démons*, ait paru se réunir dernièrement à la petite église de M. Daumer; qu'un poète inconnu, dans un livre intitulé *Abdul*, ait mis la philosophie hégélienne sous la protection du croissant, en vérité nous n'attacherons pas à ces incartades littéraires plus d'importance qu'elles n'en méritent. Nous serons même tenté de refuser aux spirituels auteurs le bénéfice du scandale et de signaler leurs œuvres comme un symptôme heureux: n'est-ce pas une preuve que l'athéisme de ces dernières années n'ose plus se produire à visage découvert? N'est-ce pas un indice des vagues sentimens religieux qui s'éveillent chez ceux-là même qui niaient hier toute religion?

Cette transformation se poursuivra. Je n'oublie pas que l'auteur d'*Hafiz*, avant de composer ses poèmes mahométans, avait publié en 1841 un charmant recueil de poésies catholiques intitulé *la Gloire de la sainte vierge Marie*. Ce recueil, que M. Daumer avait donné sous un faux nom et qu'il convient de lui restituer aujourd'hui, contient toute une série de légendes empruntées aux plus suaves traditions chrétiennes du moyen âge. Les récits populaires, les chroniques des abbayes, les vies des saints, toutes les œuvres de la foi naïve de nos pères, ont fourni à l'auteur une merveilleuse couronne de fleurs qu'il consacre à la Vierge. Il prend plaisir à traduire en vers tous ces récits, et il y déploie une grâce incomparable. Étranges mystères d'une âme troublée! M. Daumer composait ce livre charmant à l'époque même où, dans ses traités philosophiques, il poussait contre la religion du Christ les plus odieux blasphèmes. Au moment de renier le christianisme, il semblait comprendre et regretter avec larmes les trésors d'amour que renferment nos traditions religieuses. Il est vrai que ce recueil, où brille à la première page une strophe charmante de Novalis à la Vierge, se termine par la citation des deux derniers vers de *Faust* : « L'éternel féminin nous attire. *Das Ewigweibliche — Zieht uns hinan!* » Ce n'est pas assez : pour rendre sa pensée plus claire, l'auteur reproduit, en forme de conclusion, une page de l'athée

Feuerbach où le culte de la Vierge est présenté comme le symbole de la glorification de l'amour terrestre. Qu'importe cependant? Au milieu des contradictions de cet esprit qui va ainsi de Novalis à M. Feuerbach, et des extases du moyen âge aux impiétés de l'athéisme hégélien, on sent de mystiques tendresses qui porteront leurs fruits. Le poète qui a trouvé de si doux accens pour glorifier la mère de Dieu ne chantera pas toujours, sous le costume d'Hafiz, l'hymne exalté de la matière. A cette alliance du sensualisme et des instincts religieux succédera une inspiration plus pure. M. Daumer s'est débarrassé des liens de l'athéisme, il échappera aussi aux séductions de l'Islam. Malgré les caprices de Bettina, malgré l'auteur d'*Abdul*, malgré les beaux vers de celui qui a écrit *Hafiz* et *Mahomet*, l'école des *muphtis* ne prospérera pas en Allemagne. Qu'elle se hâte de justifier ses extravagances en poursuivant la réaction que nous avons signalée; qu'elle achève de briser les liens de l'athéisme et de retrouver la lumière de l'esprit : — sinon sa dernière heure aura bientôt sonné, et elle ne laissera que le souvenir d'une fantaisie puérile.

L'Orient a toujours eu de singuliers attraits pour l'Allemagne. On ne saurait défendre à l'imagination germanique de s'associer aux travaux de la science et de s'enrichir à sa manière sur les pas des investigateurs qui nous dévoilent les secrets de l'Asie. Herder et Goethe ont pénétré avec un sentiment profond dans ces éblouissans mystères. Ce qu'a été pour notre littérature du XVIIe siècle la renaissance de l'antiquité grecque et latine, la renaissance orientale l'a été au siècle dernier pour la littérature de nos voisins; mais ce qu'il faut chercher en Orient, c'est ce qui attirait l'âme affectueuse de Herder et le génie cosmopolite de Goethe. Quand la poésie hébraïque ravissait l'âme de Herder, ce noble penseur s'appliquait à répandre le dogme qui a été l'inspiration constante de sa vie : il voulait que l'unité de la famille humaine ne fût pas un vain mot et que nous sentissions battre en nous le cœur des nations disparues. Plus soucieux des beautés de l'art, Goethe travaillait à la même œuvre quand il écrivait son *Diran oriental-occidental;* c'était toute une civilisation qui se levait, admirablement exprimée dans des strophes amoureuses. A leur suite, le comte Platen et Frédéric Rückert initiaient aussi l'Allemagne à ces trésors de la poésie persane que dévoilaient au monde savant les infatigables découvertes de M. Joseph de Hammer. A Dieu ne plaise que nous blâmions de telles œuvres! Ce serait renier l'esprit même de notre âge. Ces sympathiques et ardentes recherches qui, débrouillant sur tous les points le chaos du passé, déblayant les monumens enfouis, pénétrant le secret des littératures les plus lointaines, commencent à éclairer tout entière la vénérable figure du genre humain, seront certainement la meilleure gloire du XIXe siècle.

Les écrits qui se rattachent à ce mouvement général exciteront toujours un intérêt très vif. Voici un poète qui s'est beaucoup occupé de certains peuples orientaux et de leur littérature; heureusement il n'appartient pas à la petite église de M. Daumer, mais à l'école de Goethe. M. Bodenstedt, c'est de lui que je parle, a passé plusieurs années dans le Caucase; il a vu la Géorgie, et il a résidé à Tiflis. Les peuples de ces sauvages contrées ont attiré dans ces derniers temps beaucoup d'intrépides voyageurs. M. Bodenstedt est un

des plus spirituels soldats de cette phalange. Il a voulu connaître aussi les autres contrées méridionales de la Russie; il a visité les Cosaques de l'Ukraine, comme il avait visité les Tcherkesses du Caucase. Le résultat de ses observations est consigné dans de curieux ouvrages; aujourd'hui c'est au poète seulement que nous avons affaire. Or M. Bodenstedt avait publié, il y a quelques années, un recueil très intéressant des chants populaires de l'Ukraine (*Volkslieder aus Krain*); tout récemment il a donné sous ce titre : *les Chansons de Mirza-Schaffy*, un petit volume plein de grâce. M. Bodenstedt a rencontré à Tiflis un poète circassien nommé Mirza-Schaffy, et ce sont les strophes de l'écrivain oriental qu'il traduit avec une sympathie charmante. Que cette traduction soit parfaitement scrupuleuse, que le poète allemand n'ait pas donné sous le nom de son ami bien des pièces qui lui appartiennent en propre, il y aurait quelque témérité à l'affirmer. Ce déguisement, je le soupçonne, a dû plaire à l'ingénieux touriste. En tout cas, ce mélange des poésies originales de l'enfant du Caucase et des inspirations particulières du traducteur compose une œuvre des plus aimables. « Il y aurait, dit M. Bodenstedt en son prologue, bien des chants terribles et sauvages à rapporter du pays des Tcherkesses; dans ces contrées où gronde sans cesse le tonnerre des batailles, où chaque maison est une forteresse, où chaque ravin cache une troupe armée et chaque buisson une sentinelle, où les femmes même savent manier le fusil, où l'enfant sait brûler de la poudre, il y aurait de formidables chants de guerre à recueillir... Aujourd'hui ce ne sont que les chants d'un cœur amoureux et les maximes d'un sage. » Mirza-Schaffy est, en effet, un disciple de la poésie persane; il chante le printemps et les roses; il chante aussi la sagesse de l'esprit; des strophes passionnées et de fins apologues, voilà le fond de ce gracieux recueil. Mirza-Schaffy a été cordialement accueilli en Allemagne, et M. Bodenstedt y a pris rang parmi les poètes : placez son livre non loin de Rückert et de Platen dans ce groupe de chanteurs que conduit le glorieux poète du *Divan*.

Ce poète du *Divan oriental-occidental*, cet artiste puissant qui a donné tant de souplesse et de force à l'idiome lyrique, n'a rien perdu, comme on voit, de sa royauté littéraire; à travers toutes les tentatives nouvelles, on retrouve sans cesse l'influence souveraine de son génie. Or il y a dans le domaine de Goethe un genre bien approprié à notre époque, une forme de poésie à la fois élevée et familière qui semble parfaitement répondre à ce qu'exige la peinture du monde moderne : c'est l'épopée des choses simples, c'est la franche églogue domestique dont *Hermann et Dorothée* nous offre un si charmant modèle. Admirable chez les écrivains du premier ordre, intéressante à plus d'un titre chez les intelligences délicates, l'inspiration lyrique est trop portée à se nourrir de sentimens individuels. Là même où ils se déploient dans leur complète beauté, ces trésors des épanchemens intimes n'ont véritablement tout leur prix qu'à la condition de ne pas se reproduire trop souvent. Se figure-t-on un poète occupé toute sa vie à s'observer lui-même et à consigner en strophes les moindres mouvemens de son cœur? Ceux qui cèdent à ce caprice sont bientôt conduits à retracer des émotions purement artificielles. L'importance exagérée de la poésie *subjective*, comme l'appellent nos voisins, est dans toutes les littératures un signe de décadence, et vraiment il

suffit d'ouvrir les yeux pour savoir quelle a été depuis vingt ans, en Allemagne comme chez nous, l'incroyable accroissement des poètes lyriques et la stérilité de leurs œuvres. Les vrais artistes ont senti d'instinct qu'il fallait sortir des routes battues et replacer l'art sur les hauteurs. La forme impersonnelle du récit substituée aux confidences lyriques, le poème prenant la place des élégies plaintives ou des strophes cavalières, n'est-ce pas là un précieux indice à recueillir? En France, cette direction nouvelle s'est déjà révélée dans quelques œuvres d'élite, parmi lesquelles il nous suffira de nommer *les Bretons* de M. Brizeux ainsi que les *Poèmes évangéliques* de M. de Laprade. En Allemagne, cette transformation est encore plus marquée. Les poètes abandonnent le genre lyrique pour cette épopée familière dont je parlais tout à l'heure, et ils expliquent eux-mêmes le sens du mouvement qui se produit; c'est une forme plus haute de l'art que poursuit leur ambition. Il y a un mois à peine, un poète cher à l'Allemagne du sud, M. Geibel, nommé professeur à l'université de Munich, proclamait devant un brillant auditoire la nécessité de cette évolution littéraire, et, joignant l'exemple au précepte, il lisait au milieu des applaudissemens plusieurs chants d'un poème intitulé *Julien*. « *Hermann et Dorothée*, disait M. Geibel, est l'indication féconde d'un genre qui doit s'agrandir. » D'autres écrivains avaient déjà prononcé les mêmes paroles et donné le même signal; il y a enfin toute une école dont le talent et les efforts révèlent dans la littérature allemande une activité pleine de ressources.

« Tu connais le vieux mythe des Hellènes; tu sais l'histoire de ce roi de Thessalie qui brûlait d'amour pour l'épouse du roi des dieux, et qui, croyant embrasser Junon, ne pressa qu'un nuage sur son cœur? De l'amour du roi et de cette fantastique Néphélé naquirent, hélas! les Centaures, destinés d'avance à périr sous les flèches des Lapithes. Nous aussi, que de fois nous avons embrassé des nuages! et que de fois les enfans de nos chimères ont subi de cruelles violences! » C'est en ces termes que M. Max Waldau, l'auteur de *Cordula*, dédie son poème à M. Adolphe Stahr. M. Waldau est un écrivain soigneux, très préoccupé des questions de style et d'art; il veut toutefois que, dans les sujets même les plus désintéressés, l'esprit libéral de notre siècle se fasse résolûment sa part. Le poète nous transporte au moyen âge; mais ce n'est pas pour glorifier un âge d'or auquel il ne croit guère. On dirait qu'il s'inspire de ces mâles paroles d'Augustin Thierry : « Ne nous y trompons pas; ce n'est point à nous qu'appartiennent les choses brillantes du temps passé, ce n'est point à nous de chanter la chevalerie : nos héros ont des noms plus obscurs. Nous sommes les hommes des cités, les hommes des communes, les hommes de la glèbe, les fils de ces paysans que des chevaliers massacrèrent près de Meaux, les fils de ces bourgeois qui firent trembler Charles V. » Le sujet de *Cordula* est emprunté à l'*Histoire de Suisse* de Zschokke. Un de ces tyrans subalternes qui gouvernaient les cantons helvétiques au nom des ducs d'Autriche opprimait depuis longtemps ce malheureux pays. Subitement épris d'une belle jeune fille qu'il avait rencontrée dans la campagne, il fit donner l'ordre au père de la lui amener dans son château-fort de Cardowall. Le paysan obéit, mais il n'alla pas seul avec la victime et en cachant sa honte; il se rendit à Cardowal au grand jour, la fille vêtue en nouvelle épousée, les amis faisant cortége comme pour une solennité heureuse, tous d'ailleurs respectueux

et soumis. Au premier geste que fait le gouverneur pour saisir sa proie, il tombe mort, le cœur percé de vingt coups. Un signal est jeté; les autres compagnons du paysan, cachés pendant la nuit aux abords du château, sortent tout à coup de la forêt qui les recèle. Au milieu du tumulte que cause la mort du chef, il est aisé de forcer la porte. Le château est envahi, les gardes sont massacrés, lances et cuirasses sont mises en pièces par les pioches et les bâtons ferrés. L'incendie éclate, et de ce repaire de brigands il ne reste bientôt plus que des murailles fumantes. M. Waldau a trouvé dans ce dramatique sujet des inspirations heureuses. L'intérieur du vieux paysan Adamo, le portrait de la belle et naïve Cordula, son pèlerinage au monastère voisin, sa piété fervente et candide, le retour au foyer paternel, la rencontre d'un des chevaliers du gouverneur qui veut prendre la belle fille et l'emmener avec lui, l'arrivée subite du jeune chasseur Volker et cette flèche si bien lancée qui frappe le ravisseur au moment où il va emporter sa proie, tous ces détails vifs, rapides, émouvans, ouvrent le récit avec charme. Cependant Cordula s'est évanouie, et le chasseur, craignant une nouvelle attaque, a conduit la jeune fille dans la forêt voisine. Cet épisode, l'une des parties importantes du poème, est moins habilement traité; l'idylle, succédant aux scènes violentes, aurait dû mieux inspirer l'auteur. Il y a de l'afféterie dans maints détails. La fin, plus vigoureusement conduite, rachèterait bien des fautes, si le discours adressé par Adamo à ses compagnons vainqueurs ne laissait l'impression la plus fâcheuse. On ne s'attendait guère à voir le vieux paysan se comparer à Virginius. Passe encore pour la comparaison; mais vraiment la leçon politique et morale qu'elle renferme devait rester dans les prétentieuses gazettes d'où M. Max Waldau l'a tirée. « Virginius, s'écrie emphatiquement le père de Cordula, livra sa fille à Appius par respect pour la loi, puis il tua la victime afin de sauver au moins son honneur. Ce n'était pas cependant la véritable loi qui lui avait parlé, ce n'en était que l'apparence. Moi, au lieu de tuer ma fille, j'ai tué la loi, la fausse loi, la loi hypocrite et sans mission; je l'ai tuée par respect pour la loi éternelle! » C'est ainsi que les paysans du poète dissertent, le couteau à la main, sur l'être et le paraître, sur l'apparence et la réalité du droit, sur les lois qu'il faut respecter et les lois auxquelles il faut enlever leur masque. En général, le récit de M. Max Waldau, écrit avec beaucoup de soin et d'élégance, manque de simplicité. Il y a sans cesse des longueurs, des apostrophes, des prosopopées. M. Waldau a de l'éclat et de l'imagination; il doit s'attacher davantage au dessin. Pourquoi ce long poème n'est-il pas divisé? Pourquoi les tableaux ne se suivent-ils pas avec plus d'ordre? *Hermann et Dorothée*, qu'on cite aujourd'hui à tout propos, donnerait d'excellens conseils au poète de *Cordula*. Si M. Waldau s'habituait à bien distribuer son récit, à bien grouper toutes ses figures, à répandre partout une lumière égale, les richesses de sa poésie s'ordonneraient d'elles-mêmes avec grâce, et il éviterait, j'en suis sûr, les fautes de goût auxquelles sa verve mal contenue s'est laissé entraîner.

Ce n'est pas la netteté qui manque à un remarquable petit poème de M. Paul Heyse; il faudrait plutôt y blâmer un trop grand souci de la brièveté et de l'effet dramatique. On connaît le gracieux roman d'*Ourika*, écrit d'une plume si élégante par Mme de Duras. Une traduction de ce roman, publiée à Francfort en 1824, sans que le nom de l'auteur y fût indiqué, tomba récem-

ment entre les mains de M. Heyse, qui fut attiré par la touchante émotion du sujet. Cet intérêt toutefois ne suffisait pas au jeune poète. M. Heyse pensait sans doute avoir sous les yeux quelque nouvelle d'un auteur inconnu; il ne soupçonnait pas qu'il allait toucher à l'œuvre délicate et charmante d'un écrivain d'élite. Peut-être même cette considération ne l'eût-il pas arrêté; il y a chez lui une verve dramatique dont il fera bien de modérer les élans. Vous n'avez pas oublié cette jeune fille de race noire dont Mme de Duras a si bien retracé les souffrances. Recueillie à Paris dans une famille opulente, Ourika aime silencieusement le fils de sa bienfaitrice, et comme elle se voit séparée de lui par une double barrière, elle va demander à la solitude du cloître la résignation et l'oubli. De cette étude toute morale, de ce tableau mélodieux et plaintif, M. Paul Heyse fera une peinture de mœurs politiques, une ardente et pathétique satire. Nous sommes à Paris, à la fin de 93. Une brillante comtesse et son fils ont échappé à l'échafaud en adoptant les principes de ceux qui ont fait le 10 août. Voyez-la, au milieu de ses salons, célébrant la fête de l'égalité! On dirait la prêtresse de la révolution. L'égalité! ce mot a enivré la pauvre Ourika; elle aime le comte, et le comte a pour elle maintes tendresses; pourquoi refuserait-il d'unir son sort au sien? Le jour où elle apprend que cette égalité est un vain mot, elle en perd la raison. Après bien des aventures sanglantes, nous retrouvons la malheureuse folle sur les boulevarts de Paris. Les passans la prennent pour une mendiante et lui jettent quelques pièces de monnaie; mais elle, immobile, les yeux hagards, indifférente à la pitié qu'elle inspire, elle ne sait que répéter ces deux mots : *égalité! égalité! mensonge! mensonge!* On ne peut méconnaître chez M. Heyse un rare talent d'exécution. Maintes esquisses révolutionnaires sont dessinées d'un trait rapide et se gravent nettement dans l'esprit. La scène nocturne où le jeune comte, poursuivi par des jacobins coiffés de leurs bonnets rouges, passe la rivière dans un bateau que conduit Ourika, devenue folle, est tracée avec une vigueur sobre et terrible. Tout récemment, M. Paul Heyse a publié un nouveau récit poétique, intitulé *les Frères*, qui se recommande par les mêmes qualités énergiques. On voit que l'auteur est en garde contre la douceur sentimentale qui est le caractère et pourrait devenir l'écueil de la génération qui se lève. M. Paul Heyse semble assez sûr de lui-même pour donner désormais un plus libre essor à sa pensée et mesurer ses forces dans des compositions plus larges.

Il y a, si je ne m'abuse, tout autre chose que des études d'artiste dans le dernier recueil de M. Maurice Hartmann. Le brillant auteur de *la Coupe et l'Épée*, le poète qui, par sa charmante idylle *Adam et Ève*, avait donné un des premiers le signal de la transformation littéraire dont nous rassemblons ici les témoignages, vient de publier une série de poèmes qui paraissent jusqu'à présent le plus heureux produit de l'école nouvelle. *Les Ombres*, c'est le titre du livre de M. Hartmann, contiennent surtout quatre récits bien remarquables à divers titres, *Sackville*, *Calottas*, *les Bannis de Locarno* et *Louise d'Eisenach*. *Calottas* est un conte mystique où le problème de la destinée humaine et les austères devoirs de la vie sont chantés avec une sorte de dignité platonicienne. *Les Bannis* offrent un grave tableau empreint d'une sérénité virile. *Louise d'Eisenach* est une touchante histoire; mais toutes les qualités généreuses du poète se réunissent dans le chevaleresque récit intitulé

Sackville. Une pensée ingénieuse et vraie y soutient l'imagination du poète; il cherche l'idylle au sein de l'histoire. N'y a-t-il pas, sur les sillons foulés par les batailles, des fleurs qui s'épanouissent le lendemain, sans souci des événemens de la veille? n'y a-t-il pas, au milieu des catastrophes publiques, des sentimens que rien n'efface, des cœurs toujours prêts à aimer, une poésie toujours prête à fleurir? Lorsque l'électeur palatin Frédéric V, en acceptant la couronne de Bohême des mains d'un peuple révolté, donna le signal de la guerre de trente ans et fut presque aussitôt dépouillé de ses états héréditaires par l'Autriche victorieuse, sa jeune femme, abandonnée au milieu de la déroute, se confia elle-même à la garde d'un jeune gentilhomme écossais qui l'avait suivie à la cour de son mari. C'était, comme on sait, cette gracieuse fille des Stuarts, Élisabeth d'Angleterre, fille du roi Jacques Ier; le gentilhomme s'appelait Sackville. Il ramena la reine à Londres à travers mille dangers. Bien des années après, un de ses amis, un autre gentilhomme écossais, Bruce, ayant conté l'aventure à Versailles de façon à égayer le grand roi et ses courtisans, le vieux Sackville provoqua son ami en duel. Le combat fut court et terrible, les deux champions tombèrent morts. Le célèbre écrivain anglais Thomas Carlyle possède les lettres échangées à cette occasion entre Bruce et Sackville, et c'est lui qui a indiqué ce pathétique sujet au poète de la Bohême. M. Hartmann a bien mis à profit ce précieux dépôt; il a trouvé dans les lettres de Sackville un poème plein d'originalité et de passion. — La fleur de la chevalerie anglaise, convoquée comme pour une fête, est réunie dans le château de Sackville. Le vieux duc attend lord Bruce, dont il a exigé une réparation; il a voulu que ses témoins fussent nombreux; il a voulu aussi, avant le combat, raconter à tous les seigneurs du royaume l'aventure qui a excité les railleries de lord Bruce et laver de tout soupçon injurieux la mémoire de la reine de Bohême. Écoutez le récit du vieillard. Les flammes de la jeunesse s'allument tout à coup sur son front. Il voit la Bohême envahie, l'armée de Frédéric V en déroute, la jeune reine abandonnée; il la fait monter à cheval et s'enfuit avec elle. Les cavaliers autrichiens poursuivent les fugitifs; mais le cheval de Sackville vole comme le vent. Comme il prend soin de la jeune reine! Quelle tendre et respectueuse vigilance! Et lorsque, serrés de près par les ennemis, ils se jettent dans le sombre asile de la forêt, quel calme charmant succède à ces tumultueuses émotions! Rien de plus gracieux que ce tableau idyllique. Au dehors, tout est à feu et à sang; ici, le calme, la sérénité, les souvenirs du pays natal mélodieusement évoqués, et le chevaleresque gentilhomme écoutant en extase les rêves de sa souveraine. Est-ce le dévouement qui l'inspire? est-ce l'amour? Il ne le sait, et ces tendresses voilées, cette pure et respectueuse délicatesse ont passé dans les vers du poète. L'intérêt de l'idylle s'accroît encore quand on songe au rôle que la jeune reine a rempli dans l'histoire. Malgré cette catastrophe de la guerre de Bohême, sa vie semble peu éclatante; mais elle est la sœur de Charles Ier, elle est la mère de la savante Élisabeth qui était l'amie de Descartes, elle est la belle-mère de cette brillante Anne de Gonzague dont Bossuet a prononcé l'oraison funèbre, et c'est par elle enfin que la maison de Hanovre occupe aujourd'hui encore le trône de la Grande-Bretagne. Habilement indiqué dans le récit, ce rôle de la jeune femme relève le tableau des heures sereines passées sous les abris de la forêt. L'auteur a bien rendu toute

sa pensée : voilà bien l'idylle souriante et calme placée avec art au milieu du mouvement agité des choses humaines. Le récit est à peine terminé, que Bruce arrive au rendez-vous; le fer croise le fer, et le vieux gentilhomme tombe mort en tuant celui dont la médisance railleuse a flétri ce pur souvenir. Cette fin chevaleresque est le digne couronnement du poème. Il y a longtemps que la reine de Bohême n'existe plus, il y a longtemps que les cheveux de Sackville ont blanchi : comment ne pas être touché de cette fidélité obstinée et de ce juvénile courage?

Tel a été, depuis les affectueux appels du *Veilleur de nuit*, le mouvement de la littérature poétique en Allemagne. M. Dingelstedt signalait aux nouvelles écoles des domaines désormais pacifiés; on voit que plus d'un écrivain d'élite a justifié ses espérances. C'est surtout un symptôme heureux, quand des hommes engagés naguère dans la lutte reviennent sans découragement ni rancune, mais avec une âme sereine et forte, aux études qui sont la véritable vocation de leur vie. L'auteur de *Sackville* écrit en souriant à la première page de son poème : « Qu'est ceci ? Une course rapide, impétueuse, une aventure tantôt idyllique et tantôt pleine d'émotion, un récit très simple parfois et parfois aussi très varié, en un mot un poème qui ne prouve rien. » Après la poésie politique, dont l'art a tant souffert avant 1848, les poèmes qui se proposent un but si modeste sont un progrès fécond. En renonçant à une influence d'un jour, la poésie retrouve l'influence générale dont elle a le privilége. Il est bien qu'elle s'y prépare, ici par des études sur le passé, par des traductions d'œuvres étrangères, là par des essais plus libres et d'ingénieuses innovations. Tous ces groupes d'écrivains dont nous avons tâché de déterminer le caractère ne se ressemblent pas sans doute : on peut affirmer cependant qu'un même amour de l'art, une même ambition littéraire les soutient. Des inquiètes passions politiques entretenues par l'ancien ordre de choses, il ne reste plus, Dieu merci ! que la pure inspiration libérale; ce n'est pas nous qui conseillerons aux poètes de méconnaître la foi de leur époque. Quant à ces fureurs anti-chrétiennes dont le scandale a affligé si longtemps le pays des ferveurs spiritualistes, si elles reparaissent encore sur certains points, il est évident qu'elles sont obligées de prendre un masque, et cette timidité, indice d'une transformation secrète, n'est pas un des signes les moins curieux du travail des esprits. Tandis que les jeunes poètes rivalisent ainsi d'ardeur, des voix respectées font entendre comme un suprême accord. Écoutez par exemple le vieux Justinus Kerner, qui recueille dans son *Dernier Bouquet de Lieder* maintes pièces écrites depuis 1848, épigrammes inoffensives contre les patriotes à grand fracas, railleries aimables adressées aux rêveurs politiques, touchantes paroles de félicitation au vieux roi de Würtemberg. Les derniers accens d'une période disparue se mêlent ainsi avec grâce aux préludes de la journée qui s'apprête. Justinus Kerner avait gardé le silence pendant les années tumultueuses; l'heure est opportune aujourd'hui pour ces touchans adieux, et si tous ces accens combinés ne forment pas encore une symphonie complète, il faut y voir une ouverture brillante dont les promesses doivent être accueillies avec joie.

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

LE POÈTE

ET

LE PATRE.

LE POÈTE.

O nature, en ton sein où l'ennui me ramène,
Je sens une âme triste ainsi que l'âme humaine;
Tu gémis : c'est pourquoi je t'apporte mon cœur.
Toi du moins, tu n'as pas de sourire moqueur;
Jamais ton doux regard ne lance l'ironie,
Et ton front porte haut sa tristesse infinie.
L'homme croit se guérir s'il peut cacher son mal;
La froide raillerie est son masque banal.
Mais toi, dans la douleur tu restes calme et vraie;
Tu n'as pas dans les yeux ce rire qui m'effraie;
Je viens mêler mes pleurs à tes pleurs sans orgueil,
Car je me reconnais dans ta figure en deuil.
Oui, nous avons tous deux notre peine secrète,
La mienne en tes soupirs trouve son interprète;
Ta voix semble un écho de mon gémissement.
La nature et mon cœur, tout parle tristement.

LE PATRE.

Dans la douce rumeur des forêts, des fontaines,
J'ai distingué ta voix et des plaintes humaines,

Étranger! et de loin je t'ai vu tout le soir
Marcher sans but, courir ou brusquement t'asseoir,
Frapper ton front, tes mains comme un homme qui souffre,
Et parfois te pencher sur le bord de ce gouffre.
J'accours; te voilà pâle, immobile, égaré,
Et je vois dans tes yeux qu'ils ont beaucoup pleuré.
Malade ou malheureux, l'un et l'autre peut-être,
Jeune homme, car mon âge a le don de connaître,
Dispose du vieux pâtre en sa rude amitié;
Le désert et mon Dieu m'enseignent la pitié.
Viens et dors cette nuit sous mon abri de chaume;
Tout l'été, d'un air pur respire ici le baume.
A bien des affligés conduits sur ces hauteurs,
Il fut bon d'habiter la hutte des pasteurs.
Un vigoureux sommeil émané de l'étable,
Le lait et le pain noir de ma rustique table,
Et les belles chansons et la saine gaîté
Rendirent à plus d'un la joie et la santé.
Sur ces sommets, d'ailleurs, un art héréditaire
M'apprit à découvrir chaque herbe salutaire.
Tout mal a son remède au sein de quelque fleur;
J'en connais pour guérir ta chétive pâleur.
Sois docile au vieillard, viens, et par moi renaisse,
Renaisse dans ton cœur la divine jeunesse!

LE POÈTE.

Ton âme hospitalière, ô généreux pasteur,
De la crèche et des bois l'énergique senteur,
Le souffle de tes bœufs, la sève de tes plantes
Seraient un vain remède à mes peines brûlantes.
Mon mal est trop profond; mais, pour le soulager,
Avec d'autres douleurs je viens le partager.
Je viens mêler mon deuil au deuil de la nature.
J'entends ici l'écho des tourmens que j'endure;
La voix de l'univers n'est qu'un gémissement;
Mes pleurs unis aux siens coulent plus doucement,
Et je sens plus de calme et plus de patience
Quand je me plonge à fond dans sa tristesse immense.

LE PATRE.

Je cherche autour de nous ces gémissantes voix,
Et ces mornes tableaux, et ce deuil que tu vois :

Un large rayon d'or flotte sur les fougères;
L'alouette s'égaie en ses notes légères;
La cloche tinte au cou de mes taureaux joyeux,
Et les prés, tout en fleurs, réjouissent mes yeux.

LE POÈTE.

La nature se plaint : sa voix, terrible ou tendre,
Parle d'une souffrance à qui sait bien l'entendre.
Tout menace ou gémit. De la source au torrent,
Le flot, qui va gronder, s'écoule en murmurant.
Comme un soupir sans fin qui remplit tout l'espace,
Dans les sapins tremblans le vent passe et repasse,
Et même aux plus beaux jours la voix qui sort des mers
Atteste un mal obscur dans leurs gouffres amers.
Ici, dans cette paix des douces bergeries,
Écoute ces taureaux et ces brebis chéries,
Ton chien, tes blonds ramiers posés sur ces vieux ifs,
Et tes agneaux bêlans... Tous ces bruits sont plaintifs.

LE PATRE.

J'entends, je vois partout s'appeler, se poursuivre,
Les animaux joyeux du seul bonheur de vivre.
Tous semblent à tes yeux ou tristes ou méchans,
Jeune homme aux blanches mains, qui crois aimer les champs!
Quel noir démon t'invite à ces pensers moroses,
Enfant? Et tu n'as vu que la saison des roses!
La neige des hivers où nous marchons pieds nus,
Nos soucis, nos travaux, te sont tous inconnus!

LE POÈTE.

Toi, tu ne connais pas la volupté des larmes!
Ces pleurs de la nature en sont pour moi les charmes;
Vous l'aimez pour les fruits que vous lui dérobez,
Avides laboureurs sur la moisson courbés!
Moi, conduit aux déserts par la haine du monde,
J'y goûte leur douleur, en sagesse féconde.

LE PATRE.

J'aime le champ natal et non pas les déserts.
J'ai là, dans ce vallon, j'ai des trésors bien chers :

Mes souvenirs d'enfant et le toit de mes pères,
Mon vieux clocher, ma vigne et mes vergers prospères;
J'habite en paix leur ombre, et jamais je n'appris
Des hommes nos pareils la haine et le mépris.
Ami de ces forêts, frère des vieux érables,
J'aime nos bois sacrés bien moins que mes semblables,
Et quoique sur ces monts, tout l'été, sans ennuis,
Je sache vivre seul bien des jours, bien des nuits,
C'est un bonheur plus grand, dès qu'arrive l'automne,
De rentrer dans le bourg que le pampre festonne.
Là, par mes compagnons, dans leur franche gaîté,
Du pâtre et du troupeau le retour est fêté;
La table fume, et l'âtre est tout rouge de braise,
Et, le verre à la main, tous les soirs, à notre aise,
Nous chantons; le vin vieux, à défaut de soleil,
Pendant les noirs hivers tient les cœurs en éveil.
Ainsi chaque saison, qu'un Dieu bon nous ramène,
Nous apporte un plaisir aussi bien qu'une peine.

LE POÈTE.

Ah! j'ai trop éprouvé quel partage inégal,
En mesurant nos jours, grossit la part du mal!
Les hommes sont mauvais, et les destins sont pires;
Mais la nature, au moins, n'a pas de faux sourires;
Vois-tu le vague ennui sur son front répandu?
Moi je n'y cherche pas l'espoir que j'ai perdu;
Mais, à défaut d'une onde où je me désaltère,
Le désert à ma soif offre une ivresse austère,
Et, plongé dans son sein par l'inconnu rempli,
J'y respire à longs traits le vertige et l'oubli.

LE PATRE.

Ta voix me trouble, ami, ta parole est funeste.
Tu souffres, je le vois; ta pâleur me l'atteste;
Tu souffres, je te plains et ne te comprends pas.
Le remède à ton mal, Dieu me le cache, hélas!
Je te plains; mais pourquoi, dans tes peines sans cause,
Ne rien voir que le mal au sein de toute chose?
La nature, où tu viens savourer tes douleurs,
Sourit quand ton orgueil lui commande les pleurs;
Tu l'aimes, sois joyeux! car elle est toute en joie;
Regarde à l'horizon ces feux qu'elle déploie.

Laisse ton cœur s'ouvrir au coucher du soleil,
Et de ce grand spectacle emporte un bon conseil.

LE POÈTE.

La nature m'invite à sa douce tristesse :
La résignation fait toute sa sagesse;
Obéir sans révolte à de sinistres lois,
C'est le morne conseil, ami, que j'en reçois.

LE PATRE.

Non, la voix du désert, qu'il pleure ou qu'il sourie,
Ne t'a pas conseillé l'inerte rêverie!
La nature m'enseigne, en ses chères leçons,
La vie et le travail égayé de chansons.

LE POÈTE.

Écoute, dans ces bois déjà pleins de ténèbres,
Du zéphyr qui s'endort les murmures funèbres!

LE PATRE.

J'entends plus près de nous, sur le frêne voisin,
Siffler le joyeux merle enivré de raisin.

LE POÈTE.

Écoute ce torrent : quelle douleur profonde
Exhalent à nos pieds les soupirs de son onde!

LE PATRE.

J'entends sur les cailloux le bruit clair du ruisseau,
Du ruisseau qui gazouille aussi gai que l'oiseau;
Chacun se réjouit d'en habiter la rive;
Car l'eau donne à ses bords une voix toujours vive.
Mais toi, pâle étranger, si triste en l'écoutant,
Explique en sa chanson ce que ton âme entend?

LE POÈTE.

Voici ce que nous dit la voix, proche ou lointaine,
Qui coule avec les eaux, torrent, fleuve et fontaine.

CHANSON DU TORRENT.

Le sourd travail des eaux a fendu le rocher :
Ma source, en murmurant, fuit des plus minces veines,
Comme une larme, aux yeux qui la voudraient cacher,
Jaillit d'un cœur miné par de secrètes peines.

Mais bientôt je reçois et j'emporte en courant
Et la neige et la grêle, et des flots d'eau fangeuse,
Et les mille débris de ma rive orageuse.....
J'enfle dans la tempête, et je suis le torrent!

Sur l'or d'un sable pur, sur les fines pelouses,
Le flot n'a qu'un murmure, et jamais de chansons.
J'entends à mes côtés, dans l'herbe et les buissons,
Mille gais sifflemens dont les eaux sont jalouses.

Il est des bruits joyeux même au fond des grands bois :
Je mêle à ces accords ma rumeur incessante;
L'eau fait dans leur concert la note gémissante.
L'homme devient rêveur, s'il ne pleure à ma voix.

Je vois naître et mourir la brise passagère
Et les oiseaux rieurs dont la voix lui répond;
Pour avoir, même un jour, cette gaîté légère,
Je descends de trop haut et viens de trop profond.

L'eau circule depuis que la nature existe.
J'ai pénétré la terre et j'ai tout visité;
Un douloureux secret remplit l'immensité,
Moi, j'en murmure un mot; c'est pourquoi je suis triste.

J'en parle aux jours sereins, j'en parle aux sombres nuits;
Le vent parfois retient sa voix intermittente;
Dans ses rares fureurs, la foudre est inconstante;
Moi, je suis éternel, ainsi que tes ennuis.

Mon flot dit, à travers le calme ou la tempête,
Ce mot affreux : TOUJOURS! de tant de pleurs baigné;
Ce mot, par la souffrance aux humains enseigné,
Je l'appris de la mort, et je vous le répète.

A ce bruit de mes flots, parfois tu t'endormis;
Mais ce n'est pas la paix que ce sommeil te verse;
Tu le sais, ô penseur, les rêves que je berce
Ne sont rien moins pour toi que des rêves amis.

L'excès de la douleur, dans une âme affaissée,
Apporte au malheureux un repos tout pareil;
C'est en abolissant ta force et ta pensée,
Que la rumeur de l'onde engendre ce sommeil.

LE PATRE.

Voici ce que nous dit la voix, proche ou lointaine,
Qui coule avec les eaux, torrent, fleuve et fontaine;
Voici ce que nous dit le bruit clair du ruisseau,
Du ruisseau qui gazouille aussi gai que l'oiseau.

CHANSON DU TORRENT.

L'eau jaillit! la roche déserte
Va répondre aux chansons des bois.
Je donne aux prés leur robe verte;
Ils sont muets, je suis leur voix.

La vie autour de moi fourmille;
Elle coule avec les ruisseaux.
J'abrite une immense famille;
Un peuple entier vit sous mes eaux.

Sous chaque roche, un hôte habite.
Là, dans l'ombre et dans la fraîcheur,
Le saumon, l'anguille et la truite
Invitent la main du pêcheur.

De mes bords chérissant la zone,
Les arbres croissent par milliers;
Le merle bleu siffle sur l'aulne,
Le vent berce les peupliers.

Toute chose que Dieu féconde,
Prête à chanter, prête à fleurir,
Aime le vif accent de l'onde,
Aime à voir le ruisseau courir.

Quand de la ruche printanière
L'essaim s'est échappé dans l'air,
Il vole, au bruit de la rivière,
Vers le frêne au feuillage clair.

Ma rive a d'heureuses retraites
Où s'échangent de longs sermens;

J'y couvre sous mes voix discrètes
Les douces plaintes des amans.

La génisse, au bruit de sa cloche,
Conduit vers moi de gais troupeaux.
En chantant, le berger s'approche
Et prend sa flûte à mes roseaux.

C'est moi qui fais tourner la roue
Du meunier conteur et malin.
Ma voix l'accompagne et se joue
Au joyeux tic-tac du moulin.

A vos travaux je m'associe :
Je bats le fer du forgeron;
Je meus l'infatigable scie
Sous le toit du vieux bûcheron.

A travers le roc et l'argile,
L'eau glisse et creuse incessamment.
C'est moi, sur la terre immobile,
C'est moi qui suis le mouvement.

L'onde vierge à grands flots m'arrive,
Quand l'été ronge le glacier;
L'écume alors blanchit ma rive
Comme la lèvre du coursier.

Si parfois mon flot déracine
L'épi d'un imprudent sillon,
Le sol que j'ôte à la colline,
Je le restitue au vallon.

L'eau dans son sein, rapide ou lente,
Tient tous les germes en éveil;
Pour donner la sève à la plante,
Elle se marie au soleil.

La chanson du torrent convie
Chaque être à sortir du repos.
J'appelle au travail, à la vie,
Les fleurs, les hommes, les troupeaux.

Je dis : Suivez mes flots rapides,
Quittez avec moi ce haut lieu;
Marchez, voyageurs intrépides,
Sur les chemins tracés par Dieu.

Suivez les torrens et les fleuves,
O flot des générations!
Enrichissez de races neuves
Les plaines et les nations.

Placez vos tentes sur ma rive;
Un secours vous viendra des eaux :
Je tournerai la meule active,
Je porterai vos lourds vaisseaux.

Avec moi, cheminez en foule
Et chantez, peuple industrieux;
Dieu vous dit dans mon flot qui coule :
Travaillez et soyez joyeux.

LE POÈTE.

Pauvre cœur dupe, hélas! de ta propre imposture,
Tu n'entends que toi-même à travers la nature!
L'esprit qui t'a parlé de joie et d'avenir
T'a promis, ô pasteur, ce qu'il ne peut tenir.
Ainsi, pour t'affranchir de l'ennui qui me ronge,
O folle humanité, tu n'as que le mensonge!
Je trouve ta gaîté plus triste que mes pleurs,
Et mon front ne veut pas de ces trompeuses fleurs.
Va donc, et suis la voix de l'antique syrène;
Suis ton illusion qui parle et qui t'entraîne;
Au but de ton travail, à travers les chansons,
Cours le long de ces flots, docile à leurs leçons!
Crois l'homme juste et bon, crois les saisons propices,
Et joue avec les fleurs au bord des précipices.
La mer, la mer se creuse et va nous recevoir
Engloutis dans le flot qui te parlait d'espoir;
Vous tomberez tous deux au noir abîme où gronde
Le terrible inconnu que j'entends sous cette onde.

LE PATRE.

L'inconnu qui me parle est un Dieu bienfaisant.
Accomplissons d'abord la tâche du présent!
La nature l'enseigne à la sagesse humaine :
A chaque jour suffit le fardeau de sa peine,
Et, pour le cœur sincère et simple en ses désirs,
Chaque jour que Dieu fait offre aussi ses plaisirs.

LE POÈTE.

Adieu. Reste, ô berger, dans l'erreur qui t'est douce :
L'ignorance est un lit plus tendre que la mousse;
Reste au bord de cette onde, à voir tes prés fleurir,
A vivre sans penser, pour vivre sans souffrir.

LE PATRE.

Ami, qu'un Dieu propice à ma voix te délivre
Du démon qui t'a dit : Reste à rêver sans vivre!

LE POÈTE.

Ah! puissé-je abdiquer, au sein de quelque fleur,
De ce cœur importun la vie et la chaleur!
Pour la séve paisible en ces chênes dormante
Que j'échangerais bien l'âme qui me tourmente,
Que je voudrais jeter tout mon être à ce vent!
Je souffre, ami, tu vois que je suis bien vivant.

LE PATRE.

Tu souffres d'un corps faible et d'une âme impuissante;
Ce mal, dont tu te plains, c'est la vigueur absente.
Je le vois dans tes yeux, sur ton front sans couleur,
C'est un fruit de l'orgueil que ta lâche douleur.
Abdique ta mollesse et ces larmes superbes;
Il est temps d'amasser quelques solides gerbes,
O rêveur; sors enfin de ton sommeil fatal!...
Mais tu ne peux guérir, car tu chéris ton mal.

VICTOR DE LAPRADE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 avril 1853.

Bien des fois déjà on a mis en parallèle la société française et la société anglaise dans leur mouvement respectif. Ce sont en effet, sinon deux civilisations différentes, du moins deux nuances bien tranchées de la civilisation. Chacune de ces sociétés a son cachet, ses tendances, ses mœurs, ses ressorts particuliers et ses fortunes diverses. L'une réussit, comme on a dit, là où l'autre trouve de mortelles occasions de chute. Quand elles se rapprochent et semblent se développer un moment dans le même sens, à l'abri des mêmes institutions, un coup de vent subit vient déranger toutes les combinaisons et montrer ce qu'il y a de factice dans ces analogies et ces rapprochemens. Rien n'est plus simple et plus naturel : c'est que tout diffère dans les traditions des deux pays; leurs révolutions n'ont eu ni les mêmes mobiles, ni le même but : comment les conséquences ne seraient-elles pas différentes? Or cette différence dans les résultats de deux révolutions, c'est ce qui frappe nos regards, c'est ce qui éclate en mille signes contemporains, c'est ce qui fait encore aujourd'hui la double situation de la France et de l'Angleterre, situation dont l'histoire seule a le secret. Une traduction française fait en ce moment passer dans notre langue le remarquable livre de M. Macaulay sur le règne de Jacques II et sur la révolution de la fin du XVIIe siècle en Angleterre. M. Augustin Thierry publie aujourd'hui même ses éloquentes études sur *la formation et les progrès du tiers-état*. Ce n'est point le hasard qui réunit ces deux ouvrages : ils montrent le même problème se résolvant en quelque sorte nécessairement de deux manières presque opposées; ils remettent simultanément sous nos yeux ces deux ordres de choses si profondément distincts dont nous parlions. Qu'est-ce que l'histoire de Charles II, de Jacques II, du changement dynastique de 1688? C'est le travail d'enfantement de la liberté politique anglaise à sa période la plus décisive. Qu'est-ce que la formation et le progrès du tiers-état? C'est toute la révolution française. Il n'en faut pas

davantage pour lire dans la différence des origines, des causes, des antécédens des deux révolutions, la différence qui éclate encore aujourd'hui dans leurs résultats les plus actuels et marque d'un signe particulier la situation intérieure de chacun des deux pays.

Qu'on suive M. Macaulay dans son récit : la révolution anglaise, il est aisé de le voir, a été surtout une révolution politique. C'est dans un intérêt politique que se sont livrées toutes ces batailles qui remplissent le XVIIe siècle. De quoi s'agissait-il en effet? L'éternelle question, c'était de fixer les limites de l'autorité royale et de faire reconnaître les prérogatives du parlement. Quels sont les principes dont l'application est obstinément poursuivie à travers toutes les crises? Ce sont les principes mêmes de la constitution anglaise, qui font corps en quelque sorte avec le pays : participation du parlement à l'action législative, droit de consentir et de voter les taxes, garantie de la permanence et de l'observation des lois rendue plus effective par la responsabilité des conseillers et des agens du pouvoir royal. C'est là ce qui se dégage de toutes les luttes parlementaires comme de toutes les guerres civiles et ce qui leur survit, pour être encore aujourd'hui, ainsi que le dit M. Macaulay, la raison d'être de l'ordre de choses actuel. Encore après la restauration, lorsque le pouvoir de Cromwell est passé sur l'Angleterre et que la destinée nationale a repris un cours plus normal, quelles sont les grandes victoires, celles qui marquent les jours mémorables de la nation anglaise? Ce sont des victoires toutes politiques, celle de l'*habeas corpus* par exemple. Et quand vient le mouvement de 1688, après une lutte acharnée contre les tentatives ou les préméditations usurpatrices de Jacques II, la *déclaration des droits*, qui est encore la loi de l'Angleterre, ne fait que résumer et consacrer d'une manière définitive toutes ces choses, disputées depuis plus d'un demi-siècle : le droit de libre discussion dans le parlement, le droit de voter l'impôt, l'intervention du pays dans ses propres affaires, l'abolition du *droit de dispense*, dont le pouvoir royal s'était parfois servi pour annuler systématiquement l'action des lois pénales. Dans ces grandes luttes de l'Angleterre, il y a sans doute bien d'autres élémens. L'intérêt religieux tient une large place; mais il se mêle et se plie si souvent à l'intérêt politique, qu'il se confond avec lui. L'église anglicane elle-même, après tout, qu'a-t-elle été autre chose — à son origine et depuis — qu'une grande institution politique? Qu'en résulte-t-il? C'est que la révolution anglaise a eu surtout ses conséquences dans l'ordre politique. Elle n'a point eu pour effet de niveler les rangs, de changer les conditions de la propriété, de détruire les hiérarchies sociales, de tout ramener à l'unité démocratique; elle a fondé, en les appuyant au contraire à une aristocratie puissante, ces institutions que nous voyons, cette liberté garantie par les prérogatives individuelles et locales. Et comme la liberté politique était dans les traditions, dans le caractère, dans les vœux du peuple anglais, il s'est formé lentement à toutes les vertus qui la rendent efficace et durable. Rien n'est plus curieux et plus remarquable que ce profond travail de la société anglaise, tel qu'il se dévoile encore une fois dans le livre de M. Macaulay. On y peut apprendre, et ce n'est point un inutile spectacle, ce que la liberté coûte de peines, d'efforts, de temps, de constance, comment elle se perd par momens, à quel prix elle se retrouve.

Les conséquences de la révolution anglaise, disons-nous, ont été principalement des conséquences politiques, et ces conséquences découlent de l'histoire même de l'Angleterre. Est-ce là le caractère de la révolution française et du développement historique qui la prépare? Il n'est pas nécessaire d'approfondir beaucoup ce mouvement, que décrit M. Thierry dans ses *Essais sur la formation du tiers-état*, pour voir qu'il aboutit par-dessus tout à deux résultats principaux : l'unité dans le pays et l'égalité dans les rapports sociaux. L'égalité dans les rapports sociaux, c'est surtout par les institutions civiles qu'elle s'obtient. Aussi est-ce dans l'ordre civil que la révolution française s'est manifestée le plus invinciblement, et a eu ses conséquences les plus essentielles. Veut-on savoir le caractère fondamental d'une révolution? On n'a qu'à observer ce qui reste d'elle, ce qui survit à tout, ce qui surnage à travers toutes les tempêtes. En Angleterre, ce sont les prérogatives politiques; en France, ce sont les prérogatives civiles. Lorsqu'après dix ans d'anarchie le premier consul vient rasseoir la société française, les résultats politiques de la révolution disparaissent subitement comme une décoration de théâtre; les résultats civils survivent et sont fixés dans le code qui régit actuellement encore la France. Telle est donc la différence des deux révolutions. L'une a eu surtout des conséquences politiques; l'autre, en ce qu'elle avait de plus durable, a eu surtout des conséquences civiles, conséquences nées de cet instinct d'égalité et de démocratie qui a fait du tiers-état en 1789, non pas quelque chose comme le demandait Sieyès, mais tout. Oui, sans doute, en tout ce qui est purement civil, la France jouit d'un état supérieur à celui de la plupart des peuples de l'Europe. Il n'est point de pays où la loi soit plus équitable pour tous, où il y ait moins de traces d'inégalités choquantes, où les barrières entre les classes soient plus aplanies, où toutes les voies du travail, de la fortune, du pouvoir, soient plus accessibles à tout le monde, où la division des propriétés soit plus immense. En outre, cette vaste unité créée par la révolution a fait de la France entière un peuple vivant de la même pensée, obéissant aux mêmes impulsions, dépendant des mêmes pouvoirs, soumis aux mêmes juridictions. C'est une société régulièrement administrée, organisée, jugée, distribuée, nivelée. Quelle en est la conséquence au point de vue politique? Les révolutionnaires qui ont le plus poussé à l'excès de ce nivellement ne l'ont jamais aperçue. Ils n'ont pas vu qu'ils rendaient le pouvoir d'autant plus nécessaire et, en certaines heures de crise, d'autant plus prépondérant dans un état de ce genre, ou, pour parler comme une brochure récente sur *le Principe d'autorité depuis* 1789, « dans une démocratie de trente-cinq millions d'habitans, qui est comme une vaste superficie où règne avec une entière égalité un mouvement prodigieux et quelquefois turbulent dans les idées et les intérêts. »

Pourquoi le succès a-t-il si peu couronné les efforts de tant d'hommes éminens et de plusieurs gouvernemens pour faire marcher ensemble la liberté politique et les tendances absolument démocratiques de la société civile? C'est qu'il ne suffit pas, pour que la liberté existe dans un pays, qu'elle soit dans les mots; il faut qu'elle soit dans les choses, qu'elle ait en quelque sorte des asiles, des citadelles dans des institutions locales, dans des classes même, si l'on veut, là où ces classes politiques existent; il faut qu'elle ait son foyer

dans des mœurs fortes, et qu'il règne, par-dessus tout, chez les individus ce commandement sur soi-même qui supplée à l'action de la loi, qui fait que l'action du pouvoir reste inutile. Nous n'avons qu'à nous examiner sur tous ces points. Ce que nous voulons dire, ce n'est point assurément que la liberté politique soit incompatible avec l'ensemble social et civil créé par le mouvement de la fin du dernier siècle. Ce qui est vrai, c'est qu'avec le caractère que la révolution française a pris, avec les conséquences qu'on en a tirées, dans une société nivelée et démocratiquement organisée, la liberté est encore plus difficile, plus laborieuse, plus sujette aux déceptions, parce qu'un seul jour laissé à l'esprit révolutionnaire peut rendre inutile l'œuvre de trente années. L'auteur de la brochure que nous citions semble supposer que les gouvernemens précédens ont été impuissans par leur principe même ou par leur situation. Ils n'ont été, à vrai dire, impuissans ni par principe ni par situation; ils l'ont été parce qu'ils ont voulu, tant qu'ils ont pu, vivre avec la liberté dont tout le monde se servait contre eux. Et chose singulière, quant au dernier du moins, tout le monde a violé la loi contre lui, lui seul ne l'a point violée. — Preuve nouvelle de son impuissance! dira-t-on. — Il est facile aujourd'hui d'en parler ainsi, les circonstances ont changé, et les 24 février deviennent difficiles heureusement; mais n'est-ce point un peu parce qu'il y en a eu un en 1848?

Ce sont là des considérations que le cours des choses contemporaines ramène parfois naturellement, soit qu'on mette en présence des sociétés différentes, soit qu'on s'arrête à chercher le secret des mouvemens politiques de notre pays. Elles dominent les faits et les incidens, et se lient à une situation générale. Ce qui est plus particulièrement propre au moment actuel, c'est tout ce qui touche à ces complications religieuses que nous suivions récemment du regard. Il semble aujourd'hui que, sous leurs diverses formes, elles tendent à se débarrasser de ce qu'elles avaient de plus grave et de plus vif. En quelques jours, elles ont fait un grand pas par la publication presque simultanée d'une note du gouvernement et d'une encyclique du pape, qui touchent aux principaux élémens de cette agitation. On sait comment s'est élevée récemment une discussion sur l'opportunité d'une réforme dans la législation qui règle le mariage. La brochure de M. Sauzet a eu pour résultat de réveiller un moment la polémique mourante. Qu'il y ait des opinions tranchées sur un point de cette nature, qui touche à l'essence même de la société moderne, ce n'est pas là ce qui doit surprendre. Ce qu'il y avait de plus sérieux peut-être, c'était l'incertitude qui semblait régner sur la pensée du gouvernement. Cette pensée s'est dévoilée dans la note dont nous parlons, et qui écarte toute idée de réforme dans la législation française actuelle. Ceux qui attachent le plus de prix à la juste influence de l'autorité religieuse peuvent-ils s'en plaindre? Peut-être, au contraire, une difficulté des plus épineuses est-elle épargnée à l'église; peut-être, et probablement même, ce qu'elle eût gagné en pouvoir officiel n'eût point compensé ce qu'elle eût perdu en liberté et ce qu'une recrudescence possible d'hostilité révolutionnaire aurait pu finir par lui enlever en influence morale. Qu'une disposition législative fût venue l'investir du droit exclusif de valider un acte civil, aussitôt renaissaient les germes des plus périlleux conflits. Libre, elle peut agir par l'autorité de ses enseignemens, et,

il est impossible de ne point le remarquer, c'est justement dans ces conditions de liberté, d'indépendance vis-à-vis des pouvoirs civils, que l'influence des idées religieuses a retrouvé sa puissance de notre temps. La note du gouvernement a donc mis fin à l'agitation religieuse sous une de ses formes. Quant aux difficultés qui s'étaient élevées dans l'épiscopat tout entier au sujet de toutes ces questions de l'enseignement des classiques, des doctrines ultramontaines ou gallicanes, de la presse religieuse particulièrement, elles trouvent leur solution naturelle dans l'encyclique du pape. Mgr l'archevêque de Paris a même devancé la publication de la lettre du souverain pontife, en levant spontanément l'interdiction qui pesait sur le journal *l'Univers*. Mgr l'archevêque de Paris a donné le premier l'exemple de la paix. N'est-il pas seulement à regretter que ses actes, soit qu'il les accomplisse, soit qu'il les retire, portent parfois l'empreinte d'une précipitation singulière qui risque de ne point ajouter à leur autorité? L'encyclique du pape ne sort point sans doute d'une certaine réserve à ce sujet même de la presse religieuse. Il y a cependant une nuance assez sensible en faveur des écrivains mêlés aux polémiques de cette nature où Mgr l'archevêque de Paris avait vu un danger. Chose toujours fâcheuse, assurément, que ce déplacement de rôles qui semble mettre l'influence et l'autorité là où la dignité ecclésiastique n'est pas! L'encyclique du souverain pontife est plus nette et plus vive au sujet d'un mémoire qui a fait quelque bruit il y a peu de temps dans l'épiscopat, et qui a trait aux coutumes de l'église gallicane. Comme on voit, c'est toujours au fond la même lutte entre les idées ultramontaines et les idées gallicanes. Heureusement il y a d'un autre côté dans l'encyclique du pape assez de paroles de paix pour tempérer ce qu'il y a parfois d'irritant dans ces débats. Quant à la lutte elle-même, elle ne peut certainement la terminer, parce qu'elle est dans la force des choses, dans les traditions, parce qu'en remontant à cette fameuse déclaration de 1682, il semble toujours peu dangereux de s'égarer sur les traces de Bossuet, de Bossuet à qui, en ce moment même, un monument va être érigé par les soins d'une commission au sein de laquelle Mgr l'archevêque de Paris ne doit point certainement porter un empressement moins vif que Mgr l'archevêque de Reims, qui passe pourtant pour ultramontain. C'est là, au reste, un ordre de questions où il est infiniment périlleux d'entrer. L'église elle-même, qu'y trouve-t-elle? Des germes de scission et d'antagonisme, l'emploi d'un zèle et d'une ardeur qui peuvent à coup sûr poursuivre un but plus efficace et plus fécond par une incessante action religieuse et morale sur la société, sur les masses populaires.

C'est assurément un genre d'influence où l'église vient en première ligne par sa situation et sa mission spéciale; l'autorité politique ne vient qu'après elle dans cette œuvre moralisatrice, et son action ne saurait avoir la même efficacité. L'autorité politique ne peut que préserver les populations en éloignant d'elles, par de sages et protectrices mesures, les contagions de l'intelligence. C'est dans cette pensée que le gouvernement avait nommé, il y a quelques mois, une commission permanente pour l'examen des livres et gravures destinés au colportage. Cette commission n'est point restée inactive, puisque son secrétaire, M. de La Guéronnière, vient de résumer ses travaux dans un rapport à M. le ministre de la police. Il y avait, il faut le dire, dans une telle

œuvre une limite assez difficile à trouver et à préciser. Quels sont les livres dangereux? quels sont ceux qui ne le sont pas? Cette puissance discrétionnaire sur la propagation des ouvrages de l'esprit devait-elle servir un but politique ou s'exercer uniquement en vue d'un résultat moral? La commission, on doit le reconnaître, a tranché ces questions dans le sens le plus large; elle s'est crue appelée, non à censurer des idées et des opinions, mais à éloigner du peuple les livres qui peuvent l'égarer et le corrompre; elle n'a condamné, assure M. de La Guéronnière, que ce qui est irréligieux, immoral et anti-social, et dans cette catégorie il s'est trouvé encore cinq cent cinquante-six ouvrages. Du reste, le rapport de la commission donne l'idée de l'étrange puissance du colportage; il se distribue annuellement par cette voie neuf millions de volumes, neuf millions représentant un capital de six millions de francs; voilà le budget de cette littérature, composée en grande partie de livres immoraux! Certes, le budget de la littérature honnête et sérieuse a de plus modestes proportions. On voit quel puissant instrument peut être le colportage pour le mal comme pour le bien : trois mille cinq cents colporteurs organisés, courant les campagnes et exerçant le plus souvent par leurs livres le prosélytisme de la licence, de l'obscénité et de l'athéisme! Oui, sans doute, c'est une juste et morale pensée de chercher à détruire ces funestes propagandes qui vont tenter par l'appât du mal les intelligences simples et grossières. Il est cependant une réflexion qui ne peut manquer de naître : voilà comment vit cette démocratie! c'est à la condition d'être surveillée, dirigée, protégée jusque dans ses lectures! Chose plus étrange encore, d'une part l'état enseigne à lire au peuple, et de l'autre il faut qu'il le préserve du danger des connaissances qu'il lui donne! N'y a-t-il point là la suprême condamnation de toutes les apothéoses démocratiques, de toutes les déclamations sur l'aptitude universelle du peuple? Et en outre ne résulte-t-il pas de tous ces faits la nécessité de donner à l'enseignement primaire une destination un peu moins périlleuse que de fournir le moyen de lire de mauvais livres répandus dans les campagnes par le colportage? C'est dans la pratique au surplus, nous ne l'ignorons pas, plutôt que par des lois, que l'instruction élémentaire peut être dirigée dans un sens religieux et moral. La seule réforme possible et efficace, c'est celle du maître lui-même, de l'enseignement qu'il donne, des goûts qu'il éveille, des impressions qu'il développe.

Il est des réformes d'un autre genre que le gouvernement poursuit en ce moment même dans un ordre différent d'idées. Nous parlions, il y a quelque temps, des modifications qui paraissaient devoir être réalisées dans l'institution du jury; ces modifications sont l'objet d'une loi qui vient d'être présentée au corps législatif; elles touchent aux deux points les plus essentiels, à la composition même des listes et aux qualités requises pour être juré. Quant aux qualités nécessaires pour faire partie d'un jury, on ne saurait assurément se plaindre que le projet de loi fixe avec une sévère réserve les conditions de capacité et de dignité. Il suffit d'une condamnation à un mois d'emprisonnement pour encourir l'incapacité pendant cinq ans. Une autre condition pour être juré, c'est de savoir lire et écrire en français. Ceux qui vivent d'un travail manuel et journalier sont dispensés des fonctions de jurés. Quant à la composition des listes, elle est préparée d'abord par une commis-

sion formée du juge de paix et des maires du canton. Une seconde commission, où entrent le sous-préfet, le procureur impérial et tous les juges de paix de l'arrondissement, choisit sur les listes préparatoires et arrête la liste définitive. Toutes ces précautions et ces sévérités ne sauraient être inutiles pour arriver à la formation d'un jury qui, par son intelligence et sa moralité, soit à la hauteur de ses délicates fonctions. C'est l'intérêt de la société, c'est l'intérêt de l'accusé lui-même, et c'est aussi sans nul doute l'intérêt de l'institution, qui trouve la garantie de la confiance qu'elle inspire dans l'exactitude éclairée de la justice qu'elle rend.

Certainement, à une époque comme la nôtre, dans les incidens politiques qui se produisent, dans les mesures administratives qui s'accomplissent, dans les lois qui s'élaborent ou se promulguent, il est mille indices qui remettent subitement en lumière les brusques reviremens des choses : la réalité a ses signes révélateurs des révolutions accomplies; mais il semble aussi que ces reviremens soudains, ces révolutions successives, prennent un caractère plus saisissant dans certaines publications qui viennent se mêler au mouvement intellectuel contemporain, parce que là on retrouve tout à la fois le passé et le présent. En un instant, on feuillette l'histoire de quelques-unes des années les plus agitées; on tourne la page sur deux ou trois régimes politiques. Ce sont des documens, si l'on veut; mais ces documens nous remettent sans intervalle en présence de ce que nous avons été et de ce que nous sommes. C'est ainsi qu'on recueille aujourd'hui les *Discours et Messages* du prince Louis-Napoléon, depuis le moment où la révolution de 1848 le ramenait en France pour être candidat à la présidence de la république jusqu'à l'heure où il recevait à Saint-Cloud, des mains du sénat, la couronne impériale. Entre ces deux dates, combien s'est-il écoulé de temps? Quatre années à peine, et chacun de ces discours dans ces quatre années est un incident qui ne s'éclaire qu'aujourd'hui peut-être de son vrai jour. Qu'on relise le discours aux exposans de l'industrie, prononcé au mois de novembre 1851, l'allocution adressée à peu près à la même époque aux officiers de l'armée de Paris, et on apercevra comme un reflet du 2 décembre, comme un mystérieux appel à un avenir prochain. De page en page, dans l'ensemble de ces discours, on peut voir se dessiner l'esprit, le caractère et la pensée. C'étaient comme les bulletins d'une campagne politique dont le résultat a été une couronne pour le prince Louis-Napoléon. Par une coïncidence singulière, au même instant, M. Dupin publie, lui aussi, les souvenirs de la *présidence de l'assemblée législative;* mais en réalité, malgré le titre, c'est bien autre chose encore que la république et l'assemblée législative. C'est tout M. Dupin pérorant, présidant, inaugurant des sessions, haranguant des comices agricoles depuis plus de vingt-cinq ans. Tout compte fait, il y a bien ici quatre ou cinq révolutions vues de profil. A voir, du reste, la piété avec laquelle M. Dupin recueille ses moindres paroles, on peut s'étonner qu'il n'en soit encore qu'à son *soixante-quinzième* ouvrage! Mais ce livre est-il bien de M. Dupin? Ce qui pourrait, ce qui devrait en faire douter, c'est le zèle d'éloge qui accompagne tous les actes, toutes les paroles de M. Dupin lui-même dans ces pages, c'est le soin extrême mis à reproduire les plus flatteurs témoignages des journaux. Voici cependant qu'en tournant le feuillet, dans une note, dans un entrefilet, on trouve l'auteur

parlant en son propre nom : « J'étais là, telle chose m'advint, etc.! » Qu'en faut-il croire? M. Dupin a été un président parlementaire plein d'autorité et de verve, luttant avec un rare sang-froid et une singulière présence d'esprit contre les intempérances de la montagne; seulement on aimerait peut-être qu'il fît un peu moins lui-même l'inscription de son monument. D'ailleurs ce n'est point à lui qu'il faut demander quelques lumières nouvelles sur des événemens auxquels il a assisté de près, tels que le 24 février ou le 2 décembre. M. Dupin en a entendu parler; mais il n'en a rien vu, à coup sûr. Chacun de ces événemens a sa place dans ce que l'ancien président appelle les *Petites Annales* au même titre que cet autre grand événement : « Discours d'inauguration du président de la chambre. (*Sensation!*) » Qui était le président? Il est vrai que, deux lignes plus haut, la nomination de M. Dupin se trouve consignée. M. Dupin suit ainsi sa propre histoire et celle de la France, lançant parfois plus d'un trait mordant comme celui qui va tomber sur les légitimistes démissionnaires de places *gratuites*, mais non de places *payées*, ou trouvant à faire intervenir Montaigne en pleine assemblée législative le 21 novembre 1851. Merveilleux à-propos! « Il semble, disait le fin railleur, comme s'il eût parlé tout exprès pour la circonstance, que ce soit la saison des choses vaines quand les dommageables nous pressent. » Le mérite des *Petites Annales* de M. Dupin, si elles en ont un, c'est de vous remettre sous les yeux toutes ces dates, de 1824 à 1853. Elles ne disent rien, elles n'enseignent rien; mais une date fait songer et vous fait recommencer par la pensée une sorte de voyage idéal à travers toutes ces choses dont beaucoup déjà sont évanouies.

Et la vie elle-même, l'histoire contemporaine tout entière, qu'est-ce autre chose que ce voyage idéal ou réel dans lequel, avant d'arriver, on a le temps de saluer bien des rivages? Seulement tout le monde ne voyage pas avec le même fruit, avec un égal bonheur, et ne réussit pas non plus à intéresser les autres à ce qu'il sent, à ce qu'il pense ou à ce qu'il raconte. Puis cette vie de notre époque est un voyage cahoté, sujet à mille déceptions : on part avec des illusions, des enthousiasmes, avec des articles de foi philosophique et politique dans l'esprit; on va changer le monde, et il se trouve que c'est le monde qui vous change. Au bout d'un peu de temps, que reste-t-il en effet des enthousiasmes et des principes d'autrefois? Les événemens sont tombés sur eux et les ont refroidis ou ébranlés. Il est des natures qui prennent la vie avec emportement et lui demandent aussitôt plus qu'elle ne peut donner; ce sont celles, sans nul doute, qui sont le plus exposées aux retours. Quand on est parti d'un pas plus calme, l'esprit facile et assuré, croyant à certaines choses, mais n'y croyant que dans la mesure du possible, sceptique à l'égard de beaucoup d'autres, il y a bien moins de chances pour subir toutes les variations de l'atmosphère. Tout change, tout se transforme, et on change aussi soi-même, mais non assez pour que le lendemain soit le contraste ou le démenti de la veille. L'intelligence conserve une certaine sûreté libre et aisée, que les déceptions ne troublent ni n'émoussent. M. Saint-Marc Girardin est un de ces voyageurs privilégiés, — voyageur dans la plus simple acception du mot et aussi du monde de l'esprit, — et c'est ce qui donne un attrait particulier à toutes ces pages qu'il vient de réunir encore dans le second volume

de ses *Souvenirs de voyages et d'études*. M. Saint-Marc Girardin va aisément, dans ses études, de l'Orient à l'Occident, de l'analyse du Roman du Renard à celle de la chronique d'Hamlet, du philosophe allemand Gans au moraliste français Joubert, du monde actuel au monde à venir; c'est sa vie de professeur, d'écrivain, de journaliste reproduite dans sa variété et avec un fonds moral qui ne change pas. Nul ne caractérise mieux que M. Saint-Marc Girardin, dans quelques pages ingénieuses d'introduction, ce privilége des esprits libres et fermes dont nous parlions, — privilége qui consiste, non point à se faire le stoïque et amer contempteur des choses auxquelles on n'a point de part, mais à ne point se désespérer et à ne pas fléchir sous les déceptions, parce qu'on n'a point eu d'illusions trop vives. S'attacher à des opinions quand la faveur publique les entoure, il ne faut pas un grand héroïsme pour cela; avouer pour elles ses vieilles préférences quand elles sont délaissées, c'est là le plus difficile. Il y a bien des hommes, dit spirituellement l'auteur des *Souvenirs de voyages*, qui ont peur d'être seuls avec leur passé, comme on a peur le soir dans une église abandonnée. M. Saint-Marc Girardin est un esprit fort; il n'a pas peur d'être seul, — à la condition, il s'entend, de ne point cesser pour cela de se mêler à son époque, de s'intéresser à toutes les luttes de l'esprit et de l'éloquence littéraire, de trouver au besoin dans tout ce qui se produit et s'agite l'aliment d'études nouvelles, et de ne point craindre même de demander aux événemens ces lumières invincibles qui peuvent aider à faire graduellement renaître l'empire de cette force morale dont l'auteur parle avec un sentiment si juste et si vrai.

C'est un grand problème, après tout, dans le monde de l'intelligence que de savoir suivre son temps sans lui céder, d'avouer d'où l'on date sans vieillir, et de réussir à posséder cet attrait durable qui s'attache aux œuvres de l'esprit, parce que la finesse de l'observation, la rectitude morale, le style élégant et ingénieux, ne vieillissent pas. Ils n'ont pas de date; ils ne sont d'aucun temps, parce qu'ils sont de tous les temps. Le pire, c'est la vieille mode qui s'obstine et prétend à la nouveauté, c'est l'inspiration usée qui s'attarde; le pire encore, c'est le simulacre de la jeunesse placé sur les choses qui ont épuisé et lassé le goût public. Il y a malheureusement de notre temps une école qui a le culte des innovations de 1829, et qui imagine atteindre à une originalité imprévue. Elle n'est pas toute la littérature contemporaine, mais il s'en faut de peu vraiment! Elle est la jeunesse! — oui, la jeunesse d'il y a vingt ans. Ce sont les mêmes goûts, les mêmes recherches, les mêmes affectations, les mêmes inspirations. Qu'est-ce donc que ce suicidé dont M. Maxime Ducamp publie les *Mémoires* sous le titre de *Livre posthume*, si ce n'est un héros à l'image et à la ressemblance de tous ceux de l'école moderne d'autrefois? Ce personnage dont l'auteur retrace l'histoire a certainement sa place dans cette famille d'esprits violens et malades, ennuyés de la vie et d'eux-mêmes, égoïstes et désespérés, ambitieux et pénétrés de leur impuissance, cherchant partout leur place et ne la trouvant jamais selon leurs passions, — que la poésie byronienne a si singulièrement contribué à multiplier. M. Maxime Ducamp ne nous semble guère avoir ajouté à la nouveauté de cette donnée qu'en la compliquant de raisonnemens assez quintessenciés sur la transmigration des âmes. De quelque manière qu'on juge moralement

l'acte suprême d'un homme qui finit par le suicide, dans cette terrible résolution qui peut être le fruit d'un extrême égarement ou d'un extrême malheur, il y a sans doute encore quelque chose de dramatique, de triste, d'émouvant; mais on ne saurait disconvenir que l'intérêt se trouve singulièrement refroidi quand un homme se prépare au suicide en développant la théorie de la transmigration des âmes. Le héros de M. Ducamp dit quelque part qu'il ne veut pas mourir comme un héros de mélodrame : comment meurt-il donc? L'auteur pense-t-il que cette teinte de philosophie semi-poétique ne soit point un des accessoires du mélodrame? Cependant il y a dans *le Livre posthume* des pages qui sont loin d'être sans talent et des souvenirs de voyage qui en relèvent l'intérêt. Un des traits les plus caractéristiques de cette école, c'est le culte de la puérilité. On ne saurait ranger sous un autre titre un recueil récent de contes qui s'appelle *Salmis de Nouvelles*. Chacun y a sa part, même M. Théophile Gautier, et l'ouvrage n'en a pas plus de valeur. Il est fort à souhaiter que l'école qui a produit le *Salmis de Nouvelles* ne passe pas trop de temps à multiplier les signes de jeunesse et de vie de cette espèce. Ce n'est point là, à vrai dire, qu'est le succès littéraire aujourd'hui. Le succès est encore autour des comédies nouvelles de M. Ponsard et de M. Augier. Le Théâtre-Français, il faut l'avouer, n'a point été heureux depuis quelque temps. Deux œuvres dramatiques de quelque importance se produisent, — *Philiberte* et *l'Honneur et l'Argent*, — et il ne réussit à avoir ni l'une ni l'autre; il met sur la scène deux petites pièces, *la Mal'aria* et *les Lundis de Madame*, et ces deux légères esquisses ont une assez mauvaise fortune auprès de l'administration. On sait ce que nous pensons du talent de M. Ponsard : c'est un esprit sérieux, estimable, à qui il manque sans doute bien des ressources d'animation et de vie pour féconder d'une manière puissante un sujet comique ou tragique; mais ce n'est point un motif, il nous semble, pour l'éconduire aussi galamment qu'on l'a fait : il s'est trouvé qu'on éconduisait un succès. Le Théâtre-Français a été plus heureux ces jours derniers dans une fête en quelque sorte domestique où une de ses anciennes pensionnaires fugitives, Mlle Plessy, a reparu sur la scène. Mlle Plessy est arrivée de Saint-Pétersbourg pour jouer *les Fausses Confidences* au bénéfice de son ancien maître, M. Samson, et elle a facilement reconquis en un instant ce public qui la revoyait dans l'éclat de sa beauté et de son talent. Maintenant sera-ce une soirée fugitive et isolée? Le Théâtre-Français aurait-il la pensée de se rattacher encore Mlle Plessy? Ce serait, sans nul doute, un élément nouveau de succès et pour le théâtre et pour les écrivains mêmes, dont les œuvres retrouveraient une brillante interprète de plus.

Et puisque nous sommes au théâtre, à ces émotions et à ces succès du monde dramatique, où en sont aujourd'hui les scènes d'un autre genre, les scènes lyriques? Au Théâtre-Italien, l'apparition d'une cantatrice de talent, Mme de Lagrange, a excité pendant quelques représentations la curiosité des amateurs. Mme de Lagrange est une Française qui, après avoir longtemps essayé ses forces dans quelques salons de Paris, s'est envolée vers des climats plus heureux, où il semble que la nature ait la puissance de tout transformer. Arrivée en Italie, elle aurait pris, dit-on, quelques conseils de Rossini, si tant est que le plus illustre paresseux de ce siècle daigne don-

ner des conseils à qui que ce soit. Toutefois il paraît certain que le spectacle de l'Italie, l'exercice fréquent, aidé d'une organisation distinguée, ont produit sur Mme de Lagrange l'effet qu'ils produisent à peu près sur tous ceux qui visitent ce beau pays. Elle possède une voix de soprano très aigu dont elle aime à faire écalter les notes extrêmes du registre supérieur. Dans un air hongrois, qui a été évidemment composé tout exprès pour faire ressortir un mécanisme plus curieux et plus extraordinaire encore qu'agréable, Mme de Lagrange a surpris l'auditoire par un feu d'artifice de vocalisations singulières. Or, comme tout ce qui s'adresse plus à la curiosité des sens qu'à l'intérêt de la passion est un phénomène toujours de courte durée, nous craignons bien que Mme de Lagrange ne soit pour le Théâtre-Italien qu'un oiseau de passage qu'on aura vu, sans trop de regret, quitter sa belle cage d'or. — A l'Opéra-Comique, on a donné un ouvrage en deux actes, *la Tonelli*, de M. Ambroise Thomas. Après un accueil plus que froid fait à la conception dramatique du librettiste, la musique du compositeur distingué à qui l'on doit *le Caïd* et *le Songe d'une nuit d'été* a relevé la fortune de cet imbroglio, qui ne paraît pas destiné cependant à une très grande longévité. On prépare à ce même théâtre la mise en scène d'un opéra en deux actes de la composition de M. Duprez. — Au Théâtre-Lyrique a eu lieu la première représentation du *Roi des Halles*, opéra en trois actes dû à l'inépuisable faconde de M. Adolphe Adam. C'est le cas de s'écrier avec le grand poète : *Non parliamo di questo*. Avant la fin du mois, assure-t-on, l'Opéra donnera la première représentation de *la Fronde* de M. Niedermeyer, où il paraît que Mlle Lagrua trouvera l'occasion de révéler au public les belles qualités qui la distinguent, et qui sont restées jusqu'ici presque inaperçues.

Revenons à l'histoire politique de ces derniers temps. On sait quelles questions presque redoutables pesaient récemment sur la situation générale de l'Europe, par suite des complications tout à coup survenues en Orient. L'émotion, si rapidement propagée au premier bruit de la mission du prince Menschikoff à Constantinople, s'est sensiblement amoindrie. On parlait de l'Orient il y a quinze jours, on n'en parle plus guère aujourd'hui. Est-ce donc que cette question ait perdu de sa gravité, et que l'intérêt qui s'y attache ne soit plus le même? Non, mais il semble que, le prince Menschikoff n'ayant pas accompli soudainement le coup de théâtre qu'on attendait de lui ou qu'on redoutait, l'attention publique ait cessé de se préoccuper des suites de cette complication, — et par là se trouverait réalisé ce que nous disions l'autre jour de la politique de la Russie : l'effet moral est produit, si nul effet matériel ne correspond à la mission extraordinaire de l'envoyé du tzar. La réalité est que, bien qu'enveloppée de mystère et de formes moins impératives qu'on ne l'avait d'abord supposé, la politique russe n'en est pas moins active à Constantinople. Si le prince Menschikoff n'a point strictement remis un *ultimatum* au gouvernement turc, ses prétentions ne semblent point s'éloigner, dans le fond, de ce qu'on avait dit. Elles paraissent toujours se rapporter aux lieux saints, au protectorat des Grecs, à la nomination du patriarche de Constantinople. Il est aisé de voir que de toutes ces questions, où l'indépendance même de la Turquie est en jeu, un conflit peut toujours naître au moment voulu. Il serait assez difficile de dire jusqu'à quel point l'arrivée des ambas-

sadeurs de France et d'Angleterre aura pu modifier le cours des négociations. Chose étrange : tandis que l'émotion se calmait parmi nous au sujet de cette affaire orientale, elle paraît s'être développée en Russie même avec une vivacité extraordinaire. On ne l'ignore pas, la religion a une grande puissance en Russie, et depuis longtemps c'est la politique du vieux parti russe de reconquérir Constantinople, de reprendre possession de Sainte-Sophie. C'est cette vieille ardeur que le récent incident est venu soulever. La mission même du prince Menschikoff était faite pour la susciter et l'entretenir; l'attitude de l'Europe n'a fait que l'enflammer. L'empereur Nicolas cependant, assure-t-on, au milieu des passions religieuses qui l'entourent et qui sont sa force, envisage cette situation d'un œil plus calme, ce qui ne veut point dire, à coup sûr, qu'il ne se soit posé la question du démembrement de l'empire ottoman et de la part qui devait revenir à la Russie. Au fond, indépendamment de l'intérêt politique qui s'attache toujours à une affaire de cette nature, ce qui doit le plus frapper dans la mission du prince Menschikoff et dans l'appareil dont elle a été entourée, c'est cette démonstration d'un état puissant vis-à-vis d'un état faible, c'est cette sorte d'acte de suprématie qui semble substituer en quelque façon une question de force à une question de droit. Or c'est là une tendance à laquelle les gouvernemens semblent trop portés parfois à obéir non-seulement dans leur politique extérieure, mais aussi dans leur politique intérieure, surtout dans celle-ci.

Les révolutions de 1848 ont créé en faveur des gouvernemens un mouvement immense de réaction. Après avoir été sur le point de périr dans l'anarchie de ces dernières années, ils se sont relevés plus forts, plus vigoureux et malheureusement aussi plus portés à pousser à l'excès le droit de défense et de préservation. On peut se demander seulement si c'est là toujours le meilleur moyen d'affermir et de recommander l'autorité des gouvernemens, de la mettre à l'abri de réactions nouvelles. N'est-ce point par exemple un acte plus nuisible qu'utile à l'autorité elle-même que le décret de sequestre par lequel l'Autriche a frappé indistinctement tous les émigrés lombards? Et, qu'on le remarque bien, parmi ces émigrés, beaucoup étaient dans cette situation légalement, avec le consentement de l'Autriche. S'il y avait des conspirations, des trames secrètes, des connivences avec les tentatives révolutionnaires qui ont eu lieu récemment à Milan, l'Autriche a certainement des tribunaux en Lombardie. Elle a des lois sévères; mais il y a aussi des lois protectrices de la propriété, des lois qui fixent les cas où on peut la perdre et les moyens par lesquels on peut en être dépouillé. Le gouvernement autrichien ne nous semble pas avoir été heureusement inspiré en préférant se mettre au-dessus de ces lois et agir en vertu d'un droit discrétionnaire. Il a poussé même la rigueur jusqu'à annuler, comme entachées de fraude, des hypothèques prises sur les biens des émigrés en 1847 ou au commencement de 1848. Certes l'acte rigoureux de l'Autriche n'eût pas eu moins de gravité, quand même il n'eût atteint qu'un simple individu obscur et ayant une petite fortune; mais au point de vue politique, il acquiert une importance plus grande encore en frappant les plus grandes familles de la Lombardie. La situation de l'Autriche n'en devient pas assurément plus facile en Italie. Comme on sait du reste, cette affaire du sequestre a été la source d'une complication nouvelle entre le

gouvernement autrichien et le Piémont. Un certain nombre de ces émigrés lombards, atteints dans leurs biens par le décret de l'Autriche, sont aujourd'hui nationalisés Sardes. Le cabinet de Turin ne pouvait s'empêcher de revendiquer en leur faveur les droits que leur conférait leur nationalité nouvelle. Une négociation modérée sans doute, mais assez vive au fond, s'en est suivie; des notes diplomatiques ont été échangées, résumant les griefs du Piémont et les argumens de l'Autriche. Jusqu'ici, les négociations ont été infructueuses, et le ministre du roi de Sardaigne près de l'empereur d'Autriche a même quitté Vienne à la suite de cet incident, où le Piémont était appuyé du concours de l'Angleterre et de la France. Ce n'est point une rupture sans doute; mais enfin, sous une forme modérée, c'est une protestation où l'acte se joint à la parole. Si c'est tout ce que pouvait faire le Piémont, c'est aussi le moins qu'il pût faire. Peut-être aujourd'hui l'intervention de puissances amies sera-t-elle plus efficace. D'un autre côté, l'Autriche semble s'être départie de ses rigueurs excessives à l'égard de la Suisse. Le cabinet de Vienne a autorisé les autorités autrichiennes en Lombardie à entrer en communication avec un délégué du gouvernement fédéral, le colonel Bourgeois. Le blocus du Tessin subsiste encore cependant, et la levée de ce blocus ne peut être que le résultat des négociations, sans doute plus heureuses, qui vont se suivre. Voilà le legs de cette triste échauffourée de Milan : le sequestre des bien des émigrés lombards, des difficultés très vives entre l'Autriche et la Suisse, une question des plus délicates soulevée entre le gouvernement piémontais et le gouvernement autrichien!

Ce n'est point le moindre avantage de la Belgique, en échappant à ces influences révolutionnaires, de s'être soustraite aux conséquences qu'elles entraînent souvent. La Belgique est tout entière aux fêtes données à l'occasion de la majorité du duc de Brabant, héritier présomptif de la couronne. Le 9 avril, jour où il atteignait sa dix-huitième année, le duc de Brabant est venu pour la première fois prendre place au sénat et prêter son serment de fidélité à la constitution. Le même jour, chambre des représentans et sénat étaient reçus au palais, divers travaux publics étaient inaugurés par le roi, Bruxelles se remplissait de mouvement et d'illuminations. S'il y a quelque chose de remarquable dans ces fêtes, qui ont duré plusieurs jours, c'est leur caractère national. La Belgique, en entourant de son attachement la famille du roi Léopold, reconnaît les services de son souverain, et il y a quelque chose de plus dans ces démonstrations : c'est la confiance en cette monarchie constitutionnelle, qui a résisté aux récentes secousses révolutionnaires et qui se trouve être aujourd'hui l'une des plus vieilles du continent. Le duc de Brabant est le premier défenseur de cette monarchie et de cette jeune nationalité qui doivent un jour se personnifier en lui : c'est là le secret de l'enthousiasme sincère qui s'est propagé de Bruxelles aux provinces de la Belgique. A peine ces fêtes étaient-elles terminées, que le parlement belge reprenait ses travaux. La section centrale de la chambre des représentans chargée de l'examen du projet de loi sur l'organisation de l'armée a pris une décision que faisait pressentir sa composition même. Le gouvernement avait proposé d'organiser pour cent mille hommes les cadres de l'armée permanente. La section centrale vient de rejeter cette proposition et a fixé à quatre-vingt mille hommes

le chiffre de l'armée; c'est le maintien de l'état actuel. Du reste, ce n'est pas la seule loi ayant trait à l'organisation militaire dont on s'occupe en ce moment en Belgique. Il y a tout à la fois en discussion une loi sur l'organisation de l'armée, une loi sur la milice et une loi sur la garde civique, chose d'autant plus singulière que la Belgique n'a point à se défendre contre des tentatives intérieures de bouleversemens. Quelque animés que soient les partis souvent, leur animation ne va pas jusqu'à la violence révolutionnaire. Il n'est pas de pays où des institutions plus larges fonctionnent plus régulièrement et avec moins de peine. C'est incontestablement un grand avantage pour la Belgique que cette solidité d'institutions; elle n'a point à user ses forces dans les réactions, dans l'incertitude perpétuelle entre des excès opposés.

L'écueil au contraire des pays qui ont été agités par de longues révolutions, dont les institutions ont souvent dépassé les mœurs, c'est que pendant longtemps ils en sont encore à chercher un point d'appui, une mesure dans leur développement politique, et ce n'est point sans crises, sans danger souvent, qu'ils se livrent à cette laborieuse recherche. Il n'en est pas d'exemple plus frappant que l'Espagne. Il y a quelque jours encore, l'Espagne semblait être rentrée dans une situation plus normale. Un ministère nouveau s'était formé; les cortès étaient ouvertes et tenaient leur session régulière. Voici cependant que coup sur coup les cortès ont été suspendues, et le ministère a remis sa démission. Comment s'est produite cette péripétie nouvelle? Malheureusement il s'était développé dans les chambres une animosité, une ardeur de récriminations personnelles qui atteignait à la plus extrême limite. Tandis que le général Prim prononçait dans le congrès un discours de tribun révolutionnaire, dans le sénat un maréchal de l'armée, le capitaine-général Manuel de la Concha, mettait en cause le duc de Rianzarès, mari de la reine Christine, à l'occasion d'une discussion sur les chemins de fer. C'est cet ensemble de violences sans retenue qui a motivé sans doute la suspension des cortès. Il reste à savoir maintenant ce qui a causé la dissolution du cabinet lui-même. C'est une situation d'autant plus grave, qu'il se trouve toujours là, comme on sait, cette difficile question de la réforme constitutionnelle. On ne saurait se dissimuler que l'Espagne est aujourd'hui en présence d'une des crises les plus graves qu'elle ait traversée depuis longtemps.

Le cabinet anglais actuel ne semble pas destiné, comme quelques-uns de ses aînés, à accomplir l'une de ces grandes réformes, telles que le libre échange, le bill de réforme, l'émancipation des catholiques ou l'abolition de l'esclavage, qui font date dans l'histoire parlementaire de la Grande-Bretagne. Il semble que ce cabinet soit destiné à un rôle moins glorieux, mais non moins utile, celui de débarrasser le gouvernement et l'administration d'une foule d'abus existans, de battre en brèche quelques préjugés de plus, de donner satisfaction aux idées de réforme sur presque tous les points dont l'opinion publique s'est préoccupée. Ce cabinet de coalition, dont l'avénement fut regardé comme l'acte de déchéance des anciens partis et l'abdication de la vieille politique anglaise, n'a pas inauguré une autre politique, mais il en prépare lentement une nouvelle que des hommes d'état plus hardis, plus jeunes, mettront à exécution dans des jours moins difficiles. Le public anglais est

en parfaite entente cordiale avec ce ministère. Il demande des réformes sur presque toutes les matières de gouvernement; il serait content qu'on fît un peu violence à ses préjugés, et qu'on engageât la nation prudemment dans des voies nouvelles. De là résulte une certaine timidité et une grande circonspection dans l'opinion publique. Le cabinet s'efforce, autant qu'il est en lui, de répondre par ses actes à ce désir du mieux et à cette crainte du pire : réformes coloniales, réformes parlementaires, plans d'éducation, conversion de la dette publique, il touche à tout, mais d'une main prudente, et sans s'aventurer. Il essaie, il tâtonne, il propose, il donne son avis et demande celui des autres. C'est là le seul rôle que pendant longtemps les cabinets anglais devront jouer, s'ils veulent ménager une conciliation entre l'esprit nouveau, qui gagne du terrain de jour en jour, et l'esprit du passé.

C'est cette timidité qui explique peut-être le plan de finances que M. Gladstone a présenté récemment devant le parlement. Le public attendait mieux; toutefois il a accepté ce plan avec joie et plaisir. Le projet de M. Gladstone contient trois propositions principales très distinctes : la première se rapporte à la liquidation de certaines rentes connues sous le nom de fonds et d'annuités de la Mer du Sud, et montant ensemble à la somme assez modique de 9,500,000 livres sterling. La liquidation de ces rentes aurait pour effet de simplifier l'administration de la dette, et de débarrasser le budget de détails gênans et complexes. Les deux autres propositions se rapportent aux bons de l'échiquier et aux rentes 3 pour 100, dont le capital s'élève à la somme de 500 millions sterl., et que M. Gladstone propose d'abaisser à 2 1/2 pour 100. Différentes parties de ce plan ont été vivement critiquées, par exemple celle dans laquelle M. Gladstone, pour encourager les possesseurs de rentes à adopter ses plans, offrait — à tous ceux qui les auraient acceptés avant le 1 du mois prochain — 110 livres sterling d'un nouveau 2 1/2 pour 100 contre chaque 100 liv. sterl. du 3 pour 100 actuel, en leur assurant l'intérêt à 2 1/2 pour quarante ans. Cette combinaison, en diminuant l'intérêt réel, accroissait le capital de la dette de 10 pour 100. Il est vrai de dire que M. Gladstone proposait d'en borner l'application à 30 millions sterling de capital. Cette opinion a été combattue presque universellement. Son invention des bons de l'échiquier payables au porteur et portant intérêt a été combattue moins vivement; néanmoins les organes de la presse se sont encore partagés à cet égard. En somme, ce plan financier a excité quelque désappointement, mais aucun mécontentement, et son plus grand défaut paraît être de rendre impossible d'ici à 1894 toute espèce d'opération nouvelle. La conversion proposée par M. Gladstone n'est pas aventureuse, et n'est qu'un auxiliaire nouveau pour l'amortissement annuel de la dette; elle ne simplifie que quelques détails. Nous aurons occasion d'y revenir avec les prochains débats du parlement.

CH. DE MAZADE.

V. DE MARS.